

Stendhal

# Lucien Leuwen

roman



BeQ



Stendhal

# Lucien Leuwen

Tome II

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *À tous les vents*  
Volume 377 : version 1.01

Roman inachevé, en partie autobiographique, *Lucien Leuwen* a été rédigé entre 1830 et 1840 et a été publié à titre posthume (1855).

Édition de référence pour cette numérisation :  
Le Livre de Poche, no 162/163.

# **Lucien Leuwen**

**II**

Lecteur bienveillant,

En arrivant à Paris, il me faut faire de grands efforts pour ne pas tomber dans quelque personnalité. Ce n'est pas que je n'aime beaucoup la satire, mais en fixant l'œil du lecteur sur la figure grotesque de quelque ministre, le cœur de ce lecteur fait banqueroute à l'intérêt que je veux lui inspirer pour les personnages. Cette chose si amusante, la satire personnelle, ne convient donc point, par malheur, à la narration d'une histoire. Le lecteur est tout occupé à comparer mon portrait à l'original grotesque, ou même odieux, de lui bien connu ; il le voit sale ou noir, comme le peindra l'histoire.

Les personnalités sont charmantes quand elles sont vraies et point exagérées, et c'est une tentation que ce que nous voyons depuis vingt ans est bien fait pour nous ôter.

« Quelle duperie, dit Montesquieu, que de calomnier l'Inquisition ! » Il eût dit de nos jours :

« Comment ajouter à l'amour de l'argent, à la crainte de perdre sa place, et au désir de tout faire pour deviner la fantaisie du maître, qui font l'âme de tous les discours hypocrites de tout ce qui mange plus de cinquante mille francs au budget ? »

Je professe qu'au-dessus de cinquante mille francs la vie privée doit cesser d'être murée.

Mais la satire de ces heureux du budget n'entre point dans mon plan. Le vinaigre est en soi une chose excellente, mais mélangé avec une crème il gâte tout. J'ai donc fait tout ce que j'ai pu pour que vous ne puissiez reconnaître, ô lecteur bienveillant, un ministre de ces derniers temps qui voulut jouer de mauvais tours à Leuwen. Quel plaisir auriez-vous à voir en détail que ce ministre était voleur, mourant de peur de perdre sa place, et ne se permettant pas un mot qui ne fût une fausseté ? Ces gens-là ne sont bons que pour leur héritier. Comme rien d'un peu spontané n'est jamais entré dans leur âme, la vue intérieure de cette âme vous donnerait du dégoût, ô lecteur bienveillant, et bien plus encore si j'avais

le malheur de vous faire deviner les traits  
douceux ou ignobles qui recouvraient cette âme  
plate.

C'est bien assez de voir ces gens-là quand on  
va les solliciter le matin.

*Non ragioniam di loro, ma guarda e passa.*

## Chapitre XXXVIII

« Je ne veux point abuser de mon titre de père pour vous contrarier ; soyez libre, mon fils.

– Mon cher Lucien, j’ai chargé votre mère de vous gronder, s’il y a lieu. J’ai rempli les devoirs d’un bon père, je vous ai mis à même de recevoir deux coups d’épée. Vous connaissez la vie de régiment, vous connaissez la province, préférez-vous la vie de Paris ? Donnez vos ordres, mon prince. Il n’y a qu’une chose à laquelle on ne consentira pas : c’est le mariage.

– Il n’en est pas question, mon père. »

.....

M. Leuwen père. Une autre fois :

« On voit trop d’âme à travers vos paroles. Vous ne manquez pas d’esprit, mais vous parlez trop de ce que vous sentez, trop. Cela attire trop



les fourbes de toute espèce. Tâchez donc d'amuser en parlant aux autres de ce qui ne vous intéresse nullement. »

Ainsi, établi dans un fauteuil admirable, devant un bon feu, parlait d'un air riant M. Leuwen père, riche banquier déjà sur l'âge, à Lucien Leuwen, son fils et notre héros.

Le cabinet où avait lieu la conférence entre le père et le fils venait d'être arrangé avec le plus grand luxe sur les dessins de M. Leuwen lui-même. Il avait placé dans ce nouvel ameublement les trois ou quatre bonnes gravures qui avaient paru dans l'année en France et en Italie, et un admirable tableau de l'école romaine dont il venait de faire l'acquisition. La cheminée de marbre blanc contre laquelle s'appuyait Leuwen avait été sculptée à Rome dans l'atelier de Tenerani, et la glace de huit pieds de haut sur six de large, placée au-dessus, avait figuré dans l'exposition de 1834 comme absolument sans défaut. Il y avait loin de là au misérable salon dans lequel, à Nancy, Lucien promenait ses inquiétudes. En dépit de sa douleur profonde, la

partie parisienne et vaniteuse de son âme était sensible à cette différence. Il n'était plus dans des pays barbares, il se trouvait de nouveau au sein de sa patrie.

« Mon ami, dit M. Leuwen père, le thermomètre monte trop vite, faites-moi le plaisir de pousser le bouton de ce ventilateur numéro ε... là... derrière la cheminée... Fort bien. Donc, je ne prétends nullement abuser de mon titre pour abrégé votre liberté. Faites absolument ce qui vous conviendra. »

Leuwen, debout contre la cheminée, avait l'air sombre, agité, tragique, l'air en un mot que nous devrions trouver à un jeune premier de tragédie malheureux par l'amour. Il cherchait avec un effort pénible et visible à quitter l'air farouche du malheur pour prendre l'apparence du respect et de l'amour filial le plus sincère, sentiments très vivants dans son cœur. Mais l'horreur de sa situation depuis la dernière soirée passée à Nancy avait remplacé sa physionomie de bonne compagnie par celle d'un jeune brigand qui paraît devant ses juges.

« Votre mère prétend, continua M. Leuwen père, que vous ne voulez pas retourner à Nancy ? Ne retournez pas en province ; à Dieu ne plaise que je m'érige en tyran. Pourquoi ne feriez-vous pas des folies, et même des sottises ? Il y en a une, pourtant, mais une seule, à laquelle je ne consentirai pas, parce qu'elle a des suites : c'est le mariage ; mais vous avez la ressource des *sommations respectueuses*... et pour cela je ne me brouillerai pas avec vous. Nous plaiderons, mon ami, en dînant ensemble.

– Mais, mon père, répondit Lucien revenant de bien loin, il n'est nullement question de mariage.

– Eh ! bien, si vous ne songez pas au mariage, moi j'y songerai. Réfléchissez à ceci : je puis vous marier à une fille riche et pas plus sotte qu'une pauvre, et il est fort possible qu'après moi vous ne soyez pas riche. Ce peuple-ci est si fou, qu'avec une épaulette, une fortune bornée est très supportable pour l'amour-propre. Sous l'uniforme, la pauvreté n'est que la pauvreté, ce n'est pas grand-chose, il n'y a pas le mépris. Mais tu croiras ces choses-là, dit M. Leuwen en

changeant de ton, quand tu les auras vues toi-même... Je dois te sembler un radoteur... Donc, brave sous-lieutenant, vous ne voulez plus de l'état militaire ?

— Puisque vous êtes si bon que de raisonner avec moi au lieu de commander, non, je ne veux plus de l'état militaire en temps de paix, c'est-à-dire passer ma soirée à jouer au billard et à m'enivrer au café, et encore avec défense de prendre sur la table de marbre mal essuyée d'autre journal que le *Journal de Paris*. Dès que nous sommes trois officiers à [nous] promener ensemble, un au moins peut passer pour espion dans l'esprit des deux autres. Le colonel, autrefois intrépide soldat, s'est transformé, sous la baguette du juste-milieu, en sale commissaire de police. »

M. Leuwen père sourit comme malgré lui. Lucien le comprit, et ajouta avec empressement :

« Je ne prétends point tromper un homme aussi clairvoyant ; je ne l'ai jamais prétendu, croyez-le bien, mon père ! Mais enfin, il fallait bien commencer mon conte par un bout. Ce n'est

donc point pour des motifs raisonnables que, si vous le permettez, je quitterai l'état militaire. Mais cependant, c'est une démarche raisonnable. Je sais donner un coup de lance et commander à cinquante hommes qui donnent des coups de lance ; je sais vivre convenablement avec trente-cinq camarades, dont cinq ou six font des rapports de police. Je sais donc le *métier*. Si la guerre survient, mais une vraie guerre, dans laquelle le général en chef ne trahisse pas son armée, et que je pense comme aujourd'hui, je vous demanderai la permission de faire une campagne ou deux. La guerre, suivant moi, ne peut pas durer davantage, si le général en chef ressemble un peu à Washington. Si ce n'est qu'un pillard habile et brave, comme Soult, je me retirerai une seconde fois.

– Ah ! c'est là votre politique ! reprit son père avec ironie. Diable ! c'est de la haute vertu ! Mais la politique, c'est bien long ! Que voulez-vous pour vous personnellement ?

– Vivre à Paris, ou faire de grands voyages : l'Amérique, la Chine.

– Vu mon âge et celui de votre mère, tenons-nous-en à Paris. Si j'étais l'enchanteur Merlin et que vous n'eussiez qu'un mot à dire pour arranger le matériel de votre destinée, que demanderiez-vous ? Voudriez-vous être commis dans mon comptoir, ou employé dans le bureau particulier d'un ministre qui va se trouver en possession d'une grande influence sur les destinées de la France, M. de Vaize, en un mot ? Il peut être ministre de l'Intérieur demain.

– M. de Vaize ? Ce pair de France qui a tant de génie pour l'administration ? Ce grand travailleur ?

– Précisément, répondit M. Leuwen en riant et admirant la haute vertu des intentions et la bêtise des perceptions.

– Je n'aime pas assez l'argent pour entrer au comptoir, répondit Lucien. Je ne pense pas assez au *métal*, je n'ai jamais senti vivement et longtemps son absence. Cette absence terrible ne sera pas toujours là, en moi, pour répondre victorieusement à tous les dégoûts. Je craindrais de manquer de persévérance une seconde fois si

je nommais le comptoir.

– Mais si après moi vous êtes pauvre ?

– Du moins à la dépense que j'ai faite à Nancy, maintenant je suis riche ; et pourquoi cela ne durerait-il pas bien longtemps encore ?

– Parce que 65 n'est pas égal à 24.

– Mais cette différence... »

La voix de Lucien se voilait.

« Pas de phrases, monsieur ! Je vous rappelle à l'ordre. La politique et le sentiment nous écartent également de l'objet à l'ordre du jour :

*Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?*

C'est de vous qu'il s'agit, et c'est à quoi nous cherchons une réponse. Le comptoir vous ennueie et vous aimez mieux le bureau particulier du comte de Vaize ?

– Oui, mon père.

– Maintenant paraît une grande difficulté :

serez-vous assez coquin pour cet emploi ? »

Lucien tressaillit ; son père le regarda avec le même air gai et sérieux tout à la fois. Après un silence, M. Leuwen père reprit :

« Oui, monsieur le sous-lieutenant, serez-vous assez coquin ? Vous serez à même de voir une foule de petites manœuvres ; voulez-vous, vous subalterne, aider le ministre dans ces choses, ou le contrecarrer ? Voudrez-vous *faire aigre*, comme un jeune républicain qui prétend repétrir les Français pour en faire des anges ? *That is the question*, et c'est là-dessus que vous me répondrez ce soir, après l'Opéra, car ceci est un secret : pourquoi n'y aurait-il pas crise ministérielle en ce moment ? La Finance et la Guerre ne se sont-elles pas dit les gros mots pour la vingtième fois ? Je suis fourré là-dedans, je puis ce soir, je puis demain, et peut-être je ne pourrai plus après-demain vous nicher d'une façon brillante.

« Je ne vous dissimule pas que les mères jetteront les yeux sur vous pour vous faire épouser leurs filles ; en un mot, la position *la plus*



*honorable*, comme disent les sots. Mais serez-vous assez coquin pour la remplir ? Réfléchissez donc à ceci : jusqu'à quel point vous sentez-vous la force d'être un coquin, c'est-à-dire d'aider à faire une petite coquinerie, car depuis quatre ans, il n'est plus question de verser du sang...

– Tout au plus de voler l'argent, interrompit Lucien.

– *Du pauvre peuple !* interrompit à son tour M. Leuwen père d'un air piteux. Ou de l'employer un peu différemment qu'il ne l'emploierait lui-même, ajouta-t-il du même ton. Mais il est un peu bête, et ses députés un peu sots et pas mal intéressés...

– Et que désirez-vous que je sois ? demanda Lucien d'un air simple.

– Un coquin, reprit le père, je veux dire un homme politique, un Martignac, je n'irai pas jusqu'à dire un Talleyrand. À votre âge et dans vos journaux, on appelle cela être un coquin. Dans dix ans, vous saurez que Colbert, que Sully, que le cardinal [de] Richelieu, en un mot tout ce qui a été homme politique, c'est-à-dire *dirigeant*

*les hommes*, s'est élevé au moins à ce premier degré de coquinerie que je désire vous voir. N'allez pas faire comme N... qui, nommé secrétaire général de la police, au bout de quinze jours donna sa démission parce que cela était trop sale. Il est vrai que dans ce temps on faisait fusiller *Frotté* par des gendarmes chargés de le conduire de sa maison en prison, et qu'avant que de partir les gendarmes savaient qu'il essaierait de s'échapper en route, ce qui les réduirait à la triste nécessité de le tuer à coups de fusil.

– Diable ! dit Lucien.

– Oui. Le Préfet C..., ce brave homme préfet à Troyes et mon ami, dont vous vous souvenez peut-être, un homme de cinq pieds six pouces, à cheveux gris, à Plancy.

– Oui, je m'en souviens très bien. Ma mère lui donnait la belle chambre à damas rouge, à l'angle du château.

– C'est cela. Eh bien ! il perdit sa préfecture dans le Nord, à Caen ou environs, enfin, parce qu'il ne voulut pas être assez coquin, et je l'approuvai fort : un autre fit l'affaire *Frotté*. Ah !

diable, *mon jeune ami*, comme disent les pères nobles, vous êtes étonné ?

– *On le serait à moins*, répond souvent le jeune premier, dit Leuwen. Je croyais que les jésuites seuls et la Restauration...

– Ne croyez rien, mon ami, que ce que vous avez vu, et vous en serez plus sage. Maintenant, à cause de cette maudite liberté de la presse, dit M. Leuwen en riant, il n’y a plus moyen de traiter les gens à la Frotté. Les ombres les plus noires du tableau actuel ne sont plus fournies que par des pertes d’argent ou de place...

– Ou par quelques mois de prison préventive !

– Très bien. À ce soir réponse décisive, claire, nette, sans phrases sentimentales surtout. Demain, peut-être je ne pourrai plus *rien pour mon fils*. »

Ces mots furent dits d’une façon à la fois noble et sentimentale, comme eût fait Monvel, le grand acteur.

« À propos, dit M. Leuwen père en revenant, vous savez sans doute que *sans votre père* vous

seriez à l'Abbaye. J'ai écrit au général D... ; j'ai dit que je vous avais envoyé un courrier parce que votre mère était fort malade. Je vais passer à la Guerre pour que votre congé antidaté arrive au colonel. Écrivez-lui de votre côté, et tâchez de le séduire.

– Je voulais vous parler de l'Abbaye. Je pensais à deux jours de prison, et à remédier à tout par ma démission...

– Pas de démission, mon ami ; il n'y a que les sots qui donnent leur démission. Je prétends bien que vous serez toute votre vie un jeune militaire de la plus haute distinction attiré par la politique, une véritable *perte pour l'armée*, comme disent les *Débats*. »

## Chapitre XXXIX

La distraction violente causée par la réponse catégorique, décisive, demandée par son père, fut une première consolation pour Leuwen. Pendant le voyage de Nancy à Paris, il n'avait pas réfléchi : il fuyait la douleur, le mouvement physique lui tenait lieu de mouvement moral. Depuis son arrivée, il était dégoûté de soi-même et de la vie. Parler avec quelqu'un était un supplice pour lui, à peine pouvait-il prendre assez sur soi pour parler une heure de suite avec sa mère.

Dès qu'il était seul, ou il était plongé dans une sombre rêverie, dans un océan sans limites de sentiments déchirants ; ou, raisonnant un peu, il se disait :

« Je suis un grand sot, je suis un grand fou ! J'ai estimé ce qui n'est pas estimable : le cœur d'une femme ; et, le désirant avec passion, je n'ai

pas pu l'obtenir. Il faut ou quitter la vie, ou me corriger profondément. »

Dans d'autres moments, où un attendrissement ridicule prenait le dessus :

« Peut-être l'eussé-je obtenue, se disait-il, sans la cruauté de l'aveu à faire : "Un autre m'a aimée, et je suis..." »

« Car il y a des jours où elle m'aimait vraiment... Sans le cruel état où elle se trouvait. elle m'eût dit : "Eh bien ! oui, je vous aime !" Mais alors il fallait ajouter : "L'état où je me trouve..." Car elle a de l'honneur, j'en suis sûr... Elle m'a mal connu ; cet aveu n'eût pas détruit l'étrange sentiment que j'ai pour elle. Toujours j'en ai eu honte, et toujours il m'a dominé.

« Elle a été faible, et moi, suis-je parfait ? Mais pourquoi m'abuser ? disait-il en s'interrompant avec un sourire amer. Pourquoi parler le langage de la raison ? Quand j'aurais trouvé en elle des défauts choquants, que dis-je ? des vices déshonorants, j'aurais été cruellement combattu, mais je n'aurais pu cesser de l'aimer. Désormais, qu'est-ce que la vie pour moi ? Un

long supplice. Où trouver le plaisir, où trouver seulement un état exempt de peines ? »

Cette sensation triste finissait par amortir toutes les autres. Il parcourait tous les états de la vie, les voyages comme le séjour à Paris, la richesse extrême, le pouvoir, partout il trouvait un dégoût invincible. L'homme qui venait lui parler lui semblait toujours le plus ennuyeux de tous.

Une seule chose le tirait de l'inaction profonde et faisait agir son esprit : c'était de revenir sur les événements de Nancy. Il frémissait en rencontrant sur une carte géographique le nom de cette petite ville ; ce nom le poursuivait dans les journaux : tous les régiments qui revenaient de Lunéville semblaient devoir passer par là. Le nom de Nancy ramenait toujours, invariablement, cette idée :

« Elle n'a pu se résoudre à me dire : "J'ai un grand secret que je ne puis vous confier... Mais à cela près, je vous aime uniquement." Souvent en effet je la voyais profondément triste, cet état me semblait extraordinaire, inexplicable... Si j'allais

à Nancy me jeter à ses pieds ?... Et lui demander pardon de ce qu'elle m'a fait cocu », ajoutait le parti Méphistophélès en ricanant.

Après avoir quitté le cabinet de son père, cet ordre de pensées semblait s'être attaché au cœur de Lucien avec plus d'acharnement que jamais.

« Et il faut qu'avant demain matin, se disait-il avec terreur, je prenne une décision, que *j'aie foi en moi-même*... Est-il un être au monde dont j'estime aussi peu le jugement ? ».

Il était extrêmement malheureux ; le fond de tous ses raisonnements était cette folie :

« À quoi bon choisir un état pour la troisième fois ? Puisque je n'ai pas su plaire à Mme de Chasteller, que saurai-je jamais ? Quand on possède une âme comme la mienne, à la fois faible et impossible à contenter, on va se jeter à la Trappe. »

Le plaisant, c'est que toutes les amies de Mme Leuwen lui faisaient compliment sur l'excellente tenue que son fils avait acquise. « C'est maintenant l'homme sage, disait-on de toutes



parts, l'homme fait pour satisfaire l'ambition d'une mère. »

Dans son dégoût pour les hommes, Lucien n'avait garde de leur laisser deviner ses pensées ; il ne leur répondait que par des lieux communs bien maniés.

Tourmenté par la nécessité de donner le soir même une réponse décisive, il alla dîner seul, car il fallait parler et être aimable à la maison ou bien il pleuvait des épigrammes, et l'usage était de n'épargner personne.

Après dîner, Lucien erra sur le boulevard et ensuite dans les rues ; il craignait de rencontrer des amis sur le boulevard, et chaque minute était précieuse et pouvait lui donner l'idée d'une réponse. En passant la rue de \*\*\*, il entra machinalement dans un cabinet de lecture mal éclairé et où il espérait trouver peu de monde. Un domestique rendait un livre à la demoiselle du comptoir ; il lui trouva une mise d'une fraîcheur charmante et de la grâce (Lucien rentrait de province).

Il ouvrit le livre au hasard ; c'était un

ennuyeux moraliste qui avait divisé sa drogue par portraits détachés, comme Vauvenargues : *Edgar, ou le Parisien de vingt ans.*

« Qu'est-ce qu'un jeune homme qui ne connaît pas les hommes ? qui n'a vécu qu'avec des gens polis, ou des subordonnés, ou des gens dont il ne choquait pas les intérêts ? Edgar n'a pour garant de son mérite que les magnifiques promesses qu'il se fait à soi-même. Edgar a reçu l'éducation la plus distinguée, il monte à cheval, il mène admirablement son cabriolet, il a, si vous l'exigez, toute l'instruction de Lagrange, toutes les vertus de Lafayette, qu'importe ! Il n'a point éprouvé l'effet des autres sur lui-même, il n'est sûr de rien ni sur les autres ni, à plus forte raison, sur soi-même. Ce n'est tout au plus qu'un brillant *peut-être*. Que sait-il au fond ? Monter à cheval, parce que son cheval n'est pas poli et le jette par terre s'il fait un faux mouvement. Plus sa société est polie, moins elle ressemble à son cheval, moins il vaut. Laisse-t-il s'enfuir ces rapides années de dix-huit à trente ans sans *se colleter avec la nécessité*, comme dit Montaigne, il n'est plus même un *peut-être* ; l'opinion le dépose dans

l'ornière des gens communs, elle cesse de le regarder, elle ne voit plus en lui qu'un être comme tout le monde, important seulement par le nombre de billets de mille francs que ses fermiers placent sur son bureau.

« Moi, philosophe, je néglige le bureau chargé de billets, je regarde l'homme qui les compte. Je ne vois en lui qu'un être jaune, ennuyé, réduit quelquefois par son ineptie à se faire l'exagéré d'un parti, l'*exagéré* des Bouffes et de Rossini, l'*exagéré* du juste-milieu se réjouissant du nombre des morts sur les quais de Lyon, l'*exagéré* de Henri V répétant que Nicolas va lui prêter deux cent mille hommes et quatre cents millions. Que m'importe, qu'importe au monde ? Edgar s'est laissé tomber à n'être qu'un sot !

« S'il va à la messe, s'il proscrit autour de lui toute conversation gaie, toute plaisanterie sur quoi que ce soit, s'il fait des aumônes bien entendues, vers cinquante ans les charlatans de toutes les sortes, ceux de l'Institut comme ceux de l'archevêché, proclameront qu'il a toutes les vertus ; par la suite, ils le porteront peut-être à

être l'un des douze maires de Paris. Il finira par fonder un hôpital. *Requiescat in pace*. Colas vivait, *Colas* est mort. »

Lucien relisait chaque phrase de cette morale deux et même trois fois ; il en examinait le sens et la portée. Sa rêverie sombre fit lever le nez aux lecteurs du *Journal du soir* ; il s'en aperçut, paya avec humeur, sortit. Il se promenait sur la place Beauvau, devant le cabinet littéraire.

« *Je serai un coquin* », s'écria-t-il tout à coup. Il passa encore un quart d'heure à bien tâter son courage, puis appela un cabriolet et courut à l'Opéra.

« Je vous cherchais », lui dit son père qu'il trouva errant dans le foyer.

Ils montèrent rapidement dans la loge de M. Leuwen père, ils y trouvèrent trois demoiselles, et Raimonde en costume de sylphide.

« *They can not understand*. (Elles ne comprendront pas un mot à ce que nous dirons ; ainsi, ne nous gênons pas.)

– Messieurs, nous lisons dans vos yeux, dit

Mlle Raimonde, des choses beaucoup trop sérieuses pour nous ; nous allons sur le théâtre. Soyez heureux, si vous le pouvez, sans nous.

– Eh bien, vous sentez-vous l'âme assez scélérate pour entrer dans la carrière des honneurs ?

– Je serai sincère avec vous, mon père. L'excès de votre indulgence m'étonne et augmente ma reconnaissance et mon respect. Par l'effet de malheurs sur lesquels je ne puis m'expliquer, même avec mon père, je me trouve dégoûté de moi-même et de la vie. Comment choisir telle ou telle carrière ? tout m'est également indifférent, et je puis dire odieux. Le seul état qui me conviendrait serait d'abord celui d'un mourant à l'Hôtel-Dieu, ensuite peut-être celui d'un sauvage qui est obligé de chasser ou de pêcher pour sa subsistance de chaque jour. Cela n'est ni beau ni honorable pour un homme de vingt-quatre ans, aussi personne au monde n'aura jamais cette confiance...

– Quoi ! pas même votre mère ?

– Ses consolations augmenteraient mon

martyre ; elle souffrirait trop de me voir dans ce malheureux état... »

L'égoïsme de M. Leuwen eut une jouissance qui l'attacha un peu à son fils. « Il a, se dit-il, des secrets pour sa mère qui n'en sont pas pour moi. »

« ... Si je reviens à la sensibilité pour les choses extérieures, il se peut que je me trouve étrangement choqué des exigences de l'état que j'aurai choisi. Une place dans votre comptoir pouvant se quitter sans scandaliser personne, je devrais peut-être le choisir.

– Je dois vous mettre en possession d'une donnée importante : vous serez plus utile à mes intérêts comme secrétaire du ministre de l'Intérieur que comme chef de correspondance dans mon bureau. Vos qualités comme homme du monde me seraient inutiles dans mon bureau. »

Lucien fut adroit pour la première fois depuis *son cocuage* (c'était le mot qu'il employait avec une amère ironie, car, pour torturer davantage son âme, il se regardait comme un mari trompé et s'appliquait la masse de ridicule et d'antipathie

dont le théâtre et le monde vulgaire affublent cet état. Comme s'il y avait encore des caractères d'état !)

Leuwen allait conclure pour la place au ministère, principalement par curiosité : il connaissait le comptoir, et n'avait pas la moindre idée de l'intérieur intime d'un ministre. Il se faisait une fête d'approcher M. le comte de Vaize, travailleur infatigable et le premier administrateur de France, disaient les journaux, un homme qu'on comparait au comte Daru de l'Empereur.

À peine son père eut-il cessé de parler :

« Ce mot me décide, s'écria-t-il avec une fausseté naïve qui pouvait donner de l'espoir pour l'avenir. Je penchais pour le comptoir, mais je m'engage au ministère sous la condition que je ne contribuerai à aucun assassinat comme le maréchal Ney, le colonel Caron, Frotté, etc. Je m'engage tout au plus pour des friponneries d'argent ; et enfin, peu sûr de moi-même, je ne m'engage que pour un an.

– C'est bien peu pour le monde. On dira : "Il

ne peut pas tenir en place plus de six mois.” Peut-être aurez-vous du dégoût dans les commencements, et de l’indulgence pour les faiblesses et les friponneries des hommes six mois plus tard. Pouvez-vous, par amitié pour moi, me sacrifier six mois de plus et me promettre de ne pas quitter les bureaux de la rue de Grenelle avant dix-huit mois !

– Je vous donne ma parole pour dix-huit mois, toujours à moins d’assassinat, par exemple si mon ministre engageait quatre ou cinq officiers à se battre en duel successivement contre un député trop éloquent, incommode pour le budget.

– Ah ! mon ami, dit M. Leuwen en riant de tout son cœur, d’où sortez-vous ? Allez, il n’y aura jamais de ces duels-là, et pour cause.

– Ce serait là, continua son fils fort sérieusement, un cas rédhibitoire. Je partirais à l’instant pour l’Angleterre.

– Mais qui sera juge des crimes, homme vertueux ?

– Vous, mon père.



– Les friponneries, les mensonges, les manœuvres d'élections ne rompent pas notre marché ?

– Je ne ferai pas les pamphlets menteurs...

– Fi donc ! Cela regarde les gens de lettres. Dans le genre sale, vous dirigez, vous ne faites jamais. Voici le principe : tout gouvernement, même celui des États-Unis, ment toujours et en tout ; quand il ne peut pas mentir au fond, il ment sur les détails. Ensuite, il y a les bons mensonges et les mauvais ; les *bons* sont ceux que croit le petit public de cinquante louis de rente à douze ou quinze mille francs, les *excellents* attrapent quelques gens à voiture, les *exécrables* sont ceux que personne ne croit et qui ne sont répétés que par les ministériels éhontés. Ceci est entendu. Voilà une première *maxime d'État* ; cela ne doit jamais sortir de votre mémoire ni de votre bouche.

– J'entre dans une caverne de voleurs, mais tous leurs secrets, petits et grands, sont confiés à mon honneur.

– Doctement. Le gouvernement escamote les

droits et l'argent des populations tout en jurant tous les matins de les respecter. Vous souvenez-vous du fil rouge que l'on trouve au centre de tous les cordages, gros ou petits, appartenant à la marine royale d'Angleterre, ou plutôt vous souvenez-vous de *Werther*, je crois, où j'ai lu cette belle chose ?

– Très bien.

– Voilà l'image d'une corporation ou d'un homme qui a un mensonge *de fond* à soutenir. Jamais de vérité *pure et simple*. Voyez les doctrinaires.

– Le mensonge de Napoléon n'était pas aussi grossier, à beaucoup près.

– Il n'y a que deux choses sur lesquelles on n'ait pas encore trouvé le moyen d'être hypocrite : amuser quelqu'un dans la conversation, et gagner une bataille. Du reste, ne parlons pas de Napoléon. Laissez le sens moral à la porte en entrant au ministère, comme de son temps on laissait l'amour de la patrie en entrant dans sa garde. Voulez-vous être un *joueur d'échecs* pendant dix-huit mois et n'être rebuté

par aucune affaire d'argent ? Le sang seul vous arrêterait ?

– Oui, mon père.

– Eh ! bien, n'en parlons plus. »

Et M. Leuwen père s'enfuit de sa loge. Lucien remarqua qu'il marchait comme un homme de vingt ans. C'est que cette conversation avec un niais l'avait mortellement excédé.

Lucien, étonné d'avoir pris intérêt à la politique, regardait la salle de l'Opéra.

« Me voici au milieu de ce qu'il y a de plus élégant à Paris. Je vois ici à profusion tout ce qui me manquait à Nancy. »

À ce nom chéri, il tira sa montre.

« Il est onze heures. Dans nos jours de confiance intime ou de grande gaieté, je prolongeais jusqu'à onze heures ma visite du soir. »

Une idée bien lâche, qu'il avait déjà repoussée plusieurs fois, se présenta avec une vivacité à laquelle il ne put résister :

« Si je campais là le ministère, et retournais à Nancy et au régiment ? Si je lui demandais pardon du secret qu'elle m'a fait, ou plutôt si je ne lui parlais pas de ce que j'ai vu, ce qui est plus juste, pourquoi ne me recevrait-elle pas comme la veille de ce jour fatal ? En quoi puis-je être offensé raisonnablement, moi qui ne suis point son amant, de rencontrer la preuve qu'elle a eu un amant avant de me connaître ?

« Mais ma façon d'être avec elle serait-elle la même ! Tôt ou tard, elle saurait la vérité ; je ne pourrais m'empêcher de la lui dire si elle me la demandait et là, comme il m'est déjà arrivé plusieurs fois, *l'absence de vanité* me ferait mépriser comme un homme sans cœur. Serai-je tranquille avec le sentiment que si l'on me connaissait l'on me mépriserait, et surtout moi ne pouvant pas lui en faire confidence ? »

Cette grande question agitait le cœur de Leuwen, tandis que ses yeux s'arrêtaient avec une sorte d'attention machinale sur chacune des femmes qui remplissaient les loges à la mode. Il en reconnût plusieurs, elles lui semblèrent des

comédiennes de campagne.

« Mais, grand Dieu ! je deviens fou à la lettre, se dit-il quand sa lorgnette fut arrivée au bout du rang des loges. J'appliquais absolument le même mot de *comédiennes de campagne* aux femmes qui remplissaient le salon de Mmes de Puylaurens ou d'Hocquincourt. Un homme opprimé par une fièvre dangereuse peut trouver amère la saveur de l'eau sucrée ; l'essentiel est que personne ne s'aperçoive de ma folie. Je ne dois dire absolument que des choses communes, et jamais rien qui s'écarte le moins du monde de l'opinion reçue dans la société où je me trouverai. Le matin, une grande assiduité dans mon bureau, si j'ai un bureau, ou de longues promenades à cheval ; le soir, afficher une passion pour le spectacle, fort naturelle après huit mois d'exil en province. Dans les salons, quand je ne pourrai absolument éviter d'y paraître, un goût démesuré pour *l'écarté*. »

Les réflexions de Lucien furent interrompues par une obscurité soudaine : c'est qu'on éteignait les lampes ou becs de gaz de toutes parts.

« Bon, se dit-il avec un sourire amer, le spectacle m'intéresse tellement, que je suis le dernier à le quitter. »

Dans le fait, il était moins malheureux. Dix fois par jour, la pensée de Nancy était remplacée par celle-ci : « À quel genre de besogne est-ce qu'ils vont me mettre ? » Il lisait tous les journaux avec un intérêt bien nouveau pour lui. Le seul indice politique qu'il eut fut celui-ci : sa mère lui dit :

« Tu écris bien mal ; tu ne formes pas tes lettres.

– Il n'est que trop vrai.

– Eh bien ! si tu vas rue de Grenelle, écris encore plus mal, que jamais ton écriture ne puisse passer sous les yeux du roi sans être recopiée, cela te sauvera de l'ennui de transcrire des pièces secrètes et, ce qui vaut mieux, ton écriture ne restera pas attachée à des choses qui peuvent être un souvenir pénible dans dix ans. Grâce à Dieu, mon cher Lucien, tu as trente-huit ans de moins

que le roi. Vois les changements qui ont eu lieu en France depuis trente-huit ans. Pourquoi l'avenir ne ressemblerait-il pas au passé ? La révolution est faite dans les choses, dit toujours ton père pour me tranquilliser. Mais une ambition effrénée n'est-elle pas descendue dans les rangs les plus infimes ? Un garçon cordonnier veut devenir un Napoléon. »

Une conversation politique ne finit jamais, celle-ci se prolongea à l'infini entre une mère femme d'esprit et un fils inquiet de ce qu'on allait faire de lui. Pour la première fois, le fantôme importun de Nancy ne vint pas emporter l'attention de Leuwen.

Huit jours après l'entretien à l'Opéra, le *Moniteur* portait l'acceptation de la démission de M. N..., ministre de l'Intérieur, la nomination à cette place de M. le comte de Vaize, pair de France, des ordonnances analogues pour quatre autres ministères, et beaucoup plus bas, dans un coin obscur :

« Par ordonnance du... MM. N..., N..., et Lucien Leuwen ont été nommés maîtres des

requêtes. M. L. Leuwen est chargé du bureau particulier de M. le comte de Vaize, ministre de l'Intérieur. »



## Chapitre XL

Pendant que Leuwen recevait de son père les premières leçons de sens commun, voici ce qui se passait à Nancy :

Quand, le surlendemain du brusque départ de Lucien, ce grand événement fut connu de M. de Sanréal, du comte Roller et des autres conspirateurs qui avaient dîné ensemble pour arranger un duel contre lui, ils pensèrent tomber de leur haut. Leur admiration pour M. Du Poirier fut sans bornes ; ils ne pouvaient deviner ses moyens de succès.

Suivant un premier mouvement toujours généreux et dangereux, ces messieurs oublièrent leur répugnance pour ce bourgeois aux mauvaises manières, et allèrent en corps lui faire une visite. Et comme le provincial est avide de tout ce qui peut prendre un air officiel et le tirer de la monotonie de sa vie habituelle, ces messieurs

montèrent avec gravité au troisième étage du docteur. Ils entrèrent en saluant sans mot dire et, s'étant rangés en haie contre la muraille, M. de Sanréal porta la parole. Parmi beaucoup de lieux communs, la phrase suivante frappa Du Poirier :

« Si vous songez à la Chambre des députés de Louis-Philippe et qu'il vous convienne de paraître aux élections, nous vous promettons nos voix et toutes celles dont chacun de nous peut disposer. »

Le discours fini, M. Ludwig Roller s'avança d'un air gauche, et ensuite se tut par timidité. Sa figure blonde et sèche se couvrit d'un nombre infini de rides nouvelles, il fit une grimace et enfin dit d'un air piqué :

« Moi seul, peut-être, je ne dois pas de remerciements à M. Du Poirier ; il m'a privé du plaisir de punir un insolent, ou du moins de l'essayer. Mais je devais ce sacrifice aux ordres de S. M. Charles X et, quoique partie lésée dans cette circonstance, je n'en fais pas moins à M. Du Poirier les mêmes offres de service que ces messieurs, quoique, à vrai dire, je ne sache pas si,

à cause du serment à Louis-Philippe, ma conscience me permettra de paraître aux élections. »

L'orgueil de Du Poirier et sa manie de parler en public triomphaient. Il faut avouer qu'il parla admirablement ; il se garda bien d'expliquer pourquoi et comment Lucien était parti, et cependant sut attendrir ses auditeurs : Sanréal pleurait tout à fait ; Ludwig Roller lui-même serra la main du docteur avec cordialité en quittant son cabinet.

La porte fermée, Du Poirier éclata de rire. Il venait de parler pendant quarante minutes, il avait eu beaucoup de succès, il se moquait parfaitement des gens qui l'avaient écouté. C'était là, pour ce coquin singulier, les trois éléments du plaisir le plus vif.

« Voilà une vingtaine de voix qui me sont acquises, si toutefois d'ici aux élections ces animaux-là ne prennent pas la mouche à propos de quelqu'une de mes démarches ; cela peut mériter considération. J'apprends de tous les côtés que M. de Vassignies n'a pas plus de cent

vingt voix assurées, et il y aura trois cents électeurs présents ; ce qu'il y a de plus pur dans notre saint parti lui reproche le serment qu'il devra prêter en entrant à la Chambre, lui serviteur particulier d'Henri V. Pour moi, je suis plébéien ; c'est un avantage. Je loge au troisième étage, je n'ai pas de voiture. Les amis de M. de Lafayette et de la révolution de Juillet doivent, à haine égale, me préférer à M. de Vassignies, cousin de l'empereur d'Allemagne, et qui a en poche le brevet de gentilhomme de la chambre... si jamais il y a une chambre du roi... Je leur jurerai, s'il le faut, d'être libéral, comme Dupont [de l'Eure], l'honnête homme du parti maintenant qu'ils ont enterré M. de Lafayette. »

Un autre chef de parti, aussi honnête que Du Poirier l'était peu, mais bien plus fou, car il s'agitait beaucoup sans le moindre espoir de gagner de l'argent, M. Gauthier, le républicain, était resté fort étonné et encore plus effrayé du départ de Lucien.

« Ne m'avoir rien dit, à moi qui l'aimais ! Ah ! cœurs parisiens ! politesse infinie et

sentiment nul. Je le croyais un peu différent des autres, je croyais voir qu'il y avait de la chaleur et de l'enthousiasme au fond de cette âme !... »

Les mêmes sentiments, mais poussés à un bien autre degré d'énergie, agitaient le cœur de Mme de Chasteller.

« Ne m'avoir pas écrit, à moi qu'il jurait de tant aimer, à moi, hélas, dont il voyait bien la faiblesse ! »

Cette idée était trop horrible ; Mme de Chasteller finit par se persuader que la lettre de Lucien avait été interceptée.

« Est-ce que je reçois une réponse de Mme de Constantin ? se disait-elle ; et je lui ai écrit six fois au moins depuis que je suis malade. »

Le lecteur doit savoir que Mme Cunier, la directrice de la poste aux lettres de Nancy, pensait bien. À peine M. le marquis de Pontlevé vit-il sa fille malade et dans l'impossibilité de sortir, qu'il se transporta chez Mme Cunier, petite dévote de trois pieds et demi de haut. Après les premiers compliments :

« Vous êtes trop bonne chrétienne, madame, et trop bonne royaliste, dit-il avec onction, pour n'avoir pas une idée juste de ce que doit être l'autorité du roi (*id est* Charles X) et des commissaires établis par lui durant son absence. Les élections vont avoir lieu, c'est un événement décisif. La prudence oblige, de vrai, à certains ménagements ; mais là est le droit, madame : Prague avant tout. Et, n'en doutez pas, on tient un registre fidèle de tous les services, et..., madame la directrice, il entre dans mon pénible devoir de le dire, tout ce qui ne nous aide pas dans ces temps difficiles est contre nous. Etc., etc. »

À la suite d'un dialogue entre ces deux graves personnages, d'une longueur et d'une prudence infinies et d'un ennui encore plus grand pour le lecteur s'il lui était présenté (car aujourd'hui, après quarante ans de comédie, qui ne se figure ce que peut donner l'entretien d'un vieux marquis égoïste et d'une dévote de profession ?), après qu'une hypocrisie habituelle et savante eut développé les pensées d'un père qui veut hériter de sa fille, et qu'une fausseté plus plate et moins déguisée eut emmiellé les réponses de Mme

Cunier, dame de charité, dévote de profession, timide encore plus et qui songe avant tout à ne pas perdre une bonne place de onze cents francs dans le cas où Charles X ou Henri V remonterait sur le trône de ses pères ; après avoir parlé, pour débiter, de franchise, de cordialité, de vertu pendant sept quarts d'heure on en vint à la conclusion des articles suivants :

1° Aucune lettre du sous-préfet, du maire, du lieutenant de gendarmerie, etc., ne sera jamais livrée à M. le marquis. Mme Cunier lui montrera seulement, sans s'en dessaisir, les lettres écrites par M. le grand vicaire Rey, par M. l'abbé Olive, etc.

Toute la conversation de M. de Pontlevé avait porté sur ce premier article. En cédant, il obtint un triomphe complet sur le second :

2° Toutes les lettres adressées à Mme de Chasteller seront remises à M. le marquis, qui se charge de les donner à madame sa fille, qui est retenue au lit par la maladie.

3° Toutes les lettres écrites par Mme de Chasteller seront montrées à M. le marquis.

Il fut tacitement convenu que le marquis pourrait s'en saisir pour les faire parvenir par une voie plus économique que la poste. Mais dans ce cas, qui entraînaît une perte de deniers pour le gouvernement, Mme Cunier, sa représentante dans la présente affaire, pouvait naturellement s'attendre à un cadeau d'un panier de bon vin du Rhin de seconde qualité.

Dès le surlendemain de cette conversation, Mme Cunier remit un paquet, fermé par elle, au vieux Saint-Jean, valet de chambre du marquis. Ce paquet contenait une toute petite lettre de Mme de Chasteller à Mme de Constantin. Le ton en était doux et tendre ; Mme de Chasteller aurait voulu demander des conseils à son amie, mais n'osait s'expliquer.

« Bavardage insignifiant », se dit le marquis en la serrant dans son bureau. Et, un quart d'heure après, on vit passer le vieux valet de chambre portant à Mme Cunier un panier de seize bouteilles de vin du Rhin.

Le caractère de Mme de Chasteller était la douceur et la nonchalance. Rien ne parvenait à



agiter cette âme douce, noble, amante de ses pensées et de la solitude. Mais placée par le malheur hors de son état habituel, les décisions ne lui coûtaient rien : elle envoya son valet de chambre jeter à la poste, au bourg de Darney, une lettre adressée à Mme de Constantin.

Une heure après le départ du valet de chambre, quelle ne fut pas la joie de Mme de Chasteller en voyant Mme de Constantin entrer dans sa chambre. Ce moment fut bien doux pour les deux amies.

« Quoi ! ma chère Bathilde, dit enfin Mme de Constantin, quand on put parler après les premiers transports, six semaines sans un mot de toi ! Et c'est par hasard que j'apprends d'un des agents que M. le préfet emploie pour les élections que tu es malade et que ton état donne des inquiétudes...

– Je t'ai écrit huit lettres au moins.

– Ma chère, ceci est trop fort ; il est un point où la bonté devient duperie...

– Il croit bien faire... »

Ceci voulait dire : « Mon père croit bien faire », car l'indulgence de Mme de Chasteller n'allait pas jusqu'à ne pas voir ce qui se passait autour d'elle ; mais le dégoût inspiré par les petites manœuvres dont elle suivait le développement n'avait ordinairement d'autre effet que de redoubler son amour pour l'isolement. Ce qui lui convenait de la société, c'étaient les plaisirs des beaux-arts, le spectacle, une promenade brillante, un bal très nombreux. Quand elle voyait un salon avec six personnes, elle frémissait, elle était sûre que quelque chose de bas allait la blesser. L'expérience désagréable lui faisait redouter tout dialogue entre elle et une seule personne.

C'était un caractère tout opposé qui faisait compter pour beaucoup dans la société Mme de Constantin. Une humeur vive et entreprenante, s'attaquant aux difficultés et aimant à se moquer de tous les ridicules ennemis, faisait considérer Mme de Constantin comme l'une des femmes du département qu'il était le plus dangereux d'offenser. Son mari, très bel homme et assez riche, s'occupait avec passion de tout ce qu'elle

lui indiquait. Depuis un an, par exemple, il ne songeait qu'à un moulin à vent, en pierre, qu'il faisait construire sur une vieille tour voisine de son château et qui devait lui rapporter quarante pour cent. Depuis trois mois, il négligeait le moulin et ne songeait qu'à la Chambre des députés. Comme il n'avait point d'esprit, n'avait jamais offensé personne, et passait pour s'acquitter avec complaisance et exactitude des petites commissions qu'on lui donnait, il avait des chances.

« Nous croyons être assurés de l'élection de M. de Constantin. Le préfet le porte en seconde ligne par la peur qu'il a du marquis de Croisans, *notre rival*, ma chère. »

Mme de Constantin dit ce mot en riant.

« Le candidat ministériel sera perdu. C'est un friponneau assez méprisé, et la veille de l'élection fera courir trois lettres de lui qui prouvent clairement qu'il s'adonne un peu au noble métier d'espion. Cela explique sa croix du 1<sup>er</sup> de mai dernier, qui a outré d'envie jalouse tout l'arrondissement de Beuvron. Je te dirai en grand

secret, ma chère Bathilde, que nos malles sont faites ; quel ridicule si nous ne l'emportons pas ! ajouta-t-elle en riant. Mais aussi, si nous réussissons, le lendemain du grand jour nous partons pour Paris, où nous passons au moins six grands mois. Et tu viens avec nous. »

Ce mot fit rougir Mme de Chasteller.

« Eh ! bon Dieu, ma chère, dit Mme de Constantin en s'interrompant, que se passe-t-il donc ? »

Mme de Chasteller était pourpre. Elle aurait été heureuse en ce moment que Mme de Constantin eût reçu la lettre que le valet de chambre portait à Darney ; là se trouvait le mot fatal : « Une femme que tu aimes a donné son cœur. »

Mme de Chasteller dit enfin avec une honte infinie :

« Hélas ! mon amie, il y a un homme qui doit croire que je l'aime, et, ajouta-t-elle en baissant tout à fait la tête, il ne se trompe guère.

– Que tu es folle ! s'écria Mme de Constantin

en riant. Réellement, si je te laisse encore un an ou deux à Nancy, tu vas prendre toutes les manières de sentir d'une religieuse. Et où est le mal, grand Dieu ! qu'une jeune veuve de vingt-quatre ans, qui n'a pour unique soutien qu'un père de soixante-dix ans qui, par excès de tendresse, intercepte toutes ses lettres, songe à choisir un mari, un appui, un soutien ?

— Hélas ! ce ne sont pas toutes ces bonnes raisons ; je mentirais si j'acceptais tes louanges. Il se trouve par hasard qu'il est riche et bien né, mais il aurait été pauvre et fils d'un fermier qu'il en eût été tout de même. »

Mme de Constantin exigea une histoire suivie ; rien ne l'intéressait comme les histoires d'amour sincères, et elle avait une amitié passionnée pour Mme de Chasteller.

« Il commença par tomber deux fois de cheval sous mes fenêtres... »

Mme de Constantin fut saisie d'un rire fou ; Mme de Chasteller fut très scandalisée. Enfin, les yeux remplis de larmes, Mme de Constantin put dire, en s'interrompant vingt fois :

« Ainsi, ma chère Bathilde... tu ne peux pas appliquer... à ce puissant vainqueur... le mot obligé de la province : *c'est un beau cavalier !* »

L'injustice faite à Lucien ne fit que redoubler l'intérêt avec lequel Mme de Chasteller raconta à son amie tout ce qui s'était passé depuis six mois. Mais toute la partie tendre ne toucha guère Mme de Constantin : elle ne croyait pas aux grandes passions. Cependant, sur la fin du récit, qui fut infini, elle devint pensive. Le récit terminé, elle se taisait.

« Ton M. Leuwen, dit-elle enfin à son amie, est-il un Don Juan terrible pour nous autres pauvres femmes, ou est-ce un enfant sans expérience ? Sa conduite n'a rien de naturel.

– Dis qu'elle n'a rien de commun, rien de convenu d'avance, reprit Mme de Chasteller avec une vivacité bien rare chez elle ; et elle ajouta avec une sorte d'enthousiasme :

– C'est pour cela qu'il m'est cher. Ce n'est point un nigaud qui a lu des romans. »

Le discours des deux amies fut infini sur ce

point. Mme de Constantin garda ses méfiances, elles furent même augmentées par le profond intérêt qu'à son grand chagrin elle découvrait chez son amie.

Mme de Constantin avait espéré d'abord un petit amour bien convenable pouvant conduire à un mariage avantageux si toutes les convenances se rencontraient ; sinon, un voyage en Italie ou les distractions d'un hiver à Paris effaçait le reste de ravage produit par trois mois de visites journalières. Au lieu de cela, cette femme douce, timide, indolente et que rien ne pouvait émouvoir, elle la trouvait absolument folle et prête à prendre tous les partis.

« Mon cœur me dit, disait de temps en temps Mme de Chasteller, qu'il m'a lâchement abandonnée. Quoi ! ne pas m'écrire !

– Mais de toutes les lettres que je t'ai écrites, pas une seule n'est arrivée, disait avec feu Mme de Constantin ; car elle avait une qualité bien rare en ce siècle : elle n'était jamais de mauvaise foi avec son amie, même pour son bien ; à ses yeux, mentir eût tué l'amitié.

« Comment n'a-t-il pas dit à un postillon, reprenait Mme de Chasteller avec un feu bien singulier, comment n'a-t-il pas dit à un postillon, à dix lieues d'ici : “Mon ami, voilà cent francs, allez vous-même remettre cette lettre à Mme de Chasteller, à Nancy, rue de la Pompe. Donnez la lettre à elle-même, et non à une autre.”

– Il aura écrit en partant, écrit de nouveau en arrivant à Paris.

– Et voilà neuf jours qu'il est parti ! Jamais je ne lui ai avoué tout à fait mes soupçons sur le sort de mes lettres ; mais il sait ce que je pense sur toutes choses. Mon cœur me le dit, il sait que mes lettres sont ouvertes. »



## Chapitre XLI

Les soupçons de Mme de Chasteller lui fournirent une objection décisive à la proposition de suivre Mme de Constantin à Paris si son mari était nommé député.

« N'aurais-je pas l'air, lui dit-elle, de courir après M. Leuwen ? »

Pendant les quinze jours qui suivirent, cette objection occupa seule les moments les plus intimes de la conversation des deux amies.

Trois jours après l'arrivée de Mme de Constantin, Mlle Bérard fut payée magnifiquement et renvoyée. Mme de Constantin, avec son activité ordinaire, interrogea la bonne Mlle Beaulieu et renvoya Anne-Marie.

M. le marquis de Pontlevé, extrêmement attentif à ces petits événements domestiques, comprit qu'il avait une rivale invincible dans

l'amie de sa fille.

C'était un peu l'espoir de Mme de Constantin : son activité continue rendit la santé à Mme de Chasteller. Elle voulut être menée dans le monde et, sous ce prétexte, elle força son amie à paraître presque chaque soir chez Mmes de Puylaurens, d'Hocquincourt, de Marcilly, de Serpierre, de Commercy, etc.

Mme de Constantin voulait bien établir que Mme de Chasteller n'était pas au désespoir du départ de M. Leuwen.

« Sans s'en douter, se disait-elle, cette pauvre Bathilde aura commis quelque imprudence. Et si nous ne détruisons pas ce mauvais bruit ici, il peut nous poursuivre jusqu'à Paris. Ses yeux sont si beaux qu'ils en sont parlants malgré elle,

*E sotto l'usbergo del sentirsi pura*

ils auront regardé ce jeune officier avec un de ces regards qu'aucune explication au monde ne peut justifier. »

En voiture, un soir, en allant chez Mme de Puylaurens :

« Quel est l'homme le plus actif, le plus impertinent, le plus influent de toute votre jeunesse ? dit Mme de Constantin.

– C'est M. de Sanréal sans doute, répondit Mme de Chasteller en souriant.

– Eh bien ! je vais attaquer ce grand cœur dans ton intérêt. Dans le mien, dis-moi, dispose-t-il de quelques voix ?

– Il a des notaires, un agent, des fermiers. Cet homme est aimable parce qu'il a quarante mille livres de rente au moins.

– Et qu'en fait-il ?

– Il s'enivre soir et matin, et il a des chevaux.

– C'est-à-dire qu'il s'ennuie. Je vais le séduire. Est-ce que jamais une femme un peu bien a voulu le séduire ?

– J'en doute. Il faudrait d'abord trouver le secret de ne pas mourir d'ennui en l'écoutant. »

Les jours de mélancolie profonde, où Mme de

Chasteller éprouvait une répugnance invincible à sortir, Mme de Constantin s'écriait :

« Il faut que j'aie chasser aux voix pour mon mari. *Dans le vaste champ de l'intrigue, il ne faut rien négliger.* Quatre voix, trois voix nous venant de l'arrondissement de Nancy peuvent tout décider. Songe que je meurs d'envie d'entendre Rubini, et que du vivant d'un beau-père avare je n'ai qu'un moyen au monde de retourner à Paris : la députation. »

En peu de jours, Mme de Constantin devina, sous une écorce grossière, l'esprit supérieur du docteur Du Poirier, et se lia tout à fait avec lui. Cet ours n'avait jamais vu une jolie femme non malade lui adresser la parole deux fois de suite. En province, les médecins n'ont pas encore succédé aux confesseurs.

« Vous serez notre collègue, cher docteur, lui disait-elle ; nous voterons ensemble, nous ferons et déferons les ministres... Mes dîners vaudront bien les leurs, et vous me donnerez votre voix, n'est-ce pas ? Douze voix toujours bien unies se feraient compter... Mais j'oubliais : vous êtes

légitimiste furibond, et nous anti-républicains modérés... »

Au bout de quelques jours, Mme de Constantin fit une découverte bien utile : Mme d'Hocquincourt était au désespoir du départ de Leuwen. Le silence farouche de cette femme si gaie, si parlante, qui autrefois était l'âme de la société, sauvait Mme de Chasteller ; personne presque ne songeait à dire qu'elle aussi avait perdu *son attentif*. Mme d'Hocquincourt n'ouvrait la bouche que pour parler de Paris et de ses projets de voyage aussitôt après les élections.

Un jour, Mme de Serpierre dit méchamment à Mme d'Hocquincourt, qui parlait de Paris :

« Vous y retrouverez M. d'Antin. »

Mme d'Hocquincourt la regarda avec un étonnement profond qui fut bien amusant pour Mme de Constantin : Mme d'Hocquincourt avait oublié l'existence de M. d'Antin !

Mme de Constantin ne trouva de propos réellement dangereux pour son amie que dans le salon de Mme de Serpierre.

« Mais, disait Mme de Constantin à son amie, comment peut-on avoir la prétention de marier une fille aussi cruellement, aussi ridiculement laide à un jeune homme riche de Paris, et sans que ce jeune homme ait jamais dit un seul mot encourageant ? Cela est fou réellement. Il faudrait des millions pour qu'un Parisien osât entrer dans un salon avec une telle figure.

– M. Leuwen n'est pas ainsi, tu ne le connais pas. S'il l'aimait, le blâme de la société serait méprisé par lui, ou plutôt il ne le verrait pas. »

Et elle expliqua pendant cinq minutes le caractère de Lucien. Ces explications avaient le pouvoir de rendre Mme de Constantin très pensive.

Mais à peine Mme de Constantin eut-elle vu cinq ou six fois la bonne Théodelinde qu'elle fut touchée de la tendre amitié qu'elle avait prise pour Leuwen. Ce n'était pas de l'amour, la pauvre fille n'osait pas ; elle connaissait et s'exagérait peut-être tous les désavantages de sa taille et de sa figure. C'était sa mère qui avait des prétentions, fondées sur ce que sa haute noblesse

lorraine honorait trop un petit roturier.

« Mais que fait-on à Paris de ce lustre-là ? » lui disait un jour Théodelinde.

Le vieux M. de Serpierre plut aussi beaucoup à Mme de Constantin : il avait un cœur admirable de bonté et passait son temps à soutenir des doctrines atroces.

« Ceci me rappelle, disait Mme de Constantin à son amie, ce qu'on nous faisait tant admirer au *Sacré-Cœur* : le bon duc N. faisant atteler son carrosse à sept heures du matin, au mois de février, pour aller solliciter le *point coupé*. On discutait alors la loi du sacrilège à la Chambre des Pairs, et il s'agissait d'établir la pénalité pour les voleurs de vases sacrés dans les églises. »

Mme de Constantin, avec sa jolie figure un peu commune, mais si appétissante à regarder, avec son activité, sa politesse parfaite, son adresse insinuante, eut bientôt fait la paix de son amie avec la maison Serpierre. Mme de Serpierre dit bien d'un air mutin, la dernière fois qu'on traita cette question délicate :

« Je garde ma pensée.

– À la bonne heure, ma chère amie, dit le bon lieutenant du roi à Colmar ; mais ne parlons plus de cela, autrement les méchants diront que nous allons à la chasse aux maris. »

Il y avait bien six ans que le bon M. de Serpierre n'avait trouvé un mot si dur. Celui-ci fit époque dans sa famille, et la réputation de Leuwen, jusque-là séducteur de mauvaise foi de Mlle Théodelinde, fut restaurée.

Tous les jours, pour fuir le malheur d'être rencontrées par des *électeurs* auxquels il eût fallu faire bon accueil, les deux amies faisaient de grandes promenades au *Chasseur vert*. Mme de Chasteller aimait à revoir ce charmant *café-hauss*. Ce fut là que l'ultimatum sur le voyage de Paris fut arrêté.

« Ta conscience elle-même, si timorée, ne pourra t'appliquer ce mot si humiliant et si vulgaire : *courir après un amant*, si tu te jures à toi-même de ne jamais lui parler.

– Eh ! bien, soit ! dit Mme de Chasteller



saisissant cette idée. À ces conditions, je consens, et mes scrupules s'évanouissent. Si je le rencontrais au bois de Boulogne, s'il s'approchait de moi et m'adressait la parole, je ne lui répondrais pas un seul mot avant d'avoir revu le *Chasseur vert*. »

Mme de Constantin la regardait étonnée.

« Si je voulais lui parler, continua Mme de Chasteller, je partirais pour Nancy, et ce n'est qu'après avoir touché barre ici que je me permettrais de lui répondre. »

Il y eut un silence.

« Ceci est un vœu », reprit Mme de Chasteller avec un sérieux qui fit sourire Mme de Constantin, et puis la jeta dans une humeur sombre.

Le lendemain, en allant au *Chasseur vert*, Mme de Constantin remarqua un cadre dans la voiture. C'était une belle Sainte-Cécile, gravée par Perfetti, offerte jadis à Mme de Chasteller par Leuwen. Mme de Chasteller pria le maître du café de placer cette gravure au-dessus de son

comptoir.

« *Je vous la redemanderai peut-être un jour.* Et jamais, dit-elle tout bas en s'éloignant avec Mme de Constantin, je n'aurai la faiblesse d'adresser même un seul mot à M. Leuwen tant que cette gravure sera ici. C'est ici qu'a commencé cette préoccupation *fatale*.

– Halte-là sur ce mot *fatal* ! Grâce au ciel, l'amour n'est point un devoir, c'est un plaisir ; ne le prenons donc point au tragique. Quand ton âge réuni au mien fera cinquante ans, alors nous serons tristes, raisonnables, lugubres, tant qu'il te plaira ; nous ferons ce beau raisonnement de mon beau-père : « Il pleut, tant pis ! Il fait beau, tant pis encore ! » Tu t'ennuyais à périr, jouant la colère contre Paris sans être en colère. Arrive un beau jeune homme...

– Mais il n'est pas très bien...

– Arrive un jeune homme, sans épithète ; tu l'aimes, tu es occupée, l'ennui s'envole bien loin, et tu appelles cet amour-là *fatal* ! »

Le départ arrêté, il y eut de grandes scènes à

ce sujet avec M. Pontlevé. Heureusement, Mme de Constantin soutint la plus grande part du dialogue, et le marquis avait une peur mortelle de sa gaieté quelquefois ironique.

« Cette femme-là *dit tout* ; il n'est pas difficile d'être aimable quand on ne se refuse rien, répétait-il un soir, fort piqué, à Mme de Puylaurens. Il n'est pas difficile d'avoir de l'esprit quand on se permet tout.

– Eh bien ! mon cher marquis, engagez Mme de Serpierre, que voilà là-bas, à ne se rien refuser, et nous allons voir si nous serons amusés.

– Des propos toujours ironiques, répliqua le marquis avec humeur ; rien n'est sacré aux yeux de cette femme-là !

– Jamais personne au monde n'eut l'esprit de Mme de Constantin, dit M. de Sanréal, prenant la parole d'un air imposant, et si elle se moque des prétentions ridicules, à qui la faute ?

– Aux prétentions ! dit Mme de Puylaurens, curieuse de voir ces deux êtres se gourmer.

– Oui, ajouta Sanréal d'un air pesant, aux

prétentions, aux tyrannies. »

Heureux d'avoir une idée, plus heureux d'être approuvé par Mme de Puylaurens, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé, M. de Sanréal tint la parole pendant un gros quart d'heure, et retourna sa pauvre idée dans tous les sens.

« Il n'y a rien de plus plaisant, madame, dit tout bas Mme de Constantin à Mme de Puylaurens, qu'un homme sans esprit qui rencontre une idée ! Cela est scandaleux ! » Et le rire fou de ces deux dames fut pris pour une marque d'approbation par Sanréal. « Cet être aimable doit m'adorer. Mme de Constantin avait raison. »

Elle accepta deux ou trois dîners magnifiques qui réunirent toute la bonne compagnie de Nancy. Quand M. de Sanréal, faisant sa cour à Mme de Constantin, ne trouvait rien absolument à dire, Mme de Constantin lui demandait sa voix au collège électoral pour la centième fois. Elle était sûre de quelque protestation bizarre ; il lui jurait qu'il lui était dévoué, lui, son homme d'affaires, son notaire et ses fermiers.

« Et de plus, madame, j'irai vous voir à Paris.

— À Paris, je ne vous recevrai qu'une fois par semaine, disait-elle en regardant Mme de Puylaurens. Ici, nous nous connaissons tous, là vous me compromettiez. Un jeune homme, votre fortune, vos chevaux, votre état dans le monde ! Une fois la semaine, je dis trop ; deux visites par mois tout au plus. »

Jamais Sanréal ne s'était trouvé à pareille fête. Il eût volontiers pris acte, par devant notaire, des choses aimables que lui adressait Mme de Constantin, une femme d'esprit. Il lui donnait ce titre au moins vingt fois par jour, et avec une voix de stentor, ce qui faisait beaucoup d'effet et faisait croire à ses paroles.

À cause de ces beaux yeux il eut une querelle avec M. de Pontlevé, auquel il déclara tout net qu'il prétendait aller au collège électoral, sauf à prêter serment à Louis-Philippe.

« Qui croit *au serment* en France aujourd'hui ? Louis-Philippe même croit-il aux siens ? Des voleurs m'arrêtent au coin d'un bois, ils sont trois contre un et me demandent un serment. Irai-je le

refuser ? Ici, le gouvernement est le voleur qui prétend me voler ce droit d'élire un député qu'a tout Français. Le gouvernement a ses préfets, ses gendarmes, irai-je le combattre ? Non, ma foi ! Je le paierai en monnaie de singe, comme lui-même paie les partisans des glorieuses journées. »

Dans quel pamphlet M. de Sanréal avait-il pris ces trois phrases ? Car personne ne le soupçonna jamais de les avoir inventées. Mme de Constantin, qui lui donnait des idées tous les soirs, se serait bien gardée de répandre des raisonnements qui eussent pu choquer le préfet du département. C'était le fameux M. Dumoral, renégat célèbre, autrefois, avant 1830, libéral déclamateur, mais allant fort bien en prison. Il parlait sans cesse de huit mois de séjour à Sainte-Pélagie faits sous Charles X. Le fait est qu'il était beaucoup moins bête, qu'il avait même acquis quelque finesse, depuis son changement de religion, et pour tout au monde Mme de Constantin n'eût pas hasardé un mot réellement imprudent.

M. Dumoral voulait une direction générale de

40 000 francs et Paris, et pour y arriver il était réduit à mâcher du mépris deux ou trois fois la semaine.

Mme de Constantin savait qu'un homme qui est à ce régime est peu sensible aux grâces d'une jolie femme. Dans le moment actuel, M. Dumoral voulait se tirer d'une façon brillante des élections et passer à une autre préfecture ; les sarcasmes de *L'Aurore* (le journal libéral de M. Gauthier), ses éternelles citations des opinions autrefois libérales de M. Dumoral l'avaient tout à fait *démoralisé* dans le département, c'est le mot du pays.

Nous supprimons ici huit ou dix pages sur les faits et gestes de M. Dumoral préparant les élections ; cela est vrai, mais vrai comme la Morgue, et c'est un genre de vérité que nous laissons aux romans in-12 pour femmes de chambre. Retournons à Paris, chez le ministre de M. Dumoral. À Paris, les manœuvres des gens du pouvoir sont moins dégoûtantes.

## Chapitre XLII

Le soir du jour où le nom de Leuwen avait paru si glorieux dans le *Moniteur*, ce maître des requêtes, outré de fatigue et de dégoût, était assis chez sa mère dans un petit coin sombre du salon, comme le Misanthrope. Accablé des compliments auxquels il avait été en butte toute la journée, les mots de carrière superbe, de bel avenir, de premier pas brillant, papillonnaient devant ses yeux et lui faisaient mal à la tête. Il était horriblement fatigué des réponses, la plupart de mauvaise grâce et mal tournées, qu'il avait faites à tant de compliments, tous fort bien faits et encore mieux dits : c'est le talent de l'habitant de Paris.

« Maman, voilà donc le bonheur ! dit-il à sa mère quand ils furent seuls.

— Mon fils, il n'y a point de bonheur avec l'extrême fatigue, à moins que l'esprit ne soit



amusé ou que l'imagination ne se charge de peindre vivement le bonheur à venir. Des compliments trop répétés sont fort ennuyeux, et vous n'êtes ni assez enfant, ni assez vieux, ni assez ambitieux, ni assez vaniteux, pour rester ébahi devant un uniforme de maître des requêtes. »

M. Leuwen père ne parut qu'une bonne heure après la fin de l'Opéra.

« Demain, à huit heures, dit-il à son fils, je vous présente à votre ministre, si vous n'avez rien de mieux à faire. »

Le lendemain, à huit heures moins cinq minutes, Lucien était dans la petite antichambre de l'appartement de son père.

Huit heures sonnèrent, huit heures un quart.

« Pour rien au monde, monsieur, dit à Leuwen Anselme, l'ancien valet de chambre, je n'entrerais chez monsieur avant qu'il ne sonne. »

Enfin, la sonnette se fit entendre à dix heures et demie.

« Je suis fâché de t'avoir fait attendre, mon

ami, dit M. Leuwen avec bonté.

– Moi, peu importe, mais le ministre !

– Le ministre est fait pour m’attendre quand il le faut. Il a, ma foi, plus affaire de moi que moi de lui ; il a besoin de ma banque et peur de mon salon. Mais te donner deux heures d’ennui à toi, mon fils, un homme que j’aime *et que j’estime*, ajouta-t-il en riant, c’est fort différent. J’ai bien entendu sonner huit heures, mais je me sentais un peu de transpiration, j’ai voulu attendre qu’elle fût bien passée. À soixante-cinq ans, la vie est un problème... et il ne faut pas l’embrouiller par des difficultés imaginaires.

« ... Mais comme te voilà fait ! dit-il en s’interrompant. Tu as l’air bien jeune ! Va prendre un habit moins frais, un gilet noir, arrange mal tes cheveux... tousse quelquefois... tâche de te donner vingt-huit ou trente ans. La première impression fait beaucoup avec les imbéciles, et il faut toujours traiter un ministre comme un imbécile, il n’a pas le temps de penser. Rappelle-toi de n’être jamais très bien vêtu tant que tu seras dans les affaires. »

On partit après une grande heure de toilette ; le comte de Vaize n'était point sorti. L'huissier accueillit avec empressement le nom de MM. Leuwen, et les annonça sans délai.

« Son Excellence nous attendait », dit M. Leuwen à son fils en traversant trois salons où les solliciteurs étaient étagés suivant leur mérite et leur rang dans le monde.

MM. Leuwen trouvèrent Son Excellence fort occupée à mettre en ordre, sur un bureau de citronnier chargé de ciselures de mauvais goût, trois ou quatre cents lettres.

« Vous me trouvez occupé de ma circulaire, mon cher Leuwen. Il faut que je fasse une circulaire qui sera déchiquetée par le *National*, par la *Gazette*, etc., et messieurs mes commis me font attendre depuis deux heures la collection des circulaires de mes prédécesseurs. Je suis curieux de savoir comment ils ont passé le pas. Je suis fâché de ne pas l'avoir faite, un homme d'esprit comme vous m'avertirait des phrases qui peuvent donner prise. »

Son Excellence continua ainsi pendant vingt

minutes. Pendant ce temps, Lucien l'examinait. M. de Vaize annonçait une cinquantaine d'années, il était grand et assez bien fait. De beaux cheveux grisonnants, des traits fort réguliers, une tête portée haute prévenaient en sa faveur. Mais cette impression ne durait pas. Au second regard, on remarquait un front bas, couvert de rides, excluant toute idée de pensée. Lucien fut tout étonné et fâché de trouver à ce grand administrateur l'air plus que commun, l'air valet de chambre. Il avait de grands bras dont il ne savait que faire ; et, ce qui est pis, Lucien crut entrevoir que Son Excellence cherchait à se donner des grâces imposantes. Il parlait trop haut et s'écoutait parler.

M. Leuwen père, presque en interrompant l'éloquence du ministre, trouva le moment de dire les paroles sacramentelles :

« J'ai l'honneur de présenter mon fils à Votre Excellence.

– J'en veux faire un ami, il sera mon premier aide de camp. Nous aurons bien de la besogne : il faut que je me fourre dans la tête le caractère de

mes quatre-vingt-six préfets, stimuler les flegmatiques, retenir le zèle imprudent qui donne la colère pour auxiliaire aux intérêts du parti contraire, éclairer les esprits plus courts. Ce pauvre N... (le prédécesseur) a tout laissé dans un désordre complet. Les commis qu'il a fourrés ici, au lieu de me répondre par des faits et des notions exactes, me font des phrases.

« Vous me voyez ici devant le bureau de ce pauvre Corbière. Qui m'eût dit, quand je combattais à la Chambre des Pairs sa petite voix de chat qu'on écorche, que je m'assoirais dans son fauteuil un jour ? C'était une tête étroite, sa vue était courte mais il ne manquait pas de sens dans les choses qu'il apercevait. Il avait de la sagacité, mais c'était bien l'antipode de l'éloquence, outre que sa mine de chat fâché donnait au plus indifférent l'envie de le contredire. M. de Villèle eût mieux fait de s'adjoindre un homme éloquent, Martignac par exemple. »

Ici, dissertation sur le système de M. de Villèle. Ensuite, M. de Vaize prouva que la

justice est le premier besoin des sociétés. De là, il passa à expliquer comment la bonne foi est la base du crédit. Il dit ensuite à ces messieurs qu'un gouvernement partial et injuste se suicide de ses propres mains.

La présence de M. Leuwen père avait semblé lui imposer d'abord, mais bientôt, enivré de ses paroles, il oublia qu'il parlait devant un homme dont Paris répétait les épigrammes ; il prit des airs importants et finit par faire l'éloge de la probité de son prédécesseur, qui passait généralement pour avoir économisé huit cent mille francs pendant son ministère d'une année.

« Ceci est trop magnanime pour moi, mon cher comte », lui dit M. Leuwen, et il s'évada.

Mais le ministre était en train de parler ; il prouva à son secrétaire intime que sans probité l'on ne peut pas être un grand ministre. Pendant que Lucien était l'unique objet de l'éloquence du ministre, il lui trouva l'air commun.

Enfin, Son Excellence installa Lucien à un magnifique bureau, à vingt pas de son cabinet particulier. Lucien fut surpris par la vue d'un

jardin charmant sur lequel donnaient ses croisées ; c'était un contraste piquant avec la sécheresse de toutes les sensations dont il était assailli. Lucien se mit à considérer les arbres avec attendrissement.

En s'asseyant, il remarqua de la poudre sur le dossier de son fauteuil.

« Mon prédécesseur n'avait pas de ces idées-là », se dit-il en riant.

Bientôt, en ayant l'écriture sage, très grosse et très bien formée de ce prédécesseur, il eut le sentiment de la *vieillesse* au suprême degré.

« Il me semble que ce cabinet sent l'éloquence vide et l'emphase plate. »

Il décrocha deux ou trois gravures de l'école française : Ulysse arrêtant le char de Pénélope, par MM. Fragonard et Le Barbier... et les envoya dans les bureaux. Plus tard, il les remplaça par des gravures d'Anderloni et de Morghen.

Le ministre revint une heure après et lui remit une liste de vingt-cinq personnes qu'il fallait inviter pour le lendemain.

« J'ai décidé qu'au moment où l'horloge du ministère sonne l'heure, le portier vous apportera toutes les lettres arrivées à mon adresse. Vous me donnerez sans délai ce qui viendra des Tuileries ou des ministères, vous ouvrirez tout le reste et m'en ferez un extrait en une ligne, ou deux tout au plus ; mon temps est précieux. »

À peine le ministre sorti, huit ou dix commis vinrent faire connaissance avec M. le maître des requêtes, dont l'air déterminé et froid leur parut de bien mauvais augure.

Pendant toute cette journée, remplie presque exclusivement d'un cérémonial faux à couper au couteau, Lucien fut plus froid encore et plus ironique qu'au régiment. Il lui semblait être séparé par dix années d'une expérience impitoyable de ce moment de premier début à Nancy, où il était froid pour éviter une plaisanterie qui aurait pu conduire à un coup d'épée. Souvent alors il avait toutes les peines du monde à réprimer une bouffée de gaieté ; au risque de toutes les plaisanteries grossières et de tous les coups d'épée du monde, il aurait voulu



jouer aux barres avec ses camarades du 27<sup>e</sup>. Aujourd'hui, il n'avait besoin que de ne pas trop déguiser le profond dégoût que lui inspiraient tous les hommes. Sa froideur d'alors lui semblait la bouderie joyeuse d'un enfant de quinze ans ; maintenant, il avait le sentiment de s'enfoncer dans la boue. En rendant le salut à tous les commis qui venaient le voir, il se disait :

« J'ai été dupe à Nancy parce que je n'étais pas assez méfiant. J'avais la naïveté et la duperie d'un cœur honnête, je n'étais pas assez coquin. Oh ! que la question de mon père avait un grand sens : *Es-tu assez coquin ?* Il faut courir à la Trappe, ou me faire aussi adroit que tous ces chefs et sous-chefs qui viennent donner la bienvenue à M. le maître des requêtes. Sans doute, les premiers vols à favoriser sur quelque fourniture de foin pour les chevaux ou de linge pour les hôpitaux me répugneront. Mais à la Trappe, menant une vie innocente et dont tout le crime est de mystifier quelques paysans des environs ou quelques novices, ma vanité blessée me laisserait-elle un moment de repos ? Comment digérer cette idée d'être inférieur par

l'esprit à tous ses contemporains ?... Apprenons donc sinon à voler, du moins à *laisser passer le vol de Son Excellence*, comme tous ces commis dont je fais la connaissance aujourd'hui. »

La physionomie que donnent de pareilles idées n'est pas précisément celle qu'il faut pour faire naître un dialogue facile et de bon goût entre gens qui se voient pour la première fois. Après cette première journée de ministère, la misanthropie de Lucien était de cette forme : il ne songeait pas aux hommes quand il ne les voyait pas, mais leur présence un peu prolongée lui était importune et bientôt insupportable.

Pour l'achever de peindre, il trouva, en rentrant à la maison, son père d'une gaieté parfaite.

« Voici deux petites assignations, lui dit-il, qui sont les suites naturelles de vos dignités du matin. »

C'étaient deux cartes d'abonnement à l'Opéra et aux Bouffes.

« Ah ! mon père, ces plaisirs me font peur.

– Vous m’avez accordé dix-huit mois au lieu d’un an pour une certaine position dans le monde. Pour rendre la grâce complète, promettez-moi de passer une demi-heure chaque soir dans ces *temples du plaisir*, particulièrement vers la fin des plaisirs, à onze heures.

– Je le promets. Ainsi, je n’aurai pas une pauvre petite heure de tranquillité dans toute la journée ?

– Et le dimanche donc ! »

Le second jour, le ministre dit à Lucien :

« Je vous charge d’accorder des rendez-vous à cette foule de figures qui affluent chez un ministre nouvellement nommé. Éloignez l’intrigant de Paris faufile avec des femmes de moyenne vertu ; ces gens-là sont capables de tout, même de ce qu’il y a de plus noir. Faites accueil au pauvre diable de provincial entêté de quelque idée folle. Le solliciteur portant avec une élégance parfaite un habit râpé est un fripon, il habite Paris ; s’il valait quelque chose, je le rencontrerais dans quelque salon, il trouverait quelqu’un pour me le présenter et répondre de

lui. »

Peu de jours après, Lucien invita à dîner un peintre de beaucoup d'esprit, Lacroix, qui portait le nom d'un préfet destitué par M. de Polignac, et justement ce jour-là le ministre n'avait que des préfets.

Le soir, quand le comte de Vaize se trouva seul dans son salon avec sa femme et Leuwen, il rit beaucoup de la mine attentive des préfets dînant qui, voyant dans le peintre un candidat à préfecture destiné à les remplacer, l'observaient d'un œil jaloux.

« Et pour fortifier le quiproquo, disait le ministre, j'ai adressé dix fois la parole à Lacroix, et toujours sur de graves sujets d'administration.

— C'est donc pour cela qu'il avait l'air si ennuyé et si ennuyeux, dit la petite comtesse de Vaize de sa voix douce et timide. C'était à ne pas le reconnaître ; je voyais sa petite figure spirituelle par-dessus un des bouquets du plateau. Je ne pouvais deviner ce qui lui arrivait. Il maudira votre dîner.

– On ne maudit point un dîner chez un ministre, dit le comte de Vaize, à demi sérieux.

– Voilà la griffe du lion », pensa Leuwen.

Mme de Vaize, fort sensible à ces coups de boutoir, avait pris un air morne.

« Ce petit Leuwen va me faire jouer un sot rôle chez son père. »

« Il veut avoir des tableaux, reprit-il d'un air gai ; et parbleu, à votre recommandation je lui en donnerai. Je remarque que, de façon ou d'autre, il vient ici deux fois la semaine.

– Dites-vous vrai ? Me promettez-vous des tableaux pour lui, et cela sans qu'il soit besoin de vous solliciter ?

– Ma parole !

– En ce cas, j'en fais un ami de la maison.

– Ainsi, madame, vous aurez deux hommes d'esprit : MM. Lacroix et Leuwen. »

Le ministre partit de ce propos gracieux pour plaisanter Lucien un peu trop rudement sur la méprise qui l'avait fait inviter M. Lacroix, le

peintre d'histoire. Lucien, réveillé, répondit à Son Excellence sur le ton de la parfaite égalité, ce qui choqua beaucoup le ministre. Lucien le vit et continua à parler avec une aisance qui l'étonna et l'amusa.

Il aimait à se trouver avec Mme de Vaize, jolie, très timide, bonne, et qui en lui parlant oubliait parfaitement qu'elle était une jeune femme et lui un jeune homme. Cet arrangement convenait beaucoup à notre héros.

« Ainsi, me voilà, se disait-il, sur le ton de l'intimité avec deux êtres dont je ne connaissais pas la figure il y a huit jours, et dont l'un m'amuse surtout quand il m'attaque et l'autre m'intéresse. »

Il mit beaucoup d'attention à sa besogne ; il lui sembla que le ministre voulait prendre avantage de l'erreur de nom dans l'invitation à dîner pour lui attribuer l'aimable légèreté de la première jeunesse.

« Vous êtes un grand administrateur, M. le comte ; en ce sens, je vous respecte ; mais l'épigramme à la main je suis votre homme, et,

vu vos honneurs, j'aime mieux risquer d'être un peu trop ferme que vous laisser empiéter sur ma dignité. Cela vous indiquera d'ailleurs que je me moque parfaitement de ma place, tandis que vous adorez la vôtre. »

Au bout de huit jours de cette vie-là, Lucien fut de retour sur la terre ; il avait surmonté l'ébranlement produit par la dernière soirée à Nancy. Son premier remords fut de n'avoir pas écrit à M. Gauthier ; il lui fit une lettre infinie et, il faut l'avouer, assez imprudente. Il signa d'un nom en l'air et chargea le préfet de Strasbourg de la mettre à la poste.

« Venant de Strasbourg, se dit-il, peut-être elle échappera à Mme Cunier et au commissaire de police du renégat Dumoral. »

Il fut curieux de suivre dans les divers bureaux la correspondance de ce Dumoral, dont le comte de Vaize semblait avoir peur. On était alors dans tout le feu des élections et des affaires d'Espagne. La correspondance de M. Dumoral, parlant de Nancy, l'amusa infiniment ; il s'agissait de M. de Vassignies, homme très dangereux, de M. Du

Poirier, personnage moins à craindre dont on aurait raison avec une croix et un bureau de tabac pour sa sœur, etc. Ces pauvres préfets, mourant de peur de manquer leurs élections et exagérant leur embarras à leur ministre, avaient le pouvoir de le tirer de sa mélancolie.

Telle était la vie de Leuwen : six heures au bureau de la rue de Grenelle, le matin, une heure au moins à l'Opéra le soir. Son père, sans le lui dire, l'avait précipité dans un travail de tous les moments.

« C'est l'unique moyen, disait-il à Mme Leuwen, de parer au coup de pistolet si toutefois nous en sommes là, ce que je suis loin de croire. Sa vertu si ennuyeuse l'empêcherait seule de nous laisser seuls et, outre cela, il y a l'amour de la vie et la curiosité de lutter avec le monde. »

Par amitié pour sa femme, M. Leuwen s'était entièrement appliqué à résoudre ce problème.

« Vous ne pouvez vivre sans votre fils, lui disait-il, et moi sans vous. Et je vous avouerai que depuis que je le suis de près il ne me semble plus aussi plat. Il répond quelquefois aux



épigrammes de son ministre, et la ministresse l'admire. Et, à tout prendre, les jeunes reparties un peu trop vertes de Lucien valent mieux que les vieilles épigrammes sans pointe du de Vaize... Reste à voir comment il prendra la première friponnerie de Son Excellence.

– Lucien a toujours la plus haute idée des talents de M. de Vaize.

– C'est là notre seule ressource ; c'est une admiration qu'il faut soigneusement entretenir. Cela est capital pour nous. Mon unique ressource, après avoir nié tant que je pourrai le coup de canif donné à la probité, sera de dire : Un ministre de ce talent est-il trop payé à 400 000 francs par an ? Là-dessus, je lui prouverai que Sully a été un voleur. Trois ou quatre jours après, je paraîtrai avec ma *réserve*, qui est superbe : le général Bonaparte, en 1796, en Italie, volait. Auriez-vous préféré un honnête homme comme Moreau, se laissant battre en 1799, à Cassano, à Novi, etc. Moreau coûtait au trésor 200 000 francs peut-être, et Bonaparte trois millions... J'espère que Lucien ne trouvera pas de réponse,

et je vous réponds de son séjour à Paris tant qu'il admirera M. de Vaize.

– Si nous pouvons gagner le bout de l'année, dit Mme Leuwen, il aura oublié sa Mme de Chasteller.

– Je ne sais, vous lui avez fait un cœur si constant ! Vous n'avez jamais pu vous déprendre de moi, vous m'avez toujours aimé en dépit de ma conduite abominable. Pour un cœur tout d'une pièce tel que celui que vous avez fait à votre fils, il faudrait un nouveau goût. J'attends une occasion favorable pour le présenter à Mme Grandet.

– Elle est bien jolie, bien jeune, bien brillante.

– Et de plus veut absolument avoir une grande passion.

– Si Lucien voit l'affectation, il prendra la fuite. Etc., etc., etc. »

Un jour de grand soleil, vers les deux heures et demie, le ministre entra dans le bureau de Leuwen la figure fort rouge, les yeux hors de la tête et comme hors de lui.

« Courez auprès de monsieur votre père... Mais d'abord, copiez cette dépêche télégraphique... Veuillez prendre copie aussi de cette note que j'envoie au *Journal de Paris*... Vous sentez toute l'importance et le secret de la chose... »

Il ajouta pendant que Lucien copiait :

« Je ne vous engage pas à prendre le cabriolet du ministère, et pour cause. Prenez un cabriolet sous la porte cochère en face, donnez-lui six francs d'avance, et au nom de Dieu trouvez monsieur votre père avant la clôture de la Bourse. Elle ferme à trois heures et demie, comme vous le savez. »

Lucien, prêt à partir et son chapeau à la main, regardait le ministre tout haletant et qui avait peine à parler. En le voyant entrer, il l'avait cru remplacé, mais le mot *télégraphe* l'avait bientôt mis sur la voie. Le ministre s'enfuit, puis rentra ; il dit d'un ton impérieux :

« Vous me remettrez à moi, à moi, monsieur, les deux copies que vous venez de faire, et, sur votre vie, vous ne les montrerez qu'à monsieur

votre père. »

Cela dit, il s'enfuit de nouveau.

« Voilà un ton qui est bien grossier et bien ridicule, se dit Lucien. Ce ton si offensant n'est propre qu'à suggérer l'idée d'une vengeance trop facile.

« Voilà donc tous mes soupçons avérés, pensait Lucien en courant en cabriolet. Son Excellence joue à la Bourse, à coup sûr... Et me voilà bel et bien complice d'une friponnerie. »

Lucien eut beaucoup de peine à trouver son père ; enfin comme il faisait un beau froid et encore un peu de soleil, il eut l'idée de le chercher sur le boulevard, et il le trouva en contemplation devant un énorme poisson exposé au coin de la rue de Choiseul.

M. Leuwen le reçut assez mal et ne voulut point monter en cabriolet.

« Au diable ton casse-cou ! Je ne monte que dans ma voiture, quand toutes les Bourses du monde devraient fermer sans moi ! »

Lucien courut chercher cette voiture au coin

de la rue de la Paix, où elle attendait. Enfin, à trois heures un quart, au moment où la Bourse allait fermer, M. Leuwen y entra. Il ne reparut chez lui qu'à six heures.

« Va chez ton ministre, donne-lui ce mot, et attends-toi à être mal reçu.

– Eh bien ! tout ministre qu'il est, je vais lui répondre ferme », dit Lucien fort piqué de jouer un rôle dans une friponnerie.

Il trouva le ministre au milieu de vingt généraux. « Raison de plus pour être ferme », se dit-il. On venait d'annoncer le dîner ; déjà le maréchal N... donnait le bras à Mme de Vaize. Le ministre, debout au milieu du salon, faisait de l'éloquence ; mais, en voyant Lucien, il n'acheva pas sa phrase. Il partit comme un trait en lui faisant signe de le suivre ; arrivé dans son cabinet, il ferma la porte à clef et enfin se jeta sur le billet. Il faillit devenir fou de joie, il serra Lucien dans ses grands bras vivement et à plusieurs reprises. Leuwen, debout, son habit noir boutonné jusqu'au menton, le regardait avec dégoût.

« Voilà donc un voleur, se disait-il, et un voleur en action ! Dans sa joie comme dans son anxiété, il a des gestes de laquais. »

Le ministre avait oublié son dîner ; c'était la première affaire qu'il faisait à la Bourse, et il était hors de lui du gain de quelques milliers de francs. Ce qui est plaisant, c'est qu'il en avait une sorte d'orgueil, il se sentait ministre dans toute l'étendue du mot.

« Cela est divin, mon ami, dit-il à Lucien en revenant avec lui vers la salle à manger... Au reste, il faudra voir demain à la revente. »

Tout le monde était à table, mais, par respect pour Son Excellence, on n'avait pas osé commencer. La pauvre Mme de Vaize était rouge et transpirait d'anxiété. Les vingt-cinq convives, assis en silence, voyaient bien que c'était le cas de parler, mais ne trouvaient rien à dire et faisaient la plus sotte figure du monde pendant ce silence forcé qu'interrompaient de temps à autre les mots timides et à peine articulés de Mme de Vaize qui offrait une assiette de soupe au maréchal son voisin, et les mines de refus de ce

dernier formaient le centre d'attention le plus comique.

Le ministre était tellement ému qu'il en avait perdu cette assurance si vantée dans ses journaux ; d'un air fort ahuri, il balbutia quelques mots en prenant place : « Une dépêche des Tuileries... »

Les potages se trouvèrent glacés, et tout le monde avait froid. Le silence était si complet et tout le monde tellement mal à son aise, que Lucien put entendre ces mots :

« Il est bien troublé, disait à voix basse à son voisin un colonel assis près de Leuwen ; serait-il chassé ?

– La joie surnage », lui répondit du même ton un vieux général en cheveux blancs.

Le soir, à l'Opéra, toute l'attention de Lucien était pour cette triste pensée :

« Mon père participe à cette manœuvre... On peut répondre qu'il fait son métier de banquier. Il sait une nouvelle, il en profite, il ne trahit aucun serment... Mais sans le receleur il n'y aurait pas

de voleur. »

Cette réponse ne lui rendait point la paix de l'âme. Toutes les grâces de Mlle Raimonde, qui vint dans sa loge dès qu'elle le vit, ne purent en tirer un mot. L'*ancien homme* prenait le dessus.

« Le matin avec des voleurs, et le soir avec des catins ! se disait-il amèrement. Mais qu'est-ce que l'opinion ? Elle m'estimera pour ma matinée, et me méprisera parce que je passe la soirée avec cette pauvre fille. Les belles dames sont comme l'Académie pour le romantisme : elles sont juges et parties... Ah ! si je pouvais parler de tout ceci avec... »

Il s'arrêta au moment où il prononçait mentalement le nom de Chasteller.

Le lendemain le comte de Vaize entra en courant dans le bureau de Leuwen. Il ferma la porte à clef. L'expression de ses yeux était étrange.

« Dieu ! que le vice est laid ! », pensa Lucien.

« Mon cher ami, courez chez votre père, dit le ministre d'une voix entrecoupée. Il faut que je lui



parle... *absolument*... Faites tout au monde pour l'emmener au ministère, puisque, enfin, moi, je ne puis pas me montrer dans le comptoir de MM. Van Peters et Leuwen. »

Lucien le regardait attentivement.

« Il n'a pas la moindre vergogne en me parlant de son vol ! »

Lucien avait tort, M. de Vaize était tellement agité par la cupidité (il s'agissait de réaliser un bénéfice de 17 000 francs) qu'il en oubliait la timidité qu'il souffrait fort grande en parlant à Lucien, non par pudeur morale, mais il le croyait un homme à épigrammes comme son père, et redoutait un mot désagréable. Le ton de M. de Vaize était, dans ce moment, celui d'un maître parlant à son valet. D'abord, il ne se serait pas aperçu de la différence, un ministre honorait tellement l'être auquel il adressait la parole qu'il ne pouvait pas manquer de politesse ; ensuite, dès qu'il s'agissait d'affaires d'argent il ne s'apercevait de rien.

M. Leuwen reçut en riant la communication que son fils était chargé de lui faire.

« Ah ! parce qu'il est ministre il voudrait me faire courir ? Dis-lui de ma part que je n'irai pas à son ministère, et que je le prie instamment de ne pas venir chez moi. L'affaire d'hier est terminée ; j'en fais d'autres aujourd'hui. »

Comme Lucien se hâtait de partir :

« Reste donc un peu. Ton ministre a du génie pour l'administration, mais il ne faut pas gâter les grands hommes, autrement ils se négligent... Tu me dis qu'il prend un ton familier et même grossier avec toi. *Avec toi* est de trop. Dès que cet homme ne déclame pas au milieu de son salon, comme un préfet accoutumé à parler tout seul, il est grossier avec tout le monde. C'est que toute sa vie s'est passée à réfléchir sur le grand art de mener les hommes et de les conduire au bonheur par la vertu. »

M. Leuwen regardait son fils pour voir si cette phrase passerait. Lucien ne fit pas attention au ridicule des mots.

« Comme il est encore loin d'écouter son interlocuteur et de savoir profiter de ses fautes ! pensa M. Leuwen. C'est un artiste, mon fils ; son

art exige un habit brodé et un carrosse, comme l'art d'Ingres et de Prudhon exige un chevalet et des pinceaux.

« Aimerais-tu mieux un artiste parfaitement poli, gracieux, d'un ton parfait, faisant des croûtes, ou un homme au ton grossier occupé du fond des choses et non de la forme, mais produisant des chefs-d'œuvre ? Si après deux ans de ministère M. de Vaize te présente vingt départements où l'agriculture ait fait un pas, trente autres dans lesquels la moralité publique se soit augmentée, ne lui pardonneras-tu pas une inflexion négligée ou même grossière en parlant à son premier aide de camp, jeune homme qu'il aime et estime, et qui d'ailleurs lui est nécessaire ? Pardonne-lui le ton ridicule dans lequel il tombe sans s'en douter, car il est né ridicule et emphatique. Ton rôle à toi est de rappeler son attention à ce qu'il te doit par une conduite ferme et des mots bien placés et perçants. »

M. Leuwen père parla longtemps sans pouvoir engager la conversation avec son fils. Il n'aimait

pas cet air rêveur.

« J'ai vu trois ou quatre agents de change attendre dans le premier salon, dit Lucien ; et il se levait pour retourner à la rue de Grenelle.

– Mon ami, lui dit son père, toi qui as de bons yeux, lis-moi un peu *Les Débats*, *La Quotidienne* et *Le National*. »

Lucien se mit à lire haut, et malgré lui ne put s'empêcher de sourire.

« Et les agents de change ?

– Leur métier est d'attendre.

– Et le mien de lire le journal ! »

M. de Vaize était comme hors de lui quand Lucien rentra enfin vers les trois heures. Leuwen le trouva dans son bureau, où il était venu plus de dix fois, lui dit le garçon de bureau, parlant à mi-voix et de l'air du plus profond respect.

« Eh bien ! monsieur ? lui dit le ministre d'un air hagard.

– Rien de nouveau, répondit Lucien avec la plus belle tranquillité. Je quitte mon père, par

ordre duquel j'ai attendu. Il ne viendra pas et vous prie instamment de ne pas aller chez lui. L'affaire d'hier est terminée, et il en fait d'autres aujourd'hui. »

M. de Vaize devint pourpre et se hâta de quitter le bureau de son secrétaire.

Tout émerveillé de sa nouvelle dignité, qu'il adorait en perspective depuis trente ans, il voyait pour la première fois que M. Leuwen était tout aussi fier de la position qu'il s'était faite dans le monde.

« Je vois l'argument sur lequel se fonde l'insolence de cet homme, se disait M. de Vaize en se promenant à grands pas dans son cabinet. Une ordonnance du roi fait un ministre, une ordonnance ne peut faire un homme comme M. Leuwen. Voilà à quoi en arrive le gouvernement en ne nous laissant en place qu'un an ou deux. Est-ce qu'un banquier eût osé refuser à Colbert de passer chez lui ? »

Après cette comparaison judicieuse, le colérique ministre tomba dans une rêverie profonde.

« Ne pourrais-je pas me passer de cet insolent ! Mais sa probité est célèbre, presque autant que sa méchanceté. C'est un homme de plaisir, un *viveur*, qui depuis vingt ans se moque de ce qu'il y a de plus respectable : le roi, la religion... C'est le Talleyrand de la Bourse ; ses épigrammes font loi dans ce monde-là ; et, depuis la révolte de juillet, *ce monde-là* se rapproche tous les jours davantage du grand monde, du seul qui devrait avoir de l'influence. Les gens à argent sont aux lieu et place des grandes familles du faubourg Saint-Germain... Son salon réunit tout ce qu'il y a d'hommes d'esprit parmi les gens d'affaires..., et il s'est faufilé avec tous les diplomates qui vont à l'Opéra... Villèle le consultait. »

À ce nom, M. de Vaize s'inclina presque. Il avait le ton fort haut, quelquefois il poussait l'assurance jusqu'au point où elle prend un autre nom, mais, par un contraste étrange, il était sujet à des *bouffées* de timidité incroyables ; par exemple, il lui eût été extrêmement pénible et presque impossible de faire des ouvertures à une autre maison de banque. Il réunissait à un âpre

amour pour le gain l'idée fantasque que le public lui croyait une probité sans tache ; sa grande raison, c'est qu'il succédait à un voleur.

Après une grande heure de promenade agitée dans son cabinet et après avoir envoyé au diable fort énergiquement son huissier qui annonçait des chefs de bureau et même un aide de camp du roi, il sentit que l'effort de prendre un autre banquier était au-dessus de son courage. Les journaux faisaient trop peur à Son Excellence. Sa vanité plia devant la paresse épigrammatique d'un homme de plaisir, il y eut alors capitulation avec la vanité.

« Après tout, je l'ai connu avant d'être ministre... Je ne compromets point ma dignité en souffrant chez ce vieillard caustique le ton de presque égalité auquel je l'ai laissé s'accoutumer. »

M. Leuwen avait prévu tous ces mouvements. Le soir, il dit à son fils :

« Ton ministre m'a écrit, comme un amant à sa maîtresse, des picoteries. J'ai été obligé de lui répondre, et cela me pèse. Je suis comme toi, je

n'aime pas assez le *métal* pour me beaucoup gêner. Apprends à faire l'opération de bourse ; rien n'est plus simple pour un grand géomètre, élève chassé de l'École polytechnique. La bêtise du petit joueur à la Bourse est une quantité infinie. M. Métral, mon commis, te donnera des leçons, non pas de bêtise, mais de l'art de la manier. (Lucien avait l'air très froid.) Tu me rendras un service personnel si tu te fais capable d'être l'intermédiaire habituel entre M. de Vaize et moi. La morgue de ce grand administrateur lutte contre l'immobilité de mon caractère. Il tourne autour de moi, mais depuis notre dernière opération je n'ai voulu lui livrer que des mots gais. Hier soir, sa vanité était furibonde, il voulait me réduire au sérieux. C'était plaisant. D'ici à huit jours, s'il ne peut te mater, il te fera la cour. Comment vas-tu recevoir un ministre homme de mérite te faisant la cour ! Sens-tu l'avantage d'avoir un père ? C'est une chose utile à Paris.

– J'aurais trop à dire sur ce dernier article, et vous n'aimez pas le provincial tendre.

– Quant à l'excellence, pourquoi ne serais-je



pas naturel avec lui comme envers tout le monde ?

– Ressource des paresseux. Fi donc !

– Je veux dire que je serai froid, respectueux, et laissant toujours paraître, même fort clairement, le désir de voir se terminer la communication sérieuse avec un si grand personnage.

– Serais-tu de force à hasarder le propos léger et un peu moqueur ? Il dirait : Digne fils d'un tel père !

– L'idée plaisante qui vous vient en une seconde ne se présente à moi qu'au bout de deux minutes.

– Bravo ! Tu vois les choses par le côté utile et, ce qui est pis encore, par le *côté honnête*. Tout cela est déplacé et ridicule en France. Vois ton saint-simonisme ! Il avait du bon, et pourtant il est resté odieux et inintelligible au premier étage, au second, et même au troisième ; on ne s'en occupe un peu que dans la mansarde. Vois l'Église française, si raisonnable, et la fortune

qu'elle fait. Ce peuple-ci ne sera à la hauteur de la raison que vers l'an 1900. Jusque-là, il faut voir d'instinct les choses par le côté plaisant et n'apercevoir l'utile ou l'honnête que par un effort de volonté. Je me serais gardé d'entrer dans ces détails avant ton voyage à Nancy, maintenant je trouve du plaisir à parler avec toi.

« Connais-tu cette plante de laquelle on dit que plus elle est foulée aux pieds plus elle est prospère ? Je voudrais en avoir, si elle existe, j'en demanderai à mon ami Thouin et je t'en enverrai un bouquet. Cette plante est l'image de ta conduite envers M. de Vaize.

– Mais, mon père, la reconnaissance...

– Mais, mon fils, c'est un animal. Est-ce sa faute si le hasard a jeté chez lui le génie de l'administration ? Ce n'est pas un homme comme nous, sensible aux bons procédés, à l'amitié continue, envers lequel on puisse se permettre des procédés délicats : il les prendrait pour de la faiblesse. C'est un préfet insolent après dîner qui, pendant vingt années de sa vie, a tremblé tous les matins de lire sa destitution dans le *Moniteur* ;

c'est encore un procureur bas-normand sans cœur ni âme, mais doué en revanche du caractère inquiet, timide et emporté d'un enfant. Insolent comme un préfet en crédit deux heures tous les matins, et penaud comme un courtisan novice qui se voit de trop dans un salon pendant deux heures tous les soirs. Mais les écailles ne sont pas encore tombées de tes yeux ; ne crois aveuglément personne, pas même moi. Tu verras tout cela dans un an. Quant à la reconnaissance, je te conseille de rayer ce mot de tes papiers. Il y a eu convention, *contrat bilatéral* avec le de Vaize aussitôt après ton retour à Paris (ta mère a prétendu qu'elle mourrait si tu allais en Amérique). Il s'est engagé : 1° à arranger ta désertion avec son collègue de la Guerre ; 2° à te faire maître des requêtes, secrétaire particulier, avec la croix au bout de l'année. Par contre, mon salon et moi nous sommes engagés à vanter son crédit, ses talents, ses vertus, sa probité surtout. J'ai fait réussir son ministère, sa nomination, à la Bourse, et, à la Bourse aussi, je me charge de faire, de compte à demi, toutes les affaires de Bourse basées sur des dépêches télégraphiques.

Maintenant, il prétend que je me suis engagé pour les affaires de Bourse basées sur les délibérations du Conseil des ministres, mais cela n'est point. J'ai vu M. N..., le ministre de..., qui ne sait rien administrer mais qui sait *deviner* et lire sur les physionomies. Lui, N..., voit l'intention du roi huit jours à l'avance, le pauvre de Vaize ne sait pas la voir à une heure de distance. Il a déjà été battu à plate couture dans deux conseils depuis un mois à peine qu'il est au ministère. Mets-toi bien dans la tête que M. de Vaize ne peut se passer de mon fils. Si je devenais un imbécile, si je fermais mon salon, si je n'allais plus à l'Opéra, il pourrait peut-être songer à s'arranger avec une autre maison, encore je ne le crois pas de cette force de tête-là. Il va te battre froid cinq ou six jours, après quoi il y aura explosion de confiance. C'est le moment que je crains. Si tu as l'air comblé, reconnaissant, d'un commis à cent louis, ces sentiments louables, joints à ton air si jeune, te classent à jamais parmi les dupes que l'on peut accabler de travail, compromettre, humilier à merci et miséricorde, comme jadis on *taillait le tiers-état*, et qui n'en sont que plus

reconnaissants.

– Je ne verrai dans l'épanchement de ce sot-là que de l'enfantillage mêlé de fausseté.

– Auras-tu l'esprit de suivre ce programme ? »

Pendant les jours qui suivirent cette leçon paternelle, le ministre parlait à Lucien d'un air abstrait, comme un homme accablé de hautes affaires. Lucien répondait le moins possible et faisait la cour à Mme la comtesse de Vaize.

Un matin, le ministre arriva dans le bureau de Leuwen suivi d'un garçon de bureau qui portait un énorme portefeuille. Le garçon de bureau sorti, le ministre poussa lui-même le verrou de la porte et, s'asseyant familièrement auprès de Lucien :

« Ce pauvre N..., mon prédécesseur, était sans doute un fort honnête garçon, lui dit-il. Mais le public a d'étranges idées sur son compte. On prétend qu'il faisait des affaires. Voici, par exemple, le portefeuille de l'Administration de...<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> On a mieux aimé jeter de l'obscurité et du froid dans le récit que s'exposer à une personnalité changeant l'épopée en

C'est un objet de sept ou huit millions. Puis-je de bonne foi demander au chef de bureau qui conduit tout cela depuis dix ans s'il y a eu des abus ? Je ne puis qu'essayer de deviner ; M. Crapart (c'était le chef de la police du ministère) me dit bien que Mme M... la femme du chef de bureau susdit, dépense quinze ou vingt mille francs, les appointements du mari sont de douze et ils ont deux ou trois petites propriétés sur lesquelles j'attends des renseignements. Mais tout

---

satire. Supposez l'administration des Postes, des Ponts et Chaussées, des Enfants trouvés, des...

MM. les ministres récemment nommés sont tellement connu pour leur esprit, leur probité et la fermeté de leur caractère, etc., etc., que je n'ai eu que peu d'efforts à faire pour éviter le plat reproche de *personnalité cherchée*. Rien de plus facile que d'essayer le portrait d'un de ces messieurs, mais un tel portrait eût semblé bien ennuyeux au bout d'un an ou deux, lorsque les Français seront d'accord sur la rédaction des deux ou trois lignes que l'histoire doit leur accorder. Éloigné de toute personnalité par le dégoût, j'ai cherché à présenter une moyenne proportionnelle entre les ministres de l'époque qui vient de s'écouler, et ce n'est point le portrait de l'un d'eux : j'ai eu soin d'effacer les traits d'esprit ou de personnalité contre quelque une de ces Excellences.

13 novembre 34. Civita-Vecchia.

cela est bien éloigné, bien vague, bien peu concluant, et à moi il me faut des faits. Donc, pour lier M. N..., je lui ai demandé un rapport général et approfondi ; le voici, avec les pièces à l'appui. Enfermez-vous, cher ami, comparez les pièces au rapport, et dites-moi votre avis. »

Lucien admira la physionomie du ministre ; elle était convenable, raisonnable, sans morgue. Il se mit sérieusement au travail. Trois heures après, Leuwen écrivit au ministre :

« *Ce rapport n'est point approfondi ; ce sont des phrases. M. N... ne convient franchement d'aucun fait, je n'ai pas trouvé une seule assertion sans quelque faux-fuyant. M. N. ne se lie nullement. C'est une dissertation bien écrite, redondante d'humanités, c'est un article de journal, mais l'auteur semble brouillé avec Barrême.* »

Quelques minutes après le ministre accourut, ce fut une explosion de tendresse. Il serra Lucien dans ses bras :

« Que je suis heureux d'avoir un tel capitaine dans mon régiment ! Etc. »

Leuwen s'attendait à avoir beaucoup de peine à être hypocrite. Ce fut sans la moindre hésitation qu'il prit l'air d'un homme qui désire voir finir l'accès de confiance ; c'est qu'à cette seconde entrée M. de Vaize lui parut un comédien de campagne qui charge beaucoup trop. Il le trouva manquant de noblesse presque autant que le colonel Malher, mais l'air faux était bien plus visible chez le ministre.

La froideur de Lucien écoutant les éloges de son talent était tellement glaciale, sans s'en douter lui aussi outrait tellement son rôle. que le ministre déconcerté se mit à dire du mal du chef de bureau N... Une chose frappa Leuwen : le ministre n'avait pas lu le travail de M. N... « Parbleu, je vais le lui dire, pensa Lucien. Où est le mal ? »

« Votre Excellence est tellement accablée par les grandes discussions du Conseil et par la préparation du budget de son département, qu'elle n'a pas eu le temps de lire même ce rapport de M. N..., qu'elle censure, et avec raison. »



Le ministre eut un mouvement de vive colère. Attaquer son aptitude au travail, douter des quatorze heures que de jour ou de nuit, disait-il, il passait devant son bureau, c'était attaquer son palladium.

« Parbleu, monsieur, prouvez-moi cela », dit-il en rougissant.

« À mon tour », pensa Leuwen ; et il triompha par la modération, par la clarté, par la respectueuse politesse. Il démontra clairement au ministre qu'il n'avait pas lu le rapport du pauvre M. N..., si injurié. Deux ou trois fois, le ministre voulut tout terminer en embrouillant la question.

« Vous et moi, mon cher ami, avons tout lu.

– Votre Excellence me permettra de lui dire que je serais tout à fait indigne de sa confiance, moi mince débutant dans la carrière, qui n'ai autre chose à faire, si je lisais mal ou trop vite un document qu'elle daigne me confier. Il y a ici, au cinquième alinéa... Etc., etc. »

Après avoir ramené trois fois la question à son véritable point, Lucien finit par avoir ce succès,

qui eût été si fatal à tout autre bureaucrate : il réduisit son ministre au silence. Son Excellence sortit du cabinet en fureur, et Lucien l'entendit maltraiter le pauvre chef de division, qu'en l'entendant revenir l'huissier avait introduit dans son cabinet. La voix redoutable du ministre passa jusqu'à l'antichambre répondant à la porte dérobée par laquelle on entrait dans le bureau de Lucien. Un ancien domestique, placé là par le ministre de l'Intérieur Crétel, et que Leuwen soupçonnait fort d'être espion, entra sans être appelé.

« Est-ce que Son Excellence a besoin de quelque chose ? »

– Non ; pas Son Excellence, mais moi. J'ai à vous prier fort sérieusement de n'entrer ici que quand je vous sonne. »

Telle fut la première bataille de Leuwen.

## Chapitre XLIII

Un des bonheurs de Lucien avait été de ne pas trouver à Paris son cousin Ernest Dévelroy, futur membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Un des académiciens moraux, qui donnait quelques mauvais dîners et disposait de trois voix, outre la sienne, avait eu besoin d'aller aux eaux de Vichy, et M. Dévelroy s'était donné le rôle de garde-malade. Cette abnégation de deux ou trois mois avait produit le meilleur effet dans l'Académie morale.

« C'est un homme à côté duquel il est agréable de s'asseoir, disait M. Bonneau, l'un des meneurs de cette société.

– La campagne d'Ernest aux eaux de Vichy, disait M. Leuwen, avance de quatre ans son entrée à l'Institut.

– Ne vaudrait-il pas mieux pour vous, mon père, avoir un tel fils ? dit Lucien presque

attendri.

– *Troppo aiuto a sant'Antonio*, dit M. Leuwen. Je t'aime encore mieux avec ta vertu. Je ne suis pas en peine de l'avancement d'Ernest, il aura bientôt pour 30 000 francs de places, comme le philosophe N... Mais j'aimerais autant avoir pour fils M. de Talleyrand. »

Il y avait dans les bureaux du comte de Vaize un M. Desbacs, dont la position sociale avait quelques rapports avec celle de Lucien. Il avait de la fortune, M. de Vaize l'appelait son cousin, mais il n'avait pas un salon accrédité et un dîner renommé toutes les semaines pour le soutenir dans le monde. Il sentait vivement cette différence et résolut de s'accrocher à Lucien.

M. Desbacs avait le caractère de Blifil (de *Tom Jones*), et c'est ce qui malheureusement se lisait trop sur sa figure extrêmement pâle et fort marquée de la petite vérole. Cette figure n'avait guère d'autre expression que celle d'une politesse forcée ou d'une bonhomie qui rappelait celle de Tartufe. Des cheveux extrêmement noirs sur cette face blême fixaient trop les regards. Avec ce

désavantage qui était grand, comme M. Desbacs disait toujours tout ce qui était convenable et jamais rien au-delà, il avait fait des progrès rapides dans les salons de Paris. Il avait été sous-préfet destitué par M. de Martignac comme trop jésuite, et c'était un des commis les plus habiles qu'eût le ministère de l'Intérieur.

Lucien était, comme toutes les âmes tendres, au désespoir : tout lui était indifférent ; il ne choisissait pas les hommes et se liait avec ce qui se présentait : M. Desbacs se présentait de bonne grâce.

Lucien ne s'aperçut pas seulement que Desbacs lui faisait la cour. Desbacs vit que Lucien désirait réellement s'instruire et travailler, et il se donna à lui comme chercheur de renseignements non seulement dans les bureaux du ministère de l'Intérieur, mais dans tous les bureaux de Paris. Rien n'est plus commode et n'abrège plus les travaux.

En revanche, M. Desbacs ne manquait jamais au dîner que Mme Leuwen avait établi une fois la semaine pour les employés du ministère de

l'Intérieur qui se lieraient avec son fils.

« Vous nous liez là avec d'étranges figures, dit son mari, des espions subalternes, peut-être.

– Ou bien des gens de mérite inconnus : Béranger a été commis à 1800 francs. Mais quoi qu'il en soit, on voit trop dans les façons de Lucien que la présence des hommes l'importune et l'irrite. C'est le genre de misanthropie que l'on pardonne le moins.

– Et vous voulez fermer la bouche à ses collègues de l'Intérieur. Mais au moins tâchez qu'ils ne viennent pas à nos mardis. »

Le but de M. Leuwen était de ne pas laisser un quart d'heure de solitude à son fils. Il trouva qu'avec son heure d'Opéra tous les soirs le pauvre garçon n'était pas assez bouclé.

Il le rencontra au foyer des Bouffes.

« Voulez-vous que je vous mène chez Mme Grandet ? Elle est éblouissante ce soir, c'est sans contredit la plus jolie femme de la salle. Et je ne veux pas vous vendre chat en poche : je vous mène d'abord chez Duvernoy, dont la loge est à

côté de celle de Mme Grandet.

– Je serais si heureux, mon père, de n’adresser la parole qu’à vous ce soir !

– Il faut que le monde connaisse votre figure du vivant de mon salon. »

Déjà plusieurs fois M. Leuwen avait voulu le conduire dans vingt maisons du juste-milieu, fort convenables pour le chef du bureau particulier du ministre de l’Intérieur ; Lucien avait toujours trouvé des prétextes pour différer. Il disait :

« Je suis encore trop sot. Laissez-moi me guérir de ma distraction ; je tomberais dans quelque gaucherie qui s’attacherait à mon nom et me discréditerait à jamais... C’est une grande chose que de débiter. Etc., etc. »

Mais comme une âme au désespoir n’a de forces pour rien, ce soir-là il se laissa entraîner dans la loge de M. Duvernoy, receveur général, et ensuite, une heure plus tard, dans le salon de M. Grandet, ancien fabricant fort riche et juste-milieu furibond. L’hôtel parut charmant à Lucien, le salon magnifique, mais M. Grandet lui-même

d'un ridicule trop noir.

« C'est le Guizot moins l'esprit, pensa Lucien. Il tend au sang, ceci sort de mes conventions avec mon père. »

Le soir du dîner qui suivit la présentation de Lucien, M. Grandet exprima tout haut, devant trente personnes au moins, le désir que M. N..., de l'opposition, mourût d'une blessure qu'il venait de recevoir dans un duel célèbre.

La beauté célèbre de Mme Grandet ne put faire oublier à Lucien le dégoût profond inspiré par son mari. C'était une femme de vingt-trois à vingt-quatre ans au plus ; il était impossible d'imaginer des traits plus réguliers, c'était une beauté délicate et parfaite, on eût dit une figure d'ivoire. Elle chantait fort bien, c'était une élève de Rubini. Son mérite pour les aquarelles était célèbre, son mari lui faisait quelquefois le compliment de lui en voler une qu'il envoyait vendre, et on les payait 300 francs. »

Mais elle ne se contentait pas du mérite d'excellent peintre d'aquarelles, c'était une bavarde effrénée. Malheur à la conversation si



quelqu'un venait à prononcer les mots terribles de bonheur, religion, civilisation, pouvoir légitime, mariage, etc.

« Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle vise à imiter Mme de Staël, se dit Lucien écoutant une de ces *tartines*. Elle ne laisse rien passer sans y clouer son mot. Ce mot est juste, mais il est d'un plat à mourir, quoique exprimé avec noblesse et délicatesse. Je parierais qu'elle fait provision d'esprit dans les manuels à trois francs. »

Malgré son dégoût parfait pour la beauté aristocratique et les grâces imitatives de Mme Grandet, Lucien était fidèle à sa promesse et, deux fois la semaine, il paraissait dans le salon le plus aimable du *juste-milieu*.

Un soir que Lucien rentrait à minuit et qu'il répondait à sa mère qu'il avait été chez les Grandet :

« Qu'as-tu fait pour te tirer de pair aux yeux de Mme Grandet ? lui dit son père.

— J'ai imité les talents qui la font si séduisante : j'ai fait une aquarelle.

– Et quel sujet as choisi ta galanterie ? dit Mme Leuwen.

– Un moine espagnol monté sur un âne et que Rodil envoie pendre.

– Quelle horreur ! Quel caractère vous vous donnez dans cette maison ! s'écria Mme Leuwen. Et encore, ce caractère n'est pas le vôtre. Vous en avez tous les inconvénients sans les avantages. Mon fils, un bourreau !

– Votre fils, un héros : voilà ce que Mme Grandet voit dans les supplices décernés sans ménagement à qui ne pense pas comme elle. Une jeune femme qui aurait de la délicatesse, de l'esprit, qui verrait les choses comme elles sont, enfin qui aurait le bonheur de vous ressembler un peu, me prendrait pour un vilain être, par exemple pour un séide des ministres qui veut devenir préfet et chercher en France des "rue Transnonain". Mais Mme Grandet vise au génie, à la grande passion, à l'esprit brillant. Pour une pauvre petite femme qui n'a que du bonheur, et encore du plus plat, un moine envoyé à la mort, dans un pays superstitieux, et par un général

juste-milieu, c'est sublime. Mon aquarelle est un tableau de Michel-Ange.

– Ainsi, tu vas prendre le triste caractère d'un Don Juan », dit Mme Leuwen avec un profond soupir.

M. Leuwen éclata de rire.

« Ah ! que cela est bon ! Lucien un Don Juan ! Mais, mon ange, il faut que vous l'aimiez avec bien de la passion : vous déraisonnez tout à fait ! Heureux qui bat la campagne par l'effet d'une passion ! Et mille fois heureux qui déraisonne par amour, dans ce siècle où l'on ne déraisonne que par impuissance et médiocrité d'esprit ! Le pauvre Lucien sera toujours dupe de toutes les femmes qu'il aimera. Je vois dans ce cœur-là du fonds pour être dupe jusqu'à cinquante ans...

– Enfin, dit Mme Leuwen, souriant de bonheur, tu as vu que l'horrible et le plat était le sublime de Michel-Ange pour cette pauvre petite Mme Grandet.

– Je parie que tu n'as pas eu une seule de ces idées en faisant ton moine, dit M. Leuwen.

– Il est vrai. J’ai pensé tout simplement à M. Grandet qui, ce soir-là, voulait faire pendre tout simplement tous les journalistes de l’opposition. D’abord, mon moine sur son âne ressemblait à M. le baron Grandet.

– As-tu deviné quel est l’amant de la dame ?

– Ce cœur est si sec, que je le croyais sage.

– Mais sans amant il manquerait quelque chose à son état de maison. Le choix est tombé sur M. Crapart.

– Quoi ! le chef de la police de mon ministère ?

– *The same* (lui-même) ! et par lequel vous pourrez faire espionner votre maîtresse aux frais de l’État. »

Sur ce mot, Lucien devint fort taciturne, sa mère devina son secret.

« Je te trouve pâle, mon ami. Prends ton bougeoir et, de grâce, soit toujours dans ton lit avant une heure. »

« Si j’avais eu M. Crapart à Nancy, se disait Lucien, j’aurais su autrement qu’en le voyant ce

qui arrivait à Mme de Chasteller. Et que fût-il arrivé si je l'eusse connu un mois plus tôt ? J'aurais perdu un peu plus tôt les plus beaux jours de ma vie... J'aurais été condamné un mois plus tôt à vivre le matin avec un fripon Excellence, et le soir avec une coquine, la femme la plus considérée de Paris. »

On voit par l'exagération en noir de ces jugements combien l'âme de Lucien souffrait encore. Rien ne rend méchant comme le malheur. Voyez les prudes.

## Chapitre XLIV

Un soir, vers les cinq heures, en revenant des Tuileries, le ministre fit appeler Lucien dans son cabinet. Notre héros le trouva pâle comme la mort.

« Voici une affaire, mon cher Leuwen. Il s'agit pour vous de la mission la plus délicate... »

À son insu, Lucien prit l'air altier du refus, et le ministre se hâta d'ajouter :

« ... et la plus honorable. »

Après ces mots, l'air sec et hautain de Lucien ne se radoucit pas beaucoup. Il n'avait pas grande idée de l'honneur que l'on peut acquérir en servant avec 900 francs.

Son Excellence continua :

« Vous savez que nous avons le bonheur de vivre sous cinq polices... mais vous savez comme le public et non comme il faut savoir pour agir

avec sûreté. Oubliez donc, de grâce, tout ce que vous croyez savoir là-dessus. Pour être lus, les journaux de l'opposition enveniment toutes choses. Gardez-vous de confondre ce que le public croit vrai avec ce que je vous apprendrai, autrement vous vous tromperez en agissant. N'oubliez pas surtout, mon cher Leuwen, que le plus vil coquin a de la vanité, et de l'honneur à sa manière. Aperçoit-il le mépris chez vous, il devient intraitable... Pardonnez ces détails, mon ami, je désire vivement vos succès...

– Ah ! se dit Lucien, j'ai aussi de la vanité comme un vil coquin. Voilà deux phrases trop rapprochées, il faut qu'il soit bien ému ! »

Le ministre ne songeait déjà plus à amadouer Lucien ; il était tout à sa douleur. Son œil hagard se détachait sur des joues d'une pâleur mortelle, en tout, c'était l'air du plus grand trouble. Il continua :

« Ce diable de général N... ne pense qu'à se faire lieutenant général. Il est, comme vous le savez, chef de la police du Château. Mais ce n'est pas tout : il veut être ministre de la Guerre et,

comme tel, se montrer habile dans la partie la plus difficile ; et, à vrai dire, la seule difficile de ce pauvre ministère, ajouta avec mépris le grand administrateur : veiller à ce que trop d'intimité ne s'établisse pas entre les soldats et les citoyens, et cependant maintenir entre eux les duels suivis de mort à moins de six par mois. »

Lucien le regarda.

« Pour toute la France, reprit le ministre ; c'est le taux arrêté dans le Conseil des ministres. Le général N... s'était contenté jusqu'ici de faire courir dans les casernes ces bruits d'attaques et de guet-apens commis par des gens du bas peuple, par des ouvriers, sur des militaires isolés. Ces classes sont sans cesse rapprochées par la *douce égalité* ; elles s'estiment : il faut donc, pour les désunir, un soin continu dans la police militaire. Le général N... me tourmente sans cesse pour que je fasse insérer dans *mes journaux* des récits exacts de toutes les querelles de cabaret, de toutes les grossièretés de corps de gardes, de toutes les rixes d'ivrognes, qu'il reçoit de ses sergents déguisés. Ces messieurs sont chargés



d'observer l'ivresse sans jamais se laisser tenter. Ces choses font le supplice de nos gens de lettres. "Comment espérer, disent-ils, quelque effet d'une phrase délicate, d'un trait d'ironie de bon goût, après ces saletés ? Qu'importent à la bonne compagnie des succès de cabaret, toujours les mêmes ? À l'exposé de toutes ces vilénies, le lecteur un peu littéraire jette le journal et ajoute, non sans raison, quelque mot de mépris sur les gens de lettres salariés."

« Il faut avouer, continua le ministre en riant, que, quelque adresse qu'y mettent messieurs de la littérature, le public ne lit plus ces querelles dans lesquelles deux ouvriers maçons auraient assassiné trois grenadiers, armés de leurs sabres, sans l'intervention miraculeuse du poste voisin. Les soldats même, dans les casernes, se moquent de cette partie de nos journaux, que je fais jeter dans les corridors. Dans cet état de choses, ce diable de N..., tourmenté par les deux étoiles qui sont sur ses épaulettes, a entrepris d'avoir des faits. Or, mon ami, ajouta le ministre en baissant la voix, l'affaire Kortis, si vertement démentie dans nos journaux d'hier matin, n'est que trop

vraie. Kortis, l'un des hommes les plus dévoués du général N..., un homme à 300 francs par mois, a entrepris mercredi passé de désarmer un conscrit bien niais qu'il guettait depuis huit jours. Ce conscrit fut mis en sentinelle au beau milieu du pont d'Austerlitz à minuit. Une demi-heure après, Kortis s'avance en imitant l'ivrogne. Tout à coup, il se jette sur le conscrit et veut lui arracher son fusil. Ce diable de conscrit, si niais en apparence et choisi sur sa mine, recule deux pas et campe au Kortis un coup de fusil dans le ventre. Le conscrit s'est trouvé être un chasseur des montagnes du Dauphiné. Voilà Kortis blessé mortellement, mais le diable c'est qu'il n'est pas mort.

« Voici l'affaire. Maintenant, le problème à résoudre : Kortis sait qu'il n'a que trois ou quatre jours à vivre, *qui nous répond de sa discrétion ?*

« *On (id est est le roi)* vient de faire une scène épouvantable au général N... Malheureusement je me suis trouvé sous la main, *on* a prétendu que moi seul avais le tact nécessaire pour faire finir cette cruelle affaire comme il faut. Si j'étais

moins connu, j'irais voir Kortis, qui est à l'hôpital de..., et étudier les personnes qui approchent son lit. Mais ma présence seule centuplerait le venin de cette affaire.

« Le général N... paie mieux ses employés de police que moi les miens ; c'est tout simple : les garnements qu'il surveille inspirent plus de craintes que ceux qui sont la pâture ordinaire de la police du ministère de l'Intérieur. Il n'y a pas un mois que le général N... m'a enlevé deux hommes, ils avaient cent francs de traitement chez nous, et quelques pièces de cinq francs par-ci, par-là quand il leur arrivait de faire de bons rapports. Le général leur a donné deux cent cinquante francs par mois, et je n'ai pu lui parler qu'en riant de ces moyens d'embauchage fort ridicules. Il doit être furieux de la scène de ce matin et des éloges dont j'ai été l'objet en sa présence, et presque à ses dépens. Un homme d'esprit comme vous devine la suite : si mes agents font quelque chose qui vaille auprès du lit de douleur de Kortis, ils auront soin de remettre leur rapport dans mon cabinet cinq minutes après qu'ils m'auront vu sortir de l'hôtel de la rue de

Grenelle, et une heure auparavant le général N... les aura interrogés tout à son aise.

« Maintenant, mon cher Leuwen, voulez-vous me tirer d'un grand embarras ? »

Après un petit silence, Lucien répondit :

« Oui, monsieur. »

Mais l'expression de ses traits était infiniment moins rassurante que sa réponse. Lucien continua d'un air glacial :

« Je suppose que je n'aurai pas à parler au chirurgien.

– Très bien, mon ami, très bien ; vous devinez le point de la question, se hâta de répondre le ministre. Le général N... a déjà agi, et trop agi. Ce chirurgien est une espèce de colosse, un nommé Monod, qui ne lit que le *Courrier français* au café près l'hôpital, et qui enfin, à la troisième tentative de l'homme de confiance de N... a répondu à l'offre de la croix par un coup de poing effectif qui a considérablement refroidi le zèle de l'homme de N... et, qui plus est, fait scène dans l'hôpital.

« “Voilà un jean foutre, s’est écrié Monod, qui me propose simplement d’empoisonner avec de l’opium le blessé du numéro 13 !” »

Le ministre, dont le ton avait été jusque-là vif, serré, sincère, se crut obligé de faire deux ou trois phrases éloquentes comme le *Journal de Paris* sur ce que, quant à lui, jamais il n’eût fait parler au chirurgien.

Le ministre ne parlait plus. Lucien était violemment agité. Après un silence inquiétant, il finit par dire au ministre :

« Je ne veux pas être un être inutile. Si j’obtiens de Votre Excellence de me conduire envers Kortis comme ferait le parent le plus tendre, j’accepte la mission.

– Cette condition me fait injure », s’écria le ministre d’un air affectueux. Et réellement les idées d’empoisonnement ou seulement d’opium lui faisaient horreur. Lorsqu’il avait été question, dans le conseil, d’opium pour calmer les douleurs du malheureux Kortis, il avait pâli.

« Rappelons-nous, ajouta-t-il avec effusion,

l'opium tant reproché au général Bonaparte sous les murs de Jaffa. Ne nous exposons pas à être en butte pour toute la vie aux calomnies des journaux républicains et, ce qui est bien pis, des journaux légitimistes, qui pénètrent dans les salons. »

Ce mouvement vrai et vertueux diminua l'angoisse horrible de Lucien. Il se disait :

« Ceci est bien pis que tout ce que j'aurais pu rencontrer au régiment. Là, sabrer ou même fusiller, comme à..., un pauvre ouvrier égaré, ou même innocent ; ici, se trouver mêlé toute la vie à un affreux récit d'empoisonnement. Si j'ai du courage, qu'importe la forme du danger ? »

Il dit d'un ton résolu :

« Je vous seconderai, monsieur le comte. Je me repentirai peut-être toute ma vie de ne pas tomber malade à l'instant, garder le lit réellement huit jours, ensuite revenir au bureau, et, si je vous trouvais trop changé, donner ma démission. » Le ministre est trop honnête homme (et il pensait : trop engagé avec mon père) pour me persécuter avec les grands bras de son pouvoir, mais je suis

las de reculer devant le danger. (Ceci fut dit avec une chaleur contenue.) « Puisque la vie, au XIX<sup>e</sup> siècle, est si pénible, je ne changerai pas d'état pour la troisième fois. Je vois très bien à quelle affreuse calomnie j'expose tout le reste de ma vie ; je sais comme est mort M. de Caulaincourt. Je vais donc agir avec la vue continue, à chaque démarche, de la possibilité de la justifier dans un mémoire imprimé. Peut-être, monsieur le comte, eût-il été mieux, même pour vous, de laisser ces démarches à des agents recouverts par l'épaulette : le Français pardonne beaucoup à l'uniforme... »

Le ministre fit un mouvement.

« Je ne veux, monsieur, ni vous donner des conseils, non demandés ni d'ailleurs tardifs, ni encore moins vous insulter. Je n'ai pas voulu vous demander une heure pour réfléchir, et naturellement j'ai pensé tout haut. »

Cela fut dit d'un ton si simple, mais en même temps si mâle, que la figure morale de Lucien changea aux yeux du ministre.

« C'est un homme, et un homme ferme, pensa-

t-il. Tant mieux ! J'en maudirai moins l'effroyable paresse de son père. Nos affaires de télégraphe sont enterrées à jamais, et je puis en conscience fermer la bouche à celui-ci par une préfecture. Ce sera une façon fort honnête de m'acquitter avec le père, s'il ne meurt pas d'indigestion d'ici là, et en même temps de *lier* son salon. »

Ces réflexions furent faites plus vite qu'elles ne sont lues.

Le ministre prit le ton le plus mâle et le plus généreux qu'il put. Il avait vu la veille la tragédie *Horace* de Corneille, fort bien jouée.

« Il faut se rappeler, pensa-t-il, des intonations d'Horace et de Curiace s'entretenant ensemble après que Flavian leur a annoncé leur combat futur. »

Sur quoi le ministre, usant de sa supériorité de position, se mit à se promener dans son cabinet, et à se dire :

*(Ici deux vers)*



Lucien avait pris son parti.

« Tout retard, se dit-il, est un reste d'incertitude ; et une lâcheté, pourrait ajouter une langue ennemie. »

À ce nom terrible qu'il se prononça à soi-même, il se tourna vers le ministre qui se promenait d'un air héroïque.

« Je suis prêt, monsieur. Le ministère de l'Intérieur a-t-il fait quelque chose dans cette affaire ?

– En vérité, je l'ignore.

– Je vais voir où en sont les choses, et je reviens. »

Lucien courut dans le bureau de M. Desbacs et, sans se compromettre en aucune façon, l'envoya aux informations dans les bureaux. Il rentra bien vite.

« Voici, dit le ministre, une lettre qui place sous vos ordres tout ce que vous rencontrerez dans les hospices, et voici de l'or. »

Lucien s'approcha d'une table pour écrire un mot de reçu.

« Que faites-vous là, mon cher ? Un reçu entre nous ? dit le ministre, avec une légèreté guindée.

– Monsieur le comte, tout ce que nous faisons ici peut un jour être imprimé », répondit Lucien avec le sérieux d'un homme qui dispute sa tête à l'échafaud.

Ce regard ôta toute leur facilité aux manières de Son Excellence.

« Attendez-vous à trouver auprès du lit de Kortis un agent du *National* ou de la *Tribune*. Surtout, pas d'emportement, pas de duel avec ces messieurs. Vous sentez quel immense avantage pour eux, et comme le général N... triompherait de mon pauvre ministère.

– Je vous réponds que je n'aurai pas de duel, du moins du vivant de Kortis.

– Ceci est l'affaire du jour. Dès que vous aurez fait ce qui est possible, cherchez-moi partout. Voici mon itinéraire. Dans une heure, j'irai aux Finances, de là chez ..., chez ... Vous

m'obligerez sensiblement en me tenant au courant de tout ce que vous ferez.

– Votre Excellence m'a-t-elle mis au courant de tout ce qu'elle a fait ? dit Lucien d'un air significatif.

– D'honneur ! dit le ministre. Je n'ai pas dit un mot à Crapart. De mon côté, je vous livre l'affaire vierge.

– Votre Excellence me permettra de lui dire, avec tout le respect que je lui dois, que dans le cas où j'aperçois quelqu'un de la police, je me retire. Un tel voisinage n'est pas fait pour moi.

– De ma police, oui, mon cher aide de camp. Mais puis-je être responsable envers vous des sottises que peuvent faire les autres polices ? Je ne veux ni ne puis rien vous cacher. Qui me répond qu'aussitôt après mon départ on n'a pas donné la même commission à un autre ministre ? L'inquiétude est grande au Château. L'article du *National* est abominable de modération. Il y a une finesse, une hauteur de mépris... On le lira jusqu'au bout dans les salons. Ce n'est point le ton de la *Tribune*... Ah ! ce Guizot qui n'a pas fait

M. Carrel conseiller d'État !

– Il eût refusé mille fois. Il vaut mieux être candidat à la République française que conseiller d'État. Un conseiller d'État a douze mille francs, et il en reçoit trente-six pour dire ce qu'il pense. D'ailleurs, son nom est dans toutes les bouches. Mais fût-il lui-même auprès du lit de Kortis, je n'aurai pas de duel. »

Cet épisode de vrai jeune homme, dit avec feu, ne parut pas plaire infiniment à Son Excellence.

« Adieu, adieu, mon cher, bonne chance. Je vous ouvre un crédit illimité, et tenez-moi au courant. Si je ne suis pas ici, soyez assez bon pour me chercher. »

Lucien retourna à son cabinet avec le pas résolu d'un homme qui marche à l'assaut d'une batterie. Il n'y avait qu'une petite différence : au lieu de penser à la gloire, il voyait l'infamie.

Il trouva Desbacs dans son bureau.

« La femme de Kortis a écrit. Voici sa lettre. »  
Lucien la prit.

« ... Mon malheureux époux n'est pas entouré

de soins suffisants à l'hôpital. Pour que mon cœur puisse lui prodiguer les soins que je lui dois, il faut de toute nécessité que je puisse me faire remplacer auprès de ses malheureux enfants qui vont être orphelins... Mon mari est frappé à mort sur les marches du trône et de l'autel... Je réclame de la justice de Votre Excellence... »

« Au diable l'excellence ! pensa Lucien. Je ne pourrai pas dire que la lettre m'est adressée... »

« Quelle heure est-il ? dit-il à Desbacs. Il voulait avoir un témoin irrécusable.

– Six heures moins un quart. Il n'y a plus un chat dans les bureaux. »

Lucien marqua cette heure sur une feuille de papier. Il appela le garçon de bureau espion.

« Si l'on vient me demander dans la soirée, dites que je suis sorti à six heures. »

Lucien remarqua que l'œil de Desbacs, ordinairement si calme, était étincelant de curiosité et d'envie de se mêler.

« Vous pourriez bien n'être qu'un coquin, mon ami, pensa-t-il, ou peut-être même un espion

du général N... »

C'est que, tel que vous me voyez, reprit-il d'un air assez indifférent, j'ai promis d'aller dîner à la campagne. On va croire que je me fais attendre comme un grand seigneur.

Il regardait l'œil de Desbacs, qui à l'instant perdit tout son feu.

## Chapitre XLV

Lucien vola à l'hôpital de N... Il se fit conduire par le portier au chirurgien de garde. Dans les cours de l'hôpital, il rencontra deux médecins, il déclina ses nom et qualités, et pria ces messieurs de l'accompagner un instant. Il mit tant de politesse dans ses manières que ces messieurs n'eurent pas l'idée de le refuser.

« Bon, se dit Lucien : je n'aurai pas été en tête à tête avec qui que ce soit. C'est un grand point. »

« Quelle heure est-il, de grâce ? demanda-t-il au portier qui marchait devant eux.

– Six heures et demie.

– Ainsi, je n'aurai mis que dix-huit minutes du ministère ici, et je puis le prouver. »

En arrivant auprès du chirurgien de garde, il le pria de prendre communication de la lettre du ministre.

« Messieurs, dit-il aux trois médecins qu'il avait auprès de lui, on a calomnié l'administration du ministère de l'Intérieur à propos d'un blessé nommé Kortis, qui appartient, dit-on, au parti républicain... Le mot d'*opium* a été prononcé. Il convient à l'honneur de votre hôpital et à votre responsabilité comme employés du gouvernement, d'entourer de la plus grande publicité tout ce qui se passera autour du lit de ce blessé Kortis. Il ne faut pas que les journaux de l'opposition puissent calomnier. Peut-être ils enverront des agents. Ne trouveriez-vous pas convenable, messieurs, d'appeler M. le médecin et M. le chirurgien en chef ? »

On expédia des élèves internes à ces deux messieurs.

« Ne serait-il pas à propos de mettre dès cet instant auprès du lit de Kortis deux infirmiers, gens *sages et incapables de mensonge* ? »

Ces mots furent compris par le plus âgé des médecins présents dans le sens qu'on leur eût donné quatre ans plus tôt. Il désigna deux infirmiers appartenant jadis à la congrégation et



coquins consommés ; l'un des chirurgiens se détacha pour aller les installer sans délai.

Les médecins et chirurgiens affluèrent bien vite dans la salle de garde, mais il régnait un grand silence et ces messieurs avaient l'air morne. Quand Lucien vit sept médecins ou chirurgiens réunis :

« Je vous propose, messieurs, leur dit-il, au nom de M. le ministre de l'Intérieur, dont j'ai l'ordre dans ma poche, de traiter Kortis comme s'il appartenait à la classe la plus riche. Il me semble que cette marche convient à tous. »

Il y eut un assentiment méfiant, mais général.

« Ne conviendrait-il pas, messieurs, de nous rendre *tous* autour du lit du blessé, et ensuite de faire une consultation ? Je ferai dresser un bout de procès-verbal de ce qui sera dit, et je le porterai à M. le ministre de l'Intérieur. »

L'air résolu de Lucien en imposa à ces messieurs, dont la plupart avaient disposé de leur soirée et comptaient la passer d'une façon plus profitable ou plus gaie.

« Mais, monsieur, j'ai vu Kortis ce matin, dit d'un air résolu une petite figure sèche et avare. C'est un homme mort ; à quoi bon une consultation ?

– Monsieur, je placerai votre observation au commencement du procès-verbal.

– Mais, monsieur, je ne parlais pas dans l'intention que mon observation fût répétée...

– *Répétée*, monsieur, vous vous oubliez ! J'ai l'honneur de vous donner ma parole que tout ce qui est dit ici sera fidèlement reproduit dans le procès-verbal. Votre dire, monsieur, comme ma réponse. »

Les paroles du rôle de Lucien n'étaient pas mal ; mais il devint fort rouge en les prononçant, ce qui pouvait envenimer la chose.

« Nous ne voulons tous certainement que la guérison du blessé », dit le plus âgé des médecins pour mettre le holà. Il ouvrit la porte, l'on se mit à marcher dans les cours de l'hôpital, et le médecin objectant fut éloigné de Lucien. Trois ou quatre personnes se joignirent au cortège dans les

cours. Enfin, le chirurgien en chef arriva comme on ouvrait la porte de la salle où était Kortis. On entra chez un portier voisin.

Lucien pria le chirurgien en chef de s'approcher avec lui d'un quinquet, lui fit lire la lettre du ministre, et raconta en deux mots ce qui avait été fait depuis son arrivée à l'hôpital. Ce chirurgien en chef était un fort honnête homme et, malgré un ton d'emphase bourgeoise, ne manquait pas de tact. Il comprit que l'affaire pouvait être importante.

« Ne faisons rien sans M. Monod, dit-il à Leuwen. Il loge à deux pas de l'hôpital. »

« Ah ! pensa Lucien ; c'est le chirurgien qui a repoussé par un coup de poing l'idée de l'opium. »

Au bout de quelques minutes, M. Monod arriva en grommelant ; on avait interrompu son dîner, et il songeait un peu aux suites du coup de poing du matin. Quand il sut de quoi il s'agissait :

« Eh bien ! messieurs, dit-il à Lucien et au chirurgien en chef, c'est un homme mort, voilà

tout. C'est un miracle qu'il vive avec une balle dans le ventre, et non seulement la balle, mais des lambeaux de drap, la bourre du fusil, et que sais-je, moi ? Vous sentez bien que je ne suis pas allé sonder une telle blessure. La peau a été brûlée par la chemise, qui a pris feu. »

En parlant ainsi, on arriva au malade. Lucien lui trouva la physionomie résolue et l'air pas trop coquin, moins coquin que Desbacs...

« Monsieur, lui dit Lucien, en rentrant chez moi, j'ai trouvé cette lettre de Mme Kortis...

– Madame ! madame ! Une drôle de madame, qui sera à mendier son pain dans huit jours...

– Monsieur, à quelque parti que vous apparteniez, *res sacra miser*, le ministre ne veut voir en vous qu'un homme qui souffre. On dit que vous êtes ancien militaire... Je suis lieutenant au 27<sup>e</sup> lanciers... En qualité de camarade, permettez-moi de vous offrir quelques petits secours temporaires... »

Et il plaça deux napoléons dans la main que le malade sortit de dessous sa couverture. Cette

main était brûlante, ce contact donna mal au cœur à Lucien.

« Voilà qui s'appelle parler, dit le blessé. Ce matin, il est venu un monsieur avec l'espérance d'une pension... Eau bénite de cour..., rien de comptant. Mais vous, mon lieutenant, c'est bien différent, et *je vous parlerai...* »

Lucien se hâta d'interrompre le blessé et, se tournant vers les médecins et chirurgiens présents, au nombre de sept :

« Monsieur, dit Lucien au chirurgien en chef, je suppose que la présidence de la consultation vous appartient.

– Je le pense aussi, dit le chirurgien en chef, si ces messieurs n'ont pas d'objection...

– En ce cas, comme mon devoir est de prier celui de ces messieurs que vous aurez la bonté de désigner de dresser un procès-verbal fort circonstancié de tout ce que nous faisons, il serait peut-être bien que vous fissiez la désignation de la personne qui voudra bien écrire... »

Et comme Lucien entendait une conversation

peu agréable pour le pouvoir qui commençait à s'établir à voix basse, il ajouta, de l'air le plus poli qu'il put :

« Il faudrait que chacun de nous parlât à son tour. »

Cette gravité ferme en imposa enfin. Le blessé fut examiné et interrogé régulièrement. M. Monod, chirurgien de la salle et du lit numéro 13, fit un rapport succinct. Ensuite, on quitta le lit du malade, et dans une salle à part on fit la consultation que M. Monod écrivit, pendant qu'un jeune médecin, portant un nom bien connu dans les sciences, écrivait le procès-verbal sous la dictée de Leuwen.

Sur sept médecins ou chirurgiens, cinq conclurent à la mort possible à chaque instant, et certaine avant deux ou trois jours. Un des sept proposa l'opium.

« Ah ! voilà le coquin gagné par le général N... », pensa Leuwen.

C'était un monsieur fort élégant, avec de beaux cheveux blonds, et portant à sa boutonnière

deux rubans énormes.

Lucien lut sa pensée dans les yeux de la plupart de ces messieurs. On fit justice de cette proposition en deux mots :

« Le blessé n'éprouve pas de douleurs atroces », dit le médecin âgé.

Un autre proposa une saignée abondante au pied, pour prévenir l'hémorragie dans les entrailles. Lucien ne voyait rien de politique dans cette mesure, mais M. Monod lui fit changer d'avis en disant de sa grosse voix et d'un ton significatif :

« Cette saignée n'aurait qu'un effet hors de doute, celui d'ôter la parole au blessé.

– Je la repousse de toutes mes forces, dit un chirurgien honnête homme.

– Et moi.

– Et moi.

– Et moi.

– Il y a majorité, ce me semble », dit Lucien d'un ton fort animé.

« Il vaudrait mieux être impassible, se disait-il, mais comment y tenir ? »

La consultation et le procès-verbal furent signés à dix heures un quart. MM. les chirurgiens et médecins, parlant tous de malades à voir, se sauvaient à mesure qu'ils avaient signé. Lucien resta seul avec le chirurgien géant.

« Je vais revoir le blessé, dit Lucien.

– Et moi achever le dîner. Vous le trouverez mort peut-être : il peut passer comme un poulet. Au revoir ! »

Lucien rentra dans la salle des blessés. Il fut choqué de l'obscurité et de l'odeur. On entendait de temps à autre un gémissement faible. Notre héros n'avait jamais rien vu de semblable ; la mort était pour lui quelque chose de terrible sans doute, mais de propre et de bon ton. Il s'était toujours figuré mourir sur le gazon, la tête appuyée contre un arbre, comme Bayard. C'est ainsi qu'il avait vu la mort dans ses duels.

Il regarda sa montre.

« Dans une heure, je serai à l'Opéra... Mais je



n'oublierai jamais cette soirée... *Au revoir !* » dit-il. Et il s'approcha du lit du blessé.

Les deux infirmiers étaient à demi couchés sur leurs chaises, et les pieds étendus sur la chaise percée. Ils dormaient à peu près, et lui semblèrent à demi ivres.

Lucien passa de l'autre côté du lit. Le blessé avait les yeux bien ouverts.

« Les parties nobles ne sont pas offensées, ou bien vous seriez mort dans la première nuit. Vous êtes bien moins dangereusement blessé que vous ne le croyez.

– Bah ! dit le blessé avec impatience, comme se moquant de l'espérance.

– Mon cher camarade, ou vous mourrez, ou vous vivrez, reprit Lucien d'un ton mâle, résolu et même affectueux. Il trouvait le blessé bien moins dégoûtant que le beau monsieur aux deux croix. Vous vivrez, ou vous mourrez.

– Il n'y a pas de *ou*, mon lieutenant. Je suis un homme *frit*.

– Dans tous les cas, regardez-moi comme

vosre ministre des Finances.

– Comment ? le ministre des Finances me donnerait une pension ? Quand je dis *moi...*, à ma pauvre femme ! »

Lucien regarda les deux infirmiers : ils ne jouaient pas l'ivresse, ils étaient bien hors d'état d'entendre, ou du moins de comprendre.

« Oui, mon camarade, *si vous ne jasez pas.* »

Les yeux du mourant s'éclaircirent et se fixèrent sur Leuwen avec une expression étonnante.

« Vous m'entendez, mon camarade ?

– Oui, mais à condition que je ne serai pas empoisonné... Je vais mourir, je suis f..., mais, voyez-vous, j'ai l'idée que dans ce qu'on me donne...

– Vous vous trompez. D'ailleurs, n'avalez rien de ce que vous fournit l'hôpital. Vous avez de l'argent...

– Dès que j'aurai tapé de l'œil, ces b...-là vont me le voler.

– Voulez-vous, mon camarade, que je vous envoie votre femme ?

– F..., mon lieutenant, vous êtes un brave homme. Je donnerai vos deux napoléons à ma pauvre femme.

– N'avalez que ce que votre femme vous présentera. J'espère que c'est parler, cela ?... D'ailleurs, je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y a rien de suspect...

– Voulez-vous approcher votre oreille, mon lieutenant ? Sans vous commander !... Mais quoi ! le moindre mouvement me tue le ventre.

– Eh bien ! comptez sur moi, dit Lucien en s'approchant.

– Comment vous appelez-vous ?

– Lucien Leuwen, sous-lieutenant au 27<sup>e</sup> de lanciers.

– Pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme ?

– Je suis en permission à Paris, et détaché près le ministre de l'Intérieur.

– Où logez-vous ? Pardon, excuse, voyez-

vous...

– Rue de Londres, numéro 43.

– Ah ! le fils de ce riche banquier Van Peters et Leuwen ?

– Précisément. »

Après un petit silence :

« Enfin, quoi ! je vous crois. Ce matin, pendant que j'étais évanoui après le pansement, j'ai entendu qu'on proposait de me donner de l'*opium* à ce grand chirurgien si puissant. Il a juré, et puis ils se sont éloignés. J'ai ouvert les yeux, mais j'avais la vue trouble : la perte de sang... Enfin, suffit !... Le chirurgien a-t-il topé à la proposition, ou n'a-t-il pas voulu ?

– Êtes-vous bien sûr de cela ? dit Lucien fort embarrassé. Je ne croyais pas le parti républicain si alerte... »

Le blessé le regarda.

« Mon lieutenant, sauf votre respect, vous savez aussi bien que moi d'où ça vient.

– Je déteste ces horreurs, j'abhorre et je

méprise les hommes qui ont pu se les permettre, s'écria Lucien, oubliant presque son rôle. Comptez sur moi. Je vous ai amené sept médecins, comme on ferait pour un général. Comment voulez-vous qu'autant de gens s'entendent pour une manigance ? Vous avez de l'argent ; appelez votre femme, ou un parent, ne buvez que ce que votre femme aura acheté... »

Lucien était ému, et le malade le regardait fixement ; la tête restait immobile, mais ses yeux suivaient tous les mouvements de Leuwen.

« Enfin, quoi ! dit le malade ; j'ai été caporal au 3<sup>e</sup> de ligne à Montmirail. Je sais bien qu'il faut sauter le pas, mais on n'aime pas à être empoisonné... Je ne suis pas honteux... et, ajouta-t-il en changeant de physionomie, *dans mon métier* il ne faut pas être honteux. S'il avait du sang dans les veines, après ce que j'ai fait pour lui et à sa demande vingt fois répétée, le général N... devrait être là à votre place. Êtes-vous son aide de camp ?

– Je ne l'ai jamais vu.

– L'aide de camp s'appelle Saint-Vincent et

non pas Leuwen, dit le blessé comme se parlant à lui-même... Il y a une chose que j'aimerais mieux que votre argent.

– Dites.

– Si c'était un effet de votre bonté, je ne me laisserai penser que quand vous serez là... Le fils de M. Leuwen, le riche banquier qui entretient Mlle Des Brins, de l'Opéra... Car, voyez-vous, mon lieutenant, dit-il en élevant de nouveau la voix... quand ils verront que je ne veux pas boire leur opium... en me pansant, crac !... un coup de lancette est bien vite donné, là, dans le ventre. Et ça me brûle ! Ça me brûle !... Ça ne durera pas, ça ne peut pas durer. Pour demain, voulez-vous ordonner, car il me semble que vous commandez ici... Et pourquoi commandez-vous ? Et sans uniforme, encore !... Enfin, au moins pansé sous vos yeux... Et le grand chirurgien puissant, a-t-il dit oui ou non ? Voilà le fait. »

La tête s'embarrassait.

« *Ne jasez pas*, dit Lucien, et je vous prends sous ma protection. Je vais vous envoyer votre femme.

– Vous êtes un bien brave homme... Le riche banquier Leuwen, avec Mlle Des Brins, ça ne triche pas... Mais le général N... ?

– Certainement, je ne triche pas. Et tenez, ne parlez jamais du général N..., ni de personne, et voilà dix napoléons.

– Comptez-les-moi dans la main... Lever la tête me fait trop mal au ventre. »

Lucien compta les napoléons à voix basse, et en les faisant sentir comme il les mettait dans la main du blessé.

« Motus, dit celui-ci.

– Motus, bien dit. Si vous parlez, on vous vole vos napoléons. Ne parlez qu'à moi, et quand nous sommes seuls. Je viendrai vous voir tous les jours jusqu'à ce que vous soyez en convalescence. »

Il passa encore quelques instants auprès du blessé, dont la tête semblait se perdre. Il courut ensuite dans la rue de Braque, où logeait Kortis. Il trouva Mme Kortis entourée de commères, qu'il eut assez de peine à faire retirer.

Cette femme se mit à pleurer, voulut montrer à

Lucien ses enfants, qui dormaient paisiblement.

« Ceci est moitié nature, moitié comédie, pensa Lucien. Il faut la laisser parler, et qu'elle se lasse. »

Après vingt minutes de monologue et de précautions oratoires infinies, car le peuple de Paris a pris à la bonne compagnie sa haine pour les idées présentées brusquement, Mme Kortis parla d'opium ; Lucien écouta cinq minutes d'éloquence conjugale et maternelle sur l'opium.

« Oui, dit Lucien négligemment, on dit que les républicains ont voulu donner de l'opium à votre mari. Mais le gouvernement du roi veille sur tous les citoyens. À peine ai-je eu reçu votre lettre que j'ai mené sept médecins ou chirurgiens auprès du lit de votre mari. Et voici leur consultation », dit-il en plaçant le papier dans les mains de Mme Kortis.

Il vit qu'elle ne savait pas trop lire.

« Qui osera maintenant donner de l'opium à votre mari ? Toutefois, il est préoccupé de cette idée, cela peut empirer son état...



– C'est un homme confisqué, dit-elle assez froidement.

– Non, madame ; puisqu'il n'y a pas eu gangrène dans les vingt-quatre heures, il peut fort bien en revenir. Le général Michaud a eu la même blessure. Etc., etc.

« Mais il ne faut pas parler d'opium, tout cela ne sert qu'à envenimer les partis. Il ne faut pas que Kortis jase. D'ailleurs, donnez le soin de vos enfants à une voisine à laquelle vous passerez quarante sous par jour ; je vais payer la semaine d'avance. Vous, madame, vous pouvez aller vous établir auprès du lit de votre mari. »

À ce mot, toute l'éloquence de la physionomie pathétique de Mme Kortis sembla l'abandonner. Lucien continua :

« Votre mari ne boira rien, ne prendra rien, que vous ne l'ayez préparé de vos propres mains...

– Dame ! monsieur, un hôpital, c'est bien dégoûtant... D'ailleurs mes pauvres enfants, mes orphelins, loin des yeux d'une mère comment

seront-ils soignés ?... Etc., etc.

– Comme vous voudrez, madame, vous êtes si bonne mère !... Ce qui me fâche, c'est qu'on peut le voler...

– Qui ?

– Votre mari.

– Le plus souvent ! Je lui ai pris vingt-deux livres et sept sous qu'il avait sur lui. Je lui ai rempli sa tabatière, à ce pauvre cher homme, et j'ai donné dix sous à l'infirmier...

– À la bonne heure ! Rien de plus sage... Mais sous la condition qu'il ne bavardera pas politique, qu'il ne parlera pas d'*opium*, ni lui, ni vous, j'ai remis à M. Kortis douze napoléons.

– Des napoléons d'or ? interrompit Mme Kortis d'une voix aigre.

– Oui, madame, deux cent quarante francs, dit Lucien avec beaucoup d'indifférence.

– Et il ne faut pas qu'il jase ?...

– Si je suis content de lui et de vous, je vous passerai un napoléon chaque jour.

– Je dis vingt francs ? dit Mme Kortis avec des yeux extrêmement ouverts.

– Oui, vingt francs, si vous ne parlez jamais d’opium. D’ailleurs moi, tel que vous me voyez, j’ai pris de l’opium pour une blessure, et on ne voulait pas me tuer. Toutes ces idées sont des chimères. Enfin, si vous parlez, si cela est imprimé dans quelque journal que Kortis a craint l’opium ou a parlé de sa blessure et de sa dispute avec le conscrit sur le pont d’Austerlitz, plus de vingt francs ; autrement, si vous ni lui ne jasez, vingt francs par jour.

– À compter de quand ?

– De demain.

– Si c’est un effet de votre bonté, à compter de ce soir, et avant minuit je vais à l’hôpital. Le pauvre cher homme, il n’y a que moi qui puisse l’empêcher de jaser... Madame Morin ! madame Morin ! » dit Mme Kortis en criant...

C’était une voisine à laquelle Lucien compta quatorze francs pour soigner les enfants pendant sept jours. Leuwen donna aussi quarante sous

pour le fiacre qui allait conduire Mme Kortis à l'hôpital de...

Il sembla à Lucien qu'il s'était servi de façons de parler qui, étant répétées, ne pouvaient nullement prouver qu'il était complice de la proposition d'opium.

En quittant la rue de Braque, Lucien était heureux. Il avait supposé au contraire qu'il serait horriblement malheureux jusqu'à la fin de cette affaire.

« *Je côtoie le mépris public, et la mort, se répétait-il souvent, mais j'ai bien mené ma barque.* »

## Chapitre XLVI

Enfin, comme onze heures trois quarts sonnaient, Lucien remonta dans son cabriolet. Il s'aperçut qu'il mourait de faim : il n'avait pas dîné et presque toujours parlé.

« Actuellement, il faut chercher mon ministre. »

Il ne le trouva pas à l'hôtel de la rue de Grenelle. Il écrivit un mot, fit changer le cheval du cabriolet et le domestique, et alla au ministère des Finances ; M. de Vaize en était sorti depuis longtemps.

« C'est assez de zèle comme cela, pensa Lucien. » Et il s'arrêta dans un café pour dîner. Il remonta en voiture après quelques minutes et fit deux courses inutiles dans la Chaussée d'Antin. Comme il passait devant le ministère des Affaires étrangères, il eut l'idée de faire frapper. Le portier répondit que M. le ministre de l'Intérieur

était chez Son Excellence.

L'huissier ne voulait pas annoncer Leuwen et interrompre la conférence des deux Excellences. Lucien, qui savait qu'il y avait une porte dérobée, eut peur que son ministre ne lui échappât ; il était las de courir et n'avait pas envie de retourner à la rue de Grenelle. Il insista, l'huissier refusa avec hauteur, Lucien se mit en colère.

« Parbleu, monsieur, j'ai l'honneur de vous répéter que je suis porteur de l'ordre exprès de M. le ministre de l'Intérieur. J'entrerai. Appelez la garde si vous voulez, mais j'entrerai de force. J'ai l'honneur de vous répéter que je suis M. Leuwen, maître des requêtes... »

Quatre ou cinq domestiques étaient accourus sur la porte du salon. Lucien vit qu'il allait avoir à combattre cette canaille, il était fort attrapé et fort en colère. Il eut l'idée d'arracher les cordons des deux sonnettes à force de sonner.

Au mouvement de respect que firent les laquais, il s'aperçut que M. le comte de Beausobre, ministre des Affaires étrangères, entra dans le salon. Lucien ne l'avait jamais vu.

« Monsieur le comte, je me nomme Leuwen, maître des requêtes. J'ai un million d'excuses à demander à Votre Excellence. Mais je cherche M. le comte de Vaize depuis deux heures, et par son ordre exprès ; il faut que je lui parle pour une affaire importante et pressée.

– *Quelle affaire... pressée* », dit le ministre avec une fatuité rare et en redressant sa petite personne.

« Parbleu, je vais te faire changer de ton », pensa Lucien. Et il ajouta d'un grand sang-froid et avec une prononciation marquée :

« L'affaire Kortis, monsieur le comte, cet homme blessé sur le pont d'Austerlitz par un soldat qu'il voulait désarmer.

– Sortez », dit le ministre aux valets. Et, comme l'huissier restait : « Sortez donc ! »

L'huissier sorti, il dit à Leuwen :

« Monsieur, le mot Kortis eût suffi sans les explications. (L'impertinence du ton de voix et des mouvements était rare.)

– Monsieur le comte, je suis nouveau dans les

affaires, dit Lucien d'un ton marqué. Dans la société de mon père, M. Leuwen, je n'ai pas été accoutumé à être reçu avec l'accueil que Votre Excellence me faisait. J'ai voulu faire cesser aussi rapidement que possible un état de choses désagréable et peu convenable.

– Comment, monsieur, peu convenable dit le ministre en prononçant du nez, relevant la tête encore plus et redoublant d'impertinence. Mesurez vos paroles.

– Si vous en ajoutez une seule sur ce ton, monsieur le comte, je donne ma démission et nous mesurerons nos épées. La fatuité, monsieur, ne m'en a jamais imposé. »

M. de Vaize venait d'un cabinet éloigné savoir ce qui se passait ; il entendit les derniers mots de Lucien et vit que lui, de Vaize, pouvait être la cause indirecte du bruit.

« De grâce, mon ami, de grâce, dit-il à Lucien. Mon cher collègue, c'est un jeune officier, dont je vous parlais. N'allons pas plus loin.

– Il n'y a qu'une façon de ne pas aller plus



loin, dit Lucien avec un sang-froid qui cloua les ministres dans le silence. Il n'y a absolument qu'une façon, répéta-t-il d'un air glacial : c'est de ne pas ajouter un seul *petit* mot sur cet incident, et de supposer que l'huissier m'a annoncé à Vos Excellences.

– Mais, monsieur dit M. de..., ministre des Affaires étrangères, en se redressant excessivement.

– J'ai un million de pardons à demander à Votre Excellence ; mais si elle ajoute un mot, je donne ma démission à M. de Vaize que voilà, et je vous insulte, vous, monsieur, de façon à rendre une réparation nécessaire à vous.

– Allons-nous-en, allons-nous-en ! » s'écria M. de Vaize fort troublé et entraînant Lucien. Celui-ci prêtait l'oreille pour entendre ce que dirait M. le comte de... Il n'entendit rien.

Une fois en voiture, il pria M. de Vaize, qui commençait un discours dans le genre paternel, de lui permettre de lui rendre compte d'abord de l'affaire Kortis. Ce compte rendu fût très long. En le commençant, Lucien avait parlé du procès-

verbal et de la consultation. À la fin du récit, le ministre lui demanda ces pièces.

« Je vois que je les ai oubliées chez moi », dit Lucien. « Si le comte de Beausobre veut faire le méchant, avait-il pensé, ces pièces peuvent prouver que j'avais raison de vouloir rendre un compte immédiat au ministre de l'Intérieur, et que je ne suis pas un solliciteur forçant la porte. »

Comme on arrivait dans la rue de Grenelle, l'affaire Kortis étant finie, M. le comte de Vaize essaya de revenir à l'éloquence onctueuse et paternelle.

« Monsieur le comte, dit Lucien en l'interrompant, je travaille pour Votre Excellence depuis cinq heures du soir. Une heure sonne, souffrez que je monte dans mon cabriolet, qui suit votre carrosse. Je suis mort de fatigue. »

M. de Vaize voulut revenir au genre paternel.

« N'ajoutons pas un mot sur l'incident, dit Lucien ; un seul petit mot peut tout envenimer. »

Le ministre se laissa quitter ainsi ; Lucien monta en cabriolet, et dit à son domestique de

monter et de conduire : il était réellement très fatigué. En passant sur le pont Louis XV, son domestique lui dit :

« Voilà le ministre. »

« Il retourne chez son collègue malgré l'heure avancée, et sûrement je vais faire les frais de la conversation. Parbleu, je ne tiens pas à ma place ; mais s'ils me destituent, je force ce fat à mettre l'épée à la main. Ces messieurs peuvent être mal élevés et impertinents tant qu'il leur plaira, mais il faut choisir les gens. Avec des Desbacs qui veulent faire fortune à tout prix, à la bonne heure ; mais avec moi, c'est impossible. »

En rentrant, Lucien trouva son père, le bougeoir à la main, qui montait se coucher. Malgré l'envie passionnée d'avoir l'avis d'un homme de tant d'esprit :

« Par malheur, il est vieux, se dit Leuwen, et il ne faut pas l'empêcher de dormir. À demain les affaires. »

Le lendemain, à dix heures, il conta tout à son père, qui se mit à rire.

« M. de Vaize te mènera dîner demain chez son collègue des Affaires étrangères. Mais voilà assez de duels dans ta vie comme ça, maintenant ils seraient de mauvais ton pour toi... Ces messieurs se sont promis de te destituer dans deux mois, ou de te faire nommer préfet à Briançon ou à Pondichéry. Mais si cette place éloignée ne te convient pas plus qu'à moi, je leur ferai peur et j'empêcherai cette disgrâce... Du moins, je le tenterai avec quelque apparence de succès. »

Le dîner chez Son Excellence des Affaires étrangères se fit attendre jusqu'au surlendemain, et dans l'intervalle Lucien, toujours très occupé de l'affaire Kortis, ne permit pas que M. de Vaize lui reparlât de l'*incident*.

Le lendemain du dîner, M. Leuwen père raconta l'anecdote à trois ou quatre diplomates. Il ne tut que le nom de Kortis et le genre de l'affaire importante qui obligeait Lucien à chercher son ministre à une heure du matin.

« Tout ce que je puis dire sur l'heure avancée, c'est que ce n'était pas une affaire de

télégraphe », dit-il à l'ambassadeur de Russie.

Quelques jours après, M. Leuwen surprit dans le monde un léger bruit qui supposait que son fils était saint-simonien. Sur quoi, à l'insu de Lucien, il pria M. de Vaize de le conduire un jour chez son collègue des Affaires étrangères.

« Et pourquoi, cher ami ?

– Je tiens beaucoup à laisser à Votre Excellence le plaisir de la surprise. »

Tout le long du chemin, en allant à cette audience, M. Leuwen se moqua de la curiosité de son ami le ministre.

Il commença sur un ton fort peu sérieux la conversation que Son Excellence des Affaires étrangères daignait lui accorder.

« Personne, monsieur le comte, ne rend plus de justice que moi à l'habileté de Votre Excellence ; mais il faut convenir aussi qu'elle a de grands moyens. Quarante personnages couverts de titres et de cordons, que je lui nommerais au besoin, cinq ou six grandes dames appartenant à la première noblesse et assez riches

grâce aux bienfaits de Votre Excellence, peuvent faire l'honneur à mon fils Lucien Leuwen, maître des requêtes indigne, de s'occuper de lui. Ces personnages respectables peuvent répandre tout doucement qu'il est saint-simonien. On pourrait dire à aussi peu de frais qu'il a manqué de cœur dans une occasion essentielle. On pourrait faire mieux, et lui lâcher deux ou trois de ces personnages recommandables dont j'ai parlé qui, étant jeunes encore, cumulent et sont aussi bretteurs. Ou bien, si l'on voulait user d'indulgence et de bonté envers mes cheveux blancs, ces personnages, tels que M. le comte de ..., M. de ..., M. le baron de ... qui a 40 000 francs de rente, M. le marquis ..., pourraient se borner à dire que ce petit Leuwen gagne toujours à l'écarté. Sur quoi, je viens, monsieur le comte, en votre qualité de ministre des Affaires étrangères, vous offrir la guerre ou la paix. »

M. Leuwen prit un malin plaisir à prolonger beaucoup l'entretien ainsi commencé. Au sortir de l'hôtel des Affaires étrangères, M. Leuwen alla chez le roi, duquel il avait obtenu une audience. Il répéta exactement au roi la

conversation qu'il venait d'avoir avec son ministre des Affaires étrangères.

« Viens ici, dit M. Leuwen à son fils en rentrant chez lui, que je répète pour la seconde fois la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec les ministres auxquels tu manques de respect. Mais pour ne pas m'exposer à une troisième répétition, allons chez ta mère. »

À la fin de la conférence chez Mme Leuwen, notre héros crut pouvoir hasarder un mot de remerciement à son père.

« Tu deviens commun, mon ami, sans t'en douter. Tu ne m'as jamais autant amusé que depuis un mois. Je te dois l'intérêt de *jeunesse* avec lequel je suis les affaires de bourse depuis quinze jours, car il fallait me mettre en position de jouer quelque bon tour à mes deux ministres s'ils se permettent à ton égard quelque trait de fatuité. Enfin, je t'aime, et ta mère te dira que jusqu'ici, pour employer une phrase des livres ascétiques, je l'aimais en toi. Mais il faut payer mon amitié d'un peu de gêne.

– De quoi s'agit-il ?

– Suis-moi. »

Arrivé dans sa chambre :

« Il est capital de te laver de la calomnie qui t'impute d'être saint-simonien. Ton air sérieux, et même imposant, peut lui donner cours.

– Rien de plus simple : un bon coup d'épée...

– Oui, pour te donner la réputation de duelliste, presque aussi triste ! Je t'en prie, plus de duel sous aucun prétexte.

– Et que faut-il donc ?

– Un amour célèbre. »

Lucien pâlit.

« Rien de moins, continua son père. Il faut séduire Mme Grandet, ou, ce qui serait plus cher mais peut-être moins ennuyeux, faire des folies d'argent pour Mlle Julie, ou Mlle Gosselin, ou Mlle ..., et passer quatre heures tous les jours avec elle. Je ferai les frais de cette passion.

– Mais, mon père, est-ce que je n'ai pas déjà l'honneur d'être amoureux de Mlle Raimonde ?

– Elle n'est pas assez connue. Voici le



dialogue : “Leuwen fils est décidément avec la petite Raimonde. – Et qu’est-ce que c’est que Mlle Raimonde ?...” “Il faut qu’il soit ainsi : “Leuwen fils est actuellement avec Mlle Gosselin. – Ah diable ! et est-il amant en pied ? – Il en est fou jaloux... Il veut être seul.” »

« Et, de plus, il faut forcément que je te présente dans dix maisons au moins où l’on tâtera le pouls à ta tristesse saint-simonienne. »

Cette alternative de Mme Grandet ou de Mlle Gosselin embarrassa beaucoup Leuwen.

L’affaire Kortis s’était fort bien terminée, et le comte de Vaize lui avait fait des compliments. Cet agent trop zélé n’était mort qu’au bout de huit jours et n’avait pas parlé.

Lucien demanda au ministre un congé de quatre jours pour terminer quelques affaires d’intérêt à Nancy. Il se sentait depuis quelque temps une envie folle de revoir la petite fenêtre de Mme de Chasteller. Après avoir obtenu le congé du ministre, Lucien en parla à ses parents, qui ne trouvèrent pas d’inconvénient à un petit voyage à Strasbourg ; jamais Lucien n’eut le

courage de prononcer le nom de Nancy.

« Pour que ton absence ne paraisse pas longue, tous les jours de soleil, vers les deux heures, j'irai voir ton ministre », dit M. Leuwen.

Lucien était encore à dix lieues de Nancy que son cœur battait à l'incommoder. Il ne respirait plus d'une façon naturelle. Comme il fallait entrer de nuit dans Nancy et n'être vu de personne, Lucien s'arrêta à un village situé à une lieue. Même à cette distance, il n'était pas maître de ses transports ; il n'entendait pas de loin une charrette sur les chemins, qu'il ne crût reconnaître le bruit de la voiture de Mme de Chasteller...

« – J'ai gagné bien de l'argent par ton télégraphe, dit M. Leuwen à son fils, et jamais ta présence n'eût été plus nécessaire. »

Lucien trouva à dîner chez son père son ami Ernest Dévelroy. Il était fort triste : son savant moral, qui lui avait promis quatre voix à l'Académie des Sciences politiques, était mort

aux eaux de Vichy, et après l'avoir dûment enterré, Ernest s'était aperçu qu'il venait de perdre quatre mois de soins ennuyeux et de gagner un ridicule.

« Car il faut réussir, disait-il à Lucien. Et parbleu, si jamais je me dévoue à un membre de l'Institut, je le prendrai de meilleure santé ! »

Lucien admirait le caractère de son cousin : il ne fut triste que huit jours, et puis fit un nouveau plan et recommença sur nouveaux frais. Ernest disait dans les salons :

« Je devais quelques jours de regrets sans limites à la mémoire du savant Descors. L'amitié de cet excellent homme et sa perte feront époque dans ma vie, il m'a appris à mourir... J'ai vu le sage à sa dernière heure entouré des consolations du christianisme ; c'est auprès du lit d'un mourant qu'il faut apprécier cette religion... Etc., etc. »

Peu de jours après sa rentrée dans le monde, Ernest dit à Leuwen :

« Tu as une grande passion. (Lucien pâlit.)

Parbleu ! tu es bien heureux : on s'occupe de toi ! Il ne s'agit plus que de deviner l'objet. Je ne te demande rien, je te dirai bientôt quels sont les beaux yeux qui t'ont enlevé ta gaieté. Fortuné Lucien, tu occupes le public ! Ah ! grand Dieu ! qu'on est heureux d'être né d'un père qui donne à dîner et qui voit M. Pozzo di Borgo et la haute diplomatie ! Si j'avais un tel père, je serais pour tout cet hiver le héros de l'amitié, et la mort de Descors dans mes bras me serait peut-être plus utile que sa vie. Faute d'un père tel que le tien, je fais des miracles, et tout cela ne compte pas, ou ne compte que pour me faire appeler intrigant. »

Lucien trouva le même bruit sur son compte chez trois dames, anciennes amies de sa mère, qui avaient des salons du second ordre où il était reçu avec amitié.

Le petit Desbacs, auquel il donna exprès quelques libertés de parler de choses étrangères aux affaires, lui avoua que les personnes les mieux instruites parlaient de lui comme d'un jeune homme destiné aux plus grandes choses, mais arrêté tout court par une grande passion.

« Ah ! mon cher, que vous êtes heureux, surtout si vous n'avez pas cette *grande passion* ! Quel parti ne pouvez-vous pas en tirer ? Ce vernis vous rend pour longtemps imperméable au ridicule. »

Lucien se défendait du mieux qu'il pouvait, mais il se dit :

« Mon malheureux voyage à Nancy a tout découvert. »

Il était loin de deviner qu'il devait cette grande passion à son père, qui réellement, depuis l'aventure du ministre des Affaires étrangères, avait pris de l'amitié pour lui, jusqu'au point d'aller à la Bourse même les jours froids et humides, chose à laquelle, depuis le jour où il avait eu soixante ans, rien au monde n'avait pu le déterminer.

« Il finira par me prendre en guignon, disait-il à Mme Leuwen, si je le dirige trop et lui parle sans cesse de ses affaires. Je dois me garder du rôle de père, si ennuyeux pour le fils quand le père s'ennuie ou quand il aime vivement. »

La tendresse timide de Mme Leuwen s'opposa de toute sa force à ce qu'il affublât son fils d'une grande passion ; elle voyait dans ce bruit une source de dangers.

« Je voudrais pour lui, disait-elle, une vie tranquille et non brillante.

– Je ne puis, répondait M. Leuwen, je ne puis, en conscience. Il faut qu'il ait une grande passion, ou tout ce sérieux que vous prizez tant tournerait contre lui, ce ne serait qu'un plat saint-simonien, et qui sait même, plus tard, à trente ans, un inventeur de quelque nouvelle religion. Tout ce que je puis faire, c'est de lui laisser le choix de la belle pour laquelle il aura ce grand et sérieux attachement. Sera-ce Mme de Chasteller, Mme Grandet, Mlle Gosselin, ou cette ignoble petite Raimonde, une actrice à 6000 francs de gages ? » (il n'ajoutait pas la fin de sa pensée... : et qui, toute la journée, se permet des épigrammes sur mon compte, car Mlle Raimonde avait beaucoup plus d'esprit que Mlle Des Brins et la voyait souvent.)

« Ah ! ne prononcez pas le nom de Mme de

Chasteller ! s'écria Mme Leuwen. Vous lui feriez faire de vraies folies. »

M. Leuwen songeait à Mmes de Thémynes et Toniel, ses amies depuis vingt ans et toutes deux fort liées avec Mme Grandet. Depuis bien des années il prenait soin de la fortune de M. de Thémynes ; c'est un grand service à Paris et pour lequel la reconnaissance est sans bornes, car, dans la déroute des dignités et de la noblesse d'origine, l'argent est resté la seule chose, et l'argent sans inquiétude est la belle chose des belles choses. Il alla leur demander des nouvelles du cœur de Mme Grandet.

Nous ôterons à leurs réponses les formes trop longues de la narration, et même nous réunirons les renseignements donnés par les deux dames, qui vivaient dans le même hôtel et n'avaient qu'une voiture, mais ne se disaient pas tout. Mme Toniel avait du caractère, mais, une certaine âpreté, elle était le conseil de Mme Grandet dans les grandes circonstances. Pour Mme de Thémynes, elle avait une douceur infinie, beaucoup d'à-propos dans l'esprit, et était

l'arbitre souverain de ce qui convient ou ne convient pas ; sa lunette ne voyait pas très au loin, mais elle apercevait parfaitement ce qui était à sa portée. Née dans la haute société, elle avait fait des fautes qu'elle avait su réparer, et il y avait quarante ans qu'elle ne se trompait guère dans les jugements qu'elle portait sur l'effet que devaient produire les choses dans les salons de Paris. Depuis quatre ans, sa sérénité était un peu troublée par deux malheurs : l'apparition dans la société de noms qu'on n'eût dû jamais y voir ou qu'on n'eût jamais dû voir annoncés par des laquais de bonne maison, et le chagrin de ne plus voir de places dans les régiments à tous ces jeunes gens de bonne maison qui avaient été autrefois les amis de ses petits-fils que depuis longtemps elle avait perdus.

M. Leuwen père, qui voyait Mme de Thémynes une fois la semaine ou chez lui ou chez elle, pensa qu'il fallait auprès d'elle prendre le rôle de père au sérieux. Il alla plus loin, il jugea qu'à son âge il pouvait entreprendre de la tromper net et de supprimer, dans l'histoire de son fils, le nom de Mme de Chasteller. Il fit des aventures de



son fils une histoire fort jolie et, après avoir amusé Mme de Thémynes pendant toute la fin d'une soirée, finit par lui avouer des inquiétudes sérieuses sur son fils qui, depuis trois mois qu'il était admis dans le salon de Mme Grandet, était d'une tristesse mortelle ; il craignait un amour pris au sérieux, ce qui dérangerait tous ses projets pour ce fils chéri. Car il faut le marier... Etc.

« Ce qu'il y a de singulier, lui dit Mme de Thémynes, c'est que depuis son retour d'Angleterre Mme Grandet est fort changée ; il y a aussi du chagrin dans cette tête-là. »

Mais, pour prendre les choses par ordre, voici ce que M. Leuwen apprit de Mmes de Thémynes et Toniel, qu'il vit séparément et ensuite réunies, et nous y ajouterons tout de suite ce que des mémoires particuliers nous ont appris sur cette femme célèbre.

Mme Grandet se voyait à peu près la plus jolie femme de Paris, ou du moins on ne pouvait citer les six plus jolies femmes sans la mettre du nombre. Ce qui brillait surtout en elle, c'était une taille élancée, souple, charmante. Elle avait les

plus beaux cheveux blonds du monde et beaucoup de grâce à cheval, où elle ne manquait pas de courage. C'était une beauté élancée et blonde comme les jeunes Vénitiennes de Paul Véronèse. Les traits étaient jolis, mais pas très distingués. Pour son cœur, il était à peu près l'opposé de ce que l'on se figure comme étant le cœur italien. Le sien était parfaitement étranger à tout ce que l'on appelle émotions tendres et enthousiasme, mais elle passait sa vie à jouer ces sentiments. Lucien l'avait trouvée dix fois s'apitoyant sur les infortunes de quelque prêtre prêchant l'évangile à la Chine, ou sur la misère de quelque famille appartenant dans sa province *à tout ce qu'il y a de mieux*. Mais dans le secret du cœur de Mme Grandet rien ne lui semblait bas, ridicule, bourgeois en un mot, comme d'être attendrie. Elle voyait en cela la marque la plus sûre d'une âme faible. Elle lisait souvent les *Mémoires* du cardinal de Retz : ils avaient pour elle le charme qu'elle cherchait vainement dans les romans. Le rôle politique de Mmes de Longueville et de Chevreuse était pour elle ce que sont les aventures de tendresse et de danger

pour un jeune homme de dix-huit ans.

« Quelles positions admirables, se disait Mme Grandet, si elles eussent su se garantir de ces erreurs de conduite qui donnent tant de prise sur nous ! »

L'amour même, dans ce qu'il a de plus réel, ne lui semblait qu'une corvée, qu'un ennui. C'était peut-être à cette tranquillité d'âme qu'elle devait son étonnante fraîcheur, ce teint admirable qui la mettait en état de lutter avec les plus belles Allemandes, et un air de jeunesse et de santé qui était comme une fête pour les yeux. Aussi aimait-elle à se laisser voir à neuf heures du matin, au sortir de son lit. C'est alors surtout qu'elle était incomparable ; il fallait songer au ridicule du mot pour résister au plaisir de la comparer à l'aurore. Aucune de ses rivales ne pouvait approcher d'elle sous le rapport de la fraîcheur des teintes. Aussi son bonheur était-il de prolonger jusqu'au grand jour les bals qu'elle donnait et de faire déjeuner les danseurs au soleil, les volets ouverts. Si quelque jolie femme, sans se douter de ce coup de Jarnac, était restée, à l'étourdie, entraînée par

le plaisir de la danse, Mme Grandet triomphait ; c'était le seul moment dans la vie où son âme perdît terre, et ces humiliations de ses rivales étaient l'unique chose à quoi sa beauté lui semblât bonne. La musique, la peinture, l'amour, lui semblaient des niaiseries inventées par et pour les petites âmes. Et elle passait sa vie à goûter un plaisir sérieux, disait-elle, dans sa loge aux Bouffes, car, avait-elle soin d'ajouter, les chanteurs italiens ne sont pas excommuniés. Le matin, elle peignait des aquarelles avec un talent vraiment fort distingué ; cela lui semblait aussi nécessaire à une femme du grand monde qu'un métier à broder, et bien moins ennuyeux. Une chose marquait qu'elle n'avait pas l'âme noble, c'était l'habitude, et presque la nécessité, de se comparer à quelque chose ou à quelqu'un pour s'estimer ou se juger, par exemple aux nobles dames du faubourg Saint-Germain.

Elle avait engagé son mari à la conduire en Angleterre pour voir si elle trouverait une blonde qui eût plus de fraîcheur, et pour savoir si elle aurait peur à cheval. Elle avait trouvé dans les élégants *country seats* où elle avait été invitée

l'ennui, mais non le sentiment de la crainte.

Quand Lucien lui fut présenté, elle revenait d'Angleterre, et son séjour en ce pays venait d'envenimer le sentiment d'admiration voisin de l'envie qu'elle éprouvait pour la noblesse d'origine ; son âme n'avait pas la supériorité qu'il faut pour chercher l'estime des gens qui estiment peu la noblesse. Mme Grandet n'avait été en Angleterre que la femme d'un des *juste-milieu* de Juillet les plus distingués par la faveur de Louis-Philippe, mais à chaque instant elle s'était sentie une *femme de marchand*. Ses cent mille livres de rente, qui la tiraient si fort du pair à Paris, en Angleterre n'étaient presque qu'une vulgarité de plus. Elle revenait d'Angleterre avec ce grand souci : « Il faut n'être plus une femme de marchand, et devenir une Montmorency. »

Son mari était un gros et grand homme de quarante ans, fort bien portant, et il n'y avait pas de veuvage à espérer. Même elle ne s'arrêta pas à cette idée : sa grande fortune l'avait éloignée de bonne heure, et par orgueil, des voies obliques, et elle méprisait tout ce qui était crime. Il s'agissait

de devenir une Montmorency sans rien se permettre que l'on ne pût avouer. C'était comme la diplomatie de Louis XIV quand il était heureux.

Son mari, colonel de la garde nationale, avait bien remplacé les Rohan et les Montmorency, politiquement parlant, mais quant à elle, personnellement, sa fortune était encore à faire.

Qu'est-ce qu'une Montmorency, à peine âgée de vingt-trois ans et avec une immense fortune ferait de son bonheur ?

Et même, ce n'était pas encore là toute la question :

Ne fallait-il pas faire encore autre chose pour arriver à être regardée dans le monde, à peu près comme cette Montmorency l'eût été ?

Une haute et sublime dévotion, ou bien avoir de l'esprit comme Mme de Staël, ou bien une illustre amitié ; devenir l'amie intime de la reine ou de Mme Adélaïde et une sorte de Mme de Polignac de 1785, être ainsi à la tête de la cour des femmes et donner des soupers à la reine ; ou

bien il fallait au moins une illustre amitié dans le faubourg Saint-Germain.

Toutes ces possibilités, tous ces partis, occupaient tour à tour son esprit et l'accablaient, car elle avait plus de persévérance et de courage que d'esprit. Et elle ne savait pas se faire aider ; elle avait bien deux amies, Mmes de Thémynes et Toniel, mais elle n'accordait sa confiance que pour une partie seulement des projets qui l'empêchaient de dormir. Plusieurs des idées dont nous avons parlé, et des plus brillantes encore dont la possibilité absolue s'était présentée à son ambition, étaient hors de toute probabilité.

Quand Lucien lui fut présenté, il la trouva faisant la Mme de Staël, et de là le dégoût que nous lui avons vu pour son effroyable bavardage à propos de tout et sur tous les sujets.

Un peu avant le voyage de Lucien à Nancy, Mme Grandet, ne voyant rien se présenter pour la mise à exécution de ses grands projets, s'était dit :

« Ne serait-ce pas négliger un avantage actuel et perdre une grande chance de distinction que de

ne pas inspirer quelque grand amour célèbre par le malheur de l'amoureux ? Ne serait-il pas admirable, dans toutes les suppositions, qu'un homme distingué allât voyager en Amérique pour m'oublier, moi qui ne lui accorderais jamais un instant d'attention ? »

Cette grande question avait été mûrement pesée sans le moindre grain de faiblesse féminine, et même d'autant plus sévèrement pesée qu'elle avait toujours été l'écueil des femmes dont Mme Grandet admirait le plus la fortune et la façon d'être dans le monde et la niche qu'elles s'étaient faites dans l'histoire.

« Ce serait négliger un avantage actuel et bien passager, s'était-elle dit enfin, que de ne pas inspirer une grande passion ; mais le choix est scabreux : que n'ai-je pas fait pour conquérir simplement pour ami un homme qui fût de haute naissance ? Les agréments, la jeunesse et, à plus forte raison, la fortune, n'ont rien été pour moi ; je ne voulais qu'un sang pur et une réputation sans tache. Mais aucun homme appartenant à l'ancienne noblesse de cour n'a voulu prendre ce



rôle. Comment espérer d'en trouver un pour celui d'un être parfaitement infortuné, de l'amoureux, en un mot, de la femme d'un fabricant enrichi ? »

Ainsi se parlait Mme Grandet. Elle avait cette force : elle ne ménageait point les termes en raisonnant avec soi-même ; c'était l'invention, c'était l'esprit proprement dit que l'on ne trouvait point chez elle. Elle repassait dans sa tête toutes les démarches et presque toutes les bassesses qu'elle avait faites. En vain avait-elle fait des bassesses pour voir plus souvent deux ou trois hommes de cette volée que le hasard avait fait paraître dans son salon, toujours après deux ou trois mois ces nobles messieurs avaient rendu leurs visites plus rares.

Tout cela était vrai, il n'en était pas moins convenable d'inspirer une grande passion !

Ce fut dans ces circonstances intérieures, tout à fait inconnues à M. Leuwen père, qu'un matin Mme de Thémisines vint passer une heure avec sa jeune amie pour deviner si ce cœur était occupé de notre héros. Après avoir reconnu et ménagé l'état de sa vanité ou de son ambition, Mme de

Thémines lui dit :

« Vous faites des malheureux, ma belle, et bien vous choisissez.

– Je suis si éloignée de choisir, répondit fort sérieusement Mme Grandet, que j’ignore jusqu’au nom du malheureux chevalier. Est-ce un homme de distinction ?

– La naissance seule lui manque.

– Trouve-t-on de vraiment bonnes manières sans naissance ? répondit-elle avec une sorte de découragement.

– Que j’aime le tact parfait qui vous distingue ! s’écria Mme de Thémines. Malgré la plate adoration qu’on a pour l’esprit, pour cette eau-forte, cet acide de vitriol qui ronge tout, vous n’admettez point l’esprit comme compensation des bonnes manières. Ah ! que vous êtes des nôtres ! Mais je croirais assez que votre victime nouvelle a des manières distinguées. Il est vrai qu’il est habituellement si triste depuis qu’il vient ici, qu’il n’est pas bien sûr d’en juger ; car c’est la gaieté d’un homme, c’est le genre de ses

plaisanteries et sa manière de les dire qui marque sa place dans la société. Mais pourtant, si celui que vous rendez malheureux appartenait à une famille, on le placerait indubitablement au premier rang.

– Ah ! c'est M. Leuwen le maître des requêtes !

– Eh bien ! est-ce vous, ma belle, qui le conduirez au tombeau ?

– Ce n'est pas l'air malheureux que je lui trouve, dit Mme Grandet, c'est l'air ennuyé. »

On ajouta à peine quelques mots. Mme de Thémines laissa tomber le discours sur la politique et dit, à propos de quelque chose :

« Ce qui est du dernier choquant et ce qui décide de tout, c'est la *Bourse* où votre mari ne va pas.

– Il y a plus de vingt mois qu'il n'y a mis les pieds, dit Mme Grandet avec empressement.

– Ce sont les gens que vous recevez chez vous qui font et défont les ministres.

– Mais je suis bien loin de recevoir

exclusivement ces messieurs ! (Du même ton piqué.)

— Ne désertez pas une belle position, ma chère ! Et, entre nous, dit-on en baissant la voix, et d'un ton d'intimité, ne prenez pas pour l'apprécier les paroles des ennemis de cette position. Déjà une fois, sous Louis XIV, comme le rabâche sans cesse ce méchant duc de Saint-Simon, que vous aimez tant, les bourgeois ont pris le ministère. Qu'étaient Colbert, Séguier ? Et, à la longue, les ministres font la fortune de qui ils veulent. Et qui fait les ministres aujourd'hui ? Les Rothschild, les ..., les ..., les Leuwen. À propos, n'est-ce pas M. Pozzo di Borgo qui disait l'autre jour que M. Leuwen avait fait une scène à M. le ministre des Affaires étrangères à propos de son fils, ou bien c'est le fils qui, au milieu de la nuit, est allé faire une scène à ce ministre ? »

Mme Grandet dit tout ce qu'elle savait. C'était la vérité à peu près, mais racontée à l'avantage des Leuwen. Là encore, il n'y avait pas trace d'intérêt ou de relations particulières, plutôt de l'éloignement pour l'air ennuyé de Leuwen.

Le soir, Mme de Thémynes crut pouvoir rassurer M. Leuwen et lui dire qu'il n'y avait ni amour ni galanterie entre son fils et la belle Mme Grandet.

## Chapitre XLVII

M. Leuwen père était un homme fort gros, qui avait le teint fleuri, l'œil vif, et de jolis cheveux gris bouclés. Son habit, son gilet étaient un modèle de cette élégance modeste qui convient à un homme âgé. On trouvait dans toute sa personne quelque chose de leste et d'animé. À son œil noir, à ses brusques changements de physionomie, on l'eût pris plutôt pour un peintre homme de génie (comme il n'y en a plus) que pour un banquier célèbre. Il paraissait dans beaucoup de salons, mais passait sa vie avec les diplomates gens d'esprit (il abhorrait les graves) et le corps respectable des danseuses de l'Opéra ; il était leur providence dans leurs petites affaires d'argent, tous les soirs on le trouvait au foyer de l'Opéra. Il faisait assez peu de cas de la société qui s'appelle *bonne*. L'impudence et le charlatanisme, sans lesquels on ne réussit pas, l'importunaient. Il ne craignait que deux choses

au monde : les ennuyeux, et l'air humide. Pour fuir ces deux pestes, il faisait des choses qui eussent donné des ridicules à tout autre, mais jusqu'à soixante-cinq ans qu'il avait maintenant, c'était lui qui donnait des ridicules, et n'en prenait pas. [Se] promenant sur le boulevard, son laquais lui donnait un manteau pour passer devant la rue de la Chaussée-d'Antin. Il changeait d'habit cinq ou six fois par jour au moins, suivant le vent qui soufflait, et avait pour cela des appartements dans tous les quartiers de Paris. Son esprit avait du naturel, de la verve, de l'indiscrétion aimable, plutôt que des vues fort élevées. Il s'oubliait quelquefois et avait besoin de s'observer pour ne pas tomber dans les genres imprudents ou indécents.

« Si vous n'aviez pas fait fortune dans le commerce de l'argent, lui disait sa femme qui l'adorait, vous n'eussiez pu réussir dans aucune autre carrière. Vous racontez une anecdote innocemment, et vous ne voyez pas qu'elle blesse mortellement deux ou trois prétentions.

— J'ai paré à ce désavantage : tout homme

solvable est toujours sûr de trouver dans ma caisse mille francs offerts de bonne grâce. Enfin, depuis dix ans on ne me discute plus, on m'accepte. »

M. Leuwen ne disait jamais la vérité qu'à sa femme, mais aussi il la lui disait toute ; elle était pour lui comme une seconde mémoire à laquelle il croyait plus qu'à la sienne propre. D'abord, il avait voulu s'imposer quelque réserve quand son fils était en tiers, mais cette réserve était incommode et gâtait l'entretien (Mme Leuwen aimait à ne pas se priver de la présence de son fils) ; il le jugeait fort discret, il avait fini par tout dire devant lui.

L'intérieur de ce vieillard, dont les mots méchants faisaient tant de peur, était fort gai.

À l'époque où nous sommes, on trouva pendant quelques jours qu'il était triste, agité ; il jouait fort gros jeu le soir, il se permit même de jouer à la Bourse ; Mlle Des Brins donna deux soirées dansantes dont il fit les honneurs.

Un soir, à deux heures du matin, en revenant d'une de ces soirées, il trouva son fils qui se



chauffait dans le salon, et son chagrin éclata.

« Allez pousser le verrou de cette porte. » Et comme Lucien revenait près de la cheminée : « Savez-vous un ridicule affreux dans lequel je suis tombé ? dit M. Leuwen avec humeur.

– Et lequel, mon père ? Je ne m'en serais jamais douté.

– Je vous aime, et par conséquent, vous me rendez malheureux ; car la première des duperies, c'est d'aimer, ajouta-t-il en s'animant de plus en plus et prenant un ton sérieux que son fils ne lui avait jamais vu. Dans ma longue carrière je n'ai connu qu'une exception, mais aussi elle est unique. J'aime votre mère, elle est nécessaire à ma vie, et elle ne m'a jamais donné un grain de malheur. Au lieu de vous regarder comme mon rival dans son cœur, je me suis avisé de vous aimer, c'est un ridicule dans lequel je m'étais bien promis de ne jamais tomber, et *vous m'empêchez de dormir.* »

À ce mot, Lucien devint tout à fait sérieux. Son père n'exagérait jamais, et il comprit qu'il allait avoir affaire à un accès de colère réel.

M. Leuwen était d'autant plus irrité qu'il parlait à son fils après s'être promis quinze jours durant de ne pas lui dire un mot de ce qui le tourmentait.

Tout à coup, M. Leuwen quitta son fils.

« Daignez m'attendre », lui dit-il avec amertume.

Il revint bientôt après avec un petit portefeuille de cuir de Russie.

« Il y a là 12 000 francs, et si vous ne les prenez pas, je crois que nous nous brouillerons.

– Le sujet de la querelle serait neuf, dit Lucien en souriant. Les rôles sont renversés, et...

– Oui, ce n'est pas mal. Voilà du petit esprit. Mais, en un mot comme en mille, il faut que vous preniez une grande passion pour Mlle Gosselin. Et n'allez pas lui donner votre argent, et puis vous sauver à cheval dans les bois de Meudon ou au diable, comme c'est votre noble habitude. Il s'agit de passer vos soirées avec elle, de lui donner tous vos moments, il s'agit d'en être fou.

– Fou de Mlle Gosselin !

– Le diable t’emporte ! Fou de Mlle Gosselin ou d’une autre, que m’importe ! Il faut que le public sache que tu as une maîtresse.

– Et, mon père, la raison de cet ordre si sévère ?

– Tu la sais fort bien. Et voilà que tu deviens de mauvaise foi en parlant avec ton père, et traitant de tes intérêts encore ! Que le diable t’emporte, et qu’après t’avoir emporté il ne te rapporte jamais ! Je suis sûr que si je passe deux mois sans te voir, je ne penserai plus à toi. Que n’es-tu resté à ton Nancy ! Cela t’allait fort bien, tu aurais été le digne héros de deux ou trois bégueules morales. »

Lucien devint pourpre.

« Mais dans la position que je t’ai faite, ton fichu air sérieux, et même triste, si admiré en province, où il est l’exagération de la mode, n’est propre qu’à te donner le ridicule abominable de n’être au fond qu’un fichu saint-simonien.

– Mais je ne suis point saint-simonien ! Je crois vous l’avoir prouvé.

– Eh ! sois-le, saint-simonien, sois encore mille fois plus sot, mais ne le parais pas !

– Mon père, je serai plus parlant, plus gai, je passerai deux heures à l'Opéra au lieu d'une.

– Est-ce qu'on change de caractère ? Est-ce que tu seras jamais folâtre et léger ? Or, toute ta vie, si je n'y mets ordre d'ici à quinze jours, ton sérieux passera non pour l'enseigne du bon sens, pour une mauvaise conséquence d'une bonne chose, mais pour tout ce qu'il y a de plus antipathique à la bonne compagnie. Or, quand ici l'on s'est mis à dos la bonne compagnie, il faut accoutumer son amour-propre à recevoir dix coups d'épingle par jour, auquel cas la ressource la plus douce qui reste, c'est de se brûler la cervelle ou, si l'on n'en a pas le courage, d'aller se jeter à la Trappe. Voilà où tu en étais il y a deux mois, moi me tuant de faire comprendre que tu me ruinais en folies de jeune homme. Et en ce bel état, avec ce fichu bon sens sur la figure, tu vas te faire un ennemi du comte de Beausobre, un renard qui ne te pardonnera de la vie, car si tu parviens à faire quelque figure dans le monde et

que tu t'avises de parler, tôt ou tard tu peux l'obliger à se couper la gorge avec toi, ce qu'il n'aime pas. Sans t'en douter, malgré tout ton fichu bon sens, que le ciel confonde, tu as à tes trousses huit ou dix hommes d'esprit fort bien disants, fort moraux, fort bien reçus dans le monde, et de plus espions du ministère des Affaires étrangères. Prétendras-tu les tuer en duel ? Et si tu es tué, que devient ta mère, car le diable m'emporte si je pense à toi deux mois après que je ne te verrai plus ! Et pour toi, depuis trois mois je cours les chances de prendre un accès de goutte qui peut fort bien m'emporter. Je passe ma vie à cette Bourse qui est plus humide que jamais depuis qu'on y a mis des poêles. Pour toi, je me refuse le plaisir de jouer ma fortune à quitte ou double, ce qui m'amuserait. Ainsi, tout résolument, veux-tu prendre une grande passion pour Mlle Gosselin ?

– Ainsi, vous déclarez la guerre aux pauvres petits quarts d'heure de liberté que je puis encore avoir. Sans reproche, vous m'avez pris tous mes moments, il n'est pas de pauvre diable d'ambitieux qui travaille autant que moi, car je

compte pour travail, et le plus pénible, les séances à l'Opéra et dans les salons, où l'on ne me verrait pas une fois en quinze jours si je suivais mon inclination. Ernest a l'ambition du fauteuil académique, ce petit coquin de Desbacs veut devenir conseiller d'État, cela les soutient ; moi, je n'ai aucune passion dans tout cela que le désir de vous prouver ma reconnaissance. Ce qui est le bonheur pour moi, ou du moins ce que je crois tel, c'est de vivre en Europe et en Amérique avec six ou huit mille livres de rente, changeant de ville, ou m'arrêtant un mois ou une année selon que je me trouverais bien. Le charlatanisme, indispensable à Paris, me paraît ridicule, et cependant j'ai de l'humeur quand je le vois réussir. Même riche, il faut ici être comédien et continuellement sur la brèche, ou l'on accroche des ridicules. Or, moi, je ne demande point le bonheur à l'opinion que les autres peuvent avoir de moi ; le mien serait de venir à Paris six semaines tous les ans pour voir ce qu'il y aurait de nouveau en tableaux, drames, inventions, jolies danseuses. Avec cette vie, le monde m'oublierait, je serais ici, à Paris, comme un

Russe ou un Anglais. Au lieu de me faire l'amant heureux de Mlle Gosselin, ne pourrais-je pas faire un voyage de six mois où vous voudrez, au Kamschatka par exemple, à Canton, dans l'Amérique du sud ?

– En revenant, au bout de six mois, tu trouverais ta réputation complètement perdue, et tes vices odieux seraient établis sur des faits incontestables et parfaitement oubliés. C'est ce qu'il y a de pis pour une réputation, la calomnie est bien heureuse quand on la fuit. Il faut ensuite ramener l'attention du public, et redonner l'inflammation à la blessure pour la guérir. M'entends-tu ?

– Que trop, hélas ! Je vois que vous ne voulez pas de six mois de voyage ou de six mois de prison en échange de Mlle Gosselin.

– Ah ! tu parais devenir raisonnable, le ciel en soit loué ! Mais comprends donc que je ne suis pas baroque. Raisonçons ensemble. M. de Beausobre dispose de vingt, de trente, peut-être de quarante espions diplomatiques appartenant à la bonne compagnie, et plusieurs à la très haute

société ; il a des espions volontaires, tels que de Perte qui a quarante mille livres de rente. Mme la princesse de Vaudémont était à ses ordres. Ces gens ne manquent pas de tact, la plupart ont servi sous dix ou douze ministres, la personne qu'ils étudient de plus près, avec le plus de soin, c'est leur ministre. Je les ai surpris jadis ayant des conférences entre eux à ce sujet. Même, j'ai été consulté par deux ou trois qui m'ont des obligations d'argent. Quatre ou cinq, M. le comte N..., par exemple, que tu vois chez moi, quand ils peuvent écumer une nouvelle, veulent jouer à la rente, et n'ont pas toujours ce qu'il faut pour couvrir la différence. Je leur rends service, par-ci par-là, pour de petites sommes. Enfin, pour te dire tout, j'ai obtenu l'aveu, il y a quinze jours, que le Beausobre a une colère *mue* contre toi. Il passe pour n'avoir du cœur que lorsqu'il y a un grand cordon à gagner. Peut-être rougit-il de s'être trouvé faible en ta présence. Le pourquoi de sa haine, je l'ignore, mais il te fait l'honneur de te haïr.

« Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'on a organisé la mise en circulation d'une calomnie



qui tend à te faire passer pour un saint-simonien retenu à grand-peine dans le monde par ton amitié pour moi. Après moi, tu arboreras le saint-simonisme, ou te feras chef de quelque nouvelle religion.

« Je ne répondrais pas, même si la colère de Beausobre lui dure, que quelqu'un de ses espions ne le servît comme on servit Edouard III contre Beckett. Plusieurs de ces messieurs, malgré leur brillant cabriolet, ont souvent le besoin le plus pressant d'une gratification de cinquante louis et seraient trop heureux d'accrocher cette somme au moyen d'un duel. C'est à cause de cette partie de mon discours que j'ai la faiblesse de te parler. Tu me fais faire, coquin, ce qui ne m'est pas arrivé depuis quinze ans : manquer à la parole que je me suis donnée à moi-même. C'est à cause de la gratification de cent louis, gagnée si l'on t'envoie *ad patres*, que je n'ai pas pu te parler devant ta mère. Si elle te perd, elle meurt, et j'aurais beau faire des folies, rien ne pourrait me consoler de sa perte ; et (ajouta-t-il avec emphase) nous serions une famille effacée du monde.

– Je tremble que vous ne vous moquiez de moi, dit Lucien d’une voix qui semblait s’éteindre à chaque mot. Quand vous me faites une épigramme, elle me semble si bonne que je me la répète pendant huit jours contre moi-même, et le Méphistophélès que j’ai en moi triomphe de la partie agissante. Ne me plaisantez pas sur une chose que vous savez sans doute, mais que je n’ai jamais avouée à âme qui vive.

– Diable ! c’est du neuf, en ce cas. Je ne t’en parlerai jamais.

– Je tiens, ajouta Lucien d’une voix brève et rapide et en regardant le parquet, à être fidèle à une maîtresse que je n’ai jamais eue. Le moral entre pour si peu dans mes relations avec Mlle Raimonde, qu’elle ne me donne presque pas de remords ; mais cependant... (vous aller vous moquer de moi) elle m’en donne souvent... quand je la trouve gentille. Mais quand je ne lui fais pas la cour..., je suis trop sombre, et il me vient des idées de suicide, car rien ne m’amuse... Répondre à votre tendresse est seulement un devoir moins pénible que les autres. Je n’ai trouvé de

distraktion complète qu'auprès du lit de ce malheureux Kortis..., et encore à quel prix ! Je côtoyais l'infamie... Mais vous vous moquerez de moi, dit Lucien en osant relever les yeux à la dérobée.

– Pas du tout ! Heureux qui a une passion, fût-ce d'être amoureux d'un diamant, comme cet Espagnol dont Tallemant des Réaux nous conte l'histoire. La vieillesse n'est autre chose que la privation de folie, l'absence d'illusion et de passion. Je place l'absence des folies bien avant la diminution de la force physique. Je voudrais être amoureux, fût-ce de la plus laide cuisinière de Paris, et qu'elle répondît à ma flamme. Je dirais comme saint Augustin : *Credo quia absurdum*. Plus ta passion serait absurde, plus je l'envierais.

– De grâce, ne faites jamais d'allusion indirecte, et de moi seul comprise, à ce grain de folie.

– *Jamais !* » dit M. Leuwen ; et sa physionomie prit un caractère de solennité que Lucien ne lui avait jamais vu. C'est que M.

Leuwen n'était jamais absolument sérieux ; quand il n'avait personne de qui se moquer, il se moquait de soi-même, souvent sans que Mme Leuwen même s'en aperçût. Ce changement de physionomie plut à notre héros, et encouragea sa faiblesse.

« Eh bien, reprit-il d'une voix plus assurée, si je fais la cour à Mlle Gosselin ou à toute autre demoiselle célèbre, tôt ou tard je serai obligé d'être heureux, et c'est ce qui me fait horreur. Ne vous serait-il pas égal que je prisse une femme honnête ? »

Ici, M. Leuwen éclata de rire.

« Ne... te... fâche pas, dit-il en étouffant. Je suis fidèle... à notre traité, ce n'est pas de la partie réservée... que je ris... Et où diable... prendrais-tu ta femme honnête ?... Ah ! mon Dieu ! (et il riait aux larmes) et quand enfin un beau jour... ta femme honnête confessera sa sensibilité à ta passion, quand enfin sonnera l'heure du berger..., que feras le berger ?

– Il lui reprochera gravement qu'elle manque à la vertu, dit Lucien d'un grand sang-froid. Cela

ne sera-t-il pas bien digne de ce siècle moral ?

– Pour que la plaisanterie fût bonne, il faudrait choisir cette maîtresse dans le faubourg Saint-Germain.

– Mais vous n’êtes pas duc, mais je ne sais pas avoir de l’esprit et de la gaieté en ménageant trois ou quatre préjugés saugrenus dont nous rions même dans nos salons du juste-milieu, si stupides d’ailleurs. »

Tout en parlant, Lucien vint à songer à quoi il s’engageait insensiblement ; il tourna à la tristesse sur-le-champ, et dit malgré lui :

« Quoi ! mon père, une grande passion ! Avec ses assiduités, sa constance, son occupation de tous les moments ?

– Précisément.

– *Pater meus, transeat a me calix iste !*

– Mais tu vois mes raisons.

*Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.*

*Cinne, V, sc. I.*

« J'en conviens, la plaisanterie serait meilleure avec une vertu à haute piété et à privilèges, mais tu n'es pas ce qu'il faut, et d'ailleurs le pouvoir, qui est une bonne chose, se retire de ces gens-là et vient chez nous. Eh bien ! parmi nous autres, nouvelle noblesse, gagnée en écrasant ou escamotant la révolution de Juillet...

– Ah ! je vois où vous voulez en venir !

– Eh bien ! dit M. Leuwen, du ton de la plus parfaite bonne foi, où veux-tu trouver mieux ? N'est-ce pas une vertu d'après celles du faubourg Saint-Germain ?

– Comme Dangeau n'était pas un grand seigneur, mais *d'après* un grand seigneur. Ah ! Elle est trop ridicule à mes yeux ; jamais je ne pourrai m'accoutumer à avoir une grande passion pour Mme Grandet. Dieu ! Quel flux de paroles ! Quelles prétentions !

– Chez Mlle Gosselin, tu auras des gens désagréables à force de mauvais ton. D'ailleurs, plus elle est différente de ce que l'on a aimé,

moins il y a d'infidélité. »

M. Leuwen alla se promener à l'autre bout du salon. Il se reprochait cette allusion.

« J'ai manqué au traité, cela est mal, fort mal. Quoi ! même avec mon fils, ne puis-je pas me permettre de penser tout haut ?

« Mon ami, ma dernière phrase ne vaut rien, et je parlerai mieux à l'avenir. Mais voilà trois heures qui sonnent. Si tu fais ce sacrifice, c'est pour moi uniquement. Je ne te dirai point que, comme le prophète, tu vis dans un nuage depuis plusieurs mois, qu'au sortir de la nuée tu seras étonné du nouvel aspect de toutes choses... Tu en croiras toujours plus tes sensations que mes récits. Ainsi, ce que mon amitié ose te demander, c'est le sacrifice de six mois de ta vie ; il n'y aura de très amer que le premier, ensuite tu prendras de certaines habitudes dans ce salon où vont quelques hommes passables, si toutefois tu n'es pas expulsé par la vertu terrible de Mme Grandet, auquel cas nous chercherions une autre vertu. Te sens-tu le courage de signer un engagement de six mois ? »

Lucien se promenait dans le salon et ne répondait pas.

« Si tu dois signer le traité, signons-le tout de suite, et tu me donneras une bonne nuit, car (en souriant) depuis quinze jours, à cause de vos beaux yeux je ne dors plus. »

Lucien s'arrêta, le regarda, et se jeta dans ses bras. M. Leuwen père fut très sensible à cette embrassade : il avait soixante-cinq ans !

Lucien lui dit, pendant qu'il était dans ses bras :

« Ce sera le dernier sacrifice que vous me demanderez ?

– Oui, mon ami, je te le promets. Tu fais mon bonheur. Adieu ! »

Leuwen resta debout dans le salon, profondément pensif. L'émotion si vraie d'un homme si insensible, ce mot si touchant : *tu fais mon bonheur*, retentissaient dans son cœur.

Mais d'un autre côté faire la cour à Mme Grandet lui semblait une chose horrible, une



hydre de dégoût, d'ennui et de malheur.

« Devoir renoncer, se disait-il, à tout ce qu'il y a de plus beau, de plus touchant, de plus sublime au monde n'était donc pas assez pour mon triste sort ; il faut que je passe ma vie avec quelque chose de bas et de plat, avec une affectation de tous les moments qui représente exactement tout ce qu'il y a de plat, de grossier, de haïssable dans le train du monde actuel ! Ah ! ma destinée est intolérable !

« Voyons ce que dit la raison, se dit-il tout à coup. Quand je n'aurais pour mon père aucun des sentiments que je lui dois, en stricte justice je dois lui obéir ; car enfin, le mot d'Ernest s'est trouvé vrai ; je me suis trouvé incapable de gagner quatre-vingt-quinze francs par mois. Si mon père ne me donnait pas ce qu'il faut pour vivre à Paris, ce que je devrais faire pour gagner de quoi vivre ne serait-il pas plus pénible que de faire la cour à Mme Grandet ? Non, mille fois non. À quoi bon se tromper soi-même ?

« Dans ce salon, je puis penser, je puis rencontrer des ridicules curieux, des hommes

célèbres. Cloué dans le comptoir de quelque négociant d'Amsterdam ou de Londres correspondant de la maison, ma pensée devrait être constamment enchaînée à ce que j'écris, sous peine de commettre des erreurs. J'aimerais bien mieux reprendre ma vie de garnison : la manœuvre le matin, le soir la vie de billard. Avec une pension de cent louis je vivrais fort bien. Mais encore, qui me donnerait ces cent louis ? Ma mère. Mais si elle ne les avait pas, pourrais-je vivre avec ce que produirait la vente de mon mobilier actuel et les quatre-vingt-quinze francs par mois ? »

Lucien prolongea longtemps l'examen qui devait amener la réponse à cette question, afin de ne pas passer à cet autre examen, bien autrement terrible :

« Comment ferai-je dans la journée de demain pour marquer à Mme Grandet que je l'adore ? »

Ce mot le jeta peu à peu dans un souvenir profond et tendre de Mme de Chasteller. Il y trouva tant de charme, qu'il finit par se dire :

« À demain les affaires. »

Ce demain-là n'était qu'une façon de parler, car quand il éteignit sa bougie les tristes bruits d'une matinée d'hiver remplissaient déjà la rue.

Il eut ce jour-là beaucoup de travail au bureau de la rue de Grenelle et à la Bourse. Jusqu'à deux heures, il examina les articles d'un grand règlement sur les gardes nationales, dont il fallait rendre le service de plus en plus ennuyeux, car règne-t-on avec une garde nationale ? Depuis plusieurs jours, le ministre avait pris l'habitude de renvoyer à l'examen consciencieux de Leuwen les rapports de ses chefs de division, dont l'examen exigeait plutôt du bon sens et de la probité qu'une profonde connaissance des 44 000 lois, arrêtés et circulaires qui régissent le ministère de l'Intérieur. Le ministre avait donné à ces rapports de Lucien le nom de *sommaires succincts* ; ces sommaires succincts avaient souvent dix ou quinze pages. Lucien était très occupé de ses affaires de télégraphe et, ayant été obligé de laisser en retard plusieurs sommaires succincts, le ministre l'autorisa à prendre deux commis et lui fit le sacrifice de la moitié de son arrière-cabinet. Mais dans cette position

indispensable, le commis futur ne serait séparé des plus grandes affaires que par une cloison, à la vérité garnie de matelas en sourdine. La difficulté était de trouver des gens discrets et incapables par honneur de fournir des articles, même anonymes, à cet abhorré *National*.

Lucien, après avoir inutilement cherché dans les bureaux, se souvint d'un ancien élève de l'École polytechnique, garçon fort silencieux, taciturne, qui avait voulu être fabricant et qui, parce qu'il avait les connaissances supérieures, avait cru avoir les inférieures. Ce commis, nommé Coffe, l'homme le plus taciturne de l'École, coûta quatre-vingts louis au ministère, car Lucien le découvrit à Sainte-Pélagie, dont on ne put le tirer qu'en donnant un acompte aux créanciers ; mais il s'engagea à travailler pour dix et, qui plus est, on put parler devant lui en toute sûreté. Ce secours permit à Leuwen de s'absenter quelquefois un quart d'heure du bureau.

[Coffe] était un petit homme nerveux, maigre, alerte, actif, presque tout à fait chauve. Il n'avait que vingt-cinq ans et en paraissait trente-six.

Homme parfaitement pauvre et également honnête, le mécontentement était peint sur cette figure, qui ne s'éclaircissait que lorsqu'il agissait avec vigueur. Coffe était renommé à l'École pour son silence presque parfait ; mais ses petits yeux gris toujours en mouvement parlaient malgré lui. Dans son mépris pour le siècle actuel, Coffe pensait qu'aucune affaire ne valait la peine qu'on s'en mêlât. L'injustice et l'absurdité lui donnaient de l'honneur malgré lui, et ensuite il avait de l'humeur d'en avoir et de prendre intérêt pour cette masse absurde et coquine qui forme l'immense majorité des hommes. La fortune à peu près unique de Coffe était son grade à l'École polytechnique ; une fois chassé, il fit argent de tout, et forma un petit capital de 3000 francs, avec lequel il entreprit un petit commerce. Ruiné par une banqueroute, il fut mis à Sainte-Pélagie où il eût passé cinq ans pour retrouver la misère à sa rentrée dans le monde, si l'on ne fût venu à son secours. Il avait le projet, si jamais il pouvait réunir 400 francs de rente, d'aller vivre dans une solitude, en Province.

Huit jours après, le comte de Vaize reçut cinq

ou six dénonciations anonymes contre M. Coffe ; mais dès sa sortie de Sainte-Pélagie, Lucien l'avait mis, à son insu, sous la surveillance de M. Crapart, le chef de la police du ministère. Il fut prouvé que M. Coffe n'avait aucune relation avec les journaux libéraux ; quant à ses rapports prétendus avec le comité gouvernemental de Henri V, le ministre en rit avec Coffe lui-même.

« Accrochez-leur quelques louis, cela m'est tout à fait égal », dit-il à ce commis, qui se trouva fort choqué du propos car par hasard c'était un honnête homme.

Le ministre répondit aux exclamations de Coffe :

« Je vois ce que c'est, vous voulez quelque marque de faveur qui fasse cesser les lettres anonymes des surnuméraires jaloux du poste que M. Leuwen vous a donné. Eh bien ! dit-il à ce dernier, faites-lui une autorisation. Que je signerai, pour qu'il puisse faire copier *d'urgence* dans tous les bureaux les pièces dont il faudra les doubles au secrétariat particulier. »

À ce moment, le ministre fut interrompu par

l'annonce d'une dépêche télégraphique d'Espagne. Cette dépêche enleva bien vite Leuwen aux idées d'arrangement intérieur pour le jeter dans un cabriolet roulant rapidement vers le comptoir de son père et de là à la Bourse. Comme à l'ordinaire, il se garda bien d'y entrer, mais attendait des nouvelles de ses agents en lisant les brochures nouvelles chez un libraire voisin.

Tout à coup, il rencontra trois domestiques de son père qui le cherchaient partout pour lui remettre un billet de deux lignes :

« Courez à la Bourse, entrez-y vous-même, arrêtez toute l'opération, coupez net. Faites revendre, même à perte, et, cela fait, venez bien vite me trouver. »

Cet ordre l'étonna beaucoup ; il courut l'exécuter. Il y eut assez de peine, et enfin put courir chez son père.

« Eh bien ! as-tu défait cette affaire ?

– Tout à fait. Mais pourquoi la défaire ? Elle me semble admirable.

– C'est de bien loin la plus belle dont nous

nous soyons occupés. Il y avait là trois cent mille francs à réaliser.

– Et pourquoi donc s'en retirer ? dit Lucien avec anxiété.

– Ma foi, je ne le sais pas, dit M. Leuwen d'un air sournois. Tu le sauras de ton ministre si tu sais l'interroger. Cours le rassurer : il est fou d'inquiétude. »

L'air de M. Leuwen ne fit qu'augmenter la curiosité de Lucien. Il courut au ministère et trouva M. de Vaize qui l'attendait enfermé à double tour dans sa chambre à coucher qu'il arpentait, tourmenté par une profonde agitation.

« Voilà bien le plus timide des hommes, se dit Lucien.

– Eh bien ! mon ami ? Êtes-vous parvenu à tout couper ?

– Tout absolument, à dix mille francs près que j'avais fait acheter par Rouillon, que je n'ai plus retrouvé.

– Ah ! cher ami, je sacrifierais le billet de cinq cents francs, je sacrifierais même le billet de



mille pour ravoir cette bribe et ne pas paraître avoir fait la moindre affaire sur cette damnée dépêche. Voulez-vous aller retirer ces dix mille francs ? »

L'air du ministre disait : « Partez ! »

« Je ne saurai rien, se dit Lucien, si je n'arrache le fin mot dans ce moment où il est hors de lui. »

« En vérité, je ne saurais où aller, reprit Lucien de l'air d'un homme qui n'a pas envie de remonter en cabriolet. M. Rouillon dîne en ville, je pourrai tout au plus dans deux heures passer chez lui, et ensuite aller explorer les environs de Torton. Mais Votre Excellence veut-elle me dire le pourquoi de toute cette peine que je me suis donnée et qui va engloutir toute ma soirée ?

— Je devrais ne vous rien dire, dit Son Excellence en prenant l'air fort inquiet, mais il y a longtemps que je ne doute pas de votre prudence. *On* se réserve cette affaire ; et encore, ajouta-t-il d'un air de terreur, c'est par miracle que je l'ai su, par un de ces cas fortuits admirables. À propos, il faut que demain vous

soyez assez complaisant pour acheter une jolie montre de femme... »

Le ministre alla à son bureau, où il prit deux mille francs.

« Voici deux mille francs, faites bien les choses, allez jusqu'à trois mille francs au besoin, s'il le faut. Peut-on pour cela avoir quelque chose de présentable ?

– Je le crois.

– Eh bien ! il faudra faire remettre cette jolie montre de femme avec une chaîne d'or, et cela par une main sûre, et avec un volume des romans de Balzac portant un chiffre impair, 3, 1, 5, à Mme Lavernaye, rue Sainte-Anne, n° 90. Actuellement que vous savez tout, mon ami, encore un acte de complaisance. Ne laissez pas les choses faites à demi, raccrochez-moi ces dix mille francs, et qu'il ne soit pas dit, ou du moins qu'on ne puisse pas prouver à qui de droit que j'ai fait, moi ou les miens, la moindre affaire sur cette dépêche.

– Votre Excellence ne doit avoir aucune

inquiétude à ce sujet, cela vaut fait », dit Lucien en prenant congé avec tout le respect possible.

Il n'eut aucune peine à trouver M. Rouillon, qui dînait tranquillement à son troisième étage avec sa femme et ses enfants. Et moyennant l'assurance de payer la différence à la revente, le soir même, au café Tortoni, ce qui pouvait être un objet de cinquante ou cent francs, toute trace de l'opération fut anéantie, ce dont il prévint le ministre par un mot.

Lucien n'arriva chez son père qu'à la fin du dîner. Il était tout joyeux en venant de la place des Victoires, où logeait M. Rouillon, à la rue de Londres. La corvée du soir, dans le salon de Mme Grandet, ne lui semblait plus qu'une chose fort simple. Tant il est vrai que les caractères qui ont leur imagination pour ennemie doivent agir beaucoup avant les choses pénibles, et non y réfléchir.

« Je vais parler *ab hoc et ab hac*, se disait Lucien, et dire tout ce qui me viendra à la tête, bon, mauvais ou pire. Je suppose que c'est ainsi qu'on est brillant aux yeux de Mme Grandet,

cette sublime personne. Car il faut être brillant avant que d'être tendre, et l'on méprise le cadeau si l'objet offert n'est pas de grand prix. »

## Chapitre XLVIII

« Maman, pardonnez-moi toutes les choses communes que je vais dire avec emphase », dit Lucien à sa mère en la quittant sur les neuf heures.

En entrant à l'hôtel Grandet, Lucien examinait curieusement ce portier, cette cour, cet escalier au milieu desquels il allait manœuvrer. Tout était magnifique, cher, mais trop neuf. Dans l'antichambre, un paravent de velours bleu garni de ses clous d'or et un peu usé eût dit aux passants : « Ce n'est pas d'hier seulement que nous sommes riches... » mais un Grandet pense à faire une spéculation sur les paravents, et non à ce qu'ils disent aux passants dans une antichambre.

Lucien trouva Mme Grandet en petit comité, il y avait sept à huit personnes dans l'élégante rotonde où elle recevait à cette heure. Il était de

bonne heure, trop tôt pour venir chez Mme Grandet. Lucien le savait bien, mais il voulait faire acte d'un *cœur bien épris*. Elle examinait, avec des bougies que l'on plaçait successivement sur tous les points, un buste de Cléopâtre de Tenerani que l'ambassadeur du roi à Rome venait de lui envoyer. L'expression de la reine d'Égypte était simple et noble. Toutes ces figures faisaient des phrases et l'admiraient.

« Elle illumine leur air commun, se dit Leuwen. Toutes ces grosses mines à cheveux grisonnants ont l'air de dire : Oh ! quels bons appointements j'ai ! »

Un député du centre complaisant, attaché à la maison, proposa une poule au billard. Lucien reconnut la grosse voix qui, à la Chambre, est chargée de rire quand, par hasard, on fait quelque proposition généreuse.

Mme Grandet sonna avec empressement pour faire allumer le billard. Tout semblait à Lucien avoir une physionomie nouvelle.

« Il est bon à quelque chose, pensa-t-il, d'avoir des projets, quelque ridicules qu'ils soient. Elle a

une taille charmante, et le jeu de billard donne cent occasions de se placer dans les poses les plus gracieuses. Il est étonnant que les convenances religieuses du faubourg Saint-Germain ne se soient pas encore avisées de proscrire ce jeu ! »

Au billard, Lucien commença à parler, et ne cessa presque pas. Sa gaieté augmentait à mesure que le succès de ses propos communs et lourds venait chasser l'image de l'embarras que devait lui causer l'ordre de faire la cour à Mme Grandet.

D'abord, ses propos furent trop communs ; il se donnait le plaisir de se moquer lui-même de ce qu'il disait : c'était de l'esprit d'arrière-boutique, des anecdotes imprimées partout, des nouvelles de journaux, etc., etc.

« Elle a des ridicules, pensa-t-il, mais cependant elle est accoutumée à un certain taux d'esprit. Il faut des anecdotes ici, mais moins usées, des considérations lourdes sur des sujets délicats, sur la tendresse de Racine comparée à celle de Virgile, sur les contes italiens où Shakespeare a pris le sujet de ses pièces ; il ne faut jamais de mots vifs et rapides, ils passeraient

inaperçus. Il n'en est peut-être pas de même des regards, surtout quand on est bien amoureux. » Et il considéra avec une admiration assez peu dissimulée les charmantes poses dans lesquelles se plaçait Mme Grandet.

« Grand Dieu ! qu'eût dit Mme de Chasteller si elle eût surpris un de ces regards !

*Mais il faut l'oublier pour être heureux ici,*

se dit Leuwen. Et il éloigna cette idée fatale, mais pas assez vite pour que son regard n'eût pas l'air fort ému.

Mme Grandet le regardait elle-même d'une façon assez singulière, point tendre il est vrai, mais assez étonnée ; elle se rappelait vivement tout ce que Mme de Thémynes lui avait appris, quelques jours auparavant, de la passion que Lucien avait pour elle. Elle s'étonnait d'avoir trouvé si ridicules les idées réveillées par le récit de Mme de Thémynes.

« Réellement, il est présentable, se disait-elle,



il a beaucoup de distinction. »

À la poule, le hasard avait donné à Lucien la bille numéro 6. Un grand jeune homme silencieux, apparemment adorateur muet de la maîtresse de la maison, eut le 5, et Mme Grandet le numéro 4. Leuwen essaya de tuer le 5, réussit, et se trouva par là chargé de jouer sur Mme Grandet et de la faire perdre, ce dont il s'acquitta avec assez de grâce. Il tentait toujours les coups les plus difficiles, et avait le malheur de ne jamais *faire* la bille de Mme Grandet et de la placer presque toujours dans une position avantageuse. Mme Grandet était heureuse.

« La chance de gagner une poule de vingt francs, se dit Lucien, donnerait-elle de l'émotion à cette âme de femme de chambre hôte d'un si beau corps ? La poule va finir, voyons si ma conjecture est fondée ? »

Lucien se laissa tuer ; alors, ce fut au numéro 7 à jouer sur Mme Grandet. Ce numéro était tenu par un préfet en congé, grand hâbleur et porteur de toutes les prétentions, même de celle de bien jouer au billard. Ce fat montrait une exaltation de

mauvais goût à parler des coups qu'il allait faire, à menacer Mme Grandet de faire sa bille ou de la mal placer.

Mme Grandet, voyant son sort tellement changé par la *mort* de Leuwen, prit de l'humeur, les coins de sa bouche si fraîche se serrèrent entre ses dents.

« Ah ! voilà sa manière d'être piquée ! » se dit Lucien.

Au troisième mauvais coup que lui donnait le préfet impitoyable Mme Grandet regarda Lucien avec l'expression du regret, à quoi Lucien osa répondre en regardant avec l'expression du désir les jolies poses auxquelles Mme Grandet s'abandonnait au milieu de sa douleur de perdre. Lucien, tout mort qu'il était, se donnait beaucoup de mouvement autour du billard et suivait les billes de Mme Grandet avec l'anxiété du plus vif intérêt. Il prit son parti avec une vivacité affectée et assez plaisante dans une chicane mal fondée qu'elle fit au préfet hâbleur qui était resté *seul* avec elle et prétendait gagner.

Bientôt Mme Grandet perdit la poule, mais

Lucien avait fait de tels progrès dans son esprit qu'elle jugea à propos de lui adresser une petite dissertation géométrique et profonde sur les angles que forment les billes d'ivoire en frappant les bandes du billard. Lucien fit des objections.

« Ah ! vous êtes élève de l'École polytechnique, mais vous êtes un élève chassé, et sans doute vous n'êtes pas très fort en géométrie. »

Lucien invoqua des expériences ; on mesura des distances sur le billard ; Mme Grandet eut l'occasion d'étaler de charmants petits mots de surprise et de jolis éclats de voix. Une fois, Lucien se dit :

« Voici tout ce que j'aurais pu demander à Mlle Gosselin. »

De ce moment, il fut vraiment bien, Mme Grandet ne quitta les expériences que pour lui offrir de faire une partie de billard avec elle. Il était piquant pour elle-même, parce qu'il l'étonnait. « Je n'en reviens pas, se disait-elle. Grand Dieu ! comme la timidité donne la physionomie d'un sot à l'homme le plus

aimable ! »

Sur les dix heures, il vint assez de monde. On avait l'usage de présenter à Mme Grandet la plupart des personnages un peu marquants qui passaient à Paris. Il ne manquait à sa collection que les artistes tout à fait crottés ou les grands seigneurs tout à fait de la première volée. Aussi la présence à Paris de ceux-ci, annoncée par les journaux, lui donnait-elle de l'humeur et quelquefois elle se permettait contre eux des propos semi-républicains qui désolaient son mari. Ce mari tout bouffi de la faveur du roi de son choix, arriva avec un ministre sur les dix heures et demie. Bientôt survint un second ministre, et sur ses pas les trois ou quatre députés les plus influents dans la Chambre. Cinq ou six savants qui se trouvaient là se mirent à faire bassement la cour aux ministres, et même aux députés. Ils eurent bientôt pour rivaux deux ou trois littérateurs célèbres un peu moins plats dans la forme et peut-être plus esclaves au fond, mais cachant leur bassesse sous des formes de parfaite urbanité. Ils débitaient d'une voix périodique et adoucie des compliments indirects et admirables

de délicatesse. Le préfet hâbleur fut terrifié de ce langage, et se tut.

« Voilà les gens dont on se moque à la maison, se dit Lucien ; ici, ils sont les admirés. »

La plupart des noms célèbres de Paris parurent successivement.

« Il ne manque ici que les hommes d'esprit qui ont la folie d'être de l'opposition. Comment peut-on estimer assez les hommes, cette matière sale, pour être de l'opposition ?... Mais au milieu de tant de célébrités mon règne va finir », pensa Leuwen.

À ce moment, Mme Grandet vint du bout du salon lui adresser la parole.

« Voilà une impertinence, se dit-il en riant. Où diable a-t-elle pris cette attention délicate ? Est-ce qu'elle doit se permettre de telles choses ? Serais-je duc sans le savoir ? »

Le député était devenu abondant dans le salon. Lucien remarqua qu'ils parlaient haut et cherchaient à faire du bruit. Ils levaient le plus possible leurs têtes grisonnantes et essayaient de

se donner des mouvements brusques. L'un posait sa belle boîte d'or sur la table où il jouait, de façon à faire tourner la tête à trois ou quatre voisins ; un autre, s'établissant sur sa chaise, la faisait se mouvoir à chaque instant sur le parquet, sans égard pour les oreilles de ses voisins.

« Leur mine, se dit Lucien, a toute l'importance du gros propriétaire qui vient de renouveler un bail avantageux. »

Celui qui se remuait avec tant de bruit sur sa chaise vint un instant après dans la salle de billard et demanda à Leuwen la *Gazette de France* qu'il lisait. Il pria pour ce petit service d'un air si bas que notre héros en fut tout attendri : cet ensemble lui rappela Nancy. Ses yeux devinrent fixes et très ouverts, toute l'expression d'urbanité de la bouche tomba. Lucien sortit de sa rêverie parce qu'on riait beaucoup à ses côtés. Un écrivain célèbre conta une anecdote fort plaisante sur l'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage d'Anacharsis* ; puis, vint une anecdote de Marmontel, ensuite une troisième sur l'abbé Delille.

« Le fond de cette gaieté est sec et triste. Ces gens d'Académie, pensa Lucien, ne vivent que sur les ridicules de leurs prédécesseurs. Ils mourront banqueroutiers envers leurs successeurs : ils sont trop timides même pour faire des sottises. Il n'y a rien ici de la joyeuse folie que je trouvais chez Mme d'Hocquincourt quand d'Antin nous mettait en train. »

Au commencement d'une quatrième anecdote sur les ridicules de Thomas, Lucien n'y put tenir et regagna le grand salon par une galerie garnie de bustes que l'on tenait moins éclairée. Dans une porte, il rencontra Mme Grandet qui lui adressa encore la parole.

« Je serais un ingrat si je ne me rapprochais pas de son groupe, au cas qu'il lui prenne envie de faire la Mme de Staël. »

Lucien n'eut pas longtemps à attendre. On avait présenté ce soir-là à Mme Grandet un jeune savant allemand à grands cheveux blonds séparés au milieu du front, et horriblement maigre. Mme Grandet lui parla des savantes découvertes faites par les Allemands : Homère n'a peut-être fait

qu'un épisode de la collection de chansons si célèbre sous son nom et dont la savante ordonnance, fruit du hasard, est si admirée par le pédant. Mme Grandet parla très bien de l'école d'Alexandrie. On faisait tout à fait cercle autour d'elle. On en vint aux antiquités chrétiennes, Mme Grandet prit un air sérieux, les coins de sa bouche s'abaissèrent.

Cet Allemand nouvellement présenté ne se mit-il pas à attaquer la messe, en parlant à une bourgeoise de la cour de Louis-Philippe ? (Ces Allemands sont les rois de l'inconvenance.)

« La messe n'était au V<sup>e</sup> siècle, disait-il, qu'une réunion où l'on rompait le pain en commun, en mémoire de Jésus-Christ. C'était une sorte de thé de gens bien pensants. Il n'entrait dans l'idée de personne que l'on fit actuellement quelque chose de sérieux, de différent le moins du monde d'une action ordinaire, et encore moins que l'on fit un miracle, le changement du pain et du vin dans le corps et le sang du Sauveur. Nous voyons peu à peu ce thé des premiers chrétiens augmenter d'importance, et la messe se former.



– Mais, grand Dieu ! où voyez-vous cela, monsieur ? disait Mme Grandet effrayée ; apparemment, dans quelques uns de vos auteurs allemands, ordinairement pourtant si amis des idées sublimes et mystérieuses, et par là si chéris de tout ce qui pense bien. Quelques-uns se seront égarés et leur langue, malheureusement si peu connue de mes légers compatriotes, les met à l’abri de toute réfutation.

– Non, madame. Les Français aussi sont fort savants, reprenait le jeune dialecticien allemand, qui apparemment, pour avoir le plaisir de faire durer les discussions, avait appris des formes très polies. Mais, madame, la littérature française est si belle, les Français ont tant de trésors, qu’ils sont comme les gens trop riches, ils ignorent leurs trésors. Toute cette histoire véritable de la messe, je l’ai trouvée dans le père Mabillon, qui vient de donner son nom à une des rues de votre brillante capitale. À la vérité, ce n’est pas dans le texte de Mabillon – le pauvre moine n’osait pas – mais dans les notes. Votre messe, madame, est une invention d’hier ; c’est comme votre Paris, qui n’existait pas au V<sup>e</sup> siècle. »

Mme Grandet avait répondu jusque-là par des phrases entrecoupées et insignifiantes, sur quoi notre Allemand, relevant ses lunettes, répondit aux phrases par des faits, et, comme on les lui contestait, par des citations. Le monstre avait une mémoire étonnante.

Mme Grandet était excessivement contrariée.

« Comme Mme de Staël, se disait-elle, eût été belle dans ce moment, au milieu d'un cercle si nombreux et si attentif ! Je vois au moins trente personnes qui nous écoutent, et moi, grand Dieu ! je vais rester sans un mot à répondre, et il est trop tard pour se fâcher. »

En comptant les auditeurs qui, après s'être moqués de l'étrange tournure de l'Allemand, commençaient à l'admirer, précisément à cause de sa dégaine étrange et de sa façon nouvelle de relever ses lunettes, les yeux de Mme Grandet rencontrèrent ceux de Lucien. Dans sa terreur, elle lui demanda presque grâce. Elle venait d'éprouver que ses regards les plus enchanteurs n'avaient aucun effet sur le jeune Allemand, qui s'écoutait parler et ne voyait rien.

Lucien vit dans ce regard suppliant un appel à sa bravoure ; il perça le cercle, vint se placer auprès du jeune dialecticien allemand.

« Mais, monsieur

.....

.....

.....

Il se trouva que cet Allemand n'avait point trop de peur des plaisanteries et de l'ironie françaises. Lucien avait un peu trop compté sur ce moyen, et enfin, comme il ne savait pas le premier mot de cette question, et ne savait pas même en quelle langue Mabillon avait écrit, il fut battu.

À une heure, Lucien quitta cette maison où l'on avait tout fait pour chercher à lui plaire. Son âme était desséchée. Les idées de l'homme, de l'anecdote du littérateur, de la discussion savante, des formes admirablement polies, lui faisaient horreur. Ce fut avec délices qu'il se permit un tête à tête d'une heure avec le souvenir de Mme

de Chasteller. Les hommes, dont il venait de voir la fleur ce soir-là, étaient faits pour le faire douter de la possibilité de l'existence d'êtres comme Mme de Chasteller. Ce fut avec délices qu'il retrouva cette image chérie, elle avait comme la grâce de la nouveauté, qui est l'unique chose peut-être qui manque au souvenir de l'amour.

Les gens de lettres, les savants, les députés qu'il venait de voir n'avaient garde de paraître dans le salon horriblement méchant de Mme Leuwen : on s'y fût moqué d'eux tout en plein. Là, tout le monde se moquait de tout le monde, tant pis pour les sots et pour les hypocrites qui n'avaient pas infiniment d'esprit. Les titres de duc, de pair de France, de colonel de la garde nationale comme l'avait éprouvé M. Grandet, n'y mettaient personne à l'abri de l'ironie la plus gaie.

« Je n'ai rien à demander à la faveur des hommes, gouvernants et gouvernés, disait quelquefois M. Leuwen dans son salon. Je ne m'adresse qu'à leur bourse, c'est à moi de leur prouver, dans mon cabinet, le matin, que leur

intérêt et le mien sont les mêmes. Hors de mon cabinet, je n'ai qu'un intérêt : me délasser et rire des sots, qu'ils soient sur le trône ou dans la crotte. Ainsi, mes amis, moquez-vous de moi, si vous pouvez. »

Toute la matinée du lendemain, Lucien travailla à tâcher d'y voir clair dans une dénonciation sur Alger, faite par un M. Gandin. Le roi avait demandé un avis motivé à M. le comte de Vaize, qui avait été d'autant flatté que cette affaire regardait le ministère de la Guerre. Il avait passé la nuit à faire un beau travail, puis avait fait appeler Lucien.

« Mon ami, critiquez-moi cela impitoyablement, avait-il dit en lui remettant son cahier fort barbouillé. Trouvez-moi des objections. J'aime mieux être critiqué en secret par mon aide de camp que par mes collègues en plein Conseil. À mesure que vous ne vous servirez plus d'une de mes pages, faites-la copier par un commis discret, n'importe l'écriture. Comme il est fâcheux que la vôtre soit si détestable ! Réellement, vous ne formez pas vos

lettres. Ne pourriez-vous pas tenter une réforme ?

– Est-ce qu'on réforme l'habitude ? Si cela se pouvait, combien de voleurs qui ont deux millions deviendraient honnêtes gens !

– Ce Gandin prétend que le général lui a fermé la bouche avec 1500 louis... Au reste, mon cher ami, j'ai besoin du mis au net de mon rapport et de votre critique avant huit heures. Je veux mettre cela dans mon portefeuille. Mais je vous demande une critique sans pitié. Si nous pouvions compter que votre père ne tirerait pas une épigramme des trésors de la casbah, je paierais au poids de l'or son avis sur cette question. »

Lucien feuilletait la minute du ministre, qui avait douze pages.

« Pour tout au monde, mon père ne lirait pas un rapport aussi long, et encore il faudra vérifier les pièces. »

Lucien trouva que cette affaire était aussi difficile, pour le moins, que l'origine de la messe. À sept heures et demie, il envoya au ministre son travail, qui était au moins aussi long que le

rapport du ministre, et le mis au net de celui-ci. Sa mère avait fait naître des accidents pour prolonger le dîner, et à son arrivée il n'était pas fini.

« Qui t'amène si tard ? dit M. Leuwen.

– Son amitié pour sa mère, répondit Mme Leuwen. Certainement il eût été plus commode pour lui d'aller au cabaret. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnaissance, dit-elle à son fils.

– Engager mon père à me donner son avis sur un petit opuscule de ma façon que j'ai là dans ma poche... »

Et l'on parla d'Alger, de casbah, de quarante-huit millions, de treize millions volés, jusqu'à neuf heures et demie.

« Et Mme Grandet ? dit M. Leuwen.

– Je l'avais tout à fait oubliée... »

## Chapitre XLIX

Leuwen était tout homme d'affaires ce jour-là ; il courut chez Mme Grandet comme il serait allé à son bureau pour une affaire en retard. Il traversa lestement la cour, l'escalier, l'antichambre, en souriant de la facilité de l'affaire dont il allait s'occuper. Il avait le même plaisir qu'à retrouver une pièce importante, un instant égarée au moment où on la chercherait pour la joindre à un rapport au roi.

Il trouva Mme Grandet entourée de ses complaisants ordinaires, et le mépris éteignit ce sourire de jeunesse. Ces messieurs disputaient : un M. Greslin, référendaire à la Cour des Comptes moyennant 12 000 francs comptés à la cousine de la maîtresse du comte de Vaize, s'enquérât si l'épicier du coin, M. Bérerville, qui avait la fourniture de l'état-major de la garde nationale, oserait mécontenter de *si bonnes paies*,



et voter dans le sens de son journal. Un de ces messieurs, jésuite avant 1830, et maintenant lieutenant de grenadiers, décoré, venait de dire qu'un des commis de Béranville était abonné au *National*, ce qu'il n'eût certes osé faire si son patron avait eu toute l'horreur convenable pour cette rapsodie républicaine et désorganisatrice.

Chaque mot diminuait sensiblement, aux yeux de Lucien, la beauté de Mme Grandet. Pour comble de misère, elle se mêlait fort à cette discussion, qui n'eût pas déparé la loge d'un portier. Elle voulait que l'épicier fût menacé indirectement de destitution par le tambour de la compagnie de grenadiers, qu'elle connaissait fort.

« Au lieu de jouir de leur position, ces gens-ci s'amuse à *avoir peur*, comme mes amis les gentilshommes de Nancy, et par-dessus le marché ils me font mal au cœur. »

Lucien était à mille lieues du sourire de jeunesse avec lequel il était entré dans ce salon magnifique, qui se changeait à ses yeux en sale loge de portier.

« Sans doute la conversation de mes

demoiselles de l'Opéra est moins ignoble que ceci. Quelle drôle d'époque ! Ces Français si braves, dès qu'ils sont riches s'occupent à avoir peur. Mais peut-être ces âmes nobles du justemilieu sont-elles incapables de sérénité tant qu'il y a un danger possible au monde. »

Et il ne les écouta plus. Il aperçut seulement alors que Mme Grandet le recevait très fraîchement ; il en fut amusé.

« J'avais pensé, se disait-il, que ma faveur durerait bien quinze jours. En moins de temps encore cette tête légère se fatigue d'une idée. »

Le ton leste et tranchant des raisonnements de Lucien eût été bien ridicule aux yeux d'un homme politique. C'était lui qui était une tête légère : il n'avait point deviné le caractère de Mme Grandet. Cette femme si jeune, si fraîche, si occupée des peintures à *fresque* de sa galerie d'été, imitées de Pompeia, était presque continuellement absorbée dans les calculs de la politique la plus profonde. Elle était riche comme une Rothschild, et voulait être une Montmorency.

« Ce jeune Leuwen, maître des requêtes, n'est

pas mal. Si la moitié de son mérite réel s'échangeait en position acquise dans le monde et que personne ne puisse nier, il serait bon à quelque chose dans le monde. Tel qu'il paraît là, avec cette tournure simple jusqu'à la naïveté et pourtant noble, il conviendrait assez à une de ces petites femmes qui songent à la galanterie et non à se faire une position élevée. »

Et elle eut horreur de cette façon de penser vulgaire.

« Celui-ci n'a point de nom. C'est un petit jeune homme, fils d'un banquier riche et qui s'est acquis la réputation d'homme d'esprit par sa méchante langue. M. Lucien est tout simplement un débutant dans la carrière où M. Grandet est si avancé, il n'a pas de nom, pas de parenté considérable et bien établie dans le monde. Il est hors de son pouvoir de rien ajouter à ma position. Toutes les fois que M. Leuwen sera invité aux Tuileries, je le serai aussi, et avant lui. Il n'a jamais été admis à l'honneur de danser avec les princesses. »

Telles étaient les idées que Mme Grandet

cherchait à vérifier en regardant Lucien, pendant qu'il la croyait toute occupée de la faute de M. l'épicier Béranville et des moyens de l'en punir en lui ôtant la pratique de l'état-major de la garde nationale.

Mme Grandet se dit tout à coup, presque en riant, mouvement rare chez elle :

« S'il a pour moi cette passion que Mme de Thémynes lui prête, si généreusement je pense, il faut le rendre tout à fait fou. Et pour cela le régime des rigueurs convient peut-être à ce beau jeune homme, et certainement me convient beaucoup. »

Au bout d'une demi-heure, Lucien, se voyant décidément reçu avec une froideur marquée, se trouva à l'égard de la belle Mme Grandet dans la situation d'un connaisseur qui marchandé un tableau médiocre : tant qu'il compte l'avoir pour quelques louis, il s'exagère ses beautés ; les prétentions du vendeur s'élèvent-elles outre mesure, le tableau devient ridicule aux yeux du connaisseur, il ne voit plus que des défauts, et n'y songe que pour s'en moquer.

« Je suis ici, se dit Leuwen, pour avoir une grande passion aux yeux de ces nigauds. Or, que fait-on quand, dévoré par un amour violent, on se voit mal reçu par une aussi jolie femme ? On tombe dans la plus sombre et silencieuse mélancolie. »

Et il ne dit plus mot.

« Comme le monde connaît les passions ! continua-t-il en souriant sur lui-même et devenant réellement mélancolique. Quand j'étais, ce me semble, dans l'état que je joue, personne ne faisait plus de bruit au café Charpentier. »

Lucien resta sur sa chaise, cloué dans la plus louable immobilité. Par malheur, il ne pouvait fermer les oreilles.

Sur les dix heures arriva à grand bruit M. de Torpet, jeune ex-député, fort bel homme, et rédacteur éloquent d'un journal ministériel.

« Avez-vous lu le *Message*, madame ? dit-il en s'approchant de la maîtresse de la maison d'un air commun, presque familier, et comme prenant acte de sa familiarité avec une jeune femme dont

le monde s'occupait. Avez-vous lu le *Messenger* ? Ils ne peuvent répondre à ces quelques lignes que j'ai lancées ce matin sur l'exaltation et le dernier période des idées de ces réformistes. J'ai traité en quelques mots l'augmentation du nombre des électeurs. L'Angleterre en a 800 000, et nous 180 000 seulement ; mais si je jette un coup d'œil rapide sur l'Angleterre, que vois-je avant tout ? Quelle sommité frappe mes yeux de son éclat brillant ? Une aristocratie puissante et respectée, une aristocratie qui a des racines profondes dans les habitudes de ce peuple sérieux avant tout, et sérieux parce qu'il est biblique. Que vois-je de ce côté-ci du détroit ? Des gens riches pour tout potage. Dans deux ans, l'héritier de leur richesse et de leur nom sera peut-être à Sainte-Pélagie... »

Ce discours si bien adressé à une riche bourgeoise, femme riche dont la grand-mère n'avait pas eu de voiture, amusa d'abord Lucien. Mais malheureusement M. de Torpet ne savait pas avoir de l'esprit en quatre lignes, il lui fallait de longues périodes.

« Ce Gascon impudent se croit obligé de

parler comme les livres de M. de Chateaubriand », se disait Lucien impatienté. Il dit deux petits mots qui, expliqués à cet auditoire, eussent pu devenir une plaisanterie, mais il s'arrêta tout court. « Je sors de la grande passion : le silence et la tristesse conviennent à la réception que me fait Mme Grandet. »

Lucien, obligé de se taire, entendit tant de sottises et surtout vit tant de sentiments bas étalés avec orgueil, qu'il eut le sentiment d'être dans l'antichambre de son père.

« Quand ma mère a des laquais qui parlent comme M. de Torpet, elle les renvoie. »

Il prit en grippe les ornements élégants du petit salon ovale de Mme Grandet. Il avait tort : rien n'était plus élégant et moins vaudeville ; sans la forme ovale et quelques ornements gais placés exprès par l'architecte, ce salon délicieux eût été un temple ; les artistes entre eux eussent dit : « Il est sur le bord du *sérieux*. » Mais l'impudence de M. de Torpet gâtait tout aux yeux de Lucien. La jeunesse, la fraîcheur de la maîtresse de la maison, quoique relevées par le mauvais accueil

qu'elle lui faisait, lui semblèrent convenir à une femme de chambre.

Lucien continuait à se croire philosophe, et il ne voyait pas que, tout simplement, il avait l'impudence en horreur. C'était cette qualité poussée à l'extrême par M. de Torpet, et si indispensable au succès, qui lui donnait un dégoût si voisin de la colère. Cette horreur pour une qualité nécessaire était le symptôme qui alarmait le plus M. Leuwen père sur le compte de son fils.

« Il n'est pas fait pour son siècle, se disait-il, et ne sera jamais qu'un plat homme de mérite., »

Lorsqu'arriva la proposition de l'inévitable poule, Lucien vit que M. de Torpet se disposait à prendre une bille. Lucien avait réellement l'oreille offensée par la voix éclatante de ce bel homme. À force de dégoût, Lucien ne se sentit pas réellement la force de marcher autour du billard, et il sortit silencieusement avec la démarche lente qui convient au malheur.

« Il n'est que onze heures ! » se dit Lucien avec joie ; et pour la première fois de la saison il



courut à l'Opéra avec l'envie d'y arriver.

Il trouva Mlle Raimonde dans la loge grillée de son père, elle était seule depuis un quart d'heure et mourait d'envie de parler, Lucien l'écouta avec un plaisir qui le surprit, il fut charmant pour elle.

« C'est là le véritable esprit, se disait-il dans son engouement, comme cela tranche avec l'emphase lente et monotone du salon Grandet ! »

« Vous êtes charmante, belle Raimonde, ou du moins je suis charmé. Conte-moi donc la grande histoire de la dispute de madame ... avec son mari, et le duel ! »

Pendant que sa petite voix douce et bien timbrée parcourait les détails en sautillant rapidement :

« Comme ils sont lourds et tristes, se répondant les uns aux autres par de fausses raisons, et dont le parleur comme l'écouteur sentent le faux ! Mais ce serait choquer toutes les convenances de cette confrérie que de ne pas se payer de fausse monnaie. Il faut gober je ne sais

combien de sottises et ne pas se moquer des vérités fondamentales de leur religion, ou tout est perdu. »

Il dit gravement :

« Auprès de vous, ma belle Raimonde, un M. de Torpet est impossible.

– D'où revenez-vous ? » lui dit-elle.

Il continua :

« Avec votre esprit naturel et hardi, vous vous moqueriez de lui tout de suite, vous mettriez en pièces son emphase. Quel dommage de ne pas pouvoir vous faire déjeuner ensemble ! Mon père serait digne d'être de ce déjeuner. Jamais votre vivacité ne pourrait supporter ces longues phrases emphatiques, qui sont le ton parfait pour les gens de bonne compagnie de la province. »

Notre héros se tut et pensa :

« Ne ferais-je pas bien, se dit-il, de transférer ma grande passion de Mme Grandet à Mlle Elssler ou à Mlle Gosselin ? Elles sont fort célèbres aussi ; Mlle Elssler n'a ni l'esprit, ni l'imprévu de Raimonde, mais, même chez Mlle

Gosselin, un Torpet est impossible. Et voilà pourquoi la bonne compagnie, en France, est arrivée à une époque de décadence. Nous sommes arrivés au siècle de Sénèque et n'osons plus agir et parler comme du temps de Mme de Sévigné et du grand Condé. Le naturel se réfugie chez les danseuses. Qui me sera le moins à charge pour une grande passion ? Mme Grandet, ou Mlle Gosselin ? Suis-je donc condamné à écrire des sottises le matin, et à en entendre encore le soir ? »

Au plus fort de cet examen de conscience et de la folie de Mlle Raimonde, la porte de la loge s'ouvrit avec fracas pour donner passage à un non moindre personnage que Son Excellence M. le comte de Vaize.

« C'est vous que je cherchais, dit-il à Lucien avec un sérieux qui n'était pas exempt d'importance. Mais cette petite fille est-elle sûre ? »

Quelque bas que ce dernier mot fût prononcé, Mlle Raimonde le saisit.

« C'est une question que l'on ne m'a jamais

faite impunément, s'écria-t-elle ; et puisque je ne puis chasser Votre Excellence, je remets ma vengeance à la Chambre prochaine. » Et elle s'enfuit.

« Pas mal, dit Lucien en riant, réellement pas mal !

– Mais peut-on, quand on est dans les affaires, et dans les plus grandes, être aussi léger que vous ? dit le ministre avec l'humeur naturelle à l'homme qui, embrouillé dans des pensées difficiles, se voit distrait par une fadaise.

– Je me suis vendu corps et âme à Votre Excellence pour les matinées, mais il est onze heures du soir et, parbleu, mes soirées sont à moi. Et que m'en donnerez-vous si je les vends ? dit Lucien gaiement encore.

– Je vous ferai lieutenant, de sous-lieutenant que vous êtes.

– Hélas ! cette monnaie est fort belle, mais par malheur je ne sais qu'en faire.

– Il viendra un moment où vous en sentirez tout le prix. Mais nous n'avons pas le temps de

faire de la philosophie. Pouvez-vous fermer cette loge ?

– Rien n'est plus facile », dit Lucien en poussant le verrou.

Pendant ce temps, le ministre regardait si l'on pouvait entendre des loges voisines. Il n'y avait personne. Son Excellence se cacha soigneusement derrière la colonne.

« Par votre mérite vous vous êtes fait mon premier aide de camp, dit-il d'un air grave. Votre place n'était rien, et je vous y avais appelé pour faire la conquête de monsieur votre père. Vous avez créé la place, elle n'est point sans importance, et je viens de parler de vous au roi. »

Le ministre s'arrêta, s'attendant à un grand effet ; il regarda attentivement Lucien, et ne vit qu'une attention triste.

« Malheureuse monarchie ! pensa le comte de Vaize. Le nom du roi est dépouillé de tout effet magique. Il est réellement impossible de gouverner avec ces petits journaux qui démolissent tout. Il nous faut tout payer argent

comptant ou par des grades... Et cela nous ruine : le trésor comme les grades ne sont pas infinis. »

Il y eut un petit silence de dix secondes, pendant lesquelles la physionomie du ministre prit un air sombre. Dans sa première jeunesse, à Coblenz, où il était, les trois lettres R, O, I, avaient encore un effet étonnant.

« Est-ce qu'il va me proposer une affaire Caron ? se disait Lucien. En ce cas, l'armée n'aura jamais un lieutenant nommé Leuwen. »

« Mon ami, dit enfin le ministre, le roi approuve que je vous charge d'une double mission électorale. »

« Encore les élections ! Je suis ce soir comme M. de Pourceaugnac. »

« Votre Excellence n'ignore pas, répondit-il d'un ton très ferme, que ces missions-là ne sont pas précisément tout ce qu'il y a de plus honorable aux yeux d'un public abusé.

– C'est ce que je suis loin d'accorder, dit le ministre. Et, permettez-moi de vous le dire, j'ai plus d'expérience que vous. »

Ce dernier mot fut lancé avec une assurance de mauvais ton, aussi la réponse ne se fit-elle pas attendre.

« Et moi, monsieur le comte, j'ai moins de dévouement au pouvoir, et je supplie Votre Excellence de confier ces sortes de missions à un plus digne.

– Mais, mon ami, répliqua le ministre en contenant son orgueil de ministre, c'est un des devoirs de votre place, de cette place dont vous avez fait quelque chose...

– En ce cas, j'ai une seconde prière à ajouter à la première, celle d'agréer ici ma démission et mes remerciements de vos bontés pour moi.

– Malheureux principe monarchique ! » dit le ministre comme se parlant à soi-même.

Il ajouta du ton le plus poli, car il ne lui convenait nullement de se séparer de Leuwen et de son père :

« Souffrez que je vous dise, mon cher monsieur, que je ne puis parler de cette démission qu'avec monsieur votre père.

– Je voudrais bien, reprit Lucien après un petit instant, ne pas être obligé à chaque instant d’avoir recours au génie de mon père. S’il convient à Votre Excellence de m’expliquer ces missions et qu’il n’y ait pas de combat de la rue Transnonain au fond de cette affaire, je pourrai m’en charger.

– Je gémiss comme vous des accidents terribles qui peuvent arriver dans l’emploi trop rapide de la force la plus légitime. Mais vous sentez bien qu’un accident déploré et réparé autant que possible ne prouve rien contre un système. Est-ce qu’un homme qui blesse son ami à la chasse est un assassin ?

– M. de Torpet nous a parlé pendant une grande demi-heure, ce soir, de cet inconvénient exagéré par la mauvaise presse.

– Torpet est un sot, et c’est parce que nous n’avons pas de Leuwen, ou qu’ils manquent de liant dans le caractère, que nous sommes forcés quelquefois d’employer des Torpet. Car enfin, il faut bien que la machine marche. Les arguments et les mouvements d’éloquence pour lesquels ces



messieurs sont payés ne sont pas faits pour des intelligences telles que la vôtre. Mais dans une armée nombreuse tous les soldats ne peuvent pas être des héros de délicatesse.

– Mais qui m’assurera qu’un autre ministre n’emploiera pas en mon honneur précisément les mêmes termes dont Votre Excellence se sert pour faire le panégyrique de M. de Torpet ?

– Ma foi, mon ami, vous êtes intraitable ! »

Ceci fut dit avec naturel et bonhomie, et Lucien était si jeune encore que ce ton amena la réponse :

« Non, monsieur le comte ; car pour ne pas chagriner mon père je suis prêt à prendre ces missions, s’il n’y a pas de sang au bout.

– Est-ce que nous avons le pouvoir de répandre du sang ? » dit le ministre avec un ton de voix bien différent, et où il y avait du reproche et presque du regret.

Ce mot venant du cœur frappa Lucien.

« Voilà un inquisiteur tout trouvé », se dit-il.

« Il s’agit de deux choses », reprit le ministre

avec un ton de voix tout administratif.

« Il faut mesurer ses termes et chercher à ne pas blesser notre Leuwen, se disait le ministre. Et voilà à quoi nous en sommes réduits avec *nos subalternes* ! Si nous en trouvons de respectueux, ce sont des hommes douteux, prêts à nous vendre au *National* ou à Henri V. »

« Il s'agit de deux choses, mon cher aide de camp, continua-t-il tout haut : aller faire une opposition à Champagnier, dans le Cher, où monsieur votre père a de grandes propriétés, parler à vos hommes d'affaires, et par leur secours deviner ce qui rend la nomination de M. Blondeau si incertaine. Le préfet, M. de Riquebourg, est un brave homme très dévot, très dévoué, mais qui me fait l'effet d'un imbécile. Vous serez accrédité auprès de lui. Vous aurez de l'argent à distribuer sur les bords de la Loire et, de plus, trois débits de tabac. Je crois même qu'il y a aussi deux directions de la poste aux lettres. Le ministre des Finances ne m'a pas encore répondu à cet égard, mais je vous dirai cela par le télégraphe. De plus, vous pourrez faire destituer à

peu près qui vous voudrez. Vous êtes sage, vous userez de tous ces droits avec discrétion. Ménagez l'ancienne noblesse et le clergé : entre eux et nous, il n'y a que la vie d'un enfant. Point de pitié pour les républicains, surtout pour ces jeunes gens qui ont reçu une bonne éducation et n'ont pas de quoi vivre. Le Mont-Saint-Michel ne les tient pas tous. Vous savez que mes bureaux sont pavés d'espions, vous m'écrirez les choses importantes sous le couvert de monsieur votre père.

« Mais l'élection de Champagner ne me chagrine pas infiniment. M. Malot, le libéral rival du Blondeau, est un hâbleur, un exagéré, mais il n'est plus jeune et s'est fait peindre en uniforme de capitaine de la garde nationale, bonnet de poil en tête. Ce n'est point un homme du parti sombre et énergique. Pour me moquer de lui, j'ai dissous sa garde huit jours après. Un tel homme ne doit pas être insensible à un ruban rouge qui ferait un bel effet dans son portrait. Dans tous les cas, c'est un hâbleur imprudent et vide qui, à la Chambre, fera tort à son parti. Vous étudierez les moyens de capter Malot, en cas de non-réussite pour le

fidèle Blondeau.

« Mais la grande affaire, c'est Caen, dans le Calvados. Vous donnerez un jour ou deux aux affaires de Champagnier, et vous vous rendrez en toute hâte à Caen. Il faut à tout prix que M. Mairobert ne soit pas élu. C'est un homme de tête et d'esprit ; avec douze ou quinze têtes comme cela, la Chambre serait ingouvernable. Je vous donne à peu près carte blanche en argent, places à accorder et destitutions. Ces dernières seules pourraient être contrariées par deux pairs, des nôtres, qui ont de grands biens dans le pays. Mais dans tous les cas la Chambre des pairs n'est pas gênante, et je ne veux à aucun prix de M. Mairobert. Il est riche, il n'a pas de parents pauvres et il a la croix. Ainsi, rien à faire de ce côté-là.

« Le préfet de Caen, M. Boucaut, a tout le zèle qui ne vous brûle pas ; il a fait lui-même un pamphlet contre M. Mairobert, et il a eu l'étourderie de le faire imprimer là-bas, dans le chef-lieu de sa préfecture. Je viens de lui ordonner, par le télégraphe de demain matin, de

ne pas distribuer un seul exemplaire. Comme M. Mairobert est puissant dans l'opinion, c'est là qu'il a fallu l'attaquer. M. de Torpet a composé un autre pamphlet, dont vous prendrez trois cents exemplaires dans votre voiture. Nos faiseurs ordinaires, MM. C... et F... ont fait deux pamphlets dont l'impression sera terminée ce soir à minuit. Tout cela n'est pas fort et coûte fort cher : le pamphlet de Desterniers, qui est injurieux et emporte la pièce, m'a coûté six cents francs ; l'autre, qui est fin, ingénieux et de bonne compagnie, à ce que dit l'auteur, me coûte cinquante louis. Vous lancerez l'un ou l'autre de ces pamphlets ou tous les deux suivant les circonstances. Les Normands sont bien fins. Enfin, vous serez le maître de distribuer ou de ne pas distribuer ces pamphlets. Si vous voulez en faire un vous-même, ou tout neuf, ou extrait des autres, selon les dispositions où vous verrez les esprits, vous m'obligerez sensiblement. Enfin, faites tout au monde pour empêcher l'élection de M. Mairobert. Écrivez-moi deux fois par jour, je vous donne ma parole d'honneur que je lirai vos lettres au roi. »

Lucien se mit à sourire.

« Anachronisme, monsieur le comte. Nous ne sommes plus au temps de Samuel Bernard. Que peut le roi pour moi en choses raisonnables ? Quant aux distinctions, M. de Torpet dîne tous les mois une fois ou deux avec Leurs Majestés. Réellement, les récompenses, bribes de séduction, manquent à votre monarchie.

– Pas tant que vous croyez. Si M. Mairobert est nommé, malgré vos bons et loyaux services, vous serez lieutenant. S’il n’est pas nommé, vous serez lieutenant d’état-major avec le ruban.

– M. de Torpet n’a pas manqué de nous apprendre ce soir qu’il est officier de la Légion d’honneur depuis huit jours, apparemment à cause de son grand article sur les maisons ruinées par le canon à Lyon. Au reste, je me souviens du conseil donné par le maréchal Bournonville au roi d’Espagne Ferdinand VII. Il est minuit, je partirai à deux heures du matin.

– Bravo, bravo, mon ami. Faites vos instructions dans le sens que j’ai dit et vos lettres aux préfets et aux généraux. Je signerai tout à une

heure et demie, avant de me coucher. Probablement il faudra que je passe encore cette nuit pour ces diables d'élections... Ainsi, ne vous gênez pas. Vous aurez le télégraphe.

– Est-ce à dire que je pourrai vous écrire à l'insu des préfets sans leur communiquer ma dépêche ?

– À la bonne heure ! Mais ils la connaîtront toujours par l'homme du télégraphe. Il faudrait tâcher de ne pas cabrer les préfets. S'ils sont bonnes gens, ne leur communiquez que ce que vous voudrez. S'ils sont disposés à jalouser votre mission, ne les cabrez pas : il ne faut pas diviser notre armée au moment du combat.

– Je compte agir prudemment, mais enfin puis-je correspondre par le télégraphe avec Votre Excellence sans communiquer mon dire au préfet ?

– Oui, j'y consens, mais ne vous brouillez pas avec les préfets. Je voudrais que vous eussiez cinquante ans au lieu de vingt-six.

– Votre Excellence est bien libre assurément

de choisir un homme de cinquante ans qui peut-être serait moins sensible que moi aux injures des journaux.

– Je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez. Si votre orgueil veut me permettre la gratification, vous l'aurez, et considérable. En un mot, il faut réussir ; mon opinion particulière est qu'il vaut mieux dépenser cinq cent mille francs et ne pas avoir Mairobert devant nous à la Chambre. C'est un homme tenace, sage, considéré, terrible. Il méprise l'argent et en a beaucoup. En un mot, on ne peut rien voir de pis.

– Je ferai mon possible pour vous en préserver. »

Sur ce mot, dit très froidement, le ministre quitta la loge. Il dut rendre le salut à cinquante personnes et serrer huit ou dix mains avant d'arriver à sa voiture, dans laquelle il fit monter Lucien.

« Tirez-vous de cette affaire aussi bien que de celle de Kortis, dit-il à Lucien qu'il voulut absolument conduire place de la Madeleine, et je dirai au roi que l'administration n'a aucun sujet



qui vous soit supérieur. Et vous n'avez pas vingt-cinq ans ! Vous pouvez aller à tout. Je ne vois que deux obstacles : aurez-vous le courage de parler devant quatre cents députés, dont trois cents imbéciles ? Saurez-vous vous garantir du premier mouvement, qui chez vous est terrible ? Surtout, tenez-vous ceci pour dit et dites-le aux préfets : n'en appelez jamais à ces sentiments prétendus généreux et qui tiennent de trop près à l'insubordination des peuples.

– Ah ! dit Lucien avec douleur.

– Qu'est-ce ?

– Ceci n'est pas flatteur.

– Rappelez-vous que votre Napoléon n'en voulut pas, même en 1814, quand l'ennemi avait passé le Rhin.

– Pourrai-je emmener M. Coffe qui a du sang-froid pour deux ?

– Mais je resterai seul !

– Seul avec quatre cent cinquante commis ! Par exemple, M. Desbacs.

– C'est un petit coquin trop malléable qui

trahira plus d'un ministre avant d'être conseiller d'État. Je voudrais tâcher de n'être pas un de ces ministres, c'est pourquoi je réclame votre concours malgré vos aspérités. Desbacs, c'est exactement votre opposé... Mais cependant, emmenez qui vous voudrez, même M. Coffe. Pas de Mairobert, à aucun prix. Je vous attends avant une heure et demie. Heureux temps que la jeunesse pour son activité. »

Et Leuwen monta chez sa mère, On lui donna la calèche de voyage de la maison de banque, qui était toujours prête, et à trois heures du matin il était en route pour le département du Cher.

La voiture était encombrée de pamphlets électoraux. Il y en avait partout, et jusque sur l'impériale ; à peine y avait-il place pour Leuwen et Coffe. Ils arrivèrent à Blois à six heures du soir, et s'arrêtèrent pour dîner. Tout à coup, ils entendirent un grand vacarme devant l'auberge.

« C'est quelqu'un qu'on hue, dit Leuwen à Coffe.

– Que le diable les emporte ! » dit celui-ci froidement.

L'hôte entra tout pâle.

« Messieurs, sauvez-vous ; on veut piller votre voiture.

– Et pourquoi ? dit Leuwen.

– Ah ! vous le savez mieux que moi !

– Comment ? » dit Leuwen furieux. Et il sortit vivement du salon, qui était au rez-de-chaussée. Il fut accueilli par des cris assourdissants :

« À bas l'espion, à bas le commissaire de police ! »

Rouge comme un coq, il prit sur lui de ne pas répondre, et voulut s'approcher de sa voiture. La foule s'écarta un peu. Comme il ouvrait la portière, une énorme pelletée de boue tomba sur sa figure, et de là sur sa cravate. Comme il parlait à M. Coffe dans ce moment, la boue entra même dans sa bouche.

Un grand commis aux favoris rouges, qui fumait tranquillement au balcon du premier étage chargé de tous les voyageurs qui se trouvaient dans l'hôtel et qui dominait la scène de fort près, dit en criant au peuple :

« Voyez comme il est sale ; vous avez mis son âme sur sa figure ! »

Ce propos fut suivi d'un petit silence, et puis accueilli par un éclat de rire général qui se prolongea dans toute la rue avec un bruit assourdissant et dura bien cinq minutes.

Comme Leuwen se retournait vivement vers le balcon et levait les yeux pour chercher à deviner parmi tant de figures riant d'un rire affecté celle de l'insolent qui avait parlé de lui, deux gendarmes au galop arrivèrent sur la foule. Le balcon fut vide en un instant, et la foule se dissipa rapidement par les rues latérales. Leuwen, ivre de colère, voulut rentrer dans la maison pour chercher l'homme qui l'avait si insulté, mais l'hôte avait barricadé toutes les portes, et ce fut en vain que notre héros y donna des coups de poing et de pied. Pendant ces tentatives, il avait derrière lui le brigadier de gendarmerie.

« Filez rapidement, messieurs, disait ce fonctionnaire d'un ton grossier et riant lui-même de l'état où la boue avait mis le gilet et la cravate de Leuwen. Je n'ai que trois hommes ; ils

peuvent revenir avec des pierres. »

On mettait les chevaux en toute hâte. Leuwen était fou à force de colère et parlait à Coffe qui ne répondait pas et tâchait, à l'aide du grand couteau du cuisinier, d'ôter le plus gros de la boue fétide dont les manches de son habit étaient couvertes.

« Il faut que je retrouve l'homme qui m'a insulté, répétait Leuwen pour la cinq ou sixième fois.

– Dans le métier que nous faisons, vous et moi, répondit enfin Coffe d'un fort grand sang-froid, il faut secouer les oreilles et aller en avant. »

L'hôte survint. Il était sorti de son auberge par une porte de derrière, et ne put ou ne voulut répondre à Leuwen qui demandait le nom du grand jeune homme qui l'avait insulté.

« Payez-moi, monsieur, cela vaudra mieux. C'est quarante-deux francs.

– Vous vous moquez de moi ! Un dîner pour deux, quarante-deux francs ?

– Je vous conseille de filer, dit le brigadier. Ils

vont revenir avec des tronçons de choux. »

Et Leuwen remarqua que l'hôte remerciait le brigadier du coin de l'œil.

« Mais comment avez-vous l'audace ?... dit Lucien.

– Monsieur, allons chez le juge de paix si vous vous croyez lésé, dit l'hôte avec l'assurance insolente d'un homme de cette classe. Tous les voyageurs de mon hôtel ont été effrayés, il y a un Anglais et sa femme qui ont loué la moitié du premier pour deux mois, il m'a déclaré que je recevais chez moi des... »

L'hôte s'arrêta tout court.

« Des quoi ? dit Leuwen pâle de colère et courant à la voiture pour prendre son sabre.

– Enfin, monsieur, vous m'entendez, dit l'hôte. Et l'Anglais m'a menacé de déloger.

– Délogeons, dit Coffe, voici le peuple qui revient. »

Il jeta quarante-deux francs à l'hôte, et l'on partit.

« Je vous attendrai hors de la ville, dit-il au brigadier ; je vous ordonne de venir m'y joindre.

– Ah ! j'entends, dit le brigadier souriant avec mépris. monsieur le commissaire a peur.

– Je vous ordonne de prendre une autre rue que moi et de m'attendre en dehors de la porte. Et, dit-il au postillon, vous traverserez la foule au pas. »

La foule commençait à paraître au bout de la rue. Arrivé à vingt pas de la foule, le postillon prit le galop, malgré les cris de Leuwen. La boue et les tronçons de choux volaient de tous côtés dans la calèche. Malgré le brouhaha épouvantable, ces messieurs eurent le plaisir d'entendre les plus sales injures.

En approchant de la porte, il fallut mettre les chevaux au trot à cause du pont fort étroit. Il y avait huit ou dix criards sous la porte même, qui était double.

« À l'eau ! À l'eau ! criaient-ils.

– Ah ! c'est le lieutenant Leuwen, dit un homme en capote verte déchirée, apparemment

lancier congédié.

– À l'eau, Leuwen ! À l'eau, Leuwen ! » criait-on à l'instant. On criait à deux pas de la calèche sous la porte, et les cris redoublèrent dès que la calèche fut à six pas en dehors. À deux cents pas plus loin, tout était calme. Le brigadier arriva bientôt.

« Je vous félicite, messieurs, dit-il aux voyageurs ; vous l'avez échappé belle. »

Son air goguenard acheva de mettre Leuwen hors de lui. Il lui ordonna de lire son passeport, et ensuite :

« Quelle peut être la cause de tout ceci ? lui dit-il.

– Eh ! monsieur, vous le savez mieux que moi. Vous êtes le commissaire de police qui vient pour les élections. Vos papiers imprimés, que vous aviez mis sur l'impériale de votre calèche, sont tombés en entrant en ville, vis-à-vis le café Ramblin, c'est le café *National*. On les a lus, on vous a reconnus, et, ma foi, il est bien heureux qu'ils n'aient pas eu de pierres. »



M. Coffe monta tranquillement sur le siège de devant de la calèche.

« En effet, il n'y a plus rien, dit-il à Leuwen en regardant sur l'impériale.

– Ce paquet perdu était-il pour le Cher ou pour M. Mairobert ?

– Contre M. Mairobert, dit Coffe ; c'est le pamphlet de Torpet. »

La figure du gendarme pendant ce court dialogue désolait Leuwen. Il lui donna vingt francs et le congédia. Le brigadier fit mille remerciements.

« Messieurs, dit-il, les Blésois ont la tête chaude, les messieurs comme vous autres ne traversent ordinairement la ville que de nuit.

– F...-moi le camp ! lui dit Leuwen. Et toi, marche au galop, dit-il au postillon.

– Eh ! n'ayez pas tant de peur, répondit celui-ci en ricanant ; il n'y a personne sur la route. »

Au bout de cinq minutes de galop :

« Eh bien ! Coffe ? dit Leuwen à son

compagnon en se tournant vers lui.

– Eh bien ! répondit Coffe froidement, le ministre vous donne le bras au sortir de l'Opéra ; les maîtres des requêtes, les préfets en congé, les députés à entrepôts de tabac envient votre fortune. Ceci est la contrepartie. C'est tout simple.

– Votre sang-froid me ferait devenir fou, dit Leuwen, ivre de colère. Ces indignités, ce propos atroce : « Son âme est sur sa figure », cette boue !

– Cette boue, c'est pour nous la noble poussière du champ d'honneur. Cette huée publique vous comptera, ce sont les actions d'éclat dans la carrière que vous avez prise, et où ma pauvreté et ma reconnaissance me portent à vous suivre.

– C'est-à-dire que si vous aviez 1200 francs de rente vous ne seriez pas ici.

– Si j'avais 300 francs de rente seulement, je ne servais pas le ministère, qui retient des milliers de pauvres diables dans les horribles cachots du Mont-Saint-Michel et de Clairvaux. »

Un profond silence suivit cette réponse trop sincère, et ce silence dura pendant trois lieues. À six cents pas d'un village dont on apercevait le clocher pointu s'élever derrière une colline nue et sans arbres, Leuwen fit arrêter.

« Il y aura vingt francs pour vous, dit-il au postillon, si vous ne dites rien de l'émeute.

– À la bonne heure ! Vingt francs, c'est bon, je vous remercie. Mais, not'maître, votre figure si pâle de la venette que vous venez d'avoir, mais votre belle calèche anglaise couverte de boue, ça va sembler drôle, on jaspera ; ce ne sera pourtant pas moi qui aurai parlé.

– Dites que nous avons versé, et aux gens de la poste qu'il y a vingt francs pour eux s'ils attendent en trois minutes. Dites que nous sommes des négociants courant pour une banqueroute.

– Et être obligés de nous cacher ! dit Leuwen à Coffe.

– Voulez-vous être reconnu, ou n'être pas reconnu ?

– Je voudrais être à cent pieds sous terre, ou

avoir votre impassibilité. »

Leuwen ne dit mot pendant qu'on attelait, il était immobile au fond de la calèche, la main sur ses pistolets, apparemment mourant de colère et de honte.

Quand ils furent à cinq cents pas du relais :

« Que me conseillez-vous, Coffe ? dit-il les larmes aux yeux en se tournant vers son taciturne compagnon. Je veux envoyer ma démission de tout et vous céder la mission, ou si cela vous contrarie, je manderai M. Desbacs. Moi, j'attendrai huit jours et viendrai chercher l'insolent.

– Je vous conseille, dit froidement M. Coffe, de faire laver votre calèche à la première poste, de continuer comme si de rien n'était, et de ne dire jamais un mot de cette aventure à qui que ce soit car tout le monde rirait.

– Quoi ! dit Leuwen, vous voulez que je supporte toute ma vie cette idée d'avoir été insulté impunément ?

– Si vous avez la peau si tendre au mépris,

pourquoi quitter Paris ?

– Quel quart d’heure nous avons passé à la porte de cet hôtel ! Ce sera comme un fer rouge qui me brûlera toute ma vie.

– Ce qui rendait l’aventure piquante, dit M. Coffe, c’est qu’il n’y avait pas le moindre danger, et nous avons tout le loisir de goûter le mépris. La rue était pleine de boue, mais parfaitement pavée, pas une seule pierre de disponible. C’est la première fois que j’ai senti le mépris. Quand j’ai été arrêté pour Sainte-Pélagie, trois ou quatre personnes seulement s’en sont aperçues, comme je montais en fiacre, un peu aidé, et l’une a dit avec beaucoup de pitié et de bonté : *Le pauvre diable !* »

Leuwen ne répondait pas, Coffe continua à penser tout haut avec une cruelle franchise.

« Ici, c’était le mépris tout pur. Cela m’a fait penser au mot célèbre : on avale le mépris, mais on ne le mâche pas. »

Ce sang-froid rendait Leuwen fou ; s’il n’eût été retenu par l’idée de sa mère, il eût déserté

actuellement sur la grande route, se serait fait conduire à Rochefort, et de là il était facile de s'embarquer pour l'Amérique, et sous un nom supposé.

« Au bout de deux ans, je puis revenir à Blois et donner des soufflets au jeune homme le plus marquant de la ville. »

Cette tentation le dominait trop, il avait besoin de parler.

« Mon ami, dit-il à Coffe, je compte que vous ne rirez avec personne de mes angoisses.

– Vous m'avez tiré de Sainte-Pélagie où j'aurais dû faire mes cinq ans et il y a plusieurs années que nous sommes liés.

– Eh bien ! mon cœur est faible, j'ai besoin de parler, je parlerai si vous me promettez une discrétion éternelle.

– Je le promets. »

Leuwen expliqua tout son projet de désertion, et finit par pleurer à chaudes larmes.

« J'ai mal conduit toute ma vie, répéta-t-il plusieurs fois ; je suis dans un borbier sans

issue.

– Soit, mais quelque raison que vous ayez, vous ne pouvez pas désertier au milieu de la bataille, comme les Saxons à Leipzig, cela n'est pas beau, et vous donnerait des remords par la suite, du moins je le crains. Tâchez d'oublier, et surtout pas un mot à M. de Riquebourg, le préfet de Champagnier. »

Après cette belle consolation, il s'établit un silence de deux heures. On avait à faire une poste de six lieues, il faisait froid, il pleuvait un peu, il fallut fermer la calèche. La nuit tombait, le pays qu'on traversait était stérile et plat, pas un arbre. Pendant cette éternelle poste de six lieues, la nuit se fit tout à fait, l'obscurité devint profonde, Coffe voyait Leuwen changer de position toutes les cinq minutes.

« Il se tord comme saint Laurent sur le gril... Il est fâcheux qu'il ne trouve pas de lui-même un remède à sa position... L'homme dans cet état n'est pas poli, se dit Coffe un quart d'heure après... Cependant, ajouta-t-il après un nouveau quart d'heure de réflexions et déductions

mathématiques, je lui dois de m'avoir tiré de cette chambre de Sainte-Pélagie, grande à peu près comme cette calèche... Exposons-nous au coup de boutoir de la bête fauve. Il n'a pas été régulièrement poli avec moi dans le dialogue qui a précédé. Toutefois, subissons l'ennui de parler, et à un homme malheureux encore, et, qui pis est, à un beau fils de Paris malheureux par sa faute, malheureux avec de la santé, de l'argent et de la jeunesse à revendre. Quel sot ! Comme je le haïrais !... mais il m'a tiré de Sainte-Pélagie. À l'école, quel présomptueux, et surtout quel bavard : parler, parler, toujours parler !... Mais cependant, il faut l'avouer, et cela fait un *fameux point pour lui*, pas le moindre mot inconvenant quand il a eu le caprice de me tirer de Sainte-Pélagie... Oui, mais pour me faire apprenti bourreau... Le bourreau est plus estimable... C'est par pur enfantillage, par suite de leur sottise ordinaire, que les hommes l'ont pris en grippe. Il remplit un devoir... un devoir nécessaire... indispensable... Et nous ! nous qui sommes sur la route de tous les honneurs que peut distribuer la société, nous voilà en route pour faire une



infamie... une infamie *nuisible*. Le peuple, qui se trompe si souvent, par hasard a eu toute raison cette fois. Dans cette brillante calèche anglaise si cossue, il découvre deux infâmes... et nous dit : “Vous êtes des infâmes !” Bien dit, pensa Coffe en riant. Le peuple n’a pas dit à Leuwen : “Tu es un infâme”, mais il a dit à nous deux : “Vous êtes des infâmes.” »

Et Coffe pesait ce mot-là pour soi-même. À cet instant, Leuwen soupira à demi-haut.

« Le voilà qui souffre de son absurdité : il prétend réunir les profits du ministériel avec la susceptibilité délicate de l’homme d’honneur. Quoi de plus sot ! Eh ! mon ami, avec l’habit brodé prenez la peau dure aux outrages... Cependant, l’on peut dire à sa décharge qu’il n’y a peut-être pas un de ces coquins d’agents du ministre qui souffre par ce mécanisme. Cela fait son éloge... Les autres savent bien à quelles missions ils s’exposent en demandant des places... Il serait bien qu’il trouvât le remède tout seul... L’orgueil, la joie de la découverte diminueraient la douleur que fait le tranchant

acéré du conseil en pénétrant dans le cœur... Mais ça est riche, ça est gâté par toutes les joies d'une belle position... Jamais il n'accouchera tout seul du remède, si toutefois il y en a un. Car du diable si je connais le fond de sa position... C'est toujours là qu'est le diable... Ce faquin de ministre le traite avec une distinction étonnante ; peut-être que le ministre a une fille, légitime ou bâtarde, dont il prétend l'embêter... Peut-être que Leuwen a de l'ambition, ce doit être un homme à préfecture, à croix... un ruban rouge sur un frac bien neuf... et se promener, le jarret tendu, sous la promenade des tilleuls de l'endroit !

– Ah ! mon Dieu ! dit Leuwen à voix basse.

– Le voilà sur la route du mépris public comme dans mes premiers jours de Sainte-Pélagie, quand je pensais que les voisins de mon magasin pouvaient me croire un banqueroutier frauduleux... »

Le souvenir de cette vive douleur fut assez puissant pour porter M. Coffe à parler.

« Nous ne serons pas en ville avant onze heures ; voulez-vous débarquer à l'auberge ou

chez le préfet ?

– S’il est debout, voyons le préfet. »

Leuwen avait la faiblesse de penser tout haut devant Coffe : il avait toute honte bue, puisqu’il avait pleuré. Il ajouta :

« Je ne puis être plus contrarié que je ne le suis. Jetons la dernière ancre de salut qui reste au misérable, faisons notre devoir.

– Vous avez raison, dit froidement Coffe. Dans l’extrémité du malheur, et surtout du pire des malheurs, de celui qui a pour cause le mépris de soi-même, faire son devoir et agir est en effet la seule ressource. *Experto crede Roberto* : je n’ai pas passé ma vie sur des roses. Si vous m’en croyez, vous secouerez les oreilles et tâcherez d’oublier l’algarade de Blois. Vous êtes bien loin encore du comble des malheurs : vous n’avez pas lieu de vous mépriser vous-même. Le juge le plus sévère ne pourrait voir que de l’imprudence dans votre fait. Vous avez jugé la vie d’un *ministériel* par ce qu’on voit à Paris, où ils ont le monopole de tous les agréments que peut donner la vie sociale. Ce n’est qu’en province que le

ministériel voit le mépris que lui accorde si libéralement la grande majorité des Français. Vous n'avez pas la peau assez dure pour ne pas sentir le mépris public. Mais on s'y accoutume, on n'a qu'à mettre sa vanité ailleurs. Voyez M. de N... On peut même observer à l'égard de cet homme célèbre que quand le mépris est devenu lieu commun, il n'y a plus que les sots qui l'expriment. Or, les sots, parmi nous, gâtent jusqu'au mépris.

– Voilà une drôle de consolation que vous me donnez là, dit Leuwen assez brusquement.

– C'est, ce me semble, la seule dont vous soyez capable, il faut d'abord dire la vérité quand on entreprend la tâche ingrate de consoler un homme de courage. Je suis un chirurgien cruel en apparence, je sonde la plaie jusqu'au fond, mais je puis guérir. Vous souvient-il que le cardinal de Retz, qui avait le cœur si haut, l'homme de France auquel on a vu peut-être le plus de courage, un homme comparable aux anciens, ayant donné d'impatience un coup de pied au cul à son écuyer qui faisait quelque sottise pommée,

fut accablé de coups de canne et rossé d'importance par cet homme, qui se trouva beaucoup plus fort que lui ? Eh bien ! cela est plus piquant que de recevoir de la boue d'une populace qui vous croit l'auteur de l'abominable pamphlet que vous portez en Normandie. À le bien prendre, c'est à l'insolence si provocante de ce fat de Torpet qu'on a jeté de la boue. Si vous étiez Anglais, cet accident vous eût trouvé presque insensible. Lord Wellington l'a éprouvé trois ou quatre fois en sa vie.

– Ah ! les Anglais ne sont pas des juges fins et délicats en fait d'honneur, comme les Français. L'ouvrier anglais n'est qu'une machine ; le nôtre ne fait pas si bien sa tête d'épingle, mais c'est souvent une sorte de philosophe et son mépris est affreux à supporter. »

Leuwen continua quelque temps de parler avec toute la faiblesse de l'homme réduit au dernier degré du malheur. Coffe lui prit la main, et Leuwen pleura pour la seconde fois.

« Et ce lancier qui m'a reconnu ? On a crié : À bas Leuwen !

– Ce soldat a appris au peuple de Blois le nom de l’auteur de l’infâme pamphlet de Torpet.

– Mais comment sortir de la boue où je suis plongé au moral comme au physique ? s’écria Leuwen avec la dernière amertume. Encore enfant, continua-t-il un instant après, j’ai fait ce que j’ai pu pour être utile et estimable. J’ai travaillé dix heures par jour pendant trois ans pour entrer à l’École polytechnique ; vous avez été reçu avec le numéro 4, et moi avec le numéro 7. À l’école, surcroît de travail, impossibilité de distraction. Indignés par une action infâme du gouvernement, nous paraissions dans la rue...

– Faute de calcul ridicule, surtout chez des mathématiciens : nous étions deux cent cinquante jeunes gens, le gouvernement nous a opposé 12 000 paysans incapables du moindre raisonnement et que cette chaleur de sang qui anime tous les Français à l’aspect du danger font excellents soldats. Nous sommes tombés dans la même erreur que ces pauvres seigneurs russes en 1826.

Le taciturne Coffe bavardait pour distraire

Leuwen, mais Coffe s'aperçut que Leuwen ne l'écoutait plus.

« Indigné d'être oisif et peu estimable, j'ai pris l'état militaire. Je l'ai quitté pour une raison particulière ; mais je l'aurais quitté tôt ou tard, pour n'être pas exposé à sabrer des ouvriers. Voulez-vous que je devienne un héros de la rue Transnonain ? Cela est pardonnable à un soldat qui voit dans les habitants de cette maison un Russe qui défend une batterie ennemie ; mais dans moi, officier, qui comprends ?

– Eh bien ! cela est bien pis que de recevoir de la boue à Blois de gens que leur préfet, M. de Nontour, a dupés de la façon la plus irritante lors d'une élection partielle, il y a un an. Vous vous rappelez qu'il a placé sur le pont de la Loire des gendarmes qui ont demandé leur passeport aux habitants du faubourg qui venaient voter en ville ; et comme aucun n'avait de passeport, on les a empêchés de passer. Convenez que ces gens-là, trouvant l'occasion de se venger de M. de Nontour en votre personne, ont bien fait.

– Ainsi, le métier de soldat conduit à une

action comme celle de la rue Transnonain. Faut-il que le malheureux officier qui attendait l'époque de la guerre dans un régiment donne sa démission au milieu des balles d'une émeute ?

— Non, parbleu, et vous avez bien fait de quitter.

— Me voici dans l'administration. Vous savez que je travaille en conscience de neuf heures du matin à quatre. J'expédie bien vingt affaires, et souvent importantes. Si à dîner je crains d'avoir oublié quelque chose d'urgent, au lieu de rester auprès du feu avec ma mère je reviens au bureau, où je me fais maudire par le commis de garde, qui ne m'attend pas à cette heure-là. Pour ne pas faire de la peine à mon père, et aussi un peu par la peur que j'ai de discuter avec lui, je me suis laissé entraîner dans cette exécration mission. Me voilà occupé à calomnier un honnête homme, M. Mairobert, avec tous les moyens dont un gouvernement dispose ; je suis couvert de boue, et on me crie que mon âme est sur ma figure ! Ah ! »

Et Leuwen se tordait en allongeant les jambes



dans la calèche.

« Que devenir ? manger le bien gagné par mon père, ne rien faire, n'être bon à rien ! Attendre ainsi la vieillesse en me méprisant moi-même, et m'écriant : "Que je suis heureux d'avoir un père qui valut mieux que moi !" Que faire ? Quel état prendre ?

– Quand on a le malheur de vivre sous un gouvernement fripon et le second malheur, fort grand à mon sens, de raisonner trop juste et de voir la vérité, on s'aperçoit que sous un gouvernement tel que le nôtre, pourri par essence, et plus que les Bourbons et Napoléon, car il trahit constamment son premier serment, l'agriculture et le commerce sont les seuls métiers indépendants. Je me suis dit : l'agriculture me jette au milieu des champs, à cinquante lieues de Paris, parmi nos paysans qui sont encore des bêtes brutes. J'ai préféré le commerce. Il est vrai que dans le commerce il faut supporter et partager certains usages sordides et affreux, par manque de la plus vulgaire générosité, établis par la barbarie du XVII<sup>e</sup> siècle et soutenus

aujourd'hui par les gens âgés, avares et tristes, qui sont le fléau du commerce. Ces usages sont comme les cruautés du Moyen Âge, qui n'étaient pas cruautés de leur temps, et ne sont devenues telles que par les progrès de l'humanité. Mais enfin, ces usages sordides, dût-on finir par les trouver naturels, valent mieux que d'égorger des bourgeois tranquilles rue Transnonain, ou, ce qui est pire et plus bas encore, justifier de telles choses dans les pamphlets que nous colportons.

– Je devrai donc changer une troisième fois d'état !

– Vous avez un mois pour songer à cela. Mais désertier au milieu du combat ou vous embarquer à Rochefort, comme vous en avez l'idée, vous donne aux yeux de la société une teinte de folie pusillanime dont vous ne pourrez jamais vous laver. Or, aurez-vous bien le caractère de mépriser le jugement de la société au milieu de laquelle vous êtes né ? Lord Byron n'a pas eu cette force, le cardinal de Retz lui-même ne l'a pas eue, Napoléon, qui se croyait noble, a frémi devant l'opinion du faubourg Saint-Germain. Un

faux pas, dans la situation où vous vous trouvez, vous conduit au suicide. Songez à ce que vous me disiez, il y a un mois, de la haine adroite du ministre des Affaires étrangères à la tête de ses quarante espions de bonne compagnie. »

Après avoir fait l'effort de parler aussi longtemps, Coffe se tut, et quelques minutes après on arriva à la ville chef-lieu du département du Cher.

## Chapitre L

Le préfet, M. de Riquebourg, les reçut en bonnet de coton, mangeant une omelette, seul dans son cabinet, sur une petite table ronde. Il appela sa cuisinière Marion, avec laquelle il discuta fort posément sur ce qui restait dans le garde-manger et sur ce qui pourrait être le plus tôt prêt pour le souper de ces messieurs.

« Ils ont dix-neuf lieues dans le ventre », dit-il à cette cuisinière, faisant allusion à la distance parcourue par les voyageurs depuis leur dîner à Blois.

La cuisinière partie :

« C'est moi, messieurs, qui compte avec ma cuisinière : par ce moyen, ma femme n'a que l'embarras des bambins, et moi, en laissant bavarder cette fille, je sais tout ce qui se passe chez moi ; ma conversation, messieurs, est toute dévouée à ma police, et bien m'en prend, car je

suis environné d'ennemis. Vous n'avez pas d'idée, messieurs, des frais que je fais. Par exemple, j'ai un perruquier libéral pour moi, et le coiffeur des dames légitimistes pour ma femme. Vous comprenez, messieurs, que je pourrais fort bien me faire la barbe. J'ai deux petits procès que j'entretiens uniquement pour donner occasion de venir à la préfecture au procureur, M. Clapier, l'un des libéraux les plus matois du pays, et à l'avocat, M. Le Beau, personnage éloquent, modéré et pieux, comme les grands propriétaires qu'il sert. Ma place, messieurs, ne tient qu'à un fil ; si je ne suis pas un peu protégé par Son Excellence, je suis le plus malheureux des hommes. J'ai pour ennemi, en première ligne, M. l'évêque ; c'est le plus dangereux. Il n'est pas sans relations avec quelqu'un qui approche de bien près l'oreille de S. M. la reine, et les lettres de Mgr l'évêque ne passent point par la poste. La noblesse dédaigne de venir dans mon salon et me harcèle avec son Henri V et son suffrage universel. J'ai enfin ces malheureux républicains, ils ne sont qu'une poignée et font du bruit comme mille. Le croiriez-vous messieurs ? les fils des

familles les plus riches, à mesure qu'ils arrivent à dix-huit ans n'ont pas de honte d'être de ce parti. Dernièrement, pour payer l'amende de 1000 francs à laquelle j'ai fait condamner le journal insolent qui avait semblé approuver le charivari donné à notre digne substitut du procureur général, les jeunes gens nobles ont donné soixante-sept francs, et les jeunes gens non nobles quatre-vingt-neuf francs. Cela n'est-il pas horrible ! Nous qui garantissons leurs propriétés de la République !

– Et les ouvriers ? dit Coffe.

– Cinquante-trois francs, monsieur, cela fait horreur ! Et cinquante-trois francs tout en sous ! La plus forte contribution parmi ces gens-là a été six sous ; et, messieurs, c'est le cordonnier de mes filles qui a eu le front de donner ces six sous.

– J'espère que vous ne l'employez plus », dit Coffe en fixant son œil scrutateur sur le pauvre préfet. Celui-ci eut l'air très embarrassé, car il n'osait mentir, redoutant la contre-police de ces messieurs.

« Je serai franc, dit-il enfin, la franchise est la

base de mon caractère. Barthélemy est le seul cordonnier pour femmes de la ville. Les autres chaussent les femmes du peuple... et mes filles n'ont jamais voulu consentir... Mais je lui ai fait une bonne sermonce. »

Excédé de tous ces détails, à minuit moins un quart Leuwen dit assez brusquement à M. de Riquebourg :

« Vous plairait-il, monsieur, lire cette lettre de M. le ministre de l'Intérieur ? »

Le préfet la lut deux fois très posément. Les deux jeunes voyageurs se regardaient.

« C'est une grande diable de chose que ces élections, dit le préfet après avoir lu, et qui depuis trois semaines m'empêche de dormir la nuit, moi qui, grâce à Dieu, en temps ordinaire n'entends pas tomber ma dernière pantoufle. Si, entraîné par mon zèle pour le gouvernement du roi, je me laisse aller à quelque mesure un peu trop acerbe envers mes administrés, je perds la paix de l'âme. Au moment où je cherche le sommeil, un remords, ou du moins une discussion pénible avec moi-même pour décider si je n'ai point

encouru le remords vient chasser le sommeil. Vous ne connaissez point encore cela, monsieur le commissaire. (C'était le nom dont le bon M. de Riquebourg affublait Leuwen ; pour lui faire honneur, il le traitait de commissaire aux élections.) Votre âme est jeune, monsieur, les soucis administratifs n'ont jamais altéré la paix dont elle jouit. Vous ne vous êtes jamais trouvé en opposition directe avec une population. Ah ! monsieur, ce sont des moments bien durs ! L'on se demande ensuite : Ma conduite a-t-elle été parfaitement pure ? Mon dévouement au roi et à la patrie a-t-il été mon seul guide ? – Vous ne connaissez pas ces pénibles incertitudes, monsieur. La vie est couleur de rose pour vous ; en courant la poste, vous vous amusez de la forme bizarre d'un nuage...

– Ah ! monsieur, dit Leuwen oubliant toute prudence, toute convenance, et torturé par sa conscience.

– Votre jeunesse pure et calme n'a pas même l'idée de ces dangers, leur seule mention vous fait horreur ! Et je vous en estime davantage,



permettez-moi de vous le dire, mon jeune collaborateur. Ah ! conservez longtemps la paix de l'âme honnête ! Ne vous permettez jamais, en administration, la moindre action, je ne dis pas douteuse aux yeux de l'honneur, mais douteuse à vos propres yeux. Sans la paix de l'âme, monsieur, y a-t-il possibilité de bonheur ? Après une action douteuse aux yeux de l'honneur le plus scrupuleux, il n'y aurait plus de tranquillité pour votre âme »

Le souper était servi et ces messieurs étaient à table.

« Vous auriez tué le sommeil, comme dit le grand tragique des Anglais dans son *Macbeth*.

– Ah ! infâme ! es-tu fait pour me torturer ? pensait Lucien ; et, quoique mourant de faim, il éprouva une telle contraction du diaphragme qu'il ne put avaler une seule bouchée.

– Mangez donc, monsieur le commissaire, disait le préfet ; imitez M. votre adjoint.

– Secrétaire seulement, monsieur », dit Coffe en continuant à tordre et à avaler comme un loup.

Ce mot jeté avec force parut cruel à Leuwen. Il ne put s'empêcher de regarder Coffe.

« Vous ne voulez donc pas m'aider à porter l'infamie de ma mission ? » disait ce regard.

Coffe ne comprit rien. C'était un homme parfaitement raisonnable, mais nullement délicat ; il méprisait les délicatesses, qu'il confondait avec les prétextes que prennent les gens faibles pour ne pas exécuter ce qui est raisonnable ou de leur devoir.

« Mangez, monsieur le commissaire... »

Coffe, qui comprit cependant que ce malheureux titre choquait Leuwen, dit au préfet :

« Maître des requêtes, s'il vous plaît, monsieur.

– Ah ! maître des requêtes ? dit le préfet étonné. Et c'est toute notre ambition à nous autres, pauvres préfets de province, après avoir fait deux ou trois bonnes élections.

– Est-ce naïveté sotte ? est-ce malice ? se disait Leuwen, peu disposé à l'indulgence.

– Mangez, monsieur le maître des requêtes. Si

vous ne devez m'accorder que trente-six heures, comme me le dit le ministre dans sa lettre, j'ai à vous dire bien des choses, à vous communiquer bien des détails, à vous soumettre bien des mesures, avant après-demain à midi, qui serait l'heure où vous quitteriez cet hôtel. Demain, j'ai le projet de vous prier de recevoir une cinquantaine de personnes, une cinquantaine d'administrateurs douteux ou timides, et d'ennemis non déclarés ou timides aussi, les sentiments de tous seront stimulés, je n'en doute point, par l'avantage de parler avec un fonctionnaire qui, lui-même, parle au ministre. D'ailleurs, cette audience que vous leur accorderez, et dont toute la ville parlera, sera un engagement solennel pour eux. Parler au ministre, c'est un grand avantage, une belle prérogative, monsieur le maître des requêtes. Que peuvent nos froides dépêches, monsieur, nos dépêches qui, pour être claires, ont besoin d'être longues ? Que peuvent-elles auprès du compte rendu vif et intéressant d'un administrateur qui peut dire : *J'ai vu.* »

Ces phrases à demi-sottes duraiient encore à

une heure et demie du matin. Coffe, qui mourait de sommeil, étant allé s'informer des lits, le préfet demanda à Leuwen s'il pouvait parler devant ce secrétaire.

« Certainement, monsieur le préfet. M. Coffe travaille dans le bureau particulier du ministre, et a pour les élections toute la confiance de Son Excellence. »

Au retour de Coffe, M. de Riquebourg se crut obligé de reprendre toutes les considérations qu'il avait déjà exposées à Leuwen, en y ajoutant les noms propres. Mais ces noms, tous également inconnus pour les deux voyageurs, ne faisaient qu'embrouiller à leurs yeux le système d'influence que M. le préfet se proposait d'exercer. Coffe, fort contrarié de ne pouvoir dormir, voulut du moins travailler sérieusement, et avec l'autorisation de M. le maître des requêtes, comme il eut soin de l'exprimer, se mit à presser de questions M. de Riquebourg.

Ce bon préfet, si moral et si soigneux de ne pas se préparer des remords, articula enfin que le département était fort mal disposé, parce que huit

pairs de France, dont deux étaient grands propriétaires, avaient fait nommer un nombre considérable de petits fonctionnaires et les couvraient de leur protection.

« Ces gens-là, messieurs, reçoivent mes circulaires, et me répondent des calembredaines. Si vous fussiez arrivés quinze jours plus tôt, nous eussions pu ménager trois ou quatre destitutions salutaires.

– Mais, monsieur, n’avez-vous pas écrit dans ce sens au ministre ? Il est, ce me semble, question de la destitution d’une directrice de la poste aux lettres ?

– Mme Durand, la belle-mère de M. Duchadeau ? Eh ! la pauvre femme ! Elle pense fort mal, il est vrai ; mais cette destitution, si elle arrive à temps, fera peur à deux ou trois fonctionnaires du canton de Tourville, dont l’un est son gendre, et les deux autres ses cousins. Mais ce n’est pas là que sont mes grands besoins ; c’est à Meylan, où, comme je viens d’avoir l’honneur de vous le montrer sur ma carte électorale, nous avons une majorité contre nous

de vingt-sept voix au moins.

– Mais, monsieur, j’ai dans mon portefeuille les copies de vos lettres. Si je ne me trompe, vous n’avez pas parlé du canton de Meylan au ministre.

– Eh ! monsieur le maître des requêtes, comment voulez-vous que j’écrive de telles choses ? M. le comte d’Alleward, pair de France, ne voit-il pas votre ministre tous les jours ? Ses lettres à son homme d’affaires, le bonhomme Ruflé, notaire, ne sont remplies que des choses qu’il a entendu dire, la veille ou l’avant-veille, par Son Excellence M. le comte de Vaize, quand il a eu l’honneur de dîner avec Elle. Ces dîners sont fréquents, à ce qu’il paraît. On n’écrit point de telles choses, monsieur. Je suis père de famille, demain j’aurai l’honneur de vous présenter Mme de Riquebourg et mes quatre filles. Il faut songer à établir tout cela. Mon fils est sergent au 86<sup>e</sup> depuis deux ans, il faut le faire sous-lieutenant ; et je vous avouerai franchement, monsieur le maître des requêtes, et sous le sceau de la confession, qu’un mot de M. d’Alleward

peut me perdre ; et M. d'Alleward, qui veut détourner un chemin public qui passe dans son parc, protège tout le monde dans le canton de Meylan. Pour moi, monsieur le maître des requêtes, la simple demi-punition de changer de préfecture serait une ruine ; trois mariages que Mme de Riquebourg a ébauchés pour ses filles ne seraient plus possibles. Et mon mobilier est immense. »

Ce ne fut que vers les deux heures du matin que les questions pressantes, et même quelque chose de plus, de l'inflexible Coffe, forcèrent M. le préfet à faire connaître une grande manœuvre à laquelle il renvoyait sans cesse.

« C'est ma seule et unique ressource, messieurs, et si elle est connue, si l'on peut seulement s'en douter douze heures avant l'élection, tout est perdu. Car, messieurs, ce département est un des plus mauvais de France : vingt-sept abonnements au *National*, et huit à la *Tribune* ! Mais à vous, messieurs, qui avez l'oreille du ministre, je ne puis rien cacher. Or donc, il faut savoir que je ne lancerai ma

manœuvre électorale, je ne mettrai le feu à la mine, que lorsque je verrai la nomination du président à demi décidée ; car si cela éclatait trop tôt, deux heures suffiraient pour tout perdre, messieurs : l'élection, comme la position de votre très humble serviteur. Nous posons donc que nous portons pour candidat du gouvernement M. Jean-Pierre Blondeau, maître de forges à Champagnier, que nous avons pour rival à chances probables, et malheureusement plus que probables, M. Malot, ex-chef de bataillon de l'ex-garde nationale de Champagnier. Je dis *ex*, quoiqu'elle ne soit que suspendue, mais il fera beau jour quand elle s'assemblera de nouveau. Donc, messieurs, M. Blondeau est ami du gouvernement, car il a une peur du diable d'une réduction du droit sur les fers étrangers. Malot est négociant drapier et en bois de construction et bois de chauffage ; il a de fortes rentrées à opérer à Nantes. Deux heures avant le dépouillement du scrutin pour la nomination du président, un courrier de commerce, *réellement parti* de Nantes, lui apporte la nouvelle alarmante que deux négociants de Nantes que je connais bien et



qui tiennent en leurs mains une partie de sa fortune, sont sur le point de manquer et aliènent déjà leurs propriétés à leurs amis moyennant des actes de vente antidatés. Mon homme perd la tête et part, cela j'en suis sûr. Il planterait là toutes les élections du monde...

– Mais comment ferez-vous arriver un courrier réel de Nantes précisément à point ?

– Par l'excellent Chauveau, le secrétaire général à Nantes, mon ami intime. Il faut savoir que la ligne du télégraphe de Nantes ne passe qu'à deux lieues d'ici, et Chauveau, qui sait que mon élection commence le 23, s'attend à un mot de moi le 23 au soir ou le 24 au matin. Une fois que M. Malot aura la puce à l'oreille pour ses rentrées de Nantes, je me tiens en grand uniforme dans les environs de la salle des Ursulines, où se fait l'élection. Malot absent, je n'hésite pas à adresser la parole aux électeurs paysans, et, ajouta M. de Riquebourg en baissant extrêmement la voix, si le président du collège électoral est fonctionnaire public, même libéral, je lâche à mes électeurs en guêtres des bulletins

où j'ai flanqué en grosses lettres : *Jean-Pierre Blondeau, maître de forges*. Je gagnerai bien dix voix de cette façon. Les électeurs, sachant que Malot est sur le point de faire banqueroute...

– Comment ! banqueroute ? dit Leuwen en fronçant le sourcil.

– Eh ! monsieur le maître des requêtes, dit M. de Riquebourg d'un air encore plus bénin que de coutume, puis-je empêcher que les bavards de la ville, exagérant tout, comme de coutume, ne voient dans la faillite des correspondants de Malot à Nantes la nécessité pour lui de suspendre ses paiements ici ? Car avec quoi peut-il payer ici, ajouta le préfet en affermissant son ton, si ce n'est avec l'argent qu'il tire de Nantes pour les bois qu'il a envoyés ? »

Coffe souriait et avait toutes les peines du monde de ne pas éclater.

« Cette brèche faite au crédit de M. Malot ne pourrait-elle point, en alarmant les personnes qui ont des fonds chez lui, amener une suspension de paiements véritable ?

– Eh ! tant mieux, morbleu ! dit le préfet s’oublant tout à fait. Je ne l’aurai pas sur les bras lors de la réélection pour la garde nationale, si elle a lieu. »

Coffe était aux anges.

« Tant de succès, monsieur, alarmeraient peut-être une susceptibilité...

– Eh ! monsieur, la République coule à pleins bords. La digue contre ce torrent qui emporterait nos têtes et incendierait nos maisons, c’est le roi, monsieur, uniquement le roi. Il faut fortifier l’autorité et faire la part au feu. Tant pis pour la maison qu’il faut abattre afin de sauver toutes les autres ! Moi, messieurs, quand l’intérêt du roi parle, ces choses-là me sont égales comme deux œufs.

– Bravo, M. le préfet, mille fois bravo ! *Sic itur ad astra*, c’est-à-dire au Conseil d’État.

– Je ne suis pas assez riche, monsieur : 12 000 francs et Paris me ruineraient avec ma nombreuse famille. La préfecture de Bordeaux, monsieur, celle de Marseille, de Lyon, avec de bonnes

dépenses secrètes. Lyon, par exemple, doit être excellentissime. Mais revenons, il se fait tard. Donc, je pose dix voix au moins, gagnées personnellement par moi. Mon terrible évêque a un petit grand vicaire, fin matois et grand amateur de *l'espèce*. S'il convenait à Son Excellence de faire les fonds, je remettrais vingt-cinq louis à M. Crochard (c'est ce grand vicaire) pour faire des aumônes à de pauvres prêtres. Vous me direz, monsieur, que donner de l'argent au parti jésuitique c'est porter des ressources à l'ennemi. C'est une chose à pondérer sagement. Ces vingt-cinq louis me donneront une dizaine de voix dont M. Crochard dispose, et plutôt douze que dix.

– Le Crochard prendra votre argent et se moquera de vous, dit Leuwen. La conscience de ses électeurs les aura empêchés de voter au moment décisif.

– Oh ! que non ! On ne se *moque* pas d'un préfet, dit en ricanant M. de Riquebourg, choqué du mot. Nous avons certain *dossier*, avec neuf lettres originales du sieur Crochard. Il s'agit

d'une petite fille du couvent de Saint-Denis Sambuci. Je lui ai juré que j'avais brûlé ses lettres lors d'un petit service qu'il m'a rendu auprès de son évêque dans l'affaire... mais le sieur Crochard n'en croit pas un mot.

– Douze voix, ou au moins dix ? dit Leuwen.

– Oui, monsieur, dit le préfet étonné.

– Je vous donne ces vingt-cinq louis. »

Il s'approcha de la table et écrivit un bon de 600 francs sur le caissier du ministère.

La mâchoire inférieure de M. de Riquebourg s'abaissa lentement, sa considération pour Leuwen doubla en un instant. Coffe ne put retenir un petit éclat de glotte en voyant la manière dont le bon préfet ajouta :

« Ma foi, monsieur, c'est y aller bon jeu bon argent. Outre mes moyens généraux : circulaires, agents, voyageurs, menaces verbales, etc., etc., dont je ne vous fatiguerai pas, car vous ne me croyez pas assez gauche pour ne pas avoir poussé les choses aussi loin qu'elles peuvent aller, et, monsieur, je puis prouver tout cela par les lettres

de l'ennemi arrêtées à la poste, et j'en ai trois au *National*, détaillées comme un procès-verbal et, je vous assure, qui doivent plaire au roi, – outre les moyens généraux, dis-je, outre la disparition de Malot au moment du combat, outre les électeurs jésuites de M. Crochard, j'ai le moyen de séduction en faveur de Blondeau. Cet excellent maître de forges n'a pas inventé la poudre, mais il sait quelquefois suivre un bon conseil, faire des sacrifices à propos. Il a un neveu, avocat à Paris et homme de lettres, qui a fait une pièce à l'Ambigu. Ce neveu n'est point sot, il a reçu mille écus de son oncle pour faire des démarches en faveur du maintien du droit sur les fers. Il a fait des articles de journaux, enfin il dîne au ministère des Finances. Des gens du pays établis à Paris l'ont écrit. Par le premier courrier après le départ de Malot, il m'arrive une lettre de Paris qui m'annonce que M. Blondeau neveu est nommé secrétaire général du ministère des Finances. Depuis huit jours, je reçois une pareille lettre par chaque courrier ; or, dix-sept électeurs libéraux (je suis sûr du chiffre) ont des intérêts directs au ministère des Finances, et Blondeau

leur déclarera net que si l'on vote contre lui son neveu s'en ressentira.

« Maintenant, monsieur le maître des requêtes, daignez rejeter un coup d'œil sur le bordereau des votes :

Électeurs inscrits :	613
Présents au collège, au plus :	400
	----
Constitutionnels dont je suis sûr :	178
Votants pour Malot que je gagnerai personnellement :	10
Votes jésuites dirigés en secret par M. Crochard, 12, tablons au plus bas :	10
	Total : 198

Il me manque deux voix, et la nomination de M. Blondeau neveu, *Aristide Blondeau*, aux Finances me donne au moins six voix. *Majorité* :

*quatre voix*. Ensuite, monsieur, si vous m'autorisez, dans un cas extrême, à promettre quatre destitutions (je dis parole d'honneur, appuyée par un dédit de 1000 francs déposé en main tierce), je pourrai promettre au ministre une majorité non de quatre misérables voix, mais de douze et peut-être de dix-huit voix. J'ai le bonheur que Blondeau est un imbécile qui de la vie n'a porté ombrage à personne. Il me répète bien tous les jours que personnellement il a une douzaine de voix, mais rien n'est moins clair. Mais tout cela, monsieur, est cher, et je ne puis pas, moi, père de famille, faire la guerre absolument à mes dépens. Le ministre, par sa dépêche timbrée *particulière* du 5, m'a ouvert un crédit de 1200 francs pour mes élections. Sur ce crédit, j'ai déjà dépensé 1920 francs. Je pense que Son Excellence est trop juste pour me laisser ces 720 francs sur les bras.

– Si vous réussissez, il n'y a pas de doute, dit Leuwen. En cas contraire, je vous dirai, monsieur, que mes instructions ne parlent pas de cet objet. »



M. de Riquebourg roulait dans ses mains le bon de 600 francs de Leuven. Tout à coup, il s'aperçut que cette écriture était la même que celle de la lettre timbrée *particulière*, dont il n'avait raconté qu'une partie à ces messieurs, par discrétion. De ce moment, son respect pour M. le commissaire aux élections fut sans bornes.

« Il n'y a pas deux mois, ajouta M. de Riquebourg, tout rouge d'émotion de parler à un favori du ministre, que Son Excellence a daigné m'écrire une lettre de sa main sur la grande affaire N...

– Le roi y attache la plus haute importance. »

Le préfet ouvrit le secret d'un énorme bureau à cylindre et en tira la lettre du ministre, qu'il lut tout haut, et ensuite il la passa à ces messieurs.

« C'est de la main de Cromier, dit Coffe.

– Quoi ! ce n'est pas Son Excellence ! dit le préfet ébahi. Je me connais en écritures, messieurs ! »

Et comme M. de Riquebourg ne songeait pas à sa voix, elle avait pris un ton aigre et un ton

moqueur, entre le reproche et la menace.

« Ton de préfet, pensa Leuwen ; rien ne gête plus la voix. Les trois quarts des grossièretés de M. de Vaize lui viennent d'avoir, dix ans durant, parlé tout seul au milieu de son salon de préfecture. »

« M. de Riquebourg est en effet connaisseur en écritures, dit Coffe, qui n'avait plus envie de dormir et de temps en temps se versait de grands verres de vin blanc de Saumur. Rien ne ressemble plus à la main de *Son Excellence* que celle du petit Cromier, surtout quand il cherche la ressemblance. »

Le préfet fit quelques objections ; il était humilié, car la pièce de résistance de sa vanité comme de son espoir d'avancement c'était les lettres de la propre main du ministre. À la fin, il fut convaincu par Coffe, qui était sans pitié pour cet honorable amphitryon depuis qu'il pensait à la banqueroute possible de M. Malot, le drapier marchand de bois. Le préfet resta pétrifié, tenant sa lettre de la main du ministre.

« Quatre heures sonnent, dit Coffe. Si nous

prolongeons la séance, nous ne pourrons pas être debout à neuf heures, comme le veut M. le préfet. »

M. de Riquebourg prit le mot *veut* pour un reproche.

« Messieurs, dit-il en se levant et saluant jusqu'à terre, je ferai convoquer pour neuf heures et demie les personnes que je vous prie d'admettre à votre première audience. Et j'entrerai moi-même dans vos chambres à dix heures sonnantes. Jusqu'à ce que vous me voyiez, dormez sur l'une et l'autre oreille. »

Malgré ces messieurs, M. de Riquebourg voulut leur indiquer lui-même leurs deux chambres, qui communiquaient par un petit salon. Il poussa les attentions jusqu'à regarder sous les lits.

« Cet homme n'est point sot au fond, dit Coffe à Leuwen quand le préfet les eut enfin laissés : voyez ! »

Et il indiquait une table sur laquelle un poulet froid, du rôti de lièvre, du vin et des fruits étaient

disposés avec propreté. Et il se mit à resouper de fort bon appétit.

Les deux voyageurs ne se séparèrent qu'à cinq heures du matin.

« Leuwen a l'air de ne plus songer à l'accident de Blois », se disait Coffe. En effet, Leuwen, comme il convient à un bon employé, était tout occupé de l'élection de M. Blondeau, et avant de se mettre au lit relut le bordereau des votes qu'il s'était fait remettre par M. de Riquebourg.

À dix heures sonnantes, M. de Riquebourg entra dans la chambre de Leuwen, suivi de la fidèle Marion, qui portait un cabaret avec du café au lait, et Marion était elle-même suivie d'un petit jockey qui portait un autre cabaret avec du thé, du beurre et une bouilloire.

« L'eau est bien chaude, dit le préfet. Jacques va vous faire du feu. Ne vous pressez nullement. Prenez du thé ou du café. Le déjeuner à la fourchette est indiqué à onze heures, et, à six, dîner de quarante personnes. Votre arrivée fait le meilleur effet. Le général est susceptible comme un sot, l'évêque est furibond et fanatique. Si vous

le jugez à propos, ma voiture sera attelée à onze heures et demie, et vous pourrez donner dix minutes à chacun de ces fonctionnaires. Ne vous pressez pas : les quatorze personnes que j'ai réunies pour votre première audience n'attendent que depuis neuf heures et demie...

– Je suis désolé, dit Leuwen.

– Bah ! Bah ! dit le préfet, ce sont des gens à nous, des gens qui mangent au budget. Ils sont faits pour attendre. »

Leuwen avait horreur de tout ce qui peut ressembler à un manque d'égards. Il s'habilla en courant, et courut recevoir les quatorze fonctionnaires. Il fut atterré de leur pesanteur, de leur bêtise, de leur air d'adoration à son égard.

« Je serais le prince royal qu'ils n'auraient pas salué plus bas ! »

Il fut bien étonné quand Coffe lui dit :

« Vous les avez mécontentés, ils vous trouveront de la hauteur.

– De la hauteur ? dit Leuwen étonné.

– Sans doute. Vous avez eu des idées, ils ne

vous ont pas compris. Vous avez eu cent fois trop d'esprit pour ces animaux-là. *Vous tendez vos filets trop haut.* Attendez-vous à des figures étranges à déjeuner. Vous allez voir Mlles de Riquebourg. »

La réalité passa toutes les prévisions. Leuwen eut le temps de dire à Coffe :

« Ce sont des grisettes qui viennent de gagner 40 000 francs à la loterie. »

Une d'elles était plus laide que ses sœurs, mais moins fière des grandeurs de sa famille. Elle ressemblait un peu à Théodelinde de Serpierre. Ce souvenir fut tout-puissant sur Leuwen. Dès qu'il s'en fut aperçu, il parla avec intérêt à Mlle Augustine, et Mme de Riquebourg vit sur-le-champ un brillant mariage pour sa fille.

Le préfet rappela à Leuwen la visite au général et à l'évêque. Mme de Riquebourg fit un signe d'impatience méprisant à son mari, et enfin le déjeuner ne finit qu'à une heure, et Leuwen sortit en voiture que quatre ou cinq groupes des amis plus ou moins sûrs du gouvernement l'attendaient déjà, parqués et soigneusement gardés dans

différents bureaux de la préfecture.

Coffe n'avait pas voulu suivre son ancien camarade, il comptait courir un peu la ville et s'en faire une idée, mais il eut à recevoir la visite officielle de M. le secrétaire général et de MM. les commis de la préfecture.

« Je vais aider au débit de l'orviétan », se dit-il. Et, avec son sang-froid inexorable, il sut donner à ces commis une haute idée de la mission qu'il remplissait.

Au bout de dix minutes il les renvoya sèchement, et il s'échappait pour tâcher de voir la ville, quand le préfet, qui le guettait, le prit au passage et le força d'écouter la lecture de toutes les lettres adressées par lui au comte de Vaize au sujet des élections.

« Ce sont des articles de journaux du troisième ordre, pensait Coffe, indigné. Cela ne serait pas payé douze francs l'article par notre *Journal de Paris*. La conversation de cet homme vaut cent fois mieux que sa correspondance. »

Au moment où Coffe se ménageait un prétexte

pour échapper à M. de Riquebourg, Leuwen rentra, suivi du général comte de Beauvoir. C'était un fat de haute taille, à figure blonde et grasse d'une rare insignifiance, du reste joli garçon encore, très poli, très élégant, mais qui, à la lettre, ne comprenait rien de ce qu'on disait devant lui. Les élections semblaient lui avoir troublé la cervelle, il disait à tout propos : « Cela regarde l'autorité administrative. » Coffe vit par ses discours qu'il en était encore à deviner l'objet de la mission de Leuwen, et cependant celui-ci lui avait envoyé la veille au soir une lettre du ministre on ne peut pas plus explicite.

Les audiences de l'avant-dîner furent de plus en plus absurdes. Leuwen, qui avait le tort d'avoir agi le matin avec trop d'intérêt, était mort de fatigue dès deux heures après midi, et n'avait pas une idée. Alors, il fut parfaitement convenable et le préfet prit une grande idée de lui. Aux quatre ou cinq dernières audiences, qui furent individuelles, et accordées aux personnages les plus importants, il fut parfait, et de l'insignifiance la plus convenable. Le préfet tenait à faire voir par Leuwen M. le grand vicaire



Crochard ; c'était un personnage maigre, une figure de pénitent, et à ses discours Leuwen le trouva fait à point pour recevoir vingt-cinq louis et faire agir à sa guise une douzaine d'électeurs jésuites.

Tout alla bien jusqu'au dîner. À six heures, le salon du préfet comptait quarante-trois personnages, l'élite de la ville. La porte s'ouvrit à deux battants, mais M. le préfet fut consterné en voyant Leuwen paraître sans uniforme. Lui préfet, le général, les colonels, étaient en grande tenue. Leuwen, excédé de fatigue et d'ennui, fut placé à la droite de Mme la préfète, ce qui fit faire la mine au général comte de Beauvoir. On n'avait pas épargné les bûches du gouvernement, il faisait une chaleur insupportable, et avant la moitié du dîner, qui dura sept quarts d'heure, Leuwen craignait de faire une scène et de se trouver mal.

Après dîner, il demanda la permission de faire un tour dans le jardin de la préfecture ; il fut obligé de dire au préfet, qui s'attachait à lui et voulait le suivre :

« Je vais donner mes instructions à M. Coffe sur les lettres qu'il doit me faire signer avant le départ de la poste. Il faut non seulement prendre de sages mesures, mais encore en tenir note.

– Quelle journée ! » se dirent les deux voyageurs.

Il fallut rentrer au bout de vingt minutes et avoir cinq ou six apartés dans les embrasures des fenêtres du salon de la préfecture avec des hommes importants, amis du gouvernement, mais qui, sous prétexte de la nullité désespérante de M. Blondeau, qui à table avait parlé de fer et de la justice de prohiber les fers anglais, de façon à lasser la patience même des fonctionnaires d'une ville de province... Plusieurs amis du gouvernement trouvaient absurde que la *Tribune* en fût à son cent quatrième procès et que la prison préventive retînt tant de centaines de pauvres jeunes gens. Ce fut à combattre cette hérésie dangereuse que Leuwen consacra sa soirée. Il cita avec assez de brillant dans l'expression les Grecs du bas-empire qui disputaient sur la lumière *incrée*e du Thabor,

tandis que les féroces Osmanlis escaladaient les murs de Constantinople.

Voyant l'effet qu'avait produit ce trait d'érudition, Leuwen déserta la préfecture et fit un signe à Coffe. Il était dix heures du soir.

« Voyons un peu la ville », se disaient les pauvres jeunes gens. Un quart d'heure après, ils cherchaient à démêler l'architecture d'une église un peu gothique, lorsqu'ils furent rejoints par M. de Riquebourg.

« Je vous cherchais, messieurs... etc., etc. »

La patience fut sur le point d'échapper à Leuwen.

« Mais, monsieur le préfet, le courrier ne part-il pas à minuit ?

– Entre minuit et une heure.

– Eh bien ! M. Coffe a une mémoire si étonnante que, tel que vous me voyez, je lui dicte mes dépêches ; il les retient à merveille, souvent corrige les répétitions et autres petites fautes dans lesquelles je puis tomber. J'ai tant d'affaires ! Vous ne connaissez pas la moitié de mes

embarras. »

Par de tels propos et d'autres encore plus ridicules, Leuwen et Coffe eurent toutes les peines du monde à renvoyer M. Riquebourg à sa préfecture.

Les deux amis rentrèrent à onze heures et firent une lettre de vingt lignes au ministre. Cette lettre, adressée à M. Leuwen père, fut jetée à la poste par Coffe.

Le préfet fut bien étonné quand, à onze heures trois quarts son huissier vint lui dire que M. le maître des requêtes n'avait pas remis de dépêches pour Paris. Cet étonnement redoubla quand le directeur des postes vint lui dire qu'aucune dépêche adressée au ministre n'avait été jetée à la poste. Ce fait plongea M. le préfet dans les plus graves soucis.

À sept heures, le lendemain matin, le préfet fit demander une audience à Leuwen pour lui présenter le travail des destitutions. M. de Riquebourg en demandait sept, Leuwen eut grand-peine à lui faire réduire ses demandes à quatre.

Pour la première fois le préfet, qui jusque-là avait été humble jusqu'à la servilité, voulut prendre un ton ferme et parlât à Leuwen de la responsabilité de lui, Leuwen. À quoi Leuwen répondit avec la dernière impertinence, et il termina par refuser le dîner que le préfet avait fait préparer pour deux heures, un dîner d'amis intimes, il n'y avait que dix-sept personnes. Leuwen alla faire une visite à Mme de Riquebourg et partit à midi précis, comme le portaient les instructions qu'il s'était faites, et sans vouloir permettre au préfet de rentrer en matière.

Heureusement pour les voyageurs, la route traversait une suite de collines, et ils firent deux lieues à pied, au grand scandale du postillon.

Cette effroyable activité de trente-six heures avait placé déjà bien loin le souvenir des huées et de la boue de Blois. La voiture avait été lavée, brossée, etc., à deux reprises. En ouvrant une poche pour prendre l'itinéraire de M. de Vaize, Leuwen la trouva remplie de boue encore humide, et le livre abîmé.

## Chapitre LI

Ces messieurs firent un détour de six lieues pour aller voir les ruines de la célèbre abbaye de N... Ils les trouvèrent admirables et ne purent, en véritables élèves de l'École polytechnique, résister à l'envie d'en mesurer quelques parties.

Cette diversion délassa les voyageurs. Le vulgaire et le plat qui avaient encombré leurs cerveaux furent emportés par les discussions sur la convenance de l'art gothique avec la religion, qui promet l'enfer à cinquante et un enfants sur cent qui naissent, etc., etc.

« Rien n'est bête comme votre église de la Madeleine, dont les journaux sont si fiers. Un temple grec, respirant la gaieté et le bonheur, pour abriter les mystères terribles de la religion des épouvantements ! Saint-Pierre de Rome lui-même n'est qu'une brillante absurdité ; mais en 1500, quand Raphaël et Michel Ange y

travaillaient, Saint-Pierre n'était pas absurde : la religion de Léon X était gaie, lui, pape, plaçait par la main de Raphaël, dans les ornements de sa galerie favorite, les amours du cygne et de Lédà répétées vingt fois. Saint-Pierre est devenu absurde depuis le jansénisme de Pascal se reprochant le plaisir d'aimer sa sœur, et depuis que les plaisanteries de Voltaire ont resserré si étroitement le cercle des convenances religieuses.

– Vous traitez trop le ministre en homme d'esprit, dit Coffe. Vous agissez *au mieux de ses intérêts*, comme nous disons dans le commerce. Mais une lettre de vingt lignes ne le satisfait pas. Probablement, il porte toute sa correspondance chez le roi, et, si l'on consulte, tombe sur votre lettre. On trouvera qu'elle serait suffisante si elle était signée Carnot ou Turenne. Mais, permettez-moi de vous le dire, monsieur le commissaire aux élections, votre nom ne rappelle pas encore une masse énorme d'actions de haute prudence.

– Eh bien ! démontrons cette prudence au ministre. »

Les voyageurs s'arrêtèrent quatre heures dans

un bourg et écrivirent plus de quarante pages sur MM. Malot, Blondeau et Riquebourg. La conclusion était que, même sans destitutions, M. Blondeau aurait une majorité de quatre voix à dix-huit. Le moyen décisif inventé par M. de Riquebourg, la faillite à Nantes, la nomination de M. Aristide Blondeau secrétaire général du ministère des Finances, et enfin les vingt-cinq louis de M. le grand vicaire, furent annoncés au ministre par une lettre à part, toute en chiffres, adressée à M... rue Cherche-Midi, n° 3, dont l'office était de recevoir ces lettres et d'écrire les lettres que Son Excellence voulait faire passer pour être de sa main.

« Nous avons fait maintenant les administrateurs comme on l'entend à Paris », dit Coffe à son compagnon en remontant en voiture.

Deux heures après, au milieu de la nuit, ils rencontrèrent le courrier, qu'ils prièrent d'arrêter. Le courrier se fâcha, fit l'insolent, et bientôt demanda pardon à M. le commissaire extraordinaire quand Coffe, avec son ton sec, eut fait connaître au courrier le nom du personnage



qui lui remettait des dépêches. Il fallut faire procès-verbal du tout.

Le troisième jour, à midi, nos voyageurs aperçurent à l'horizon les clochers pointus de Caen, chef-lieu du département de Calvados, où l'on redoutait tant l'élection de M. Mairobert.

« Voilà Caen », dit Coffe.

La gaieté de Leuwen le quitta aussitôt ; et, se tournant vers Coffe avec un grand soupir :

« Je pense tout haut avec vous, mon cher Coffe. J'ai toute honte bue, vous m'avez vu pleurer... Quelle nouvelle infamie vais-je faire ici ?

– Effacez-vous ; bornez-vous à seconder les mesures du préfet ; travaillez moins sérieusement à la chose.

– Ce fut une faute d'aller loger à la préfecture.

– Sans doute, mais cette faute part du sérieux avec lequel vous travaillez et de l'ardeur avec laquelle vous marchez au résultat. »

En approchant de Caen, les voyageurs remarquèrent beaucoup de gendarmes sur la

route, et certains bourgeois, marchant raide, en redingote, et avec de gros bâtons.

« Si je ne me trompe, voici les assommeurs de la Bourse, dit Coffe.

– Mais a-t-on assommé à la Bourse ? N'est-ce pas la *Tribune* qui a inventé cela ?

– Pour ma part, j'ai reçu cinq ou six coups de bâton, et la chose aurait mal fini, si je ne me fusse trouvé un grand compas avec lequel je fis mine d'éventrer ces messieurs. Leur digne chef, M. N..., était à dix pas de là, à une fenêtre de l'entresol, et criait : "Ce petit homme chauve est un agitateur." Je me sauvai par la rue des Colonnes. »

En arrivant à la porte de Caen, on examina pendant dix minutes les passeports des deux voyageurs, et, comme Leuwen se fâchait, un homme d'un certain âge, grand et fort, et badinant avec un énorme bâton, et qui se promenait sous la porte l'envoya faire f... en termes fort clairs.

« Monsieur, je m'appelle Leuwen, maître des

requêtes, et je vous regarde comme un plat. Donnez-moi votre nom, si vous l'osez.

– Je m'appelle *Lustucru*, répondit l'homme au bâton en ricanant et tournant autour de la voiture. Donnez mon nom à votre procureur du roi, monsieur l'homme brave. Si jamais nous nous rencontrons en Suisse, ajouta-t-il à voix basse, vous aurez autant de soufflets et de marques de mépris que vous pouvez désirer pour obtenir de l'avancement de vos chefs.

– Ne prononce jamais le mot honneur, espion déguisé !

– Ma foi, dit Coffe en riant presque, je serais ravi de vous voir un peu bafoué comme je le fus jadis place de la Bourse.

– Au lieu de compas, j'ai des pistolets.

– Vous pouvez tuer impunément ce gendarme déguisé. Il a l'ordre de ne pas se fâcher, et peut-être à Montmirail ou Waterloo il était un brave soldat. Aujourd'hui, nous appartenons au même régiment, continua Coffe avec un rire amer ; ne nous fâchons pas.

– Vous êtes cruel, dit Leuwen.

– Je suis vrai quand on m’interroge, c’est à prendre ou à laisser. »

Les larmes vinrent aux yeux de Leuwen.

La voiture eut la permission d’entrer en ville. En arrivant à l’auberge, Leuwen prit la main de Coffe.

« Je suis un enfant.

– Non pas, vous êtes un heureux du siècle, comme disent les prédicateurs, et vous n’avez jamais eu de besogne désagréable à faire. »

L’hôte mit beaucoup de mystère à les recevoir : il y avait des appartements prêts, et il n’y en avait pas.

Le fait est que l’hôte fit prévenir la préfecture. Les auberges qui redoutaient les vexations des gendarmes et des agents de police avaient ordre de ne point avoir d’appartements pour les partisans de M. Mairobert.

Le préfet, M. Boucaut, donna l’autorisation de loger MM. Leuwen et Coffe. À peine dans leurs chambres, un monsieur très jeune, fort bien mis,

mais évidemment armé de pistolets, vint remettre sans mot dire à Leuwen deux exemplaires d'un petit pamphlet in-18, couvert de papier rouge et fort mal imprimé. C'était la collection de tous les articles ultra-libéraux que M. Boucaut de Sérerville avait publiés dans le *National*, le *Globe*, le *Courrier*, et autres journaux libéraux de 1829.

« Ce n'est pas mal, disait Leuwen ; il écrit bien.

– Quelle emphase ! Quelle plate imitation de M. de Chateaubriand ! À tous moments, les mots sont détournés de leur sens naturel, de leur acception commune. »

Ces messieurs furent interrompus par un agent de police qui, avec un sourire faux et en faisant force questions, vint leur remettre deux pamphlets in-18.

« Voilà du luxe ! C'est l'argent des contribuables, dit Coffe. Je parierais que c'est un pamphlet de gouvernement.

– Eh ! parbleu, c'est le nôtre, dit Leuwen, c'est

celui que nous avons perdu à Blois ; c'est du Torpet tout pur. »

Et ils se remirent à lire les articles qui faisaient briller autrefois dans le *Globe* le nom de M. Boucaut de Séranville.

« Allons voir ce renégat, dit Leuwen.

– Je ne suis pas d'accord sur les qualités. Il ne croyait pas plus en 1829 les doctrines libérales qu'aujourd'hui les maximes d'ordre, de paix publique, de stabilité. Sous Napoléon, il se fût fait tuer pour être capitaine. Le seul avantage de l'hypocrisie d'alors sur celle d'aujourd'hui, de 1809 sur celle de 1834, c'est que celle en usage sous Napoléon ne pouvait se passer de la bravoure, qualité qui, en temps de guerre, n'admet guère l'hypocrisie.

– Le but était noble et grand.

– Cela était l'affaire de Napoléon. Appelez un cardinal de Richelieu, au trône de France, et la platitude du Boucaut, le zèle avec lequel il fait déguiser des gendarmes auront peut-être un but utile. Le malheur de ces pauvres préfets, c'est que

leur métier actuel n'exige que les qualités d'un procureur de Basse-Normandie.

– Un procureur de Basse-Normandie reçut l'empire, et le vendit à ses compères. »

Ce fut dans ces dispositions hautes et vraiment philosophiques, voyant les Français du XIX<sup>e</sup> siècle sans haine ni amour et uniquement comme des machines menées par le possesseur du budget, que Leuwen et Coffe entrèrent à la préfecture de Caen.

Un valet de chambre, vêtu avec un soin rare en province, les introduisit dans un salon fort élégant. Des portraits à l'huile de tous les membres de la famille royale ornaient ce cabinet, qui n'eût pas été déplacé dans une des maisons les plus élégantes de Paris.

« Ce renégat va nous faire attendre ici dix minutes. Vu votre grade, le sien, et ses grandes occupations, c'est la règle.

– J'ai justement apporté le pamphlet in-18 composé de ses articles. S'il nous fait attendre plus de cinq minutes, il me trouvera plongé dans

la lecture de ses ouvrages. »

Ces messieurs se chauffaient près de la cheminée quand Leuwen vit à la pendule que les cinq minutes d'attente sans affectation de la part de l'attendu étaient expirées. Il s'établit dans un fauteuil tournant le dos à la porte, et continua la conversation ayant à la main le pamphlet in-18 couvert de papier rouge.

On entendit un bruit léger, et Leuwen devint tout attention pour son pamphlet. Une porte s'ouvrit, et Coffe, qui tournait le dos à la cheminée et que la rencontre de ces deux fats amusait assez, vit paraître un être exigu, très petit, très mince, fort élégant ; il était dès le matin en pantalon noir collant, avec des bas qui dessinaient la jambe la plus grêle peut-être de son département. À la vue du pamphlet, que Leuwen ne remit dans sa poche que quatre ou cinq mortelles secondes après l'entrée de M. de Séranville, la figure de celui-ci prit une couleur de rouge foncé, couleur de vin. Coffe remarqua que les coins de sa bouche se contractaient.

Coffe trouva que le ton de Leuwen était froid,



simple, militaire, un peu goguenard.

« Il est singulier, pensa Coffe, combien l'habit militaire a besoin de peu de temps pour s'incruster dans le caractère du Français qui le porte. Voilà ce bon enfant au fond, qui a été soldat, et quel soldat, pendant dix mois, et toute sa vie sa jambe, son bras, diront : je suis militaire. Il n'est pas étonnant que les Gaulois aient été le peuple le plus brave de l'Antiquité. Le plaisir de porter un signe militaire bouleverse ces êtres-là, mais leur inspire avec la dernière force deux ou trois vertus auxquelles ils ne manquent jamais. »

Pendant ces réflexions philosophiques et peut-être légèrement envieuses, car Coffe était pauvre et y pensait souvent, la conversation entre Leuwen et le préfet s'engageait profondément sur les élections.

Le petit préfet parlait lentement et avec une extrême affectation d'élégance. Mais il était évident qu'il se contenait. En parlant de ses adversaires politiques, ses petits yeux brillaient, sa bouche se contractait sur ses dents.

« Ou je me trompe fort, se dit Coffe, ou voilà

une mine atroce. Elle est surtout plaisante, ajouta Coffe, quand il prononce le mot *monsieur* dans la demi-phrase *monsieur Mairobert* (qui revenait sans cesse). Il est fort possible que ce soit là un petit fanatique. Il m'a l'air de faire fusiller le Mairobert s'il le tenait à son aise devant une bonne commission militaire comme celle du colonel Caron. Il se peut aussi que la vue du pamphlet rouge ait troublé à fond cette âme *politique*. (Le préfet venait de dire : *Si je suis jamais un homme politique.*) Plaisant fat, pensa Coffe, pour être un homme politique. Si le cosaque ne fait pas la conquête de la France, nos hommes politiques seront des Fox ou des Peel, des Tom Jones comme Fox, ou des Blifils comme M. Peel, et M. de Séranville sera tout au plus un grand chambellan ou un grand référendaire de la Chambre des pairs. »

Il était évident que M. de Séranville traitait Leuwen très froidement.

« Il le prend pour un rival, se dit Coffe. Cependant, ce petit fat exigü a bien trente-deux ou trente-trois ans. Le Leuwen n'est, ma foi, pas

mal : parfaitement froid avec tendance à une ironie polie de fort bonne compagnie ; et l'attention qu'il donne à ses manières pour les rendre sèches et leur ôter le ton d'enjouement de bonne compagnie n'ôte point l'attention qu'il donne à ses idées.

– Vous conviendrait-il, monsieur le préfet, de me confier le bordereau de vos élections ? »

M. de Séranville hésita évidemment, et enfin dit :

« Je le sais par cœur, mais je ne l'ai pas écrit.

– M. Coffe, mon adjoint dans ma mission... »

Leuwen répéta les qualités de Coffe, parce qu'il lui semblait que M. le préfet lui accordait trop peu de part dans son attention.

« ... M. Coffe aura peut-être un crayon, et, si vous le permettez, notera les chiffres, si vous avez la bonté de nous les confier. »

L'ironie de ces derniers mots ne fut pas perdue pour M. de Séranville. Sa mine fut réellement agitée pendant que Coffe dévissait, avec le sang-froid le plus provocant, l'écritoire du portefeuille

en cuir de Russie de M. le maître des requêtes.

« À nous deux, nous mettons ce petit homme sur le gril. Mon affaire à moi est de le retenir le plus longtemps possible dans cette position agréable. »

L'arrangement de l'écritoire, ensuite de la table, prit bien une minute et demie pendant laquelle Leuwen fut de la froideur et du silence les plus parfaits.

« Le fat militaire l'emporte sur le fat civil », se disait Coffe.

Quand il fut enfin commodément arrangé pour écrire :

« S'il vous convient de nous communiquer votre bordereau, nous pouvons en prendre note.

– Certainement, certainement, dit le préfet exigü.

– Répétition vicieuse », pensa l'inexorable Coffe.

Et le préfet dit, mais sans dicter...

« Il y a de l'habitude de diplomate dans cette

nuance, se dit Leuwen. Il est moins bourgeois que le Riquebourg, mais réussira-t-il aussi bien ? Toute l'attention que cet être-là donne à la figure qu'il fait dans son salon n'est-elle pas volée à son métier de préfet, de directeur d'élections ? Cette tête étroite, ce front si bas, ont-ils assez de cervelle pour qu'il y en ait à la fois pour la fatuité et pour le métier ? J'en doute. *Videbimus infra.* »

Leuwen arriva à se rendre le témoignage qu'il était convenable avec ce petit préfet ergoteur, et qu'il donnait l'attention nécessaire à la friponnerie dans laquelle il avait accepté un rôle. Ce fut le premier plaisir que lui donna sa mission, la première compensation à l'affreuse douleur causée par la boue de Blois.

Coffe écrivait pendant que le préfet, immobile et les jambes serrées vis-à-vis de Leuwen, disait :

Électeurs inscrits :	1280
Présents, probablement :	900
M. Gonin, candidat constitutionnel :	400

M. le préfet n'ajouta aucun détail sur les nuances qui formaient ces chiffres totaux : 400 et 500, et Leuwen ne jugea pas convenable de lui demander de nouveau des détails.

M. de Séranville s'excusa de les loger à la préfecture sur les ouvriers qu'il avait et qui l'empêchaient d'offrir les pièces les plus convenables. Il n'invita ces messieurs à dîner que pour le lendemain.

Ces trois messieurs se quittèrent avec une froideur qui ne pouvait pas être plus grande sans devenir marquée.

À peine dans la rue :

« Celui-ci est bien moins ennuyeux que le Riquebourg, dit Leuwen gaiement à Coffe, car la conscience d'avoir bien joué son rôle plaçait pour la première fois sur le second plan l'outrage de Blois.

— Et vous avez été infiniment plus homme d'État, c'est-à-dire insignifiant et donnant dans le

lieu commun élégant et vide.

– Aussi en savons-nous beaucoup moins sur les élections de Caen après une conférence d'une grande heure que sur celles de M. de Riquebourg après un quart d'heure, dès que vous l'eûtes fait sortir de ses maudites généralités par vos questions incisives.

« M. de Séranville n'admettrait nulle comparaison avec ce bon bourgeois de Riquebourg, qui dissertait sur les comptes de sa cuisinière. Il est bien plus commode, il n'est nullement ridicule, il est bien plus confit en méfiance et méchanceté, comme dirait mon père. Mais je parie qu'il ne fait pas son affaire aussi bien que M. de Riquebourg.

– C'est un animal qui a infiniment plus d'apparence que le Riquebourg, dit Coffe, mais il est fort possible qu'à l'user il vaille beaucoup moins.

– J'ai bien retrouvé sur sa figure, surtout quand il parle de M. Mairobert, l'âcreté qui fait la seule vie des articles de littérature compris dans le pamphlet rouge.

– Serait-ce un fanatique sombre qui aurait besoin d’agir, de comploter, de faire sentir son pouvoir aux hommes ? Il aurait mis ce besoin de venin au service de son ambition, comme jadis il l’employait dans la critique des ouvrages littéraires de ses rivaux.

– Il y a plutôt du sophiste qui aime à parler et à ergoter parce qu’il s’imagine raisonner puissamment. Cet homme serait puissant dans un comité de la Chambre des députés, il serait un Mirabeau pour les notaires de campagne. »

En sortant de l’hôtel de la préfecture, ces messieurs apprirent que le courrier de Paris ne partait que le soir. Ils se mirent à parcourir la ville gaiement. Il était évident que quelque chose d’extraordinaire pressait la démarche ordinairement si désoccupée des bourgeois de province.

« Ces gens-ci n’ont point l’air apathique qui leur est normal, dit Leuwen.

– Vous verrez qu’au bout de trente ou quarante ans d’élections le provincial sera moins bête. »



Il y avait une collection d'antiquités romaines trouvées à Lillebonne. Ces messieurs perdaient leur temps à discuter avec le custode l'antiquité d'une chimère étrusque tellement verdie par le temps que la forme en était presque perdue. Le custode, d'après son bibliothécaire, la faisait âgée de 2700 ans, quand nos voyageurs furent abordés par un monsieur très poli.

« Ces messieurs voudront-ils bien me pardonner si je leur adresse la parole sans être connu ? Je suis le valet de chambre du général Fari, qui attend ces messieurs depuis une heure à leur auberge et qui les prie d'agréer ses excuses de ce qu'il les fait avertir. Mais le général Fari m'a chargé de dire à ces messieurs ces propres mots : Le temps presse.

– Nous vous suivons, dit Leuwen. Voilà un valet de chambre qui me fait envie.

– Voyons si nous pourrions dire : Tel valet, tel maître. Dans le fait, nous étions un peu enfants d'examiner des antiquités, tandis que nous sommes chargés de construire le présent. Peut-être que dans notre conduite il y avait un peu

d'aigreur contre la fatuité administrative du Séranville. Votre fatuité militaire, si vous me permettez le mot, a complètement battu la sienne. »

Ces messieurs trouvèrent la porte de leur auberge suffisamment garnie de gendarmes, et dans leur salon un homme de cinquante ans, à figure rouge ; il avait l'air un peu paysan, mais ses yeux étaient animés et doux, et ses manières ne démentaient pas ce que promettait son regard. C'était le général Fari, commandant la division. Avec des façons un peu communes d'un homme qui avait été simple dragon pendant cinq ans, il était difficile d'avoir plus de véritable politesse et, à ce qu'il paraît, d'entendre mieux les affaires. Coffe fut étonné de le trouver absolument pur de fatuité militaire, ses bras et ses jambes remuaient comme ceux d'un homme d'esprit ordinaire. Son zèle pour faire élire M. Gonin, pamphlétaire employé par le gouvernement, et pour éloigner M. Mairobert n'avait aucune nuance de méchanceté ni même d'animosité. Il parlait de M. Mairobert comme il aurait fait d'un général prussien commandant la ville qu'il assiégeait. Le

général Fari parlait avec beaucoup d'égards de tout le monde, et même du préfet ; toutefois, il était évident qu'il n'était point infidèle à la règle qui fait du général l'ennemi naturel et instinctif du préfet qui fait tout dans le pays, tandis que le général n'a à vexer qu'une douzaine d'officiers supérieurs au plus.

À peine le général Fari avait-il reçu la lettre du ministre, que Leuwen lui avait envoyée en arrivant, qu'il l'avait cherché.

« Mais vous étiez à la préfecture. Je vous l'avouerai, messieurs, je tremble pour notre élection. Les 500 votants pour M. Mairobert sont énergiques, pleins de conviction, ils peuvent faire des prosélytes. Nos 400 votants sont silencieux, tristes. Je trancherai le mot avec vous, messieurs, car nous sommes au moment de la bataille, et tous les vains ménagements peuvent compromettre la chose, je trouve nos bons électeurs honteux de leur rôle. Ce diable de M. Mairobert est le plus honnête homme du monde, riche, obligeant. Il n'a jamais été en colère qu'une fois dans sa vie, et encore poussé à bout

par le pamphlet noir...

– Quel pamphlet ? dit Leuwen.

– Quoi ! monsieur, M. le préfet ne vous a pas remis un pamphlet couvert de papier de deuil ?

– Vous m'en donnez la première nouvelle, et je vous serais vraiment obligé, général, si vous pouvez me le procurer.

– Le voici.

– Comment ! C'est le pamphlet du préfet. N'a-t-il pas eu ordre par le télégraphe de n'en pas laisser sortir un exemplaire de chez son imprimeur ?

– M. de Séranville a pris sur lui de ne pas obéir à cet ordre. Ce pamphlet est peut-être un peu dur, il circule depuis avant-hier, et, je ne puis vous le dissimuler, messieurs, il produit l'effet le plus déplorable. Du moins, telle est ma façon de voir les choses. »

Leuwen, qui ne l'avait vu que manuscrit dans le cabinet du ministre, le parcourait rapidement. Et comme un manuscrit est toujours obscur, les traits de satire et même de calomnie contre M.

Mairobert lui semblaient cent fois plus forts.

« Grand Dieu ! » disait Leuwen en lisant ; et l'accent était plus celui de l'honnête homme froissé que celui du commissaire aux élections choqué d'une fausse manœuvre.

« Grand Dieu ! dit-il enfin. Et l'élection se fait après-demain ! Et M. Mairobert est généralement estimé en ce pays ! Ceci décidera à agir les honnêtes gens indolents, et même les timides.

– Je crains bien, dit le général, que ce pamphlet ne lui donne quarante voix de cette espèce. Il n'y a qu'une façon de voir sur son compte. Si le gouvernement du roi ne l'éloignait pas, il aurait toutes les voix moins la sienne et celle de douze ou quinze jésuites enragés.

– Mais au moins il sera avare ? dit Leuwen. On l'accuse ici de gagner ses procès en donnant à dîner aux juges du tribunal de première instance.

– C'est l'homme le plus généreux. Il a des procès, car enfin nous sommes en Normandie, dit le général en souriant, il les gagne parce que c'est un homme d'un caractère ferme, mais tout le

département sait qu'il n'y a pas deux ans il a rendu comme aumône à une veuve la somme qu'elle avait été condamnée à lui payer à la suite d'un procès injuste commencé par son mari. M. Mairobert a plus de 60 000 livres de rente, et chaque année presque il fait des héritages de douze ou quinze mille livres de rente. Il a sept à huit oncles, tous riches et non mariés. Il n'est point niais comme la plupart des hommes bienfaisants. Il y a peut-être quarante fermiers dans le pays auxquels il double les bénéfices qu'ils font. C'est pour accoutumer, dit-il, les fermiers à tenir des livres comme les commerçants, chose sans laquelle, dit-il, il n'y a point d'agriculture. Le fermier prouve à M. Mairobert que, ses enfants, sa femme et lui entretenus, il a gagné 500 francs cette année ; M. Mairobert lui remet une somme pareille de 500 francs, remboursable sans intérêts dans dix ans. À cent petits industriels peut-être il donne la moitié ou le tiers de leurs bénéfices. Comme conseiller de préfecture provisoire, il a mené la préfecture et a tout fait en 1814 pendant la présence des étrangers. Il a tenu tête à un colonel insolent et l'a

chassé de la préfecture le pistolet à la main. Enfin, c'est un homme complet.

– M. de Séranville ne m'a pas dit le plus petit mot de tout cela. »

Il parcourut encore quelques phrases du pamphlet.

« Grand Dieu ! ce pamphlet nous perd. Et les bras lui tombèrent. Vous avez bien raison, général, nous sommes au commencement d'une bataille qui peut devenir une déroute. Quoique M. Coffe et moi n'ayons pas l'honneur d'être connus de vous, nous vous demandons une confiance entière pendant les trois jours qui nous restent encore jusqu'au scrutin définitif, qui décidera entre M. Mairobert et le gouvernement. Je puis disposer de cent mille écus, j'ai sept à huit places à donner, je puis demander par le télégraphe autant de destitutions pour le moins. Voici, général, mes instructions particulières, que je me suis faites à moi-même, et que je ne confie qu'à vous. »

Le général Fari les lut lentement et avec une attention marquée.

– M. Leuwen, dit-il ensuite, dans ce qui regarde les élections je n’aurai pas de secrets pour vous, comme vous n’en avez pas pour moi. *Il est trop tard.* Si vous fussiez venu il y a deux mois, si M. le préfet avait consenti à écrire moins et à parler davantage, peut-être eussions-nous pu gagner les gens timides. Tout ce qui est riche ici n’apprécie pas convenablement le gouvernement du roi, mais a une peur effroyable de la république. Néron, Caligula, le diable, régnerait, qu’on le soutiendrait par peur de la république, qui ne veut pas nous gouverner selon nos penchants actuels, mais qui prétend nous repétrer, et ce remaniement du caractère français exige des Carrier et des Joseph Le Bon. Nous sommes donc sûrs de 300 voix de gens riches ; nous en aurions 350, mais il faut calculer sur 30 jésuites et sur 15 ou 20 propriétaires, jeunes gens poitrinaires ou vieillards de bonne foi, qui voteront d’après les ordres de M. l’évêque, qui lui-même s’entend avec le comité de Henri V.

« Nous avons dans le département 33 ou 34 républicains décidés. S’il s’agissait de voter entre la monarchie et la république, nous aurions, sur



900 voix, 860 contre 40. Mais on voudrait que la *Tribune* n'en fût pas à son cent quatrième procès, et surtout que le gouvernement du roi n'humiliât pas la nation à l'égard des étrangers. De là les 500 voix qu'espèrent les partisans de M. Mairobot.

« Je pensais, il y a deux mois, que M. Mairobot n'aurait pas plus de 350 à 380 voix inattaquables. Je supposais que dans sa tournée électorale M. le préfet gagnerait 100 voix indécises, surtout dans le canton de R..., qui a le plus pressant besoin d'une grande route débouchant à D... Le préfet n'a aucune influence personnelle. Il parle trop bien et manque de rondeur apparente ; il est incapable de séduire un Bas-Normand par une conversation d'une demi-heure. Il est terrible même avec ses commissaires de police, qui sont pourtant à plat ventre devant lui. L'un d'eux, un misérable digne du bagne, où peut-être il a été, M. de Saint-..., s'est fâché il y a un mois, et, dans des termes que vous me dispenserez de répéter, a dit son fait au préfet et le lui a prouvé. Voyant bien qu'il n'avait aucune influence personnelle, M. de Séranville s'est jeté

dans le système des circulaires et des lettres menaçantes aux maires. Selon moi (à la vérité je n'ai jamais administré, je n'ai que commandé, et je me sou mets aux lumières des plus expérimentés), mais enfin, selon moi, M. de Sérerville, qui écrit fort bien, a abusé de la lettre administrative. Je connais plus de quarante maires, dont je puis fournir la liste au ministre, que ces menaces continuelles ont *cabrés*.

« Eh bien ! que peut-il arriver après tout ? disent-ils. Il ratera son élection. Eh bien ! tant mieux : il sera déplacé et nous en serons délivrés. Nous ne pouvons pas avoir pis.

« M. Bordier, un maire timide de la grande commune de N..., qui a neuf électeurs, a été tellement épouvanté par les lettres du préfet et la nature des renseignements qu'on lui demandait, qu'il a prétendu avoir la goutte. Depuis cinq jours, il ne sort plus de chez lui, et fait dire qu'il est au lit. Mais dimanche, à six heures du matin, au petit jour, il est sorti pour aller à la messe.

« Enfin, dans sa tournée électorale, M. le préfet a fait peur à quinze ou vingt électeurs

timides, et en a cabré cent au moins qui, réunis aux 360 que je regarde comme inébranlables, gens qui veulent un roi soliveau gouvernant *recta* d'après la Charte, font bien un total de 460. C'est là le chiffre de M. Mairobert, c'est une bien petite majorité, 10 seulement. »

Le général, Leuwen et Coffe raisonnèrent longtemps sur ces chiffres, qu'on retourna de toutes les façons. On arrivait toujours pour M. Mairobert à 450 au moins, une seule voix de plus donnant la majorité dans un collège de 900.

« Mais Mgr l'évêque doit avoir un grand vicaire favori. Si l'on donnait 10 000 francs à ce jésuite...

– Il a de l'aisance et veut devenir évêque. D'ailleurs, il ne serait peut-être pas impossible qu'il fût honnête homme. Ça s'est vu. »

## Chapitre LII

« Ma foi, il fait soleil, dit Leuwen à Coffe aussitôt que le général Fari fut sorti ; il n'est qu'une heure et demie après midi, j'ai envie de faire une dépêche télégraphique au ministre. Il vaut mieux qu'il sache la vérité.

– Vous servez lui, et vous desservez vous. Ce n'est pas un moyen de faire votre cour. Cette vérité est amère. Et que pensera-t-on de vous à la cour si après tout M. Mairobert n'est pas nommé ?

– Ma foi, c'est assez d'être un coquin au fond, je ne veux pas l'être dans la forme. J'en agis avec M. de Vaize comme je voudrais qu'on en agît avec moi. »

Il écrivit la dépêche, Coffe l'approuva en lui faisant ôter trois mots qu'il remplaça par un seul.

Leuwen sortit seul pour aller à la préfecture, et

monta au bureau du télégraphe. Il fit lire par M. Lamorte, le directeur du télégraphe, l'article qui le concernait, et le pria de transmettre sa dépêche sans délai. Le directeur parut embarrassé, fit des phrases.

Leuwen, qui regardait sa montre à chaque instant, craignait les brumes dans une journée d'hiver ; il finit par parler clairement et fortement. Le commis lui insinua qu'il ferait bien de voir le préfet.

Le préfet parut fort contrarié, relut plusieurs fois les pouvoirs de Leuwen, et au total imita son commis. Leuwen, impatienté d'avoir perdu trois quarts d'heure, dit enfin :

« Daignez, monsieur, m'accorder un mot de réponse claire.

– Monsieur, je tâche d'être toujours clair, répondit le préfet, fort piqué.

– Vous convient-il, monsieur, de faire passer ma dépêche ?

– Il me semble, monsieur, que je pourrais voir cette dépêche...

– Vous vous écartez, monsieur, de la clarté qu’après trois quarts d’heure perdus vous m’aviez fait espérer.

– Il me semble, monsieur, que cette qualification pourrait se rapprocher peut-être un peu plus du ton... »

Le préfet pâlit.

« Monsieur, je n’admets plus de périphrases. La journée s’avance, de votre part différer la réponse c’est me la donner négative, tout en n’osant pas me dire non.

– En n’osant pas, monsieur !...

– Voulez-vous, monsieur, ou ne voulez-vous pas faire passer ma dépêche ?

– Eh bien ! monsieur, jusqu’à ce moment c’est moi qui suis préfet du Calvados, et je vous répons : *Non.* »

Ce non fut dit avec la rage d’un pédant outragé.

« Monsieur, je vais avoir l’honneur de vous faire ma question par écrit. J’espère que vous oserez me répondre par écrit aussi, et je vais

envoyer un courrier au ministre.

– Un courrier ! un courrier ! Vous n’aurez ni chevaux, ni courrier, ni passeport. Savez-vous, monsieur, qu’au pont de \*\*\* il y a ordre de ne laisser rien passer sans passeport signé de moi, et encore avec un signe particulier ?

– Eh bien ! monsieur le préfet, dit Leuwen en mettant un intervalle fort marqué entre chacun de ses mots, il n’y a plus de gouvernement possible du moment que vous n’obéissez pas au ministre de l’Intérieur. J’ai des ordres pour le général, et je vais lui demander de vous faire arrêter.

– Me faire arrêter, morbleu ! »

Et le petit préfet se lança sur Leuwen, qui prit une chaise et l’arrêta à trois pas de distance.

« Monsieur le préfet, avec ces façons-là vous serez battu et puis arrêté. Je ne sais pas si vous serez content.

– Monsieur, vous êtes un insolent, et vous me rendrez raison.

– Vous auriez bon besoin, monsieur, que je vous rendisse la raison. Pour le présent, je me

bornerai à vous dire que mon mépris pour vous est complet ; mais je ne vous accorderai l'honneur de tirer l'épée avec moi que le lendemain de l'élection de M. Mairobert. Je vais, monsieur, avoir l'honneur de vous écrire ; en même temps j'irai faire part de mes instructions au général. »

Ce mot parut mettre le préfet tout à fait hors de lui.

« Si le général obéit, comme je n'en doute pas, aux ordres du ministre de la Guerre, vous serez arrêté, et moi mis par force en possession du télégraphe. Si le général ne pense pas devoir me prêter main-forte, je vous laisse, monsieur, tout l'honneur de faire élire M. Mairobert, et je pars pour Paris. Je passerai au pont de \*\*\*, et d'ailleurs serai toujours prêt, à Paris comme ici, à vous renouveler l'hommage de mon mépris pour vos talents comme pour votre caractère. Adieu, monsieur. »

Comme Leuwen s'en allait, on frappa violemment à la porte qu'il allait ouvrir, et dont M. de Séranville avait poussé le verrou aux



premières paroles un peu trop acerbes de leur conversation. Leuwen ouvrit la porte.

« Dépêche télégraphique, dit M. Lamorte, le même directeur du télégraphe qui venait de faire perdre une demi-heure à Leuwen.

– Donnez, dit le préfet avec la hauteur la plus dépourvue de politesse.

Le malheureux directeur restait pétrifié. Il connaissait le préfet pour un homme violent et n'oubliant jamais de se venger.

« Donnez donc, morbleu ! dit le préfet.

– La dépêche est pour M. Leuwen, dit le directeur du télégraphe d'une voix éteinte.

– Eh bien ! monsieur, vous êtes préfet, dit M. de Séranville avec un rire amer et en montrant les dents. Je vous cède la place. »

Et il sortit en poussant la porte de façon à ébranler tout le cabinet.

« Il a la mine d'une bête féroce », pensa Leuwen.

« Voulez-vous, monsieur, me communiquer

cette terrible dépêche ?

– La voici, monsieur. Mais M. le préfet me dénoncera. Veuillez me soutenir. »

Leuwen lut :

« M. Leuwen aura la direction supérieure des élections. Supprimer le pamphlet absolument. M. Leuwen répondra au moment même. »

« Voici ma réponse », dit Leuwen :

« Tout va au plus mal. M. Mairobert a dix voix de majorité au moins. Je me querelle avec le préfet. »

« Expédiez ceci, dit Leuwen au directeur après avoir écrit ces trois lignes, qu'il lui remit. Je vous le dis à regret, monsieur, mais les circonstances sont graves. Je ne voudrais pas blesser votre délicatesse, mais, dans votre intérêt, je vous avertis que si cette dépêche ne parvient pas ce soir à Paris, ou si âme qui vive en a connaissance ici, je demande votre changement par le télégraphe de demain.

– Ah ! monsieur, mon zèle et ma discrétion...

– Je vous jugerai demain, Allez, monsieur, et

ne perdez pas de temps. »

Le directeur du télégraphe sortit, Leuwen regarda autour de lui, et après une seconde partit d'un éclat de rire. Il se trouvait seul vis-à-vis de la table du préfet, il y avait là son mouchoir, sa tabatière ouverte, tous ses papiers étalés.

« Je suis exactement comme un voleur... Sans vanité, j'ai plus de sang-froid que ce petit pédant. »

Il alla ouvrir la porte, appela un huissier qu'il fit rester à la porte toujours ouverte, et se mit à écrire sur la table du préfet, mais du côté opposé à la cheminée pour s'ôter autant que possible l'apparence de lire les papiers étalés. Il écrivit à M. de Séranville :

« Si vous m'en croyez, monsieur, jusqu'au lendemain des élections nous regarderons ce qui a eu lieu depuis une heure comme non avvenu. Pour ma part, je ne ferai confiance de cette scène désagréable à personne de la ville,

« Je suis, etc,

« LEUWEN. »

Leuwen prit une feuille de grand papier officiel et écrivit :

« MONSIEUR LE PRÉFET,

« Dans deux heures, à sept heures du soir, j'envoie un courrier à Son Excellence M. le ministre de l'Intérieur. J'ai l'honneur de vous demander un passeport, que je vous supplie de me faire parvenir avant six heures et demie. Il serait convenable d'y apposer les signes nécessaires pour que le courrier ne soit pas retardé au pont de \*\*\*. Mon courrier, en sortant de chez moi avec mes lettres, passera à la préfecture pour prendre les vôtres et galopera vers Paris.

« Je suis, etc,

« LEUWEN. »

Leuwen fit approcher l'huissier qui, debout près de la porte, était pâle comme un mort. Il cacheta les deux lettres.

« Remettez ces deux lettres à M. le préfet.

– Est-ce que M. de Séranville est encore préfet ? dit l’huissier.

– Remettez ces lettres à M. le préfet. » Et Leuwen quitta la préfecture avec beaucoup de froideur et de dignité.

« Ma foi, vous avez agi comme un enfant, dit Coffe quand Leuwen lui raconta la menace d’arrêter le préfet.

– Je ne pense pas. D’abord, je n’étais pas précisément en colère, j’ai eu le temps de réfléchir un peu à ce que j’allais faire. S’il y a un moyen au monde d’empêcher l’élection de M. Mairobert, c’est le départ de M. de Séranville et son remplacement provisoire par un conseiller de préfecture. Le ministre m’a dit qu’il donnerait 500 000 francs pour n’avoir pas M. Mairobert vis-à-vis de lui à la Chambre. Pesez ce mot, l’argent résume tout maintenant. »

Le général arriva.

« Je viens vous communiquer mes rapports.

– Général, voulez-vous partager mon dîner

d'auberge ? Je vais envoyer un courrier, je désire vous prier de corriger ce que je dirai sur l'état des esprits. Il vaut mieux, ce me semble, que le ministre sache la vérité. »

Le général regarda Leuwen d'un air assez étonné et qui semblait dire :

« Vous êtes bien jeune, ou vous vous jouez bien légèrement de votre avenir. »

Il dit enfin froidement :

« Vous verrez, monsieur, qu'à Paris ils ne voudront pas voir la vérité.

– Voici, dit Leuwen, une dépêche télégraphique que je viens de recevoir. J'ai dit dans la réponse : “M. Mairobert a une majorité de dix voix au moins, tout va au plus mal.” »

On servit le dîner. M. Coffe dit qu'avec ses dépêches dans la tête il lui était impossible de manger, et qu'il aimait mieux aller écrire les lettres et dîner ensuite.

« Nous avons encore le temps, avant votre courrier, dit le général, d'entendre deux commissaires de police et l'officier qui me

seconde pour tout ce qui regarde les élections. Je puis me tromper, je ne voudrais pas que vous ne vissiez les choses qu'absolument par mes yeux. »

À ce moment, on annonça M. le président Donis d'Angel.

« Quel homme est-ce ?

– C'est un bavard insupportable, expliquant longuement ce dont on n'a que faire, et sautant à pieds joints les choses difficiles. D'ailleurs, nageant entre deux eaux. Beaucoup de relations avec les prêtres qui, dans ce département, sont fort hostiles. Il vous fera perdre un temps précieux. Or, il faut vingt-sept heures à votre courrier pour aller d'ici à Paris, et il me semble que vous ne sauriez l'expédier trop tôt, si toutefois vous voulez en expédier un, ce que je serais loin de conseiller. Mais ce que je vous conseille fort résolument, c'est de renvoyer M. le président Donis d'Angel à ce soir dix heures ou à demain matin. »

Ainsi fut fait. Malgré la sincérité et la probité des deux interlocuteurs, le dîner fut triste, sérieux et court. Au dessert parurent deux commissaires

de police et ensuite un petit capitaine nommé Ménière, aussi madré qu'eux au moins, et qui prétendait bien gagner la croix par cette élection.

« Ce sont là nos actions d'éclat », dit-il à Leuwen.

Enfin à sept heures et demie, le courrier galopa, portant à M. le comte de Vaize le bordereau de l'élection et trente pages de détails explicatifs. Dans une lettre à part, Leuwen donnait au ministre le narré exact de sa dispute avec le préfet. Leuwen rapportait le dialogue avec la dernière exactitude et comme s'il eût été écrit par un sténographe.

À neuf heures, le général revint chez Leuwen, lui apportant de nouveaux rapports reçus du canton de Risset. Il l'avertit ensuite que dès six heures le préfet avait fait partir un courrier pour Paris, lequel avait par conséquent une avance d'une heure et demie sur celui de Leuwen. Le général fit entendre que probablement le dernier courrier ne désirait pas bien vivement atteindre son camarade.

« Vous conviendrait-il, général, de



m'accompagner demain matin chez les cinquante citoyens les plus recommandables de la ville ? Cette démarche peut être tournée en ridicule, mais si elle nous fait gagner seulement deux voix, c'est un succès.

– C'est avec beaucoup de plaisir que je vous accompagnerai partout, monsieur ; mais le préfet... »

Après avoir longuement discuté sur les moyens de ménager la vanité malade de ce fonctionnaire éminent, il fut convenu que le général et Leuwen lui écriraient chacun de leur côté. Le général Fari avait un zèle franc et actif. On écrivit sur-le-champ, et le valet de chambre du général porta les deux lettres à la préfecture. Le préfet fit entrer le valet de chambre et le questionna beaucoup ; cette union de Leuwen et du général le mettait au désespoir. Il répondit par écrit aux deux lettres qu'il était indisposé et au lit.

Les visites du lendemain convenues, on arrêta la liste des visités. Le petit capitaine Ménière fut appelé de nouveau et passa dans une chambre voisine pour dicter à Coffé un mot sur chacun de

ces messieurs à visiter le lendemain. Le général et Leuwen se promenaient en silence, cherchant quelque moyen de sortir d'embarras.

« Le ministre ne peut plus nous être d'aucun secours : il est trop tard. »

Et le silence continuait.

« Sans doute, mon général, à l'armée vous avez souvent hasardé de faire charger un régiment quand la bataille était perdue aux trois quarts. Nous sommes dans le même cas, que pouvons-nous perdre ? D'après ces derniers rapports du canton de Risset, il n'y a plus d'espoir. Plus de vingt de nos amis voteront pour M. Mairobert uniquement pour se débarrasser du préfet de Séranville. Dans cet état désespéré, n'y aurait-il pas moyen de faire une démarche auprès du chef du parti légitimiste, M. Le Canu ? »

Le général s'arrêta tout court au milieu du salon. Leuwen continua :

« Je lui dirais : “Je ferai nommer celui de vos électeurs que vous me désignerez ; je lui donne les trois cent quarante voix du gouvernement.

Pouvez-vous ou voulez-vous envoyer des courriers à cent gentilshommes campagnards ? Avec ces cent voix et les nôtres nous excluons M. Mairobot. » Que nous fait, général, un légitimiste de plus dans la Chambre ? D'abord, il y a cent à parier contre un que ce sera un imbécile muet ou un ennuyeux que personne n'écouterà. Eût-il le talent de M. Berryer, ce parti n'est pas dangereux, il ne représente que lui-même, cent ou cent cinquante mille Français riches tout au plus. Si j'ai bien compris le ministre, mieux vaut dix légitimistes qu'un seul Mairobot, qui serait le représentant de tous les petits propriétaires des quatre départements de la Normandie. »

Le général se promena longtemps sans rien répondre.

« C'est une idée, dit-il enfin, mais elle est bien dangereuse pour vous. Le ministre, qui est à quatre-vingts lieues du champ de bataille, vous blâmera. Quand il ne réussit pas, un ministre est trop heureux de trouver quelqu'un à blâmer et une démarche décisive à laquelle il puisse s'en

prendre. Je ne vous demande pas, monsieur, quels sont vos rapports avec M. le comte de Vaize..., mais enfin, monsieur, j'ai soixante et un ans, je pourrais être votre père... Permettez-moi d'aller jusqu'au bout de ma pensée... Fussiez-vous le fils du ministre, ce parti extrême que vous proposez serait dangereux pour vous. Quant à moi, monsieur, ceci n'est pas une action de guerre et mon rôle est de rester en seconde, et même en troisième ligne.

« Je ne suis pas fils du ministre, ajouta le général en souriant, et vous m'obligerez en évitant de dire que vous m'avez parlé de ce projet d'union avec les légitimistes. Si cette élection tourne mal, il y aura quelqu'un de sévèrement blâmé, et j'aimerais autant rester dans la demi-teinte. »

Leuwen pensa : « Le ministre, avant de me faire des instructions, lui qui a été préfet de deux ou trois départements, qui a fait des élections, qui enfin sait à la fois ce qui se passe en province et ce que l'on veut au Château, au lieu de cela il m'a dit : Faites vos instructions, moi qui débute dans

la carrière. Serait-ce peur de se compromettre ? voudrait-il me compromettre ? »

« Je vous donne ma parole que personne ne saura jamais que je vous ai parlé de cette idée, et j'aurai l'honneur de vous remettre avant votre sortie d'ici une lettre qui le prouve, Quant à l'intérêt que vous daignez prendre à ma jeunesse, mes remerciements sont sincères comme votre bienveillance, mais je vous avouerai que je ne cherche que le succès de l'élection. Toutes les considérations personnelles sont secondaires pour moi, je désirerais ne pas employer le moyen acerbe des destitutions, je ne veux pas employer de moyens infâmes, du reste je sacrifie tout pour arriver au succès. Malheureusement, il n'y a pas dix heures que je suis à Caen, je n'y connais personne absolument, et le préfet me traite en rival et non en aide. Si M. de Vaize veut être juste, il considérera tout cela. Mais je ne me pardonnerais pas de me faire de mes craintes sur sa manière de voir un prétexte pour ne pas agir. Ce serait à mes yeux la pire des platitudes.

« Cela posé, et vous, mon général, restant

entièrement étranger à la singulière mesure que je propose dans ce cas désespéré, ce qui sera prouvé par la lettre que je vais avoir l'honneur de vous adresser, voulez-vous me donner des avis, vous qui connaissez le pays, ou me forcerez-vous à me livrer uniquement à ces deux commissaires de police, sans doute disposés à me vendre au parti légitimiste tout comme au parti républicain ?

— Le plan de campagne arrêté sans ma participation vous me dites : “Général, je veux me réunir au parti légitimiste, mon mandataire préfère avoir à la Chambre un légitimiste fanatique ou adroit, et ne pas avoir M. Mairobert.” Je ne vous dis ni oui ni non, attendu que ce n'est pas là une action de guerre ou de rébellion. Je ne vous fais pas observer l'effet terrible de cette mesure dans le pays limitrophe de la Vendée, et où le moindre noblilion ne veut pas admettre dans son salon le premier fonctionnaire du département. Ceci bien entendu et convenu, vous me dites : “Monsieur, je suis neuf dans le pays, pilotez-moi.” Est-ce là ce que vous aurez la bonté de m'écrire ?

– Parfaitement, c'est bien ainsi que je l'entends.

– Je vous réponds, monsieur le maître des requêtes : Je ne puis pas avoir d'opinion sur la mesure que vous prenez, mais si pour son exécution, dont à vous seul appartient la responsabilité, vous me faites des questions, je suis prêt à répondre.

– Mon général, je vais écrire le dialogue que nous venons d'avoir ensemble, je le signerai et vous le remettrai.

– Nous en ferons deux copies, comme pour une capitulation.

– Convenu, Quels sont donc les moyens d'exécution ? Comment puis-je parvenir à M. Le Canu sans l'effrayer ? »

Le général Fari réfléchit quelques minutes,

« Vous ferez appeler le président Donis d'Angel, ce bavard impitoyable, lequel ferait pendre son père pour avoir la croix. Il va venir ici, vous n'aurez pas à le faire appeler. Je vous conseillerais de lui faire lire vos instructions, de

lui faire remarquer que le ministre a une telle confiance en vous qu'il vous a chargé de faire vous-même vos instructions, etc., etc. Une fois que Donis d'Angel, qui n'est pas mal méfiant, vous croira bien avec le ministre, il n'aura rien à vous refuser. Il l'a bien montré dans le dernier procès pour délit de presse, où il a fait preuve d'une si insigne mauvaise foi qu'il s'est fait huer des petits garçons de la ville.

« Au reste, vous avez à lui demander peu de chose : c'est uniquement de vous mettre en rapport avec M. l'abbé Donis-Disjonval, son oncle, vieillard calme, discret, et point trop imbécile pour son âge. Si le président parle comme il faut à son oncle Disjonval, celui-ci vous fera obtenir une audience de M. Le Canu. Mais où et comment ? [C'est] en vérité ce que je ne puis deviner. Prenez garde au piège. Le Canu voudra-t-il vous voir ? C'est ce que je ne puis non plus vous dire.

— Le parti légitimiste n'a-t-il pas un sous-chef ?

— Sans doute, le marquis de Bron, mais qui se



garderait bien de faire la moindre chose d'importance sans l'attache de M. Le Canu. Vous trouverez en celui-ci un petit blond, sans barbe, de soixante-six à soixante-sept ans et qui, à tort ou à raison, passe pour l'homme le plus fin de toute la Normandie. En 1792, il fut patriote furibond. Ainsi, c'est un renégat, ce qui fait la pire espèce de coquin. Ces messieurs croient n'en jamais faire assez. Il a le ton très doux, enfin c'est Machiavel en personne. Un jour, me m'a-t-il pas fait proposer d'être mon confesseur ? Il prétendait que par la reine il me ferait nommer grand officier de la Légion d'honneur.

– Je me confesserai à lui en effet. Je serai d'une entière franchise. »

Après avoir parlé longtemps de MM. Donis-Disjonval et Le Canu :

« Et le préfet ? dit le général Fari. Comment vous arrangerez-vous avec lui ? Comment pourrez-vous donner les 320 voix du gouvernement à M. Le Canu ?

– Je demanderai un ordre par le télégraphe, je persuaderai le préfet. Si je n'ai ni l'un ni l'autre,

je partirai, et de Paris j'enverrai quelque argent à ces deux intermédiaires, Disjonval et Le Canu, pour des messes.

– Cela est scabreux, dit le général.

– Mais notre défaite est sûre. »

Leuwen se faisait répéter pour la seconde fois tout ce qu'il devait savoir. En dix heures de temps, il avait vu passer devant lui deux ou trois cents noms propres. Il avait insulté, assuré de son mépris un homme qu'il n'avait jamais vu, il faisait maintenant son confident intime d'un autre homme qu'il n'avait jamais vu, il allait probablement traiter d'affaires le lendemain matin avec l'homme le plus fin de la Normandie.

Coffe lui disait toujours : « Vous confondre les noms et les qualités. »

Le président Donis se fit annoncer ; c'était un homme maigre qui avait une tête à traits carrés, de beaux yeux noirs, des cheveux blancs assez rares, des favoris très blancs, et d'énormes boucles d'or à ses souliers. Il n'eût pas été mal, mais il souriait constamment et avec un air qui

jouait la franchise. C'est la plus impatientante des espèces de faussetés. Mais Leuwen se contint.

« Ce n'est pas pour rien que je suis en Normandie, pensa-t-il. Il y a à parier que le père de cet homme était un simple paysan. »

« Monsieur le président, dit Leuwen, je désire d'abord vous donner une connaissance complète de mes instructions. »

Leuwen parla de sa façon d'être avec le ministre, des millions de son père, et ensuite, d'après le conseil du général, il permit au président de parler seul trois grands quarts d'heure.

« Aussi bien, pensa Leuwen, je n'ai plus rien à faire ce soir. »

Quand le président fut tout à fait las et eut insinué de cinq ou six façons différentes ses droits évidents à la croix, que c'était le gouvernement qui se faisait tort à soi-même, et non à lui, président, en ne lui accordant pas une distinction que de jeunes substituts de trois ans de toge avaient obtenue, etc., etc., etc., Leuwen parla

à son tour :

« Le ministère sait tout, vos droits sont connus. J'ai besoin que vous me présentiez demain, à sept heures, à M. votre oncle, l'abbé Donis-Disjonval. Je désire que M. Donis-Disjonval me procure une entrevue avec M. Le Canu. »

À cette étrange communication, le président pâlit beaucoup.

« Ses joues sont presque de la couleur de ses favoris », pensa Leuwen.

« Du reste, continua-t-il, j'ai ordre d'indemniser largement les amis du gouvernement des frais que je puis leur occasionner. Mais le temps presse. Je donnerais cent louis pour voir M. Le Canu une heure plus tôt. »

« En prodiguant l'argent, pensa Leuwen, je vais donner une haute idée à cet homme du degré de confiance que Son Excellence le ministre daigne m'accorder. »

Nous sautons vingt feuilles du récit original,

nous épargnons au lecteur les mièvreries d'un juge de province qui veut avoir la croix. Nous craindrions la reproduction de la sensation que les protestations de zèle et de dévouement du président produisirent chez Leuwen : le dégoût moral alla presque jusqu'au mal de cœur physique.

« Malheureuse France ! pensait-il. Je ne pensais pas que les juges en fussent là. Cet homme ne se fait pas la moindre violence. Quel aplomb de coquinerie ! Cet homme-là ferait tout au monde. »

Une idée illumina tout à coup Leuwen ; il dit au président :

« Dernièrement, votre cour a fait gagner tous leurs procès aux anarchistes, aux républicains...

– Hélas ! je le sais bien, dit le président en l'interrompant, les larmes presque aux yeux et du ton le plus piteux. Son Excellence le ministre de la justice m'a écrit pour me le reprocher. »

Leuwen tressaillit.

« Grand Dieu ! se dit-il en soupirant

profondément et de l'air d'un homme qui tombe dans le désespoir, il faut donner ma démission de tout et aller voyager en Amérique. Ah ! ce voyage-ci fera époque dans ma vie. Ceci est bien autrement décisif que les cris de mépris et l'avanie de Blois. »

Leuwen était tellement plongé dans ses pensées qu'il s'aperçut tout à coup que depuis cinq minutes le président Donis parlait sans que lui, Leuwen, écoutât le moins du monde ce qu'il disait. Ses oreilles se réveillèrent au bruit des paroles du digne magistrat, et d'abord elles ne comprenaient pas.

Le président racontait avec des détails interminables, et dont aucun n'avait l'air sincère, tous les moyens pris par lui pour faire perdre leurs procès aux anarchistes. Il se plaignait de sa cour. Les jurés, suivant lui, étaient détestables, le jury était une institution anglaise dont il était important de se délivrer au plus vite.

« Ceci est jalousie de métier », pensa Leuwen,

« J'ai la faction des timides, monsieur le maître des requêtes, j'ai la faction des timides,

disait le président ; elle perdra le gouvernement et la France. Le conseiller Ducros, auquel je reprochais son vote en faveur d'un cousin de M. Lefèvre, le journaliste libéral et anarchiste de Honfleur, n'a-t-il pas eu le front de me répondre : « Monsieur le président, j'ai été nommé substitut par le Directoire auquel j'ai prêté serment, juge de première instance par Bonaparte auquel j'ai prêté serment, président de tribunal par Louis XVIII en 1814, confirmé par Napoléon dans les Cent-Jours, appelé à un siège plus avantageux par Louis XVIII revenant de Gand, nommé conseiller par Charles X, et je prétends mourir conseiller. Or, si la république vient, cette fois-ci, nous ne resterons pas inamovibles. Et qui se vengeront les premiers, si ce n'est messieurs les journalistes ? Le plus sûr est d'absoudre. Voyez ce qui arriva aux pairs qui ont condamné le maréchal Ney. En un mot, j'ai cinquante-cinq ans, donnez-moi l'assurance que vous durerez dix ans, et je vote avec vous. » Quelle horreur, monsieur, quel égoïsme ! Et cet infâme raisonnement, monsieur, je le lis dans tous les yeux. »

Quand Leuwen fut bien remis de son émotion,

il dit de l'air le plus froid qu'il put prendre :

« Monsieur, la conduite équivoque de la cour de Caen (j'emploie les termes les plus modérés) sera compensée par celle du président Donis, s'il me procure l'entrevue que je sollicite avec M. Le Canu, et si cette démarche reste *ensevelie dans l'ombre du plus profond mystère*.

– Il est onze heures et un quart, dit le président en regardant sa montre, il n'est pas impossible que le whist de mon oncle, le respectable abbé Donis-Disjonval, se soit prolongé jusqu'à ce moment. J'ai ma voiture en bas, voulez-vous, monsieur, hasarder une course qui peut être inutile ? Le respectable abbé Disjonval sera frappé de l'heure indue et ne nous en servira que mieux auprès de M. Le Canu. D'ailleurs, les espions du parti anarchiste ne pourront nous voir ; marcher de nuit est toujours le plus sûr. »

Leuwen suivait le président, qui parlait toujours et revenait sur le danger de prodiguer les croix. Selon lui, le gouvernement pouvait tout faire avec des croix.

« Cet homme est commode, après tout »,



pensa Leuwen qui, tandis que le président parlait, regardait la ville par la portière de la voiture.

« Malgré l'heure indue, dit Leuwen, je remarque beaucoup de mouvement.

– Ce sont ces malheureuses élections. Vous n'avez pas idée, monsieur, du mal qu'elles font. Il faudrait que la Chambre ne fût élue que tous les dix ans, ce serait plus constitutionnel... etc., etc. »

Le président se jeta tout à coup à la portière en disant tout bas à son cocher : « Arrêtez ! »

« Voilà mon oncle devant nous », dit-il à Leuwen. Et celui-ci aperçut un vieux domestique qui allait au petit pas, portant une chandelle allumée dans une lanterne ronde en fer-blanc garnie de deux vitres d'un pied de diamètre, M. l'abbé Donis le suivait d'un pas assez ferme,

« Il rentre chez lui, dit le président. Il n'aime pas que j'aie une voiture ; laissons-le filer, puis nous descendrons. »

C'est ce qui fut fait, mais il fallut sonner longtemps à la porte de l'allée. Les visiteurs furent reconnus par une petite fenêtre grillée

pratiquée à la porte, et enfin admis en présence de l'abbé.

« Le service du roi m'appelle auprès de vous, mon respectable oncle, et le service du roi ne connaît pas d'heure indue. Permettez que je vous présente M, le maître des requêtes Leuwen. »

Les yeux bleus du vieillard peignaient l'étonnement et presque la stupidité. Après cinq ou six minutes, il engagea ces messieurs à s'asseoir. Il ne parut comprendre un peu de quoi il s'agissait qu'après un gros quart d'heure.

« Le président dit toujours : le roi, tout court, se dit Leuwen, et je parierais cent contre un que ce bon vieillard entend le roi Charles X. »

M. l'abbé Donis-Disjonval dit enfin, après s'être fait répéter une seconde fois tout ce que son neveu lui expliquait depuis vingt minutes :

« Demain, je vais dire la messe à Sainte-Gudule. À huit heures et demie, en sortant après mon action de grâces, je passerai par la rue des Carmes et monterai chez le respectable Le Canu. Je ne puis pas vous dire sûrement si ses

occupations, si nombreuses et si importantes, ou si ses devoirs de piété lui permettront de me donner audience, comme il faisait il y a vingt ans, avant d'avoir tant d'affaires sur les bras. Nous étions plus jeunes alors, tout allait plus vite, ces élections n'étaient pas connues. La ville, ce soir, a l'air en émeute comme en 1786..., etc., etc. »

Leuwen remarqua que le président n'était point bavard en présence de son oncle ; il maniait avec assez d'adresse l'esprit du vieillard qui, sa petite tête coiffée d'un énorme bonnet, paraissait bien avoir soixante-dix ans.

En sortant de chez M. l'abbé Disjonval, le président Donis dit à Leuwen :

« Demain, aussitôt que j'aurai vu mon oncle, sur les huit heures et demie, j'aurai l'honneur de me rendre chez vous. Mais, monsieur, vous avez l'avantage de n'être pas connu de nos artisans de désordre, ils vous prendront dans la rue pour un jeune électeur, et les jeunes sont presque tous libéraux... Il serait mieux peut-être qu'à neuf heures moins un quart vous eussiez la bonté de venir chez mon cousin Maillet, n° 9, rue des

Clercs. »

Le lendemain, à huit heures trois quarts, Leuwen laissait le général dans sa voiture, sur le cours Napoléon et courut chez M. Maillet, n° 9. Le président y arrivait de son côté.

« Bonnes nouvelles ! M. Le Canu accorde l'entrevue à l'instant même, ou bien ce soir à cinq heures.

– J'aime mieux tout de suite.

– M. Le Canu prend son chocolat chez Mme Blachet, rue des Carmes, n° 7. Cette rue est très solitaire. Toutefois, si vous m'en croyez je n'aurai pas l'honneur de vous accompagner. M. Le Canu est un grand partisan du mystère et n'aime pas ce qu'il appelle la publicité inutile.

– Je vais le chercher seul.

– Rue des Carmes, n° 7, au second sur le derrière. Il faudra frapper à la porte deux coups avec le dos du doigt et puis cinq. Deux et cinq, vous comprenez : Henri V est le second de nos rois, Charles est le premier. »

Leuwen était absorbé par le sentiment du

devoir, il était comme un général qui commande en chef et qui voit qu'il va perdre la bataille. Tous les détails que nous avons rapportés l'amusaient, mais il cherchait à n'y pas penser, de peur d'être distrait. Il se disait, en cherchant la rue des Carmes :

« Tout ceci est tardif. Nous perdrons la bataille. Fais-je bien tout ce qu'il est possible pour la gagner, si le hasard nous sert en quelque chose ? »

Il y avait sans doute une personne aux écoutes derrière la porte de Mme Blachet, car à peine eut-il frappé les deux puis les cinq coups, qu'il entendit chuchoter à voix basse.

Après un certain temps, on lui ouvrit. Il fut reçu dans une pièce obscure, et triste comme un bureau de prison, dont la boiserie était peinte en blanc et les carreaux de vitre enfumés, par un homme qui avait une figure jaune, des traits effacés et l'air malade. C'était l'abbé Le Canu. L'abbé montra de la main à Lucien une chaise de noyer à grand dossier. Au lieu de glace, il y avait sur la cheminée un grand crucifix noir.

« Que réclamez-vous de mon ministère, monsieur ?

– Louis-Philippe, le roi mon maître, m’envoie à Caen pour empêcher l’élection de M. Mairobert. Elle est probable toutefois, car il y aura probablement 900 votes, et M. Mairobert a 410 voix sûres. Le roi mon maître dispose de 310 voix. S’il vous convient, monsieur, de faire élire un de vos amis, à l’exclusion de M. Mairobert, je vous offre mes 310 voix. Joignez-y 100 voix de vos gentilshommes de campagne, et vous aurez à la Chambre un homme de votre couleur. Je ne vous demande qu’une chose, c’est qu’il soit électeur et du pays.

– Ah ! vous avez peur de M. Berryer !

– Je n’ai peur de personne que du triomphe de l’opposition qui, par exemple, réduira le nombre des sièges épiscopaux à ce qui est fixé par le concordat de 1804. »

« Cet homme a le ton d’un vieux procureur normand. » Cette observation soulagea fort l’attention de Leuwen. D’après les ouvrages de M. de Chateaubriand et la haute idée qu’on a des

jésuites, l'imagination encore jeune de Leuwen s'était figuré un trompeur aussi habile que le cardinal Mazarin, avec les manières nobles de M. de Narbonne qu'il avait entrevu dans sa première jeunesse. La vulgarité du ton et de la voix de M. Le Canu le rendit bien vite à son rôle. « Je suis un jeune homme qui marchande une terre de cent mille francs qu'un vieux procureur ne veut pas me vendre, attendu qu'un voisin lui a promis un pot de vin de cent louis s'il veut la réserver pour lui. »

« Oserai-je, monsieur, vous demander vos lettres de créance ?

– Les voici. » Et Leuwen n'hésita pas à mettre dans la main de M. Le Canu la lettre du ministre de l'Intérieur à M. le préfet. Il y avait bien quelques phrases dont il eût désiré l'absence dans ce moment, mais le temps pressait.

« Si le préfet eût voulu se charger de cette démarche, pensa Leuwen, on aurait pu éviter la communication de la lettre du ministre, mais jamais ce petit préfet ergoteur et musqué, même en le supposant non piqué, n'eût consenti à faire

une démarche non inventée par lui. »

L'air de colère vulgaire voulant jouer le dédain méprisant avec lequel M. Le Canu lut la lettre du comte de Vaize au préfet acheva de rendre à Leuwen le sentiment de la vie réelle et de chasser toutes les idées augustes lancées dans la société par les phrases de M. de Chateaubriand. À certaines phrases du ministre, la colère du chef du parti prêtre devint si forte qu'il se mit à sourire.

« Cet homme-ci cherche à me faire impression par un ton d'humeur ; il ne faut pas me fâcher et tout rompre. Voyons si, malgré ma jeunesse, je pourrai me tirer de mon rôle. »

Leuwen sortit une lettre de sa poche et se mit à la lire attentivement. Sa contenance était celle qu'il aurait eue devant un conseil de guerre. L'abbé Le Canu observa du coin de l'œil qu'il n'était pas regardé, et sa lecture de l'instruction ministérielle fut moins majestueuse. Leuwen le vit recommencer la lecture avec l'attention d'un homme d'affaires grognon.

« Vos pouvoirs sont très grands, monsieur, ils



sont faits pour donner une haute idée des missions dont, si jeune encore, vous avez été chargé. Oserai-je vous demander si vous étiez déjà au service sous nos rois légitimes, avant la fatale...

– Permettez-moi, monsieur, de vous interrompre. Je serais désolé d'être obligé de donner des épithètes peu agréables aux partisans de vos opinions. Quant à moi, monsieur, mon métier est de respecter toute opinion professée par un galant homme, et c'est à ce titre que je me sens très disposé à honorer les vôtres. Permettez-moi, monsieur, de vous faire observer que je ne ferai aucune tentative, directement ni indirectement, pour essayer de changer ou d'altérer en rien vos manières de voir sur ces sujets. Une telle tentative ne conviendrait point à ma mission, elle conviendrait encore moins à mon âge, monsieur, et à mon respect personnel pour vous. Mais mon devoir est de vous supplier d'oublier mon âge et toute la respectueuse attention qu'en toute autre circonstance je serais prêt à donner à vos sages avis. Je viens tout simplement, monsieur l'abbé, vous proposer [ce]

que je crois avantageux à mon maître et au vôtre : vous avez peu de députés dans la Chambre, un organe de plus ne me semble pas à dédaigner pour votre opinion. Quant à la nôtre, nous craignons que M. Mairobot ne propose des mesures extrêmes, et entre autres celle de laisser aux fidèles le soin de payer le médecin de l'âme comme ils paient le médecin du corps. Nous nous tenons assurés dans cette session de faire repousser cette mesure, mais si elle réunissait une minorité imposante, il faudrait peut-être, par compensation, admettre la réduction des sièges épiscopaux, ou du moins la faire par un traité, afin d'éviter que la Chambre ne la fît par une loi. »

Les raisonnements furent infinis, ainsi que Leuwen s'y attendait bien.

« Mon âge me nuit, pensait-il. Je suis comme un général de cavalerie qui, dans une bataille perdue, oubliant son intérêt propre, essaie de faire mettre pied à terre à sa cavalerie et de la faire battre comme de l'infanterie. S'il ne réussit pas, tous les sots, et surtout les généraux de cavalerie,

se moquent de lui, mais, s'il a du cœur, la conscience d'avoir entrepris, pour ramener la victoire, une chose crue impossible, le console de tout. »

Sept fois de suite (Leuwen les compta) M. l'abbé Le Canu chercha à ne pas répondre et à donner le change à son jeune antagoniste.

« Apparemment, il veut me mettre à l'épreuve avant de me répondre. »

Sept fois de suite, Leuwen sut le rappeler à la question, mais toujours en termes extrêmement polis, et qui même impliquaient le respect de lui, Leuwen, pour l'âge de M. l'abbé Le Canu, qu'il semblait séparer entièrement des doctrines, des croyances et des prétentions de son parti. Une fois, Leuwen laissa prendre un petit avantage sur lui, mais il sut réparer cette faute sans se fâcher.

« Il faut que je sois attentif, ici, comme dans un duel à l'épée. »

Enfin, après cinquante minutes de discussion, l'abbé Le Canu prit un air extrêmement hautain et impertinent.

« Mon homme va conclure », pensa Leuwen. En effet, l'abbé dit :

« Il est trop tard. »

Mais, au lieu de rompre la conférence il chercha à convertir Leuwen. Notre héros se sentit fort à son aise.

« Maintenant, je suis sur la défensive. Tâchons d'amener l'idée d'argent et de séduction personnelle. »

Leuwen ne se défendit pas avec trop d'obstination. Il lui arriva de parler des millions de son père ; il remarqua que ce fut la seule et unique chose qui fit impression sur l'abbé Le Canu.

« Vous êtes jeune ; mon fils ; permettez-moi ce nom, qui emporte l'expression de tant d'estime. Songez à votre avenir. Je croirais bien que vous n'avez pas vingt-cinq ans encore.

– J'en ai vingt-six sonnés.

– Eh bien ! mon fils, sans vouloir médire le moins du monde de la bannière sous laquelle vous combattez et en me réduisant à ce qui est

absolument nécessaire pour l'expression de ma pensée, d'ailleurs toute de bienveillance pour vos intérêts dans ce monde et dans l'autre, croyez-vous que cette bannière flottera encore la même dans quatorze ans d'ici, quand vous serez parvenu à quarante ans, à cet âge de maturité qu'un homme sage doit toujours avoir devant les yeux comme le point décisif de la carrière d'un homme, et avant lequel il est bien rare d'entrer dans les grandes affaires de la société ?

« Jusqu'à cet âge, le vulgaire des hommes cherche de l'argent. Vous êtes au-dessus de ces considérations. Remarquez que je ne vous entretiens jamais des intérêts de votre âme, tellement supérieurs aux intérêts mondains. Si vous daignez venir revoir un pauvre vieillard, ma porte sera toujours ouverte pour vous. Je quitterai tout pour ramener au bercail un homme de votre importance dans le monde et qui, si jeune, développe une telle maturité de talent ; car moins je partage vos illusions sur le compte d'un roi élevé par la révolution, plus j'ai été bien placé pour juger du talent que vous avez employé pour amener une coopération, bien singulière, à la

vérité : David serait uni avec l'Amalécite. Je vous supplie de fixer quelquefois cette question devant vos yeux : "Qui possédera en France l'influence dominante quand j'aurai quarante ans ?" La religion ne défend point une juste ambition. »

Le dialogue se termina en forme de sermon, mais l'abbé Le Canu engagea presque Leuwen à revenir le voir.

Leuwen n'était point découragé.

## Chapitre LIII

Lucien alla rendre compte de tout au général Fari, qui était cloué à son hôtel par les rapports qu'il recevait de toutes parts. Leuwen avait l'idée d'expédier une dépêche télégraphique. Le général et ensuite Coffe l'approuvèrent fort.

« Vous essayez une saignée sur un homme qui va mourir dans deux heures. Sur quoi les sots pourront dire que la saignée l'a tué. »

Leuwen monta au bureau du télégraphe et le fit parler ainsi :

« La nomination de M, Mairobert est regardée comme certaine. Voulez-vous dépenser 100 000 francs et avoir un légitimiste au lieu de Mairobert ? En ce cas, adressez une dépêche au receveur général pour qu'il remette au général et à moi 100 000 francs. Les élections commencent dans dix-neuf heures. »

En sortant du bureau du télégraphe, Leuwen eut l'idée de retourner chez M. l'abbé Disjonval. Le difficile était de retrouver la rue. Il se perdit en effet dans les rues de Caen et finit par entrer dans une église. Il trouva une sorte de bedeau mal vêtu, auquel il donna cinq francs en lui adressant la prière de le conduire chez l'abbé Disjonval. Cet homme sortit, lui fit prendre deux ou trois *allées* qui traversaient différents massifs de maisons, et en quatre minutes Leuwen se retrouva en face de cet abbé, dont les traits étaient si dénués d'expression la veille.

L'abbé Disjonval venait de faire un second déjeuner, une bouteille de vin blanc était encore sur sa table. C'était un tout autre homme.

Après moins de dix minutes de phrases préparatoires, Leuwen put, sans trop d'indécence, lui faire entendre qu'il donnerait cent mille francs pour que M. Mairobert ne fût pas élu. Cette idée n'était point repoussée avec trop d'énergie, après quelques minutes l'abbé lui dit en riant :

« Avez-vous les 100 000 francs sur vous ?

– Non, mais une dépêche télégraphique, qui



peut arriver ce soir, qui certainement arrivera demain avant midi, m'ouvrira un crédit de 100 000 francs chez le receveur général, qui me paiera en billets de banque.

– On les reçoit avec méfiance ici. »

Ce mot illumina Leuwen.

« Grand Dieu ! Pourrais-je réussir ? » pensa-t-il.

« Aura-t-on la même méfiance pour des lettres de change acceptées par les premiers négociants de la ville, ou enfin pour de l'or et des écus que je prendrai, à mon choix, chez M. le receveur général ? »

Leuwen prolongea à dessein cette énumération, pendant laquelle il voyait changer à vue d'œil la figure de l'abbé Disjonval. Enfin, malgré le récent déjeuner, cette figure devint pâle.

« Ah ! si j'avais quarante-huit heures, pensa Leuwen, l'élection serait à moi. »

Leuwen profita largement de tous ses avantages et ce fût, à son inexprimable plaisir, M.

l'abbé Disjonval lui-même qui, en termes un peu entortillés il est vrai, exprima l'idée autour de laquelle Leuwen tournait depuis trois quarts d'heure : « En l'absence du crédit de 100 000 francs que le télégraphe doit apporter, votre négociation ne peut faire un pas de plus. »

« J'espère que ces messieurs, dit l'abbé Disjonval, auront réfléchi sur l'avantage d'avoir un organe de plus dans la Chambre. Surtout si le gouvernement a la faiblesse de laisser reparaître la fatale discussion sur la réduction des sièges épiscopaux... À demain, à sept heures du matin, et, en définitive, si rien n'est survenu, à deux heures. L'élection du président du collège électoral commence à neuf heures, le scrutin sera fermé à trois.

– Il serait bien essentiel que vos amis n'allassent voter qu'après [que] j'aurai eu l'honneur de vous voir à deux heures.

– Ce n'est pas peu de chose que vous me demandez là. Il faudrait pouvoir les parquer dans une salle et les enfermer à clef. »

Coffe attendait Leuwen dans la rue. Ils

coururent faire une lettre au ministre, dans laquelle Leuwen disait :

« Je sens combien je m'expose en me mêlant aussi activement d'une affaire désespérée. Si le ministre voulait me donner tous les torts, rien ne serait plus facile ; mais enfin je n'ai pas voulu laisser perdre une bataille à ma barbe sans faire donner nos troupes. Mes moyens sont ridicules pour le peu d'importance que leur donne l'étranglement du temps. À huit heures trois quarts, j'ai été chez le cousin de M. le président Donis, à neuf heures chez M. l'abbé Le Canu. Je n'en suis sorti qu'à onze heures. À onze heures un quart, je suis allé chez M. l'abbé Donis-Disjonval, à midi chez le général Fari. À midi et demi, je vous ai adressé ma dépêche télégraphique n° 2. À une heure et demie, je vous écris. À deux heures, je passerai chez Mgr l'évêque pour mettre de l'huile dans les roues. Je n'ai plus le temps de recevoir de réponse à cette lettre. Quand Votre Excellence la verra, tout sera terminé, et, il y a dix à parier contre un, M. Mairobert sera élu. Mais jusqu'au dernier moment j'offrirai mes cent mille francs, si vous

jugez que l'absence de M. Mairobert vaille cette somme.

« Je regarderai comme un très grand bonheur que votre dépêche télégraphique en réponse à ma n° 2 arrive demain 17 avant deux heures. L'élection du président du collège aura commencé à neuf heures. M. l'abbé Disjonval m'a l'air disposé à retarder jusqu'à ce moment le vote de ses amis. Le scrutin ne sera fermé, j'espère, qu'à quatre heures. »

Leuwen vola chez Mgr l'évêque ; il fut reçu avec une hauteur, un dédain, une insolence même qui l'amusèrent. Il se disait en riant à soi-même, et parodiant la phrase favorite du saint prélat : « Je mettrai ceci au pied de la Croix » .

Il ne traita nullement d'affaires avec Mgr l'évêque. « Ceci est une goutte d'huile dans les rouages, rien de plus. »

À une heure et demie, Leuwen était à déjeuner chez le général, avec lequel il continua les visites dont la liste avait été arrêtée la veille. À cinq heures, Leuwen était mort de fatigue, cette journée avait été la plus active de sa vie. Il lui

restait encore la corvée du dîner du préfet, qui peut-être serait peu civil. Le petit capitaine Ménière avait averti Leuwen que les deux meilleurs espions du préfet étaient attachés à ses pas.

Leuwen avait un fond de contentement parfait ; il sentait qu'il avait fait tout ce qui était en lui pour une cause dont, à la vérité, la justice était fort disputable. Mais cette objection au plaisir était plus que compensée par la conscience d'avoir eu le courage de hasarder imprudemment la considération naissante dont il commençait à jouir au ministère de l'Intérieur. Coffe lui avait dit une ou deux fois :

« Aux yeux de nos vieux chefs de bureau et de division du ministère, votre conduite, même couronnée par l'exclusion du terrible M. Mairobert, ne sera qu'un péché splendide. Dans la discussion sur les enfants trouvés vous les avez appelés des hommes-fauteuils incarnés avec leur fauteuil d'acajou, ils vont saisir l'occasion de se venger.

– Que fallait-il faire ?

– Rien, et écrire trois ou quatre lettres de six pages chacune, c'est ce qu'on appelle administrer dans les bureaux. Ils vous regarderont toujours comme fou à cause du danger que vous avez fait courir à votre position personnelle. Et puis, à votre âge demander cent mille francs pour une corruption ! Ils vont répandre que vous en mettez au moins le tiers dans votre poche.

– Ç'a été ma première pensée. Il m'en vient une seconde : quand quelqu'un agit pour des ministres, ce n'est pas de l'adversaire qu'il a peur, mais des gens qu'il sert. C'est ainsi que les choses marchaient à Constantinople dans le bas-empire. Si je n'avais rien fait et écrit de belles lettres, j'aurais encore sur le cœur la boue de Blois. Vous m'avez vu faible.

– Eh bien ! vous devriez me haïr et m'éloigner ministère. J'y songeais.

– Je trouve au contraire la douceur de pouvoir maintenant tout vous dire, et je vous supplie de ne pas m'épargner.

– Je vous prends au mot. Ce petit ergoteur de Séranville doit être bouffi de rage contre vous,

car enfin vous faites son métier depuis deux jours, et lui écrit des centaines de lettres et dans la réalité ne fait rien. J'en conclus qu'à Paris il sera loué et vous blâmé. Mais quoi qu'il vous fasse ce soir, ne vous mettez pas en colère. Si nous étions au Moyen Âge, je craindrais pour vous le poison, car je vois dans ce petit sophiste la rage de l'auteur sifflé. »

La voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel de la préfecture. Il y avait huit ou dix gendarmes stationnés sur le premier et sur le second repos de l'escalier.

« Au Moyen Âge, ces gens-ci seraient disposés pour vous assassiner. »

Ils se levèrent comme Leuwen passa.

« Votre mission est connue, dit Coffe ; le gendarme est poli avec vous. Jugez de la rage de M. le préfet. »

Ce fonctionnaire était fort pâle et reçut ces messieurs avec une politesse contrainte et qui ne fut pas assouplie par l'accueil empressé que chacun fit à Leuwen.

Le dîner fut froid et triste. Tous ces ministériels prévoyaient la défaite du lendemain. Chacun d'eux se disait :

« Le préfet sera destitué ou envoyé ailleurs, et je dirai que c'est lui qui a fait tout le mal. Ce jeune blanc-bec est fils du banquier du ministre, il est déjà maître des requêtes, ce pourrait bien être le successeur en herbe. »

Leuwen mangeait comme un loup et était fort gai.

« Et moi, se disait M. de Séranville, je renvoie tout ce qui paraît sur mon assiette, je ne puis pas avaler un seul morceau. »

Comme Leuwen et Coffe parlaient assez, peu à peu la conversation de messieurs les directeurs des Domaines, des Contributions et autres employés supérieurs qui formaient ce dîner fut entièrement engagée avec les nouveaux venus.

« Et moi, je suis délaissé, se dit le préfet. Je suis déjà comme étranger chez moi, ma destitution est sûre, et, ce qui n'est jamais arrivé à personne, je me vois forcé de faire les honneurs



de la préfecture à mon successeur. »

Vers le milieu du second service, Coffe, à qui rien n'échappait, remarqua que le préfet s'essuyait le front à chaque instant. Tout à coup, on entendit un grand bruit, c'était un courrier qui arrivait de Paris. Cet homme entra avec fracas dans la salle. Machinalement, le directeur des Impositions indirectes, placé près de la porte, dit au courrier :

« Voilà M. le préfet. »

Le préfet se leva.

« Ce n'est pas au préfet de Séranville que j'ai affaire, dit [le] courrier d'un ton emphatique et grossier, c'est à M. Leuwen, maître des requêtes. »

« Quelle humiliation ! Je ne suis plus préfet », pensa M. de Séranville. Et il retomba sur sa chaise. Il appuya les deux mains sur la table, et cacha sa tête dans ses mains.

« M. le préfet se trouve mal », s'écria le secrétaire général. Et il regarda Leuwen comme pour lui demander pardon de l'acte d'humanité

qu'il exerçait en faisant attention à l'état du préfet. En effet, ce fonctionnaire était évanoui ; on le porta près d'une fenêtre qu'on ouvrit.

Pendant ce temps, Leuwen s'étonnait du peu d'intérêt de la dépêche qu'apportait le courrier. C'était une grande lettre du ministre sur sa belle conduite à Blois ; le ministre ajoutait de sa main qu'on recherchait et punirait sévèrement les auteurs de l'émeute, que lui ministre avait lu en conseil au roi la lettre de Leuwen qui avait été trouvée fort bien.

« Et de l'élection d'ici, pas un mot, se dit Leuwen. C'était bien la peine d'envoyer un courrier. »

Il s'approcha de la fenêtre ouverte près de laquelle était le préfet, auquel on frottait les tempes d'eau de Cologne. On répétait beaucoup les fatigues de l'élection. Leuwen dit un mot honnête, et ensuite demanda la permission de passer pour un moment dans une chambre voisine avec M. Coffe.

« Concevez-vous, dit-il à Coffe en lui donnant la dépêche du ministre, qu'on envoie un courrier

pour une telle lettre ? »

Il se mit à lire une lettre de sa mère qui altéra rapidement sa physionomie riante. Mme Leuwen voyait la vie de son fils [en danger], et « *pour une cause si sale*, ajoutait-elle. Quitte tout et reviens... Je suis seule, ton père a eu une velléité d'ambition, il est allé dans le département de l'Aveyron, à deux cents lieues de Paris, pour tâcher de se faire élire député. »

Leuwen donna cette nouvelle à Coffe.

« Voici la lettre qui a fait envoyer le courrier. Mme Leuwen aura exigé que sa lettre vous parvînt rapidement. Au total, il n'y a pas là de quoi vous distraire. Il me semble que votre rôle vous rappelle auprès de ce petit jésuite qui meurt de haine rentrée. Moi, je vais achever de l'assommer par mon air important. »

Coffe fut en effet parfait en rentrant dans la salle à manger. Il avait tiré de sa poche huit ou dix rapports d'élections qu'il avait fourrés dans la dépêche, et la portait *comme un saint-sacrement*. M. de Séranville avait repris connaissance, il avait eu le mal de mer, et au milieu de ses

angoisses regardait Leuwen et Coffe d'un air mourant. L'état de ce méchant homme toucha Leuwen, il vit en lui un homme souffrant.

« Il faut le soulager de notre présence », et après quelques mots polis [il] se retira.

Le courrier lui courut après sur l'escalier pour lui demander ses ordres.

« M. le maître des requête vous réexpédiera demain », dit Coffe avec une gravité parfaite.

Le lendemain 17 était le grand jour.

Dès sept heures, le 17, le grand jour des élections, Leuwen était chez M. l'abbé Disjonval. Il fut frappé du changement de manières du bon vieillard, il était tout empressement ; la moindre insinuation de Leuwen ne passait pas sans réponse.

« Les cent mille francs font effet », se dit Leuwen.

Mais l'abbé Disjonval lui fit entendre plusieurs fois, avec une finesse et une politesse qui l'étonna, que tout ce qu'on pouvait dire en l'absence de la condition principale n'était qu'un

futur contingent.

« C'est bien ainsi que je l'entends, répondait Leuwen. Si je n'ai pas aujourd'hui, et de bonne heure, un crédit de 100 000 francs sur M. le receveur général, j'aurai eu l'honneur de vous être présenté, j'aurai eu avec le respectable abbé Le Canu une conférence qui a fait sur mon cœur une profonde impression, j'aurai appris à redoubler l'estime que j'avais déjà pour des hommes qui voient le bonheur de notre chère patrie dans une autre route que celle que je crois la plus sûre, etc... »

Nous ferons grâce au lecteur de toutes les phrases polies qu'inspirait à Leuwen le vif désir de voir ces messieurs prendre patience jusqu'à l'arrivée de la dépêche diplomatique. Le bruit insolite que le grand événement du jour causait dans la rue et que Leuwen entendait de l'appartement de M. l'abbé Disjonval, quoique situé au fond d'une cour, retentissait dans sa poitrine. Que n'eût-il pas donné pour que l'élection pût être retardée d'un jour !

À neuf heures, il rentra à son auberge, où

Coffe avait préparé deux immenses lettres narratives et explicatives.

« Quel drôle de style ! dit Leuwen en les signant.

– Emphatique et plat, et surtout jamais simple, c'est ce qu'il faut pour les bureaux. »

Le courrier fut renvoyé à Paris.

« Monsieur, dit le courrier, seriez-vous assez bon pour me permettre de me charger des dépêches du préfet, je veux dire de M. de Sérerville ? Je ne cacherai pas à monsieur qu'il m'a fait offrir un cadeau assez joli si je veux prendre ses lettres. Mais je suis expédié et je connais trop les convenances...

– Allez de ma part chez M. le préfet, demandez-lui ses lettres et paquets, attendez-les une demi-heure s'il le faut. M. le préfet est la première autorité administrative du département, etc., etc. »

« Le plus souvent que j'irai chez le préfet par son ordre ! Et mon cadeau, donc ! On dit ce préfet cancre... etc., etc. »

## Chapitre LIV

Le général Fari avait fait louer depuis un mois par son petit aide de camp, M. Ménière, un appartement au premier étage en face de la salle des Ursulines, où se faisait l'élection. Là, il s'établit avec Leuwen dès dix heures du matin. Ces messieurs avaient des nouvelles de quart d'heure en quart d'heure par des affidés du général. Quelques affidés de la préfecture, ayant su le courrier de la veille et voyant dans Leuwen le préfet futur si M. de Séranville manquait son élection, faisaient passer tous les quarts d'heure à Leuwen des cartes avec des mots au crayon rouge. Les avis donnés par ces cartes se trouvèrent fort justes.

Les opérations électorales, commencées à dix heures et demie, suivaient un cours régulier. Le président d'âge était dévoué au préfet, qui avait eu soin de faire retarder aux portes la lourde

berline d'un M. de Marconnes, plus âgé que son président d'âge dévoué, et qui n'arriva à Caen qu'à onze heures. Trente ministériels qui avaient déjeuné à la préfecture furent hués en entrant dans la salle des élections.

Un petit imprimé avait été distribué avec profusion aux électeurs.

« Honnêtes gens de tous les partis, qui voulez le bien du pays dans lequel vous êtes nés, éloignez M. le préfet de Séranville. Si M. Mairobert est élu député, M. le préfet sera destitué ou nommé ailleurs. Qu'importe, après tout, le député nommé ? Chassons un préfet tracassier et menteur. À qui n'a-t-il pas manqué de parole ? »

Vers midi, l'élection du président définitif prenait la plus mauvaise tournure. Tous les électeurs du canton de ..., arrivés de bonne heure, votaient en faveur de M. Mairobert.

« Il est à craindre, s'il est président, dit le général à Leuwen, que quinze ou vingt de nos ministériels, gens timides, et que dix ou quinze électeurs de campagne imbéciles, le voyant placé



au bureau dans la position la plus en vue, n'osent pas écrire un autre nom que le sien sur leur bulletin. »

Tous les quarts d'heure, Leuwen envoyait Coffe regarder le télégraphe ; il grillait de voir arriver la réponse à sa dépêche n° 2.

« Le préfet est bien capable de retarder cette réponse, dit le général ; il serait bien digne de lui d'avoir envoyé un de ses commis à la station du télégraphe, à quatre lieues d'ici, de l'autre côté de la colline, pour tout arrêter. C'est par des traits de cette espèce qu'il croit être un nouveau cardinal Mazarin, car il sait l'histoire de France, notre préfet. »

Et le bon général voulait prouver par ce mot qu'il la savait aussi. Le petit capitaine Ménière offrit de monter à cheval et d'aller en un temps de galop sur la montagne observer le mouvement de la seconde station du télégraphe, mais M. Coffe demanda son cheval au capitaine et courut à sa place.

Il y avait mille personnes au moins devant la salle des Ursulines. Leuwen descendit dans la

place pour juger un peu de l'esprit général des conversations ; il fut reconnu. Le peuple, quand il se voit en masse, est fort insolent :

« Regardez ! Regardez ! Voilà ce petit commissaire de police freluquet envoyé de Paris pour espionner le préfet ! »

Il n'y fut presque pas sensible.

Deux heures sonnèrent, deux heures et demie ; le télégraphe ne remuait pas.

Leuwen séchait d'impatience. Il alla voir l'abbé Disjonval.

« Je n'ai pu faire différer plus longtemps le vote de mes amis, lui dit cet abbé, auquel Leuwen trouva un air piqué.

– Voilà un homme qui craint que je ne me sois moqué de lui, et il y va de franc jeu avec moi. Je jurerais qu'il a retardé le vote de ses amis, à la vérité bien peu nombreux. »

Au moment où Leuwen cherchait à prouver à l'abbé Disjonval, par des discours chaleureux, qu'il n'avait pas voulu le tromper, Coffe accourut tout haletant :

« Le télégraphe marche !

– Daignez m’attendre chez vous encore un quart d’heure, dit Leuwen à l’abbé Disjonval ; je vole au bureau du télégraphe. »

Leuwen revint tout courant vingt minutes après.

« Voilà la dépêche originale », dit-il à l’abbé Disjonval.

« Le ministre des Finances à M. le receveur général.

« Remettez cent mille francs à M. le général Fari et à M. Leuwen. »

« Le télégraphe marche encore, dit Leuwen à l’abbé Disjonval.

– Je vais au collège, dit l’abbé Disjonval, qui paraissait persuadé. Je ferai ce que je pourrai pour la nomination du président. Nous portons M. de Crémieux. De là, je cours chez M. Le Canu. Je vous engagerais à y aller sans délai. »

La porte de l’appartement de l’abbé était ouverte, il y avait grand monde dans l’antichambre, que Leuwen et Coffe traversèrent

en volant.

« Monsieur, voici la dépêche originale.

– Il est trois heures dix minutes, dit l'abbé Le Canu. J'ose espérer que vous n'aurez aucune objection à M. de Crémieux : cinquante-cinq ans, vingt mille francs de rente, abonné aux *Débats*, n'a pas émigré.

– M. le général Fari et moi approuvons M. de Crémieux. S'il est élu au lieu de M. Mairobert, le général et moi vous remettons les cent mille francs. En attendant l'événement, en quelles mains voulez-vous, monsieur, que je dépose les cent mille francs ?

– La calomnie veille autour de nous, monsieur. C'est déjà beaucoup que quatre personnes, quelque honorables qu'elles soient, sachent un secret dont la calomnie peut tellement abuser. Je compte, monsieur, dit l'abbé Le Canu en montrant Coffe, vous, monsieur, l'abbé Disjonval et moi. À quoi bon faire voir le détail à M. le général Fari, d'ailleurs si digne de toute considération ? »

Leuwen fut charmé de ces paroles, qui étaient *ad rem*.

« Monsieur, je suis trop jeune pour me charger seul de la responsabilité d'une dépense secrète aussi forte. Etc., etc. »

Leuwen fit consentir M. l'abbé Le Canu à l'intervention du général.

« Mais je tiens expressément, et j'en fais une condition *sine qua non*, je tiens à ce que le préfet n'intervienne nullement.

– Belle récompense de son assiduité à entendre la messe », pensa Leuwen.

Leuwen fit consentir M. l'abbé Le Canu à ce que la somme de cent mille francs fût déposée dans une cassette dont le général Fari et un M. Ledoyen, ami de M. Le Canu, auraient chacun une clef.

À son retour à l'appartement vis-à-vis la salle d'élection, Leuwen trouva le général extrêmement rouge. L'heure approchait où le général avait résolu d'aller déposer son vote, et il avoua franchement à Leuwen qu'il craignait fort

d'être hué. Malgré ce souci personnel, le général fut extrêmement sensible à l'air de *ad rem* qu'avaient pris les réponses de M. l'abbé Le Canu.

Leuwen reçut un mot de l'abbé Disjonval qui le priait de lui envoyer M. Coffe. Coffe rentra une demi-heure après ; Luwen appela le général, et Coffe dit à ces messieurs :

« J'ai vu, ce qu'on appelle vu, quinze hommes qui montent à cheval et vont battre la campagne pour faire arriver ce soir ou demain avant midi cent cinquante électeurs légitimistes. M. l'abbé Disjonval est un jeune homme, vous ne lui donneriez pas quarante ans. "Il nous aurait fallu le temps d'avoir quatre articles de la *Gazette de France*", m'a-t-il répété trois fois. Je crois qu'ils y vont bon jeu bon argent. »

Le directeur du télégraphe envoya à Luwen une seconde dépêche télégraphique adressée à lui-même :

« J'approuve vos projets. Donnez cent mille francs. Un légitimiste quelconque, même M. B[erryer} ou F[itiz-James], vaut mieux que M.

Hampden. »

« Je ne comprends pas, dit le général ; qu'est-ce que M. Hampden ?

– Hampden veut dire Mairobert, c'est le nom dont je suis convenu avec le ministre.

– Voilà l'heure », dit le général fort ému. Il prit son uniforme et quitta l'appartement d'observation pour aller donner son vote. La foule s'ouvrit pour lui laisser faire les cent pas qui le séparaient de la porte de la salle. Le général entra ; au moment où il s'approchait du bureau, il fut applaudi par tous les électeurs mairobertistes.

« Ce n'est pas un plat coquin comme le préfet, disait-on tout haut, il n'a que ses appointements, et il a une famille à nourrir. »

Leuwen expédia cette dépêche télégraphique n° 3 :

« Caen, quatre heures.

« Les chefs légitimistes paraissent de bonne foi. Des observateurs militaires placés aux portes ont vu sortir dix-neuf ou vingt agents qui vont

chercher dans la campagne cent soixante électeurs légitimistes. Si quatre-vingts ou cent arrivent le 18 avant trois heures, Hampden ne sera pas élu. Dans ce moment, Hampden a la majorité pour la présidence. Le scrutin sera dépouillé à cinq heures. »

Le scrutin dépouillé donna :

Électeurs présents :	873
Majorité :	437
Voix à M. Mairobert :	451
À M. Gonin, le candidat du préfet :	389
À M. de Crémieux, le candidat de M. Le Canu depuis qu'il avait accepté les cent mille francs :	19
Voix perdues :	14

Ces dix-neuf voix à M. de Crémieux firent beaucoup de plaisir au général et à Leuwen ;



c'était une demi-preuve que M. Le Canu ne se jouait pas d'eux.

À six heures, des valeurs sans reproche s'élevant à cent mille francs furent remises par M. le receveur général lui-même entre les mains du général Fari et de Leuwen, qui lui en donnèrent reçu.

M. Ledoyen se présenta. C'était un fort riche propriétaire, généralement estimé. La cérémonie de la cassette fut effectuée, il y eut parole d'honneur réciproque de remettre la cassette et son contenu à M. Ledoyen si tout autre que M. Mairobert était élu, et à M. le général Fari si M. Mairobert était député.

M. Ledoyen parti, on dîna.

« Maintenant, la grande affaire est le préfet, dit le général, extraordinairement gai ce soir-là. Prenons courage, et montons à l'assaut.

« Il y aura bien 900 votants demain.

M. de Crémieux

19

Total = 408

Nous voilà avec 408 voix sur 873. Supposons que les vingt-sept voix arrivées demain matin donnent dix-sept voix à Mairobert et dix à nous, nous sommes :

Crémieux : 418

Mairobert 468

« Cinquante et une voix de M. Le Canu donnent l'avantage à M. de Crémieux. »

Ces chiffres furent retournés de cent façons par le général, Leuwen, Coffe et l'aide de camp Ménière, les seuls convives de ce dîner.

« Appelons nos deux meilleurs agents », dit le général.

Ces messieurs parurent et, après une assez longue discussion, dirent d'eux-mêmes que la présence de soixante légitimistes décidait

l'affaire.

« Maintenant, à la préfecture, dit le général.

– Si vous ne trouvez pas d'indiscrétion à ma demande, dit Leuwen, je vous prierais de porter la parole, je suis odieux à ce petit préfet.

– Cela est un peu contre nos conventions ; je m'étais réservé un rôle tout à fait secondaire. Mais enfin, j'ouvrirai le débat, *comme on dit en Angleterre.* »

Le général tenait beaucoup à montrer *qu'il avait des lettres*. Il avait bien mieux : un rare bon sens, et de la bonté. À peine eut-il expliqué au préfet qu'on le suppliait de donner les 389 voix dont il avait disposé la veille lors de la nomination du président à M. de Crémieux, qui de son côté se faisait fort de réunir soixante voix légitimistes, et peut-être quatre-vingts..., le préfet l'interrompt d'une voix aigre :

« Je ne m'attendais pas à moins, après toutes ces communications télégraphiques. Mais enfin, messieurs, il vous en manque une : je ne suis pas encore destitué, et M. Leuwen n'est pas encore

préfet de Caen. »

Tout ce que la colère peut mettre dans la bouche d'un petit sophiste sournois fut adressé par M. de Séranville au général et à Leuwen. La scène dura cinq heures. Le général ne perdit un peu patience que vers la fin. M. de Séranville, toujours ferme à refuser, changea cinq ou six fois de système quant aux raisons de refuser.

« Mais, monsieur, même en vous réduisant aux raisons égoïstes, votre élection est évidemment perdue. Laissez-la mourir entre les mains de M. Leuwen. Comme les médecins appelés trop tard, M. Leuwen aura tout l'odieux de la mort du malade.

– Il aura ce qu'il voudra ou ce qu'il pourra, mais jusqu'à ma destitution, il n'aura pas la préfecture de Caen. »

Ce fut sur cette réponse de M. de Séranville que Leuwen fut obligé de retenir le général.

« Un homme qui trahirait le gouvernement, dit le général, ne pourrait pas faire mieux que vous, monsieur le préfet, et c'est ce que je vais écrire

aux ministres. Adieu, monsieur. »

À minuit et demi, en sortant, Leuwen dit au général :

« Je vais écrire ce beau résultat à M. l'abbé Le Canu.

– Si vous m'en croyez, voyons un peu agir ces alliés suspects ; attendons demain matin, après votre dépêche télégraphique. D'ailleurs, ce petit animal de préfet peut se raviser. »

À cinq heures et demie du matin, Leuwen attendait le jour dans le bureau du télégraphe. Dès qu'on put y voir, la dépêche suivante fut expédiée (n° 4) :

« Le préfet a refusé ses 389 voix d'hier à M. de Crémieux. Le concours des 70 à 80 voix que le général Fari et M. Leuwen attendaient des légitimistes devient inutile, et M. Hampden va être élu. »

Leuwen, mieux avisé, n'écrivit pas à MM. Disjonval et Le Canu, mais alla les voir. Il leur expliqua le malheur nouveau avec tant de simplicité et de sincérité évidente que ces

messieurs, qui connaissaient le génie du préfet, finirent par croire que Leuwen n'avait pas voulu leur tendre un piège.

« L'esprit de ce petit préfet des Grandes Journées, dit M. Le Canu, est comme les cornes des boucs de mon pays : noir, dur, et tortu. »

Le pauvre Leuwen était tellement emporté par l'envie de ne pas passer pour un coquin, qu'il supplia M. Disjonval d'accepter de sa bourse le remboursement des frais de messenger et autres qu'avait pu entraîner la convocation extraordinaire des électeurs légitimistes. M. Disjonval refusa, mais, avant de quitter la ville de Caen, Leuwen lui fit remettre cinq cents francs par M. le président Donis d'Angel.

Le grand jour de l'élection, à dix heures, le courrier de Paris apporta cinq lettres annonçant que M. Mairobert était mis en accusation à Paris comme fauteur du grand mouvement insurrectionnel et républicain dont l'on parlait alors. Aussitôt, douze des négociants les plus riches déclarèrent qu'ils ne donneraient pas leurs voix à Mairobert.

« Voilà qui est bien digne du préfet, dit le général à Leuwen, avec lequel il avait repris son poste d'observation vis-à-vis la salle des Ursulines. Il serait plaisant, après tout, que ce petit sophiste réussît. C'est bien alors, monsieur, ajouta le général avec la gaieté et la générosité d'un homme de cœur, que, pour peu que le ministre soit votre ennemi et ait besoin d'un bouc émissaire, vous jouerez un joli rôle.

– Je recommencerais mille fois. Quoique la bataille fût perdue, j'ai fait donner mon régiment.

– Vous êtes un brave garçon... Permettez-moi cette locution familière », ajouta bien vite le bon général, craignant d'avoir manqué à la politesse, qui était pour lui comme une langue étrangère apprise tard. Leuwen lui serra la main avec émotion et laissa parler son cœur.

À onze heures, on constata la présence de 948 électeurs. Au moment où un émissaire du général venait lui donner ce chiffre, M. le président Donis voulut forcer toutes les consignes pour pénétrer dans l'appartement, mais n'y réussit pas.

« Recevons-le un instant, dit Leuwen.

– Ah ! que non. Ce pourrait être la base d’une calomnie de la part du préfet, de la part de M. Le Canu, ou de la part de ces pauvres républicains plus fous que méchants. Allez recevoir le digne président, et ne vous laissez pas trahir par votre honnêteté naturelle.

– Il me portait l’assurance que, malgré les contre-ordres de ce matin, il y a quarante-neuf légitimistes et onze partisans du préfet gagnés en faveur de M. de Crémieux dans la salle des Ursulines. »

L’élection suivit son cours paisible ; les figures étaient plus sombres que la veille. La fausse nouvelle du préfet sur la mise en accusation de M. Mairobert avait mis en colère cet homme si sage jusque-là, et surtout ses partisans. Deux ou trois fois, on fut sur le point d’éclater. On voulait envoyer trois députés à Paris pour interroger les cinq personnes qui avaient donné la nouvelle du mandat d’arrêt lancé contre M. Mairobert. Mais enfin un beau-frère de M. Mairobert monta sur une charrette arrêtée à cinquante pas de la salle des Ursulines et dit :



« Renvoyons notre vengeance à quarante-huit heures après l'élection, autrement la majorité vendue à la Chambre des députés l'annulera. »

Ce bref discours fut bientôt imprimé à vingt mille exemplaires. On eut même l'idée d'apporter une presse sur la place voisine de la salle d'élection. Les agents de la préfecture n'osèrent approcher de la presse ni tenter de mettre obstacle à la circulation du bref discours. Ce spectacle frappa les esprits et contribua à les calmer.

Leuwen, qui se promenait hardiment partout, ne fut point insulté ce jour-là ; il remarqua que cette foule sentait sa force. À moins de la mitrailler à distance, aucune force ne pouvait agir sur elle.

« Voilà le peuple vraiment souverain », se dit-il.

Il revenait de temps à autre à l'appartement d'observation. L'avis du capitaine Ménière était que personne n'aurait la majorité ce jour-là.

À quatre heures, il arriva une dépêche télégraphique au préfet, qui lui ordonnait de

porter ses votes au légitimiste désigné par le général Fari et par Leuwen. Le préfet ne fit rien dire au général ni à Leuwen. À quatre heures un quart, Leuwen eut une dépêche télégraphique dans le même sens. Sur quoi Coffe s'écria :

« Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivées... »

*Polyeucte.*

Le général fut charmé de la citation et se la fit répéter.

À ce moment, ces messieurs furent étourdis par un vivat général et assourdissant.

« Est-ce joie ou révolte ? s'écria le général en courant à la fenêtre.

– C'est joie, dit-il avec un soupir, et nous sommes f... »

En effet, un émissaire qui arriva, son habit déchiré tant il avait eu de peine à traverser la foule apporta le bulletin de dépouillement du scrutin.

Électeurs présents :	948
Majorité :	475
M. Mairobert :	475
M. de Crémieux :	61
M. Sauvage, républicain, voulant retremper le caractère des Français par des lois draconiennes :	9
Voix perdues :	2

Le soir, la ville fut entièrement illuminée.

« Mais où sont donc les fenêtres des quatre cent un partisans du préfet ? » disait Leuwen à Coffe.

La réponse fut un bruit effroyable de vitres cassées ; on brisait les fenêtres du président Donis d'Angel.

Le lendemain, Leuwen s'éveilla à onze heures du matin et alla seul [se] promener dans toute la ville. Une singulière pensée s'était rendue

maîtresse de son esprit.

« Que dirait Mme de Chasteller si je lui racontais ma conduite ? »

Il fut bien une heure avant de trouver la réponse à cette question, et cette heure fut bien douce.

« Pourquoi ne lui écrirais-je pas ? » se dit Leuwen. Et cette question s'empara de son âme pour huit jours.

En approchant de Paris, il vint par hasard à penser à la rue où logeait Mme Grandet, et ensuite à elle. Il partit d'un éclat de rire.

« Qu'avez-vous donc ? lui dit Coffe.

– Rien. J'avais oublié le nom d'une belle dame pour qui j'ai une grande passion.

– Je croyais que vous pensiez à l'accueil que va vous faire votre ministre.

– Le diable l'emporte !... Il me recevra froidement, me demandera l'état de mes déboursés, et trouvera que c'est bien cher.

– Tout dépend du rapport que les espions du

ministre lui auront fait sur votre mission. Votre conduite a été furieusement imprudente, vous avez donné pleinement dans cette folie de la première jeunesse qu'on appelle zèle. »

## Chapitre LV

Leuwen avait à peu près deviné. Le comte de Vaize le reçut avec sa politesse ordinaire, mais ne lui fit aucune question sur les élections, aucun compliment sur son voyage ; il le traita absolument comme s'il l'avait vu la veille.

« Il a de meilleures façons qu'à lui n'appartient ; depuis qu'il est ministre il voit bonne compagnie au Château. »

Mais après cette lueur de raisonnement juste, Leuwen retomba bientôt dans cette sottise de l'amour du bien, au moins dans les détails. Il avait fait quelques phrases qui résumaient les observations utiles faites pendant son voyage ; il eut besoin de faire effort sur soi-même pour ne pas dire au ministre des choses si évidemment mal et si faciles à faire aller bien. Il n'avait aucun intérêt de vanité, il savait quel juge c'était que M. de Vaize dans tout ce qui, de près ou de loin,

tenait à la logique ou à la clarté de la narration. Par ce sot amour du bien, qui n'est guère pardonnable à un homme dont le père a un carrosse, Leuwen aurait voulu corriger trois ou quatre abus qui ne rapportaient pas un sou au ministre. Leuwen était cependant assez civilisé pour ressentir une crainte mortelle que son amour pour le bien ne le fit sortir des bornes que le ton du ministre semblait vouloir mettre à ses rapports avec lui.

« Quelle honte n'aurai-je pas si avec un fonctionnaire tellement au-dessus de moi je viens à parler de choses utiles, tandis qu'il ne me parle que de détails ! »

Leuwen laissa tomber l'entretien et prit la fuite. Son bureau était occupé par le petit Desbacs, qui durant son absence avait rempli sa place. Ce petit homme fut très froid en lui faisant la remise des affaires courantes, lui qui, avant le voyage, était à ses pieds.

Leuwen ne dit rien à Coffe, qui travaillait dans une pièce voisine et de son côté éprouvait un accueil encore plus significatif. À cinq heures et

demie, il l'appela pour aller dîner. Dès qu'ils furent seuls dans un cabinet de restaurateur :

« Eh ! bien ? dit Leuwen en riant.

– Eh bien ! tout ce que vous avez fait de bien et d'admirable pour tâcher de sauver une cause perdue n'est qu'un *péché splendide*. Vous serez bien heureux si vous échappez au reproche de jacobinisme ou de carlisme. On en est encore, dans les bureaux, à trouver un nom pour votre crime, on n'est d'accord que sur son énormité. Tout le monde en est à épier la façon dont le ministre vous traite. Vous vous êtes cassé le cou.

– La France est bien heureuse, dit Leuwen gaiement, que ces coquins de ministres ne sachent pas profiter de cette folie de jeunesse qu'on appelle *zèle*. Je serais curieux de savoir si un général en chef traiterait de même un officier qui, dans une déroute, aurait fait mettre pied à terre à un régiment de dragons pour marcher à l'assaut d'une batterie qui enfile la grand-route et tue horriblement de monde. »

Après de longs discours, Leuwen apprit à Coffe qu'il ne voulait point épouser une parente



du ministre et qu'il n'avait rien à demander.

« Mais alors, dit Coffe étonné, d'où venait, avant votre mission, la bonté marquée du ministre ? Maintenant, après les lettres de M. de Séranville, pourquoi ne vous brise-t-il pas ?

– Il a peur du salon de mon père. Si je n'avais pas pour père l'homme d'esprit le plus redouté de Paris, j'aurais été comme vous, jamais je ne me relèverais de la profonde disgrâce où nous a jetés notre républicanisme de l'École polytechnique... Mais dites-moi, croyez-vous qu'un gouvernement républicain fût aussi absurde que celui-ci ?

– Il serait moins absurde, mais plus violent ; ce serait souvent un loup enragé. En voulez-vous la preuve ? Elle n'est pas loin de vous. Quelles mesures prendriez-vous dans les deux départements de MM. de Riquebourg et de Séranville, si demain vous étiez un ministre de l'Intérieur tout puissant ?

– Je nommerais M. Mairobert préfet, je donnerais au général Fari le commandement des deux départements.

– Songez au contrecoup de ces mesures et à l'exaltation que prendraient dans les deux départements Riquebourg et Séranville tous les partisans du bon sens et de la justice. M. Mairobot serait roi de son département ; et si ce département s'avisait d'avoir une opinion sur ce qui se fait à Paris ? Et pour parler de ce que nous connaissons, si ce département s'avisait de jeter un œil raisonnable sur ces quatre cent trente nigauds emphatiques qui grattent du papier dans la rue de Grenelle et parmi lesquels nous comptons ? Si les départements voulaient à l'Intérieur six hommes de métier à 30 000 francs d'appointements et 10 000 francs de frais de bureau, signant tout ce qui est d'un intérêt secondaire, que deviendraient trois cent cinquante au moins de ces commis chargés de faire au bon sens une guerre si acharnée. Et, de proche en proche, que deviendrait le roi ? Tout gouvernement est un mal, mais un mal qui préserve d'un plus grand...

– C'est ce que me disait M. Gauthier, l'homme le plus sage que j'aie connu, un républicain de Nancy. Que n'est-il ici, à raisonner

avec nous ? Du reste, c'est un homme qui lit la *Théorie des fonctions* de Lagrange aussi bien que vous et cent fois mieux que moi. »

Le discours fut infini entre les deux amis, car Coffe, en sachant résister à Leuwen, s'en était fait aimer et, par reconnaissance, se croyait obligé à lui répondre. Coffe ne revenait pas de son étonnement qu'étant riche il ne fût pas plus absurde. Entraîné par cette idée, Coffe lui dit :

« Êtes-vous né à Paris ?

– Oui, sans doute.

– Et monsieur votre père avait un hôtel magnifique à cette époque, et vous vous alliez promener en voiture à trois ans ?

– Mais sans doute, dit Leuwen en riant. Pourquoi ces questions ?

– C'est que je suis étonné de ne vous trouver ni absurde, ni sec ; mais il faut espérer que cela viendra. Vous devez voir par le succès de votre mission que la société repousse vos qualités actuelles. Si vous vous étiez borné à vous faire couvrir de boue à Blois, le ministre vous eût

donné la croix en arrivant.

– Du diable si je resonge jamais à cette mission ! dit Leuwen.

– Vous auriez le plus grand tort, c'est la plus belle et la plus curieuse expérience de votre vie. Jamais, quoi que vous fassiez, vous n'oublierez le général Fari, M. de Séranville, l'abbé Le Canu, M. de Riquebourg.

– Jamais.

– Eh bien, le plus ennuyeux de l'expérience morale est fait. C'est le commencement, l'exposition des faits. Suivez dans les bureaux le sort des hommes et des choses, qui sont tellement présents à votre imagination. Pressez-vous, car il est possible que le ministre ait déjà inventé quelque coup de Jarnac pour vous éloigner tout doucement sans fâcher monsieur votre père.

– À propos, mon père est député de l'Aveyron, après trois ballottages et à la flatteuse majorité de deux voix.

– Vous ne m'aviez pas parlé de sa candidature.

– Je la trouvais ridicule, et d'ailleurs je n'eus

pas le temps d'y trop songer. Je la sus par ce courrier extraordinaire qui donna une pâmoison à M. de Séranville. »

Deux jours après, le comte de Vaize dit à Leuwen :

« J'ai à vous faire lire ce papier. »

C'était une première liste de gratifications à propos des élections. Le ministre, en la lui donnant, souriait d'un air de bonté qui semblait dire : « Vous n'avez rien fait qui vaille, et cependant voyez comme je vous traite. » Leuwen lisait la liste, il y avait trois gratifications de dix mille francs, et à côté des noms des gratifiés le mot *succès* ; la quatrième ligne portait : « M. Leuwen, maître des requêtes, non succès, M. Mairobert nommé à une majorité d'une voix, mais un zèle remarquable, sujet précieux, 8000 francs. »

« Eh bien, dit le ministre, tient-on la parole que l'on vous donna à l'Opéra ? »

Leuwen vit sur la liste que le petit nombre

d'agents qui n'avaient pas réussi n'avaient que des gratifications de 2500 francs. Il exprima toute sa reconnaissance, puis ajouta :

« J'ai une prière à faire à Votre Excellence, c'est que mon nom ne paraisse pas sur cette liste.

– J'entends, dit le ministre, dont la figure prit sur-le-champ l'expression la plus sévère. Vous voulez la croix ; mais en vérité, après tant de folies je ne puis la demander pour vous. Vous êtes plus jeune de caractère que d'âge. Demandez à Desbacs l'étonnement que causaient vos dépêches télégraphiques arrivant coup sur coup, et ensuite vos lettres.

– C'est parce que je sens tout cela que je prie Votre Excellence de ne pas songer à moi pour la croix, et encore moins pour la gratification.

– Prenez garde, monsieur, dit le ministre tout à fait en colère, je suis homme à vous prendre au mot. Et, parbleu, voilà une plume à côté de votre nom, mettez ce que vous voudrez. »

Leuwen écrivit à côté de son nom les mots : *ni croix, ni gratification, élection manquée* ; puis

raya le tout. Au bas de la liste, il écrivit : M. Coffe, 2500 francs.

« Prenez garde, dit le ministre en lisant ce que Leuwen avait écrit. Je porte ce papier au Château. Il serait inutile que, par la suite, monsieur votre père me parlât à ce sujet.

– Les hautes occupations de Votre Excellence l’empêchent de garder le souvenir de la conversation à l’Opéra. J’exprimai le vœu le plus précis que mon père n’eût plus à s’occuper de ma fortune politique.

– Eh bien ! expliquez à mon ami M. Leuwen comment s’est passée l’affaire de la gratification. Vous étiez porté pour 8000 francs, vous avez effacé ce chiffre. Adieu, monsieur. »

À peine la voiture de Son Excellence eut-elle quitté l’hôtel, que Mme la comtesse de Vaize fit appeler Leuwen.

« Diable, se dit Leuwen en l’apercevant, elle est fort jolie aujourd’hui. Elle n’a point l’air timide et ses yeux ont du feu. Que signifie ce changement ?

– Vous nous tenez rigueur depuis votre retour ; j’attendais une occasion de vous parler en détail. Je puis vous assurer que personne au ministère n’a défendu vos dépêches télégraphiques avec plus de suite. J’ai empêché avec le plus grand courage qu’on en dît du mal devant moi à table. Mais enfin, tout le monde peut se tromper, et j’ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Vos ennemis, par la suite, pourraient vous calomnier à propos de votre mission ; je sais bien que les intérêts d’argent ne vous touchent que médiocrement, mais il faut fermer la bouche sur cette affaire à vos ennemis, et ce matin j’ai obtenu de mon mari que vous soyez présenté au roi pour une gratification de 8 000 francs. Je voulais 10 000, mais M. de Vaize m’a fait voir que cette somme était réservée aux plus grands succès, et les lettres reçues hier de M. de Sérerville sont affreuses pour vous. J’ai opposé à ces lettres la nomination de monsieur votre père, et enfin je viens de l’emporter au moment même. M. de Vaize a fait recopier la liste, où vous étiez placé à la fin et pour 4000 francs, et votre nom est le quatrième avec 8000 francs. »



Tout cela fut dit avec beaucoup plus de paroles, et par conséquent avec plus de mesure et de retenue féminine, mais aussi avec plus de marques de bonté et d'intérêt que nous n'avons la place de le noter ici. Aussi Leuwen y fut-il très sensible : depuis quinze jours, il n'avait pas vu beaucoup de visages amis, il commençait à prendre un peu d'usage du monde, il était temps, à vingt-six ans.

« Je devrais faire la cour à cette femme timide ; les grandeurs l'ennuient et lui pèsent, je serais sa consolation. Mon bureau n'est guère qu'à cinquante pas de sa chambre. »

Leuwen lui raconta qu'il venait d'effacer son nom.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle, seriez-vous piqué ? Vous aurez la croix à la première occasion, je vous le promets. »

Ce qui voulait dire : « Allez-vous nous quitter ? »

L'accent de ce mot toucha profondément Leuwen, il fut sur le point de lui baiser la main.

Mme de Vaize était fort émue, lui était touché de reconnaissance.

« Mais si je m'attachais à elle, que de dîners ennuyeux il faudrait supporter, et avec cette figure du mari de l'autre côté de la table et souvent ce petit coquin de Desbacs, son cousin ! »

Toutes ces réflexions ne prirent pas une demi-seconde.

« Je viens d'effacer mon nom, reprit Leuwen ; mais puisque vous daignez témoigner de l'intérêt pour mon avenir, je vous dirai la vraie raison, cause de mon refus. Ces listes de gratifications peuvent être imprimées un jour. Alors, elles donneront peut-être une célébrité fâcheuse, et je suis trop jeune pour m'exposer à ce danger. Et 8000 francs n'est pas un objet pour moi.

– Oh ! mon Dieu, dit Mme de Vaize avec l'accent de la terreur, êtes-vous comme M. Crapart ? Croyez-vous la république si près de nous ? »

La figure de Mme de Vaize n'exprima plus

que la crainte et le soupçon, Leuwen y lut une sécheresse d'âme parfaite.

« La peur, pensa Leuwen, lui a fait oublier sa velléité d'intérêt et d'amitié. Les privilèges sont chèrement achetés dans ce siècle, et Gauthier avait raison d'avoir pitié d'un homme qui s'appelle *prince*. J'avoue cette opinion à peu de personnes, ajoutait Gauthier, on y verrait l'envie la plus plate. Voici ses paroles : en 1834, le titre de prince ou de duc chez un jeune homme moins âgé que le siècle emporte une crise de folie. À cause de son nom, le pauvre jeune homme a peur, et se croit obligé d'être plus heureux qu'un autre. Cette pauvre petite femme serait bien plus heureuse de s'appeler Mme Le Roux... Ces sortes d'idées de danger donnaient au contraire un accès de courage charmant à Mme de Chasteller... Ce soir où je fus entraîné à lui dire : « Je me battrais donc contre vous », quel regard !... Et moi, que fais-je à Paris ? Pourquoi ne pas voler à Nancy ? Je lui demanderai pardon à genoux de m'être mis en colère parce qu'elle m'a fait un secret. Quel aveu pénible à faire à un jeune homme et que peut-être on aime ! Et à quoi bon ? Je n'avais

jamais parlé de lier nos existences sociales. »

« Vous êtes fâché ? » dit Mme de Vaize d'un ton de voix timide.

Le son de cette voix réveilla Leuwen.

« Elle n'a plus de peur, se dit-il. Oh ! mon Dieu, il faut que je me sois tu au moins pendant une minute ! »

« Y a-t-il longtemps que je suis tombé dans cette rêverie ?

– Trois minutes au moins, dit Mme de Vaize avec l'air de l'extrême bonté ; mais dans cette bonté qu'elle voulait marquer il y avait par cela même un peu du reproche de la femme d'un ministre puissant et qui n'est pas accoutumée à de telles distractions, et en tête à tête, encore.

– C'est que je suis sur le point d'éprouver pour vous, madame, un sentiment que je me reprochais. »

Après cette petite coquinerie, Leuwen n'avait plus rien à dire à Mme de Vaize. Il ajouta quelques mots polis, la laissa rouge comme du feu, et courut s'enfermer dans son bureau.

« J'oublie de vivre, se dit-il. Ces sottises d'ambition me distraient de la seule chose au monde qui ait de la réalité pour moi. Il est drôle de sacrifier son cœur à l'ambition, et pourtant de n'être pas ambitieux... Je ne suis pas non plus si ridicule. J'ai voulu marquer de la reconnaissance à mon père. Mais c'en est assez ainsi... Ils vont croire que je suis piqué de ne pas avoir un grade ou la croix. Mes ennemis au ministère diront peut-être que je suis allé voir des républicains à Nancy. Après avoir fait parler le télégraphe, le télégraphe parlera contre moi... Pourquoi toucher à cette machine diabolique ? » dit Leuwen en riant presque.

Après la résolution de faire un voyage à Nancy, Leuwen se sentit un homme.

« Il faut attendre mon père, qui revient un de ces jours ; c'est un devoir, et je suis bien aise d'avoir son opinion sur ma conduite à Caen, qui est tellement sifflée au ministère. »

Le soir, l'envie de ne pas paraître piqué le rendit extrêmement brillant chez Mme Grandet. Dans le petit salon ovale, au milieu de trente

personnes peut-être, il fut le centre de la conversation et fit cesser toutes les conversations particulières pendant vingt minutes au moins.

Ce succès électrisa Mme Grandet.

« Avec deux ou trois moments comme celui-ci à chaque soirée, bientôt mon salon serait le premier de Paris. »

Comme on passait au billard, elle se trouva à côté de Leuwen et séparée du reste de la société ; les hommes étaient occupés à choisir des queues, elle se trouva seule à côté de Lucien.

« Que faisiez-vous les soirs, pendant cette course en province ?

– Je pensais à une jeune femme de Paris pour laquelle j'ai une grande passion. »

Ce fut le premier mot de ce genre qu'il eût jamais dit à Mme Grandet, il arrivait à propos. Elle jouit de ce mot pendant cinq minutes au moins avant de songer au rôle qu'elle s'était imposé dans le monde. L'ambition réagit avec force, et sans avoir besoin de se l'ordonner, elle regarda Leuwen avec fureur. Les paroles de

tendresse ne coûtaient rien à Leuwen, il en était rempli, depuis son parti pris pour le voyage à Nancy. Pendant toute la soirée, Leuwen fut du dernier tendre pour Mme Grandet.

On peut penser comment Lucien fut reçu quand il parla d'absence.

« Je te renie à jamais, s'écria son père avec une vivacité gaie. Redouble d'assiduité et d'attention pour ton ministre. Si tu as du coeur, campe un enfant à sa femme. »

L'avant-veille de l'ouverture des Chambres, Lucien fut bien surpris de se sentir embrassé dans la rue par un homme âgé qu'il ne reconnut pas. C'était Du Poirier en habit neuf. Bottes neuves, chapeau neuf, rien ne manquait.

« Quel miracle ! » pensa Lucien...

## Chapitre LVI

M. Leuwen revint tout joyeux de son élection dans le département de l'Aveyron.

« L'air est chaud, les perdrix excellentes, et les hommes plaisants. Un de mes honorables commettants m'a chargé de lui envoyer quatre paires de bottes bien confectionnées ; je dois commencer par étudier le mérite des bottiers de Paris, il faut un *ouvrage* élégant, mais qui pourtant ne soit pas dépourvu de solidité. Quand enfin j'aurai trouvé ce bottier parfait, je lui remettrai la vieille botte que M. de Malpas a bien voulu me confier. J'ai aussi un embranchement de route royale de cinq quarts de lieue de longueur pour conduire à la maison de campagne de M. Castanet, que j'ai juré d'obtenir de M. le ministre de l'Intérieur, en tout cinquante-trois commissions, outre celles qu'on m'a promises par lettre. »



M. Leuwen continua à raconter à Mme Leuwen et à son fils les moyens adroits par lesquels il avait obtenu une majorité triomphante de sept voix.

« Enfin, je ne me suis pas ennuyé un instant dans ce département, et si j'y avais eu ma femme, j'aurais été parfaitement heureux. Il y a bien des années que je n'avais parlé aussi longtemps à un aussi grand nombre d'ennuyeux, aussi suis-je saturé d'ennui officiel et de platitudes à dire ou à entendre sur le gouvernement. Aucun de ces benêts du juste-milieu, répétant sans les comprendre les phrases de Guizot ou de Thiers, ne peut me donner en écus le prix de l'ennui mortel que sa présence m'inspire. Quand je quitte ces gens-là, je suis encore bête pour une heure ou deux, je m'ennuie mortellement.

– S'ils étaient plus coquins ou au moins fanatiques, dit Mme Leuwen, ils ne seraient pas si ennuyeux.

– Maintenant, conte-moi tes aventures de Champagnier et de Caen, dit M. Leuwen à son fils.

– Voulez-vous mon histoire longue ou courte ?

– Longue, dit Mme Leuwen. Elle m'a fort amusée, je l'entendrai une seconde fois avec plaisir. Je suis curieuse, dit-elle à son mari, de voir ce que vous en penserez.

– Eh bien ! dit M. Leuwen d'un air plaisamment résigné, il est dix heures trois quarts, qu'on fasse du punch, et raconte. »

Mme Leuwen fit un signe au valet de chambre, et la porte fut fermée. Lucien expédia en cinq minutes l'avanie de Blois et l'élection de Champagnier (« C'est à Caen que j'aurais eu besoin de vos conseils »), et il raconta longuement tout ce que nous avons longuement raconté aux lecteurs.

Vers le milieu du récit, M. Leuwen commença à faire des questions.

« Plus de détails, plus de détails, disait-il à son fils, il n'y a d'originalité et de vérité que dans les détails...

– Et voilà comment ton ministre t'a traité à ton

retour ! dit M. Leuwen à minuit et demi. Il paraissait vivement piqué.

– Ai-je bien ou mal agi ? dit Lucien. En vérité, je l'ignore. Sur le champ de bataille, dans la vivacité de l'action je croyais avoir mille fois raison mais ici les doutes se présentent en foule.

– Et moi, je n'en ai pas, dit Mme Leuwen. Tu t'es conduit comme le plus brave homme aurait pu faire. À quarante ans, tu eusses mis plus de mesure dans ta conduite avec ce petit homme de lettres de préfet, car la haine de l'homme de lettres est presque aussi dangereuse que celle du prêtre, mais aussi à quarante ans tu eusses été moins vif et moins hardi dans tes démarches auprès de MM. Disjonval et Le Canu... etc., etc. »

Mme Leuwen avait l'air de solliciter l'approbation de M. Leuwen qui ne disait rien, et de plaider en faveur de son fils.

« Je vais m'insurger contre mon avocat, dit Lucien. Ce qui est fait est fait, et je me moque parfaitement du Brid'oison de la rue de Grenelle. Mais mon orgueil est alarmé ; quelle opinion dois-je avoir de moi-même ? Ai-je quelque

valeur, voilà ce que je vous demande, dit-il à son père. Je ne vous demande pas si vous avez de l'amitié pour moi, et ce que vous direz dans le monde. J'ai pu altérer les faits en ma faveur en vous les racontant, et alors les mesures que j'ai prises d'après ces faits seraient justifiées à mon insu. Je vous assure que M. Coffe n'est point ennuyeux.

– Il me fait l'effet d'un méchant.

– Maman, vous vous trompez ; ce n'est qu'un homme découragé. S'il avait quatre cents francs de rente, il se retirerait dans les roches de la Sainte-Baume, à quelques lieues de Marseille.

– Que ne se fait-il moine ?

– Il croit qu'il n'y a pas de Dieu, ou que s'il y en a un, il est méchant.

– Cela n'est pas si bête, dit M. Leuwen.

– Mais cela est plus méchant, dit Mme Leuwen, et me confirme dans mon horreur pour lui.

– C'est bien maladroit à moi, dit Lucien, car je voulais obtenir de mon père qu'il entendit le récit

de ma campagne fait par ce fidèle aide de camp, qui souvent n'a pas été de la même opinion que moi. Et jamais je n'obtiendrai une seconde séance de mon père si vous ne sollicitez pas avec moi, dit-il en se tournant vers sa mère.

– Pas du tout, cela m'intéresse, cela me ramène sur mes lauriers de l'Aveyron, où j'ai eu cinq voix de légitimistes, dont deux au moins croient s'être damnés en prêtant serment, mais je leur ai juré de parler contre ce serment, et ainsi ferais-je, car c'est un vol.

– Oh ! mon ami, c'est tout ce que je crains, dit Mme Leuwen. Et votre poitrine ?

– Je m'immolerai pour la patrie et pour mes deux *ultras*, à qui j'ai fait commander par leur confesseur de prêter serment et de me donner leurs voix. Si votre Coffe veut dîner demain avec nous..., sommes-nous seuls ? dit-il à sa femme.

– Nous avons un demi-engagement chez Mme de Thémynes.

– Nous dînerons ici, nous trois et M. Coffe. S'il est du genre ennuyeux, comme je le crains, il

sera moins ennuyeux à table. La porte sera fermée, et nous serons servis par Anselme. »

Lucien amena Coffe, non sans peine.

« Vous verrez un dîner qui coûterait quarante francs par tête chez Baleine, du Rocher de Cancale, et même à ce prix Baleine ne serait pas sûr de réussir.

– Va pour le dîner de quarante francs, c'est à peu près le taux de ma pension pour un mois. »

Coffe, par la froideur et la simplicité de son récit, fit la conquête de M. Leuwen.

« Ah ! que je vous remercie, monsieur, de n'être pas gascon, lui dit le député de l'Aveyron. J'ai une indigestion de hâbleurs, de ces gens qui sont toujours sûrs du succès du lendemain, sauf à vous répondre une platitude quand, le lendemain, vous leur reprochez la défaite. »

M. Leuwen fit beaucoup de questions à Coffe. Mme Leuwen fut enchantée d'une troisième édition des prouesses de son fils. Et à neuf heures, comme Coffe voulait se retirer, M. Leuwen insista pour le conduire dans sa loge à

l'Opéra. Avant la fin de la soirée, M. Leuwen lui dit :

« Je suis bien fâché que vous soyez au ministère. Je vous aurais offert une place de quatre mille francs chez moi. Depuis la mort de ce pauvre Van Peters, je ne travaille pas assez, et depuis la sottise conduite du comte de Vaize à l'égard de ce héros-là, je me sens une velléité de faire six semaines de demi-opposition. Je suis bien loin d'être sûr de réussir, ma réputation d'esprit ébouriffera mes collègues, et je ne puis réussir qu'en me faisant une escouade de quinze ou vingt députés... Il est vrai que, d'un autre côté, mes opinions ne gêneront pas les leurs... Quelques sottises qu'ils veuillent, je penserai comme eux et je les dirai... Mais, morbleu, monsieur de Vaize, vous me paierez votre sottise envers ce jeune héros. Et il serait indigne de moi de me venger comme votre banquier... Toute vengeance coûte à qui se venge, ajouta M. Leuwen se parlant tout haut à soi-même, mais comme banquier je ne puis pas sacrifier un iota sur la probité. Ainsi, de belles affaires s'il y a lieu, comme si nous étions amis intimes... »

Et il tomba dans la rêverie. Lucien, qui trouvait la séance de politique un peu longue, aperçut Mlle Raimonde dans une loge au cinquième et disparut.

« Aux armes ! dit tout à coup M. Leuwen à Coffe en sortant de sa rêverie. Il faut agir.

– Je n’ai pas de montre, dit Coffe froidement. M. votre fils m’a tiré de Sainte-Pélagie... » Il ne résista pas à la vanité d’ajouter : « Dans ma faiblesse, j’ai placé ma montre dans mon bilan.

– Parfaitement honnête, parfaitement honnête, mon cher Coffe », dit M. Leuwen d’un air distrait. Il ajouta plus sérieusement : « Puis-je compter sur un silence éternel ? Je vous demande de ne prononcer jamais ni mon nom, ni celui de mon fils.

– C’est ma coutume, je vous le promets.

– Faites-moi l’honneur de venir dîner demain chez moi. S’il y a du monde, je ferai servir dans ma chambre ; nous se seront que trois, mon fils et vous, monsieur. Votre raison sage et ferme me plaît beaucoup, et je désire vivement trouver



grâce devant votre misanthropie, si toutefois vous êtes misanthrope.

– Oui, monsieur, par trop aimer les hommes. »

Quinze jours après, le changement opéré chez M. Leuwen étonnait ses amis : il faisait sa société habituelle de trente ou quarante députés nouvellement élus et les plus sots. L'incroyable, c'est qu'il ne les persiflait jamais. Un des diplomates amis de Leuwen eut des inquiétudes sérieuses : il n'est plus insolent envers les sots, il leur parle sérieusement, son caractère change, nous allons le perdre.

M. Leuwen allait assidûment chez M. de Vaize, les jours où le ministre recevait les députés. Trois ou quatre affaires de télégraphe se présentèrent, et il servit admirablement les intérêts du ministre.

« Enfin, je suis venu à bout de ce caractère de fer, disait M. de Vaize. Je l'ai maté, se disait-il en se frottant les mains, il ne fallait qu'oser. Je n'ai pas fait son fils lieutenant, et il est à mes pieds. »

Le résultat de ce beau raisonnement fut un

petit air de supériorité pris par le ministre à l'égard de M. Leuwen qui n'échappa point à ce dernier et fit ses délices. Comme M. de Vaize ne faisait pas sa société de gens d'esprit, et pour cause, il ne sut point l'étonnement que causait le changement d'habitudes de M. Leuwen parmi ces hommes actifs et fins qui font leur fortune par le gouvernement régnant.

Ces gens d'esprit qui dînaient habituellement chez lui ne furent plus invités ; il leur donna un dîner ou deux chez le restaurateur. Il n'invita plus de femmes, et chaque jour il avait cinq ou six députés à dîner. Mme Leuwen ne revenait pas de son étonnement. Il leur disait d'étranges choses, comme :

« Ce dîner, que je vous prie d'accepter toutes les fois que vous ne serez pas invité chez les ministres ou chez le roi, coûterait mieux de vingt francs par tête chez le meilleur restaurateur. Par exemple, voilà un turbot... »

Et là-dessus l'histoire du turbot, l'énonciation du prix qu'il avait coûté (et qu'il inventait, car il ne savait pas ces choses-là).

« Mais lundi passé, ce même turbot, ajoutait M. Leuwen, quand je dis le même, non, celui-ci s'agitait dans la mer de la Manche, mais enfin un turbot de même poids et aussi frais, eût coûté dix francs de moins. »

Il évitait de regarder sa femme quand il débitait de ces belles choses.

M. Leuwen ménageait avec beaucoup d'art l'attention de ses députés. Presque toujours il leur faisait part de réflexions comme celle sur le turbot, ou, s'il racontait des anecdotes, c'étaient des cochers de fiacre qui, à minuit, emmenaient dans la campagne des imprudents qui, ne connaissant pas les rues de Paris, hasardent de se retirer à cette heure.

L'étonnement de Mme Leuwen était extrême, mais elle n'osait interroger son mari. La réponse eût été une plaisanterie.

M. Leuwen réservait toutes les forces de l'esprit de ses députés pour cette idée difficile qu'il leur faisait conclure de mille faits différents ou que quelquefois il osait leur présenter directement :

« L'union fait la force. Si ce principe est vrai partout, il l'est surtout dans les assemblées délibérantes. Il n'y a d'exception que quand on a un Mirabeau, mais qui est-ce qui est Mirabeau ? Pas moi *pour un*. Nous compterons pour quelque chose si aucun de nous ne tient avec opiniâtreté à sa façon de voir. Nous sommes vingt amis, eh bien ! il faut que chacun de nous pense comme pense la majorité, qui est de onze. Demain, on mettra un article de loi en délibération dans la Chambre ; eh bien ! après dîner, ici, entre nous, mettons en délibération cet article de loi. Pour moi, je n'ai d'avantage sur vous que d'étudier les *roueries* de Paris depuis quarante-cinq ans. Je sacrifierai toujours mon opinion à celle de la majorité de mes amis, car enfin, quatre yeux y voient mieux que deux. Nous mettrons en délibération l'opinion qu'il faudra avoir demain ; si nous sommes vingt, comme je l'espère, et que onze se déclarent pour *oui*, il faut absolument que les neuf autres disent *oui*, quand même ils seraient passionnément attachés au *non*. C'est là le secret de notre force. Si jamais nous arrivons à réunir trente voix sûres sur tous les sujets, les

ministres n'auront plus aucune grâce à vous refuser. Nous ferons un petit mémorandum de la chose que chacun de nous désire le plus obtenir pour sa famille (je parle de choses faisables). Quand chacun de nous aura obtenu de la part des ministres une grâce à peu près de la même valeur, nous passerons à une seconde liste. Que dites-vous, messieurs, de ce plan de campagne législative ? »

M. Leuwen avait choisi les vingt députés les plus dénués d'amis et de relations, les plus étonnés du séjour de Paris, les plus lourds de génie, pour leur expliquer cette théorie et pour les inviter à dîner. Ils étaient presque tous du Midi, Auvergnats ou gens habitant sur la ligne de Perpignan à Bordeaux. Il n'y avait d'exception que pour M. N..., de Nancy, que son fils lui avait présenté. La grande affaire de M. Leuwen était de ne pas offenser leur amour-propre ; quoique cédant en tout et partout, il n'y réussissait pas toujours. Il avait un coin de bouche moqueur qui les effarouchait, deux ou trois trouvèrent qu'il avait l'air de se moquer d'eux et s'éloignèrent de ses dîners. Il les remplaça heureusement par ces

députés à trois fils et quatre filles, et qui prétendent bien placer leurs fils et leurs gendres.

Un mois à peu près après l'ouverture de la session et après une vingtaine de dîners, il jugea sa troupe assez aguerrie pour la mener au feu. Un jour, après un excellent dîner, il les fit passer dans une chambre à part et voter gravement sur une question de peu d'importance que l'on devait discuter le lendemain. Malgré toute la peine qu'il se donna, à la vérité d'une façon très indirecte et avec beaucoup de prudence, pour faire comprendre de quoi il s'agissait à ses députés, au nombre de dix-neuf, douze votèrent pour le côté absurde de la question. M. Leuwen leur avait promis d'avance de parler en faveur de l'opinion de la majorité. À la vue de cette absurdité, il eut une faiblesse humaine, il chercha à éclairer sa majorité par des explications qui durèrent une bonne heure et demie ; il fut repoussé avec perte, ses députés lui parlèrent conscience. Le lendemain, intrépidement, et pour son début à la Chambre, il soutint une sottise palpable ; il fut tympanisé dans tous les journaux à peu près sans exception, mais sa petite troupe lui sut un gré

infini.

Nous supprimons les détails, infinis aussi, des soins que lui coûtait la conscience de ce troupeau de fidèles Périgourdens, Auvergnats, etc. Il ne voulut pas qu'on les lui séduisît, et il allait quelquefois avec eux chercher une chambre garnie ou marchander chez les tailleurs qui vendent des pantalons tout faits dans les passages. S'il eût osé, il les eût logés comme il les nourrissait à peu près.

Avec des soins de tous les jours, mais qui par leur extrême nouveauté l'amusaient, il arriva rapidement à vingt-neuf voix. Alors, M. Leuwen prit le parti de n'inviter jamais à dîner un député qui ne fût pas des vingt-neuf, et presque chaque jour de séance il en ramenait de la Chambre une grande berline pleine. Un journaliste, son ami, feignit de l'attaquer et proclama l'existence de la *Légion du Midi*, forte de vingt-neuf voix. Mais le ministre paie-t-il cette nouvelle réunion Piet ? se demandait le journaliste.

La seconde fois que la *Légion du Midi* eut l'occasion de se montrer, *révéler son existence*,

comme lui disait M. Leuwen, la veille, après dîner, M. Leuwen les fit délibérer. Fidèles à leur instinct, sur vingt-neuf voix présentes dix-neuf furent pour le côté absurde de la question. Le lendemain, M. Leuwen monta à la tribune, et le parti absurde l'emporta dans la Chambre à une majorité de huit voix. Le lendemain, nouvelles diatribes contre la Légion du Midi.

M. Leuwen les conjurait en vain depuis un mois de prendre la parole, aucun n'osait, et en vérité ne pouvait. M. Leuwen avait des amis aux Finances, il distribua parmi ses vingt-huit fidèles une direction de postes dans un village du Languedoc et deux distributions de tabac. Trois jours après, il essaya de ne pas mettre en délibération, apparemment faute de temps, une question à laquelle un ministre mettait un intérêt personnel. Ce ministre arrive à la Chambre en grand uniforme, radieux et sûr de son fait ; il va serrer la main à ses amis principaux, reçoit les autres à son banc et, se retournant vers ses bancs fidèles, les caresse du regard. Le rapporteur paraît, et conclut en faveur du ministre. Un justemilieu furibond lui succède, et appuie le



rapporteur. La Chambre s'ennuyait et allait approuver le rapport à une forte majorité. Les députés amis de M. Leuwen le regardaient à sa place, tout près des ministres, ne sachant que penser. M. Leuwen monte à la tribune, libre de son opinion. Malgré la faiblesse de sa voix, il obtient une attention religieuse. Il est vrai que, dès le début de son discours, il trouve trois ou quatre traits fins et méchants. Le premier fit sourire quinze ou vingt députés voisins de la tribune, le second fit rire d'une façon sensible et produisit un murmure de plaisir, la Chambre se réveillait, le troisième, à la vérité fort méchant, fit rire aux éclats. Le ministre intéressé demanda la parole et parla sans succès. M. le comte de Vaize, accoutumé à l'attention de la Chambre, vint au secours de son collègue. C'était ce que M. Leuwen souhaitait avec passion depuis deux mois ; il alla supplier un collègue de lui céder son tour. Comme le ministre comte de Vaize avait répondu assez bien à une des plaisanteries de M. Leuwen, celui-ci demande la parole pour un fait personnel. Le président la lui refuse. M. Leuwen se récrie, et la Chambre lui accorde la parole au

lieu d'un autre député qui cède son tour.

Ce second discours fut un triomphe pour M. Leuwen ; il se livra à toute sa méchanceté et trouva contre M. de Vaize des traits d'autant plus cruels qu'ils étaient inattaquables dans la forme. Huit ou dix fois, toute la Chambre éclata de rire, trois ou quatre fois, elle le couvrit de bravos. Comme la voix de M. Leuwen était très faible, on eût entendu, pendant qu'il parlait, voler une mouche dans la salle. Ce fut un succès comme ceux que l'aimable Andrieux obtenait jadis aux séances publiques de l'Académie. M. de Vaize s'agitait sur son banc et faisait signe tour à tour aux riches banquiers membres de la Chambre et amis de M. Leuwen. Il était furieux, il parla de duel à ses collègues.

« Contre une telle voix ? lui dit le ministre de la Guerre. L'odieux serait si exorbitant, si vous tuiez ce petit vieillard, qu'il retomberait sur le ministère tout entier. »

Le succès de M. Leuwen passa toutes ses espérances. Son discours était le débordement d'un cœur ulcéré qui s'est retenu deux mois de

suite et qui, pour parvenir à la vengeance, s'est dévoué à l'ennui le plus plat. Son discours, si l'on peut appeler ainsi une diatribe méchante, piquante, charmante, mais qui n'avait guère le sens commun, marqua la séance la plus agréable que la session eût offerte jusque-là. Personne ne put se faire écouter après qu'il fut descendu de la tribune.

Il n'était que quatre heures et demie ; après un moment de conversation, tous les députés s'en allèrent et laissèrent seul avec le président le lourd juste-milieu qui essayait de combattre avec des raisons la brillante improvisation de M. Leuwen. Il alla se mettre au lit, il était horriblement fatigué. Mais il fut un peu ranimé le soir, vers les neuf heures, quand il eut ouvert sa porte. Les compliments pleuvaient, des députés qui ne lui avaient jamais parlé venaient le féliciter et lui serrer la main.

« Demain, si vous m'accordez la parole, je coulerai à fond le sujet.

— Mais, mon ami, vous voulez donc vous tuer ! » répétait Mme Leuwen, fort inquiète.

La plupart des journalistes vinrent dans la soirée lui demander son discours, il leur montra une carte à jouer sur laquelle il avait écrit cinq idées à développer. Quand les journalistes virent que le discours était réellement improvisé, leur admiration fut sans bornes. Le nom de Mirabeau fut prononcé sans rire.

M. Leuwen répondit à cette louange, qu'il prétendait être une injure, avec un esprit charmant.

« Vous parlez encore à la Chambre ! s'écria un journaliste homme d'esprit. Et, parbleu, cela ne sera pas perdu : j'ai bonne mémoire. »

Et il se mit à griffonner sur une table ce que M. Leuwen venait d'ajouter. M. Leuwen, se voyant imprimé tout vif, lui dit trois ou quatre beaux sarcasmes sur M. le comte de Vaize qui lui étaient venus depuis la séance.

À dix heures, le sténographe du *Moniteur* vint apporter à M. Leuwen son discours à corriger.

« Nous faisons comme cela pour le général Foy. »

Ce mot enchantait l'auteur.

« Cela me dispense de reparler demain », pensa-t-il ; et il ajouta à son discours cinq ou six phrases de bon sens profond, dessinant clairement l'opinion qu'il voulait faire prévaloir.

Ce qu'il y avait de plaisant, c'était l'enchantement des députés de sa réunion qui assistèrent à ce triomphe toute la soirée. Ils croyaient tous avoir parlé, ils lui fournissaient des raisonnements qu'il aurait pu faire valoir, et il admirait ces arguments avec sérieux.

« D'ici à un mois, monsieur votre fils sera commis à cheval, dit-il à l'oreille de l'un d'eux. Et le vôtre chef de bureau à la sous-préfecture », dit-il à un autre.

Le lendemain matin, Lucien faisait une drôle de mine dans son bureau, à vingt pas de la table où écrivait le comte de Vaize, sans doute furibond. Son Excellence put entendre le bruit que faisaient en entrant dans le couloir les vingt ou trente commis qui vinrent voir Lucien et lui parler du talent de son père.

Le comte de Vaize était hors de lui. Quoique les affaires l'exigeassent, il ne put prendre sur soi de voir Lucien. Vers les deux heures, il partit pour le Château. À peine fut-il sorti que la jeune comtesse fit appeler Lucien.

« Ah ! monsieur, vous voulez donc nous perdre ? Le ministre est hors de lui, il n'a pu fermer l'œil. Vous serez lieutenant, vous aurez la croix, mais donnez-nous du temps. »

La comtesse de Vaize était elle-même fort pâle. Lucien fut charmant pour elle, presque tendre, il la consola de son mieux et lui persuada ce qui était vrai, c'est qu'il n'avait pas la moindre idée de l'attaque projetée par son père.

« Je puis vous jurer, madame, que depuis six semaines mon père ne m'a pas parlé une seule fois sur un ton sérieux. Depuis le long récit de mes aventures à Caen, nous n'avons parlé de rien.

– Ah ! Caen, nom fatal ! M. de Vaize sent bien tous ses torts. Il devait vous récompenser autrement. Mais aujourd'hui, il dit que c'est impossible, après une levée de bouclier aussi atroce.

– Madame la comtesse, dit Lucien d’un air très doux, le fils d’un député opposant peut être désagréable à voir. Si ma démission pouvait être agréable au ministre...

– Ah ! monsieur, s’écria la comtesse en l’interrompant, ne croyez point cela. Mon mari ne me pardonnerait jamais s’il savait que ma conversation avec vous a été maladroite au point de vous faire prononcer ce mot, désolant pour lui et pour moi. Ah ! c’est bien plutôt de conciliation qu’il s’agit. Ah ! quoique puisse dire monsieur votre père, ne nous abandonnez jamais. »

Et cette jolie femme se mit à pleurer tout à fait.

« Il n’est jamais de victoire, même celle de tribune, pensa Lucien, qui ne fasse répandre des larmes. »

Lucien consola de son mieux la jeune comtesse, mais en séparant avec soin ce qu’il devait à une jolie femme de ce qui devait être répété à l’homme qui l’avait maltraité à son retour de Caen. Car, évidemment, cette jeune femme lui parlait par ordre de son mari. Il revint

sur cette idée :

« Mon père est amoureux de politique et passe sa vie avec des députés ennuyeux, il ne m'a pas adressé la parole depuis six semaines. »

Après ce succès, M. Leuwen passa huit jours au lit. Un jour de repos aurait suffi, mais il connaissait son pays, où le charlatanisme à côté du mérite est comme le zéro à la droite d'un chiffre et décuple sa valeur. Ce fut au lit que M. Leuwen reçut les félicitations de plus de cent membres de la Chambre. Il refusa huit ou dix membres non dépourvus de talent qui voulaient s'enrôler dans la *Légion du Midi*.

« Nous sommes plutôt une réunion d'amis qu'une société de politique... Votez avec nous, secondez-nous pendant la session, et si cette fantaisie, qui nous honore, vous dure encore l'année prochaine, ces messieurs, accoutumés à vous voir partager nos manières de voir, toutes de conscience, iront eux-mêmes vous engager à venir à nos dîners de bons garçons. »

« Il faut déjà le comble de l'abnégation et de l'adresse pour mener vingt-huit de ces oisons-là,



pensait M. Leuwen, que serait-ce s'ils étaient quarante ou cinquante, et encore des gens d'esprit, dont chacun voudrait être mon lieutenant, et bientôt évincer son capitaine ? »

Ce qui faisait la nouveauté et le succès de la position de M. Leuwen, c'est qu'il donnait à dîner à ses collègues avec son argent, ce qui, de mémoire de Chambre, n'était encore arrivé à personne. M. Piet, jadis, avait eu un dîner célèbre, mais l'État payait.

Le surlendemain du succès de M. Leuwen, le télégraphe apporta d'Espagne une nouvelle qui devait probablement faire baisser les fonds. Le ministre hésita beaucoup à faire donner l'avis ordinaire à son banquier.

« Ce serait un nouveau triomphe pour lui, se dit M. de Vaize, que de me voir piqué au point de négliger mes intérêts... Mais halte-là ! Serait-il capable de me trahir ? Il n'y a pas d'apparence. »

Il fit appeler Lucien et, sans presque le regarder en face, lui donna l'avis à transmettre à son père. L'affaire se fit comme à l'ordinaire, et M. Leuwen en profita pour envoyer à M. de

Vaize, le surlendemain, après le rachat des rentes, le bénéfice de cette dernière opération et le restant de bénéfice des trois ou quatre opérations précédentes, de telle sorte qu'à quelques centaines de francs près, la maison Leuwen ne dut rien au comte de Vaize.

Les discours de M. Leuwen ne méritaient point ce nom, ils n'étaient pas éloquents, n'affectaient point de gravité, c'était du bavardage de société piquant et rapide, et M. Leuwen n'admettait jamais la périphrase parlementaire.

« Le style noble me tuerait, disait-il un jour à son fils. D'abord, je ne pourrais plus improviser, je serais obligé de travailler, et je ne travaillerais pas dans le genre littéraire pour un empire... Je ne croyais pas qu'il fût si facile d'avoir du succès. »

Coffe était en grande faveur auprès de l'illustre député, faveur basée sur cette grande qualité : il n'est pas gascon. M. Leuwen l'employait à faire des recherches. M. de Vaize destitua Coffe de son petit emploi de cent louis.

« Voilà qui est de bien mauvais goût », s'écria

M. Leuwen ; il envoya quatre mille francs à Coffe.

À sa seconde sortie, il alla chez le ministre des Finances, qu'il connaissait de longue main.

« Eh bien ! parlerez-vous contre moi ? dit ce ministre en riant.

– Certainement à moins que vous ne répariez la sottise de votre collègue le comte de Vaize. »

Et il raconta au ministre des Finances l'histoire de cet homme de mérite.

Le ministre, homme de sens et tout positif, ne fit pas de questions sur M. Coffe.

« On dit que le comte de Vaize a employé monsieur votre fils dans nos élections, et que ce fut M. Leuwen fils qui fut attaqué par l'émeute à Blois.

– Il a eu cet honneur-là.

– Et je n'ai point vu son nom sur la liste des gratifications apportée au Conseil.

– Mon fils avait effacé son nom et porté celui de M. Coffe pour cent louis, je crois. Mais ce

pauvre Coffe n'est pas heureux au ministère de l'Intérieur.

– Ce pauvre de Vaize a du talent et parle bien à la Chambre, mais il manque tout à fait de tact. Voilà une belle économie qu'il a faite là aux dépens de M. Coffe ! »

Huit jours après, M. Coffe était sous-chef aux Finances avec six mille francs d'appointements et la condition expresse de ne jamais paraître au ministère.

« Êtes-vous content ? dit le ministre des Finances, à la Chambre, à M. Leuwen.

– Oui, de vous. »

Quinze jours après, dans une discussion où le ministre de l'Intérieur venait d'avoir un beau succès, au moment où l'on allait voter, la Chambre était toute en conversations, et l'on disait de toutes parts autour de M. Leuwen :

« Majorité de quatre-vingts ou cent voix ! »

Il monta à la tribune et débuta par parler de son âge et de sa faible voix. Le silence le plus profond régna à l'instant.

M. Leuwen fit un discours de dix minutes, serré, raisonné, après quoi, pendant cinq minutes, il se moqua des raisonnements du comte de Vaize, et la Chambre, si silencieuse, murmura de plaisir cinq ou six fois.

« Aux voix ! aux voix ! » crièrent en interrompant M. Leuwen trois ou quatre justemilieu imbéciles, empressés comme aboyeurs.

– Eh bien ! oui, aux voix ! messieurs les interrupteurs. Je vous en défie ! Et, pour vous laisser le temps de voter, je descends de la tribune. Aux voix, messieurs ! » cria-t-il avec sa petite voix en passant devant les ministres.

La Chambre tout entière et les tribunes éclatèrent de rire. En vain le président prétendait-il qu'il était trop tard pour aller aux voix.

« *Il n'est pas cinq heures*, cria M. Leuwen de sa place. D'ailleurs, si vous ne voulez pas nous laisser voter, je remonte à la tribune demain. *Aux voix !* »

Le président fut forcé de laisser voter, et le ministère l'emporta à la majorité de *une voix*.

Le soir, les ministres dînèrent ensemble, pour laver la tête à M. de Vaize. Le ministre des Finances se chargea de l'exécuter. Il raconta à ses collègues l'aventure de Coffe, l'émeute de Blois... M. Leuwen et son fils occupèrent tout le dîner de ces graves personnages. Le ministre des Affaires étrangères et M. de Vaize s'opposèrent fortement à toute réconciliation. On se moqua d'eux, on les força de tout avouer, l'aventure de Kortis avec M. de Beausobre, l'élection de Caen mal payée par M. de Vaize, et enfin malgré leur colère, à leur *massimo dispetto*, le ministre de la Guerre alla le soir même chez le roi et fit signer deux ordonnances, la première nommant Lucien Leuwen lieutenant d'état-major, la seconde lui accordant la croix pour blessure reçue à Blois dans l'exercice d'une mission à lui confiée.

À onze heures, les ordonnances furent signées, avant minuit M. Leuwen en avait une expédition avec un billet aimable du ministre des Finances.

À une heure du matin, ce ministre avait un mot de M. Leuwen qui demandait huit petites places et remerciait très fraîchement des grâces

incroyables accordées à son fils.

Le lendemain, à la Chambre, le ministre des Finances lui dit :

« Cher ami, il ne faut pas être insatiable.

– En ce cas, cher ami, il faut être patient. »

Et M. Leuwen se fit inscrire pour avoir la parole le lendemain. Il invita à dîner tous ses amis pour le soir même.

« Messieurs, dit-il en se mettant à table, voici une petite liste de places que j'ai demandées à M. le ministre des Finances, qui a cru me fermer la bouche en donnant la croix à mon fils. Mais si avant quatre heures, demain, nous n'avons pas cinq au moins de ces emplois qui vous sont dus si justement, nous compterons nos vingt-neuf boules noires et onze autres qui me sont promises dans la salle, et qui font quarante, et de plus je m'engagerai sur notre bon ministre de l'Intérieur qui, avec M. de Beausobre, s'oppose seul à nos demandes. Qu'en pensez-vous, messieurs ? »

Et, sous prétexte d'interroger ces messieurs sur la question en discussion le lendemain, il la

leur apprit.

À dix heures, il alla à l'Opéra. Il avait engagé son fils à attacher sa croix à son habit d'uniforme, qu'il ne portait jamais. À l'Opéra, il fit avertir le ministre, sans qu'il parût y être pour rien, de son projet de parler le lendemain et des quarante voix déjà sûres.

À quatre heures, à la Chambre, un quart d'heure avant que l'objet à l'ordre du jour ne fût proposé, le ministre des Finances lui annonça que cinq des places étaient accordées.

« La parole de Votre Excellence est de l'or en barre pour moi, mais les cinq députés pères de famille dont j'ai épousé les intérêts savent qu'ils ont pour ennemis MM. de Beausobre et de Vaize. Ils désireraient un avis officiel, et seront incrédules jusque-là.

– Leuwen, ceci est trop fort ! dit le ministre ; et il rougit jusqu'au blanc des yeux. De Vaize a raison, vous irriteriez des...

– Eh bien ! la guerre ! » dit Leuwen. Et un quart d'heure après il était à la tribune.



On alla aux voix, le ministère eut une majorité de trente-sept voix, laquelle fut jugée fort alarmante, et enfin M. Leuwen eut cet honneur que le conseil des ministres, présidé par le roi, délibéra sur son compte, et longuement. Le comte de Beausobre proposa de lui faire peur.

« C'est un homme d'humeur, dit le ministre des Finances ; son associé Van Peters me l'a souvent dit. Quelquefois il a les vues les plus nettes des choses, en d'autres moments, pour satisfaire un caprice, il sacrifierait sa fortune et lui avec. Si nous l'irritons, sa faconde épigrammatique prendra une nouvelle vigueur, et à force de dire cent mauvaises pointes il en trouvera une bonne, ou du moins qui sera adoptée pour telle par les ennemis du roi.

– On peut l'attaquer dans son fils, dit le comte de Beausobre, ce petit sot grave que l'on vient de faire lieutenant.

– Ce n'est pas *on*, monsieur le comte, dit le ministre de la Guerre ; c'est moi qui, par métier, dois me connaître en bravoure, qui l'ai fait lieutenant. Quand il était sous-lieutenant de

lanciers, il a pu être peu poli, un soir, chez vous, en cherchant le comte de Vaize pour lui rendre compte de l'affaire Kortis par lui fort bien arrangée...

– Comment ! peu poli ! dit le comte. Un polisson...

– *On* dit : peu poli, dit le ministre de la Guerre en pesant sur le *on* ; *on* ajoute même des détails, des offres de démission, *on* raconte toute la scène, et à des gens qui s'en souviennent ! »

Et le vieux guerrier élevait la voix.

« Il me semble, dit le roi, qu'il y a des lieux et des moments où il vaudrait mieux discuter raisonnablement, ne pas tomber dans des personnalités, et surtout ne point élever la voix.

– Sire, dit le comte de Beausobre, le respect que je dois à Votre Majesté me ferme la bouche, mais partout ailleurs...

– Votre Excellence trouvera mon adresse dans l'Almanach royal », dit le ministre de la Guerre.

De telles scènes se renouvelaient tous les mois dans le conseil. La réunion des trois lettres R, O,

I a perdu tout son talisman à Paris.

Une foule de demi-sots, qu'on appelait alors l'opposition dynastique et qui se laissait guider par quelques hommes d'une ambition indécise qui auraient pu et n'avaient pas voulu être ministres de Louis-Philippe, firent faire des ouvertures à M. Leuwen. Il fut profondément étonné.

« Il y a donc quelqu'un qui prend au sérieux mon bavardage parlementaire ? J'ai donc de l'influence, de la consistance ? Il le faut bien, puisqu'un grand parti, ou, pour parler plus vrai, une grande fraction de la Chambre me propose un traité d'alliance. »

M. Leuwen eut de l'ambition parlementaire pour la première fois de sa vie. Mais cela lui parut si ridicule qu'il n'osa pas en parler même à sa femme, qui, jusque-là, avait eu jusqu'à ses moindres pensées.

## Chapitre LVII

En arrivant à Paris, Du Poirier fut jeté dans une profonde admiration par le luxe étonnant. Il lui vint bientôt une envie désordonnée, terrible, de jouir de ce luxe. Il voyait M. Berryer en possession de l'admiration de la noblesse et des grands propriétaires, M. Passy était profond dans les affaires et les chiffres du budgets ; l'immense majorité de la France, celle qui veut un roi soliveau et peu payé ou un président, n'était pas représentée.

« Elle ne le sera pas de longtemps, car elle ne peut pas nommer un député. Me voici ici pour cinq ans... Je veux être l'O'Connell et le Corbett de la France. Je ne ménagerai rien, et je me ferai une place originale et grande. Je ne pourrai me voir arriver un rival que quand tous les officiers de la garde nationale seront électeurs... dans dix ans peut-être. J'en ai cinquante-deux, alors

comme alors... Je dirai qu'ils vont trop loin, je me vendrai pour une belle place inamovible, et je me reposerai sur mes lauriers. »

En deux jours, la conversion de ce nouveau saint Paul fut arrêtée, mais le *comment* était difficile ; il y rêva plus de huit jours. L'essentiel était de ne pas sacrifier la religion.

À la fin, il trouva un drapeau facilement compris du public : les *Paroles d'un Croyant* venaient d'avoir un très grand succès l'année précédente, il en fit son évangile, se fit présenter à M. de Lamennais, et joua l'enthousiasme le plus vif. Je ne sais si ce disciple de mauvais ton ne fit pas déplorer sa célébrité à l'illustre Breton, mais enfin lui aussi d'adorateur du pape s'était fait amant de la liberté. Elle a une grande âme, et un peu étourdie, et oublie souvent de dire aux gens : « *D'où venez-vous ?* »

La veille, attaqué à la Chambre par les rires de tout le côté droit et les sarcasmes lourds de toute l'aristocratie bourgeoise, il avait eu l'adresse de faire passer par ses gestes et ses mines cet étonnant morceau d'égotisme :

« J'entends qu'on m'attaque sur mes façons de dire ma pensée, de gesticuler, de monter à cette tribune. Tout cela est de mauvaise guerre. Oui, messieurs, j'ai vu Paris pour la première fois à l'âge de cinquante-deux ans. Mais où avais-je passé ces cinquante-deux ans ? Dans le fond d'un château, en province, flatté par mes laquais, par mon notaire, et donnant à dîner au curé du lieu ? Non, messieurs, j'ai passé ces longues années à connaître les hommes de tous les rangs et à secourir le pauvre. Né avec quelques mille francs, je les ai sacrifiés hardiment pour faire mon éducation.

« En quittant l'université à vingt-deux ans, j'étais docteur, mais je n'avais pas cinq cents francs de capital. Aujourd'hui, je suis riche, mais j'ai disputé cette fortune à des rivaux pleins de mérite et d'activité. J'ai gagné cette fortune, messieurs, non pas en me donnant la peine de naître, comme mes jolis adversaires, mais à force de visites, payées trente sous d'abord, puis trois francs, puis dix francs, et, je l'avoue à ma honte, je n'ai pas eu le temps d'apprendre à danser. Maintenant, que messieurs les orateurs beaux

danseurs attaquent le manque de grâces du pauvre docteur de campagne. En vérité, ce sera là une belle victoire ! Pendant qu'ils prenaient des leçons de beau langage et d'art de parler sans rien dire à l'Athénée ou à l'Académie française, moi je visitais des chaumières dans la montagne couverte de neige, et j'apprenais à connaître les besoins et les vœux du peuple. Je suis ici le représentant de cent mille Français non électeurs auxquels j'ai parlé dans ma vie, mais ces Français ont grand tort, ils sont peu sensibles aux grâces. »

.....

Un jour, Lucien fut bien surpris en voyant entrer dans son bureau M. Du Poirier, dont il avait remarqué le nom parmi les députés élus. Lucien lui sauta au cou et les larmes lui vinrent aux yeux.

Du Poirier était décontenancé. Il avait hésité pendant trois jours à venir au bureau de Lucien ; il avait peur, le cœur lui avait battu violemment avant de se faire annoncer chez Leuwen. Il tremblait que le jeune officier ne sût l'étrange

tour qu'il lui avait joué pour le faire déguerpir de Nancy. « S'il le sait, il me tue. » Du Poirier avait de l'esprit, de la conduite, du talent pour l'intrigue, mais il avait le malheur de manquer de courage de la façon la plus pitoyable. Sa profonde science médicale s'était mise au service d'une lâcheté rare en France, son imagination lui représentait les suites chirurgicalement tragiques d'un coup de poing ou d'un coup de pied au cul bien assenés. Or, c'est précisément le traitement qu'il redoutait de la part de Lucien. C'est pour cela que, depuis dix jours qu'il était à Paris, il n'avait pas osé venir le chercher. C'est pour cela qu'il se présentait à lui plutôt dans son bureau, dans une sorte de lieu public, et où il était entouré de garçons de bureau et d'huissiers, que chez lui. L'avant-veille, il avait cru apercevoir Lucien dans une rue et avait à l'instant rebroussé chemin et pris une rue transversale.

« Enfin, lui avait suggéré son esprit, il vaut mieux, si un malheur doit arriver (il entendait un soufflet ou un coup de pied), qu'il arrive sans témoins et dans une chambre, qu'au milieu de la rue. Je ne puis, étant à Paris, ne pas le rencontrer



tôt ou tard. »

Pour tout dire, malgré son avarice et la peur qu'il avait des armes à feu, le malin Du Poirier avait acheté une paire de pistolets, qu'il avait actuellement dans ses poches.

« Il est fort possible, se disait-il, qu'à l'époque des élections, où tant de haines se sont soulevées, M. Leuwen ait reçu une lettre anonyme, et alors... »

Mais Lucien l'embrassait les larmes aux yeux.

« Ah ! il est bien toujours le même », pensa Du Poirier ; et dans ce moment il éprouva pour notre héros un sentiment de mépris inexprimable.

En le voyant, Lucien crut être à Nancy, à deux cents pas de la rue habitée par Mme de Chasteller. Du Poirier lui avait peut-être parlé depuis peu. Il le regarda avec une attention tendre.

« Mais quoi ! se dit Lucien, il n'est plus sale ! Un habit neuf, des pantalons, un chapeau neuf, des bottes neuves ! cela ne s'est jamais vu ! Quel changement ! Mais comment a-t-il pu se résoudre

à cette dépense effroyable ? »

.....

Comme les provinciaux, Du Poirier s'exagérait la pénétration et les crimes de la police.

« Voilà une rue bien solitaire. Si le ministre dont je me suis moqué ce matin me faisait saisir par quatre hommes et jeter dans la rivière ? Je ne sais pas nager, d'ailleurs une fluxion de poitrine est bientôt prise.

– Mais ces quatre hommes ont des femmes, des maîtresses, des camarades s'ils sont soldats ; ils bavarderaient. D'ailleurs, croyez-vous les ministres assez coquins ?...

– Ils sont capables de tout, reprit Du Poirier avec chaleur.

– On ne guérit pas de la peur », pensa Lucien ; et il accompagna le docteur.

Quand ils furent le long du mur d'un grand jardin, la peur du docteur redoubla. Lucien sentait trembler son bras.

« Avez-vous des armes ? » dit Du Poirier.

« Si je lui dis que je n'ai que ma petite canne, il est capable de tomber de peur et de me tenir ici une heure. »

« Rien que des pistolets et un poignard », répondit Lucien avec la brusquerie militaire.

La peur du docteur redoubla, Lucien entendit ses dents claquer.

« Si ce jeune officier sait le tour que je lui ai joué dans l'antichambre de Mme de Chasteller, lors de l'affaire du faux enfant, quelle vengeance il peut prendre ici ! »

En passant un fossé un peu large à cause de la pluie récente, Lucien fit un mouvement un peu brusque.

« Ah ! Monsieur, s'écria le docteur d'un ton déchirant, pas de vengeance contre un vieillard ! »

« Décidément, il devient fou. »

« Mon cher docteur, vous aimez bien l'argent, mais à votre place je prendrais une voiture, ou je me priverais d'être éloquent.

– Je me le suis dit cent fois, reprit le docteur, mais c'est plus fort que moi ; quand une idée me vient, je me sens comme amoureux de la tribune, je lui fais les yeux doux, je suis furieux de jalousie contre celui qui l'occupe. Quand ils font silence, quand les tribunes, toutes ces jolies femmes surtout, sont attentives, je me sens un courage de lion, je dirais son fait à Dieu le Père. C'est le soir, après dîner, que les transes me prennent. Je veux louer une chambre dans le Palais-Royal. Pour la voiture, j'y ai pensé : ils séduiraient mon cocher pour me faire verser. J'en ferais bien venir un de Nancy, mais M. Rey, en partant, ou M. de Vassignies, lui promettront vingt-cinq louis pour me casser le cou... »

Un homme ivre s'approcha d'eux, le docteur serra le bras de Lucien outre mesure.

« Ah ! mon cher ami, lui dit-il un instant après, que vous êtes heureux d'avoir du courage. »

.....

## Chapitre LVIII

Un jour, Lucien entra tout ému dans le cabinet du ministre : il venait de voir dans un rapport mensuel de police communiqué par le ministre de l'Intérieur à M. le maréchal ministre de la Guerre que le général Fari avait fait de la propagande à Sercey, où il avait été envoyé, par le ministre de la Guerre, huit ou dix jours avant les élections de \*\*\*, pour calmer un commencement de mouvement libéral.

« Rien au monde ne peut être plus faux. Le général est dévoué de cœur à son devoir, il a encore tout l'honneur que l'on a à vingt-cinq ans, le monde ne l'a point corrompu, être envoyé par le gouvernement dans un pays pour faire une chose, et faire le contraire, lui ferait horreur.

« Étiez-vous présent, monsieur, à l'événement au sujet duquel a été fait le rapport que vous accusez d'inexactitude ?

– Non, monsieur le comte, mais je suis sûr que le rapport a été fait par un homme de mauvaise foi. »

Le ministre était prêt à partir pour le Château ; il sortit avec humeur et, dans la pièce voisine, dit des injures à son chasseur qui lui passait sa pelisse.

« S'il gagnait un écu à cette calomnie, je le comprendrais, se dit Lucien ; mais à quoi bon mentir d'une façon si nuisible ? Le pauvre Fari approche de soixante-cinq ans, il ne faut à la Guerre qu'un chef de bureau qui ne l'aime pas, il profite de ce rapport et fait mettre à la retraite un des meilleurs officiers de l'armée, un homme honnête par excellence... »

L'ancien secrétaire général de M. le comte de Vaize dans la dernière préfecture qu'il avait occupée avant que Louis XVIII l'appelât à la Chambre des Pairs était à Paris. Lucien, le trouvant le lendemain dans les bureaux de la rue de Grenelle, lui parla du général Fari.

« Qu'est-ce que le patron peut avoir contre lui ?

– Le ministre a cru dans un temps que Fari faisait la cour à sa femme.

– Quoi ! à l'âge du général ?

– Il amusait la jeune comtesse, qui mourait d'ennui à \*\*\*. Mais je parierais qu'il n'y a jamais eu un mot de galanterie prononcé entre eux.

– Et vous croyez que pour une cause aussi légère ?...

– Ah ! que vous ne connaissez pas le patron ! C'est un amour-propre qui se pique d'un rien, et il n'oublie jamais. Le cœur de cet homme, s'il a un cœur, est un trésor de haines. S'il avait le pouvoir d'un Carrier ou d'un Joseph Le Bon, il ferait guillotiner cinq cents personnes pour des offenses personnelles, dont les trois quarts auraient oublié jusqu'à son nom, s'il n'était pas ministre. Vous-même, qui le voyez tous les jours et qui peut-être lui tenez tête quelquefois, s'il avait le pouvoir suprême je vous conseillerais de passer le Rhin au plus vite. »

Lucien courut chez M. Crapart aîné, directeur de la police du royaume sous le ministre.

« Quelle raison donnerai-je à ce coquin ? se disait Lucien en traversant la cour et les passages qui conduisent à la direction de la police. La vérité, l'innocence du général, sa pauvreté, mon amitié pour lui, toutes choses également ridicules aux yeux d'un Crapart. Il me prendra pour un enfant. »

L'huissier, qui respectait beaucoup M. le secrétaire intime, lui dit à mi-voix que Crapart était avec deux ou trois observateurs de très bonne compagnie.

Lucien regardait par la fenêtre les équipages de ces messieurs. Rien ne lui venait. Il les vit monter en voiture.

« De charmants espions, ma foi ! se dit-il ; on n'a pas l'air plus distingué. »

L'huissier vint l'avertir, Lucien le suivait tout pensif. Il était fort gai en entrant dans le bureau de M. Crapart.

Après les premiers compliments :

« Il y a de par le monde un maréchal de camp Fari. »



Crapart prit l'air grave et sec.

« Cet homme est un pauvre diable, mais ne manque pas d'une certaine probité. Il paie chaque année deux mille francs à mon père sur sa solde. Autrefois, dans un moment d'imprudence, mon père lui a prêté mille louis, sur lesquels le Fari doit bien encore neuf ou dix mille francs. Nous avons donc un intérêt direct à ce qu'il soit employé encore quatre ou cinq ans. »

Crapart restait pensif.

« Je ne vais point par deux chemins avec vous, mon cher collègue. Vous allez voir l'écriture du patron. »

Crapart chercha un papier pendant sept à huit minutes, ensuite se mit à jurer.

« Est-ce qu'on m'épargne mes minutes ? F... ! »

Un commis à mine atroce entra, il fut fort maltraité. Pendant qu'on l'injuriait, cet homme se mit à revoir les dossiers que Crapart avait parcourus, et dit enfin :

« Voici le rapport n° 5 du mois de...

– Laissez-nous, lui dit Crapart avec la dernière

malhonnêteté. Voici votre affaire », dit-il à Lucien d'un air tranquille.

Il se mit à lire à demi bas :

« Hé... Hé... Hé... Ah ! voici. » Et il dit, en pesant sur les mots :

« La conduite du général Fari a été ferme, modérée, il a parlé aux jeunes gens d'une façon persuasive. Sa réputation d'honnête homme a beaucoup fait. »

« Voyez-vous cela ? dit Crapart. Eh bien ! mon cher, biffé ! biffé ! Et, de la main de Son Excellence :

*« Tout serait allé mieux encore, mais, chose déplorable ! le général Fari a fait de la propagande tout le temps qu'il a été à Sercey et n'a parlé que des Trois Journées. »*

– Cela vu, mon cher collègue, je ne puis rien faire pour la rentrée de vos dix mille francs. La phrase que vous venez de lire a été portée ce matin au ministère de la Guerre. Gare la

bombe ! » dit Crapart avec un gros rire commun.

Lucien lui fit mille remerciements et alla au ministère de la Guerre, au bureau de la police militaire.

« Le ministre de l'Intérieur m'envoie en toute hâte : on a inséré dans la dernière lettre une feuille du brouillon biffée par le ministre.

– Voici votre lettre, dit le chef de bureau ; je ne l'ai pas encore lue. Rempportez-la si vous voulez, mais rendez-la-moi avant mon travail de demain, à dix heures.

– Si c'est une page du milieu, j'aime mieux l'enlever ici, dit Lucien.

– Voici des grattoirs, de la sandaraque, faites à votre aise. »

Lucien se mit à une table.

« Eh bien ! votre grand travail sur les préfectures après les élections avance-t-il ? J'ai un cousin de ma femme sous-préfet à \*\*\* pour lequel on nous a promis Le Havre ou Toulon depuis deux ans... »

Lucien répondit avec le plus grand intérêt et

de façon à obliger le chef de bureau de la police militaire. Pendant ce temps, il recopiait la feuille du milieu de la lettre signée *comte de Vaize*. La phrase relative au général Fari était l'avant-dernière du verso à droite. Leuwen eut soin de ne pas serrer ses mots et ses lignes, et fit si bien qu'il supprima les sept lignes relatives au général Fari sans qu'il y parût.

« J'emporte notre feuille, dit-il au chef de bureau après un travail de trois quarts d'heure.

– À votre aise, monsieur, et dans l'occasion je vous recommande notre petit sous-préfet.

– Je vais voir son dossier et y mettre ma recommandation. »

« Me voilà faisant pour le général Fari ce que Brutus n'aurait pas fait pour sa patrie ! »

Un commis de la maison Van Peters, Leuwen et Cie, qui partait pour l'Angleterre huit jours après, mit à la poste, à vingt lieues de la résidence du général Fari, une lettre qui lui donnait l'éveil sur la haine toujours vivante que le ministre de l'Intérieur avait pour lui. Sans signer, Leuwen

cita deux ou trois phrases de leurs conversations sans témoins, qui nommaient au bon général l'auteur de l'avis salutaire.

## Chapitre LIX

Depuis le commencement de la session, le métier de Lucien était fort amusant. M. des Ramiers, le plus moral, le plus *fénelonien* des rédacteurs du journal ministériel par excellence, récemment nommé député à Escorbiac, dans le Midi, à une majorité de deux voix, faisait une cour assidue au ministre et à Mme la comtesse de Vaize. Sa morale douce et conciliante avait fait la conquête de M. de Vaize et presque celle de Leuwen.

« C'est un homme sans vues politiques, se disait celui-ci, qui prétend concilier des choses incompatibles. Si les hommes étaient aussi bons qu'il les fait, la gendarmerie et les tribunaux seraient inutiles, mais son erreur est celle d'un bon cœur. »

Lucien le reçut donc très bien quand il vint, un matin, lui parler d'affaires.

Après un préambule du plus beau style et qui occuperait bien huit pages s'il était transcrit ici, M. des Ramiers exposa qu'il y avait des devoirs bien pénibles attachés aux fonctions publiques. Par exemple, il se trouvait dans la nécessité morale la plus étroite de réclamer la destitution de M. Tourte, commis à cheval des droits réunis, dont le frère s'était opposé de la façon la plus scandaleuse à la nomination de lui, M. des Ramiers. Cela même fut dit avec des précautions savantes qui furent fort utiles à Leuwen pour le préserver d'un rire fou qui l'avait saisi à la première appréhension.

« De Fénelon réclamant une destitution ! »

Lucien s'amusa à répondre à M. des Ramiers en son propre style, il affecta de ne pas comprendre la question, saisit de quoi il s'agissait, et força barbarement le moderne Fénelon à demander la destitution d'un pauvre diable demi-artisan qui, moyennant un salaire de onze cents francs, vivait, lui, sa femme, sa belle-mère et cinq enfants.

Quand il eut assez joui de l'embarras de M.

des Ramiers, que le manque d'intelligence de Leuwen força à employer les façons de parler les plus claires, et, par là, les plus odieuses et les plus contrastantes avec sa morale si douce, Lucien le renvoya au ministre et essaya de lui faire entendre que la présente conversation devait avoir un terme. Alors, M. des Ramiers insista et Lucien, ennuyé de la figure doucereuse de ce coquin, se trouva très disposé à le traiter durement.

« Mais ne pourriez-vous pas, monsieur, avoir l'extrême bonté d'exposer vous-même à Son Excellence la cruelle nécessité où je me trouve ? Mes mandataires me reprochent sérieusement d'être infidèle aux promesses que je leur ai faites. Mais d'un autre côté, réclamer moi-même auprès de Son Excellence la destitution d'un père de famille !... Cependant, j'ai des devoirs à remplir envers ma propre famille. La confiance du gouvernement pourrait m'appeler à la Cour des Comptes, par exemple, en ce cas il faudrait une réélection. Et comment me présenter devant mes mandataires étonnés si la conduite de M. Tourte n'a pas reçu une marque éclatante de



désapprobation ?

– Je conçois : la majorité ayant été de deux voix, la moindre prépondérance acquise par le parti contraire peut être funeste à la future députation. Mais, monsieur, je ne me mêle d'élections que le moins possible. Je vous avouerai que je vois dans le mécanisme social beaucoup d'actions nécessaires, indispensables même, j'en conviens, auxquelles, pour rien au monde, je ne voudrais m'astreindre. Les arrêts des tribunaux doivent être exécutés, mais pour rien au monde je ne voudrais me charger de ce soin. »

M. des Ramiers rougit beaucoup, et comprit enfin qu'il fallait se retirer.

« M. Tourte sera destitué, mais j'ai appelé bourreau ce nouveau Fénelon. »

Moins de quatre jours après, il trouva dans le portefeuille de la première division une grande lettre du ministre de l'Intérieur au ministre des Finances pour ordonner au directeur des Impositions indirectes de proposer la destitution de M. Tourte. Lucien appela un commis

extrêmement adroit pour gratter et fit mettre partout *Tarte* au lieu de Tourte.

Il fallut quinze jours de démarches à M. des Ramiers pour trouver la cause qui arrêtait la destitution. Pendant ce temps, Leuwen avait trouvé l'occasion de raconter toute la scène renouvelée du *Tartuffe* que M. des Ramiers était venu faire dans son bureau. La bonne Mme de Vaize ne voyait le mal que lorsqu'il était bien clairement expliqué et prouvé. Elle reparla sept à huit fois à Lucien du pauvre commis Tourte, dont le nom l'avait frappée, et deux ou trois fois elle oublia d'inviter M. des Ramiers aux dîners donnés aux députés du second ordre.

M. des Ramiers comprit d'où venait le coup et se mit à s'insinuer dans la très bonne compagnie, où il passait pour un philosophe hardi et pour un novateur trop libéral.

Lucien avait oublié le coquin lorsque le petit Desbacs, qui lui faisait la cour et qui enviait la fortune de M. des Ramiers, vint lui conter les propos de celui-ci. Cela parut bien fort à Lucien.

« Voici un coquin qui en calomnie un autre. »

Il alla voir M. Crapart, le chef de la police du ministère, et le pria de faire vérifier le propos. M. Crapart, un peu nouveau dans les salons de bonne compagnie, ne doutait pas que Leuwen ne fût bien avec Mme la comtesse de Vaize, ou du moins bien près d'atteindre à ce poste si envié par les jeunes commis : amant de la femme du ministre. Il servit Lucien avec un zèle parfait, et huit jours après lui apporta les rapports originaux portant les propos tenus par M. des Ramiers sur Mme de Vaize.

« Attendez-moi un instant », dit Lucien à M. Crapart.

Et il porta les rapports sans orthographe des observateurs de bonne compagnie à Mme de Vaize, qui rougit beaucoup. Elle avait pour Lucien une confiance et une ouverture de cœur bien voisine d'un sentiment plus tendre ; Lucien le voyait un peu, mais il était si excédé de son amour pour Mme Grandet que toute relation de ce genre lui faisait horreur. Une heure de promenade tranquille et sombre au pas de son cheval dans les bois de Meudon était ce qu'il

avait trouvé de plus semblable au bonheur depuis qu'il avait quitté Nancy.

Lucien trouva les jours suivants Mme de Vaize réellement irritée contre M. des Ramiers, et, comme elle avait plus de sensibilité que d'usage du monde, elle fit sentir sa colère au député journaliste d'une façon humiliante. Cet esprit si doux trouva, je ne sais comment, des mots cruels pour le moderne Fénelon, et ces mots, dits sans précaution au milieu de toute la cour qui entoure la femme d'un ministre puissant, furent cruels pour l'auréole de vertu et de philanthropie du député journaliste. Ses amis lui parlèrent, il y eut une allusion assez claire dans le *Charivari*, journal qui exploitait avec assez de bonheur la tartuferie de MM. du juste-milieu.

Lucien avait vu passer une lettre du ministre des Finances annonçant que le directeur des Contributions indirectes répondait qu'il n'y avait point de M. *Tarte* parmi les commis à pied attachés aux Contributions indirectes. Mais M. des Ramiers avait eu le crédit de faire ajouter un post-scriptum à cette lettre par le ministre des

Finances. On lisait, de la main même du ministre :

« *Ne s'agirait-il point de M. Tourte, commis à Escorbiac ?* »

Huit jours après, réponse de M. le comte de Vaize à son collègue :

« Oui, c'est précisément M. Tourte qui s'est mal conduit et dont je propose la destitution. »

Lucien vola la lettre et courut la montrer à Mme de Vaize, que cette affaire intéressait au plus haut point.

« Que faisons-nous ? » dit-elle à Lucien avec un air soucieux qui lui parut charmant.

Il lui prit la main, qu'il baisa avec transport.

« Que faites-vous ? lui dit-on d'une voix éteinte.

– Je vais me tromper d'adresse, et faire mettre sur l'enveloppe de cette lettre l'adresse du ministre de la Guerre. »

Onze jours après arriva la réponse du ministre de la Guerre annonçant l'erreur commise sur

l'adresse. Lucien porta cette réponse à M. de Vaize. Le commis décacheteur avait placé trois lettres reçues du ministère de la Guerre ce jour-là dans une feuille de grand papier d'enveloppe, dont il avait fait ce qu'on appelle dans les bureaux *une chemise*, et sur cette feuille avait écrit : « Trois lettres de M. le ministre de la Guerre. »

Leuwen avait depuis huit jours en réserve une lettre du ministre de la Guerre réclamant son autorité sur la garde municipale à cheval de Paris. Lucien la substitua à la lettre qui renvoyait celle sur M. Tourte. M. des Ramiers n'avait pas de relations directes avec le ministère de la Guerre, il fut obligé d'avoir recours au fameux général Barbaut, et enfin ce ne fut que six mois après sa demande que M. des Ramiers put obtenir la destitution de M. Tourte, et quand Mme de Vaize l'apprit elle remit à Leuwen cinq cents francs destinés à ce pauvre commis.

Lucien eut une vingtaine d'affaires de ce genre ; mais, comme on voit, ces détails de basse intrigue exigent huit pages d'imprimerie pour être

rendus intelligibles, c'est trop cher.

La douce Mme de Vaize, poussée à son insu par un sentiment nouveau pour elle, avait déclaré à son mari avec une fermeté qui le surprit infiniment qu'elle aurait mal à la tête et dînerait dans sa chambre toutes les fois que M. des Ramiers dînerait au ministère. Après deux ou trois essais, le comte de Vaize finit par effacer le nom de M. des Ramiers sur la liste des députés invités. Au su de cet événement une grande moitié du centre cessa de serrer la main au doucereux rédacteur du journal ministériel. Pour comble de misère, M. Leuwen père, qui ne sut l'anecdote que fort tard, par une indiscretion de Desbacs, se la fit raconter avec détails par son fils, et, le nom de M. Tourte lui paraissant excellent, bientôt cette anecdote brilla dans les salons de la haute diplomatie. M. des Ramiers, qui se fourrait partout, ayant obtenu, je ne sais comment, d'être présenté à M. l'ambassadeur de Russie, M. N., le célèbre prince de N., dit tout haut, en recevant le salut de M. des Ramiers :

« Ah ! le des Ramiers de Tourte ! »

Sur quoi le Fénelon moderne devint pourpre, et le lendemain M. Leuwen père mit l'anecdote en circulation dans tout Paris.



## Chapitre LX

Le roi fit appeler M. Leuwen à l'insu de ses ministres. En recevant cette communication de M. de N..., officier d'ordonnance du roi, le vieux banquier rougit de plaisir. (Il avait déjà vingt ans quand la royauté tomba, en 1793.) Toutefois, s'apercevoir de son trouble et le dominer ne fut qu'un instant pour cet homme vieilli dans les salons de Paris. Il fut avec l'officier d'ordonnance d'une froideur qui pouvait passer également pour du respect profond ou pour un manque complet d'empressement.

En effet, l'officier se disait en remontant en cabriolet :

« Cet homme, malgré tout son esprit, est-il un jacobin, ou un nigaud ébahi devant un serrement de main ? »

M. Leuwen regarda le cabriolet s'éloigner ; au même instant le sang-froid lui revint.

« Je vais jouer le rôle si connu de Samuel Bernard promené par Louis XIV dans les jardins de Versailles. »

Cette idée suffit pour rendre à M. Leuwen tout le feu de la première jeunesse. Il ne se dissimula point le petit moment de trouble qu'avait causé le message de Sa Majesté, et moins encore le ridicule que lui eût donné ce trouble s'il eût été *coté* au foyer de l'Opéra.

Jusque-là, il n'y avait eu entre le roi et M. Leuwen que des phrases polies au bal ou à dîner. Il avait dîné deux ou trois fois avec le roi dans les premiers temps qui suivirent la révolte de Juillet. Elle portait alors un autre nom, et Leuwen, difficile à tromper, avait été un des premiers à discerner la haine qu'inspirait un exemple aussi pernicieux. Alors, il avait lu dans ce regard auguste :

« Je vais faire peur aux propriétaires et leur persuader que c'est la guerre des gens qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose. »

Afin de ne pas passer pour aussi bête que quelques députés campagnards invités avec lui,

Leuwen avait dirigé quelques plaisanteries enveloppées contre cette idée, que personne n'exprimait.

Leuwen craignit un instant qu'on ne voulût compromettre le petit commerce de Paris en lui faisant répandre du sang. Il trouva l'idée de mauvais goût et donna sans balancer sa démission de chef de bataillon, où l'avait porté le petit commerce en boutique, auquel il prêtait assez généreusement quelques billets de mille francs que même on lui rendait, et n'avait plus dîné chez les ministres sous prétexte qu'ils étaient ennuyeux.

Le comte de Beausobre, ministre des Affaires étrangères, lui disait pourtant : « *Un homme comme vous...* » et le poursuivait d'invitations à dîner. Mais Luwen avait résisté à une éloquence aussi adroite.

En 1792, il avait fait une campagne ou deux, et le nom de République française était pour lui le nom d'une maîtresse autrefois aimée, et qui s'est mal conduite. Enfin, son heure n'avait pas sonné.

Le rendez-vous indiqué par le roi bouleversa

toutes ses idées, il était d'autant plus attentif sur lui-même qu'il ne se sentait pas de sang-froid.

Au Château, M. Leuwen fut parfaitement convenable, mais d'un sang-froid parfait en apparence. L'esprit cauteleux et fin du premier personnage saisit bientôt cette nuance, et en fut fort mécontent. Il essaya en vain du ton amical, même de l'intérêt particulier, pour donner des ailes à l'ambition de ce bourgeois, rien n'y fit.

Mais n'outrageons point la réputation de finesse cauteleuse de cet homme célèbre. Que voulait-on qu'il fût sans victoires militaires et en présence d'une presse si méchante et si spirituelle ? Nous faisons observer d'ailleurs que ce personnage célèbre voyait Leuwen pour la première fois.

Le procureur de Basse-Normandie qui a pour nom le roi commença par dire à Leuwen, comme son ministre : « *Un homme tel que vous...* » Mais, trouvant ce plébéien malin endurci contre ces douces paroles, voyant qu'il perdait le temps inutilement et ne voulant pas, par la longueur de l'entrevue, donner à Leuwen une idée exagérée

du service qu'on lui demandait, le roi, en moins d'un quart d'heure, fut réduit à la bonhomie.

En observant ce changement de ton chez un homme si adroit, Leuwen fut content de soi, et ce premier succès lui rendit enfin la confiance en soi-même.

« Voilà, se dit-il, que Sa Majesté renonce aux finesses bourboniennes. »

On lui disait de l'air le plus paternel et comme si dans ce qu'on disait de décisif marqué l'on était poussé et comme contraint par les événements :

« J'ai voulu vous voir, mon cher monsieur, à l'insu de mes ministres qui, je le crains, à l'exception du maréchal (le ministre de la Guerre) ne vous ont pas donné à vous et au lieutenant Leuwen, de grands sujets d'être contents d'eux. Demain aura lieu, selon toute apparence, le scrutin définitif sur la loi de...

« Je vous avouerai, monsieur, que je prends à cette loi un intérêt tout personnel. Je suis bien sûr qu'elle passera par assis et levés. N'est-ce pas

votre avis ?

– Oui, sire.

– Mais au scrutin j’aurai un bel et bon rejet par huit ou dix boules noires. N’est-ce pas ?

– Oui, sire.

– Eh bien ! rendez-moi un service : parlez contre (vous le trouverez nécessaire à votre position), mais donnez-moi vos trente-cinq voix. C’est un service personnel que j’ai voulu vous demander moi-même.

– Sire, je n’ai que vingt-sept voix en ce moment, en comptant la mienne.

– Ces pauvres têtes (le roi parlait de ses ministres) se sont effrayées, ou plutôt piquées, parce que vous aviez donné une liste de huit petites places subalternes. Je n’ai pas besoin de vous dire que j’approuve d’avance cette liste, et je vous engage, puisque nous trouvons une bonne occasion, à y joindre quelque chose pour vous, monsieur, ou pour le lieutenant Leuwen... »

Heureusement pour M. Leuwen, le roi parla trois ou quatre minutes dans ce sens ; M. Leuwen

reprit presque tout son sang-froid.

« Sire, lui dit M. Leuwen, je demande à Votre Majesté de ne rien signer pour moi ni pour mes amis, et je lui fais hommage de mes vingt-sept voix pour demain.

– Parbleu ! vous êtes un brave homme ! » dit le roi, jouant, et pas trop mal, la franchise à la Henri IV ; il était nécessaire de se rappeler de son nom pour n’y être pas pris.

Sa Majesté parla un bon demi-quart d’heure dans ce sens.

« Sire, il est impossible que M. de Beausobre pardonne jamais à mon fils. Ce ministre a peut-être manqué un peu de fermeté personnelle envers ce jeune homme plein de feu que Votre Majesté appelle le lieutenant Leuwen. Je demande à Votre Majesté de ne jamais croire un mot des rapports que M. de Beausobre fera faire sur mon fils par sa police particulière ou même par celle du bon M. de Vaize, son ami.

– *Et que vous servez avec tant de probité ?* » dit le roi. Son œil brillait de finesse.

M. Leuwen se tut ; le roi répéta la question avec l'air étonné du manque de réponse.

« Sire, je craindrais en répondant de céder à mes habitudes de franchise.

– Répondez, monsieur, exprimez votre pensée, quelle qu'elle soit. »

L'interlocuteur parlait en roi.

« Sire, personne ne doute des correspondances directes du roi avec les cours du Nord, mais personne ne lui en parle. »

Cette obéissance si prompte et si entière eut l'air d'étonner un peu ce grand personnage. Il vit que M. Leuwen n'avait aucune grâce à lui demander. Comme il n'était pas accoutumé à donner ou à recevoir rien pour rien, il avait calculé que les vingt-sept voix devaient lui coûter 27 000 francs. « Et ce serait marché donné », pensait le barème couronné.

Il reconnut chez M. Leuwen cette physionomie ironique dont le rapport de son général N... lui avait parlé si souvent.

« Sire, ajouta M. Leuwen, je me suis fait une



position dans le monde en ne refusant rien à mes amis et en ne me refusant rien contre mes ennemis. C'est une vieille habitude, je supplie Votre Majesté de ne pas me demander de changer de caractère envers vos ministres. Ils ont pris des airs de hauteur avec moi, même ce bon ministre des Finances, qui m'a dit gravement à la Chambre, en parlant de mes huit places de 1800 francs : "C'est abuser ! Je promets à Votre Majesté mes voix, qui seront vingt-sept au plus, mais je la supplie de me permettre de me moquer de ses ministres." »

C'est ce dont M. Leuwen s'acquitta le lendemain avec une verve et une gaieté admirables. Après tout, son éloquence prétendue n'était qu'une saillie de caractère, c'était un être plus naturel qu'il n'est permis de l'être à Paris. Il était excité par l'idée d'avoir réduit le roi à être presque sincère avec lui.

La loi à laquelle le roi prétendait tenir passa à une majorité de treize voix, dont six ministres. Quand on proclama ce résultat, M. Leuwen, placé au second banc de la gauche, à trois pas des

ministres, dit tout haut :

« Ce ministère s'en va, bon voyage ! »

Ce mot fut à l'instant répété par tous les députés voisins du banc. M. Leuwen se trouvant seul dans une chambre avec un laquais était heureux de l'approbation de ce laquais ; on peut juger combien il était sensible au succès de ses mots les plus simples tels que celui-ci.

« Ma réputation jure pour moi », se dit-il en passant la revue de ces yeux brillants fixés sur les siens.

D'abord, tout le monde voyait bien qu'il n'était passionnément pour aucune opinion. Il n'était peut-être que deux choses auxquelles il n'eût jamais consenti : le sang, et la banqueroute.

Trois jours après cette loi, emportée par treize voix dont six de ministres, M. Bardoux, le ministre des Finances, s'approcha, à la Chambre, de M. Leuwen, et lui dit d'un air fort ému (il avait peur d'une épigramme, et parlait à mi-voix :

« Les huit places étaient accordées.

– Fort bien, monsieur Bardoux, lui dit-il, mais

vous vous devez à vous-même de ne pas contresigner ces grâces-là. Laissez cela à votre successeur aux Finances. J'attendrai, *monseigneur*. »

M. Leuwen parlait fort clairement, tous les députés voisins furent émerveillés : se moquer d'un ministre des Finances, d'un homme qui peut faire un receveur général !

Il eut bien quelque peine à faire agréer ce succès aux huit membres de sa *Légion du Midi* à la famille desquels étaient destinées les huit places.

« Dans six mois, nous avons deux places au lieu d'une, il faut savoir faire des sacrifices.

– Voilà de belles calembredaines, lui dit un de ses députés plus hardi que les autres. »

L'œil de M. Leuwen brilla, il lui vint deux ou trois réponses, mais il sourit agréablement. « Il n'y a qu'un sot, pensa-t-il, qui coupe la branche de l'arbre sur laquelle il est à cheval. »

Tous les yeux étaient fixés sur M. Leuwen. Un autre député enhardi, s'écria :

« Notre ami Leuwen nous sacrifie tous à un bon mot !

– Si vous voulez rompre mes relations, vous en êtes bien les maîtres, messieurs, dit Leuwen d'un ton grave. Auquel cas, je serai obligé de faire agrandir ma salle à manger pour recevoir les nouveaux amis qui me demandent chaque jour de voter avec moi.

– Là ! Là ! la paix ! s'écria un député rempli de bon sens. Que serions-nous sans M. Leuwen ? Quant à moi, je l'ai choisi pour général en chef pour toute ma carrière législative, je ne lui serai jamais infidèle.

– Ni moi.

– Ni moi. »

Les deux députés qui avaient paru hésitants, M. Leuwen alla leur prendre la main et voulut bien essayer de leur faire entendre qu'en acceptant ces huit places la société était ravalée à l'état des Trois-cents de M. de Villèle.

« Paris est un pays dangereux. Tous les petits journaux, dans huit jours, auraient été acharnés

après vos noms. »

À ces mots, les deux opposants frémirent.

« Le moins épais, se dit l'inexorable Leuwen, aurait bien pu fournir des articles. »

Et la paix fut faite.

Le roi faisait souvent inviter à dîner M. Leuwen et après dîner le tenait une demi-heure ou trois quarts d'heure dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Ma réputation d'esprit est enterrée si je ménage les ministres. » Et il affectait de se moquer sans retenue de quelqu'un de ces messieurs, le lendemain de chaque dîner au Château. Le roi lui en parla.

« Sire, j'ai supplié Votre Majesté de me laisser carte blanche à cet égard. Je ne pourrai accorder quelque trêve qu'aux successeurs de ceux-ci. Ce ministère manque d'esprit, or, c'est ce que dans des temps tranquilles Paris ne peut pas pardonner. Il faut aux bonnes têtes de ce pays du prestige, comme Bonaparte revenant d'Égypte, ou de l'esprit. » (À ce nom redouté, le roi fit la mine

d'une jeune femme nerveuse devant laquelle on a nommé le bourreau.)

Peu de jours après cette conversation avec le roi, il vint une affaire à la Chambre à l'énoncé de laquelle tous les yeux cherchèrent M. Leuwen. Mme Destrois, ex-directrice de la poste aux lettres à Torville, se plaignait d'avoir été destituée comme accusée et convaincue d'une infidélité qu'elle n'avait pas commise. Elle voulait, en faisant une pétition, justifier son caractère. Quant à avoir justice, elle n'y songerait pas tant que M. Bardoux aurait la confiance du roi. La pétition était piquante, toujours sur le bord de l'insolence, mais point insolente ; on l'eut dite rédigée par feu M. de Martignac.

M. Leuwen parla trois fois, et à la seconde fut littéralement couvert d'applaudissements. Ce jour-là, l'ordre du jour demandé à deux genoux par M. le comte de Vaize fut obtenu à la majorité de deux voix, et encore par assis et levés, la majorité du ministre avait été de quinze ou vingt voix. M. Leuwen dit à ses voisins, formant groupe autour de lui, comme à l'ordinaire :

« M. de Vaize change les habitudes des gens timides : ordinairement on se lève pour la justice et l'on vote pour le ministère. Moi, j'ouvre une souscription en faveur de la veuve Destrois, ex-directrice de poste et qui sera toujours *ex*, et je m'inscris pour trois mille francs. »

Autant M. Leuwen était tranchant avec les ministres, autant il était attentif à être le très humble serviteur de sa *Légion du Midi*. Il n'invitait à dîner chez lui que ses vingt-huit députés ; s'il eût voulu, son parti personnel, car ses opinions étaient fort accommodantes, se fût élevé à cinquante ou soixante.

« Les ministres donneraient bien les cent mille francs qu'ils ont envoyés trop tard à mon fils pour scinder ma bonne petite troupe. »

Assez ordinairement il avait tous ces messieurs à dîner le lundi pour convenir du plan de la campagne parlementaire pendant la semaine.

« Lequel de vous, messieurs, aurait pour agréable de dîner au Château ? »

À ce mot, ces bons députés le virent ministre. Ces messieurs convinrent que M. Chapeau, l'un d'entre eux, devait avoir cet honneur le premier, et que plus tard, avant la fin de la session, on solliciterait le même honneur pour M. Cambray.

« J'ajouterai à ces noms ceux de MM. Lamorte et Debrée, qui ont voulu nous quitter. »

Ces messieurs bredouillèrent et firent des excuses.

M. Leuwen alla solliciter l'aide de camp de service de Sa Majesté, et moins de quinze jours après ces quatre députés, plus obscurs qu'aucun de la Chambre, furent engagés à dîner chez le roi. M. Cambray fut tellement comblé de cette faveur inespérée qu'il tomba malade et ne put en profiter.

Le lendemain du dîner chez le roi, M. Leuwen pensa qu'il devait profiter de la faiblesse de ces bonnes gens, auxquels l'esprit seul manquait pour être méchants.

« Messieurs, leur dit-il, si Sa Majesté m'accordait une croix, lequel de vous devrait être



l'heureux chevalier ? »

Ces messieurs demandèrent huit jours pour se concerter, mais ils ne purent tomber d'accord. On alla au scrutin après dîner, suivant un usage que M. Leuwen laissait exprès tomber un peu en désuétude. On était vingt-sept. M. Cambray, malade et absent, eut treize voix, M. Lamorte quatorze, y compris celle de M. Leuwen. M. Lamorte fut désigné.

Il n'y avait pas la moindre apparence qu'il pût obtenir une croix. « Mais, pensa-t-il, cette idée les empêchera de se révolter. »

M. Leuwen allait assez régulièrement chez le maréchal N... depuis que ce ministre avait nommé Lucien lieutenant. Le maréchal lui témoignait beaucoup de bienveillance, et ces messieurs finirent par se voir trois fois la semaine. Le maréchal finit par lui faire entendre, mais de façon à ne pas s'attirer de réponse, que si le ministère tombait et que lui maréchal fût chargé d'en former un autre, il ne se séparerait pas de M. Leuwen. M. Leuwen fut très reconnaissant, mais évita soigneusement de

prendre un engagement analogue.

Depuis longtemps, M. Leuwen avait osé avouer ses lueurs d'ambition à Mme Leuwen.

« Je commence à songer sérieusement à tout ceci. Le succès est venu me chercher ; mais être *éloquent*, comme disent les journalistes amis, cela me paraît plaisant : je parle à la Chambre comme dans un salon. Mais si ce ministère, qui ne bat plus que d'une aile, vient à tomber, je ne saurai plus que dire, car enfin je n'ai d'opinion sur rien, et certainement, à mon âge, je n'irai pas étudier pour m'en former une.

– Mais, mon père, vous possédez parfaitement les questions de finances ; vous comprenez le budget avec tous ses leurres, et il n'y a pas cinquante députés qui sachent exactement comment le budget ment, et ces cinquante députés sont achetés avec soin et avant tous les autres. Avant-hier, vous avez fait frémir M. le ministre des Finances dans la question du monopole des tabacs. Vous avez tiré un parti prodigieux de la lettre du préfet Noireau, qui

refuse la culture à un homme qui pense mal.

– Ceci n'est que du sarcasme. Un peu fait bien, mais toujours du sarcasme finira par révolter la minorité stupide de la Chambre, qui au fond ne comprend rien à rien, et est presque la majorité. Mon éloquence et ma réputation sont comme une omelette soufflée ; un ouvrier grossier trouve que c'est viande creuse.

– Vous connaissez parfaitement les hommes en général, et surtout tout ce qui a paru dans les affaires à Paris depuis le consulat de Napoléon en 1800, cela est immense.

– La *Gazette* vous appelle le Maurepas de cette époque, dit Mme Leuwen. Je voudrais bien avoir sur vous le crédit que Mme de Maurepas avait sur son mari. Amusez-vous, mon ami, mais, de grâce, ne vous faites pas ministre, vous en mourriez. Vous parlez déjà beaucoup trop ; j'ai mal à votre poitrine.

– Il y a un autre inconvénient à être ministre : je me ruinerais. La perte de ce pauvre Van Peters se fait vivement sentir. Nous avons été pincés dernièrement dans deux banqueroutes

d'Amsterdam, uniquement parce que depuis qu'il nous manque je ne suis pas allé en Hollande. Cette maudite Chambre en est la cause, et le maudit Lucien que voilà est la cause première de tous mes embarras. D'abord, il m'a enlevé la moitié de votre cœur. Ensuite, il devrait connaître le prix de l'argent et être à la tête de ma maison de banque. A-t-on jamais vu un homme né riche qui ne songe pas à doubler sa fortune ? Il mériterait d'être pauvre. Ses aventures de Caen lors de la nomination de M. Mairobert m'ont piqué. Sans la sottise réception que lui fit le de Vaize, je n'aurais songé à *me faire une position* à la Chambre. J'ai pris goût à ce jeu. Maintenant, je vais avoir une bien autre part à la chute de ce ministère, s'il tombe toutefois, que je n'en ai eu à sa formation.

« Mais une objection terrible se présente : *que puis-je demander ?* Si je ne prends rien de substantiel, au bout de deux mois le ministère que j'aurai aidé à naître se moque de moi, et je suis dans une *position ridicule*. Me faire receveur général, cela ne signifie rien pour moi comme argent, et d'ailleurs c'est un avantage trop

subalterne pour ma position actuelle à la Chambre. Faire Lucien préfet malgré lui, c'est ménager à celui de mes amis qui sera ministre de l'Intérieur le moyen de me jeter dans la hotte en le destituant, ce qui arriverait avant trois mois.

— Mais ne serait-ce pas un beau rôle que de faire le bien et de ne rien prendre ? dit Mme Leuwen.

— C'est ce que notre public ne croira jamais. M. de Lafayette a joué ce rôle pendant quarante ans, et a toujours été sur le point d'être ridicule. Ce peuple-ci est trop gangrené pour comprendre ces choses-là. Pour les trois quarts des gens de Paris, M. de Lafayette eût été un homme admirable s'il eût volé quatre millions. Si je refusais le ministère et montais ma maison de façon à dépenser cent mille écus par an, tout en achetant des terres (ce qui montrerait que je ne me ruine pas), on ajouterait foi à mon génie, et je garderais la supériorité sur tous ces demi-fripons qui vont se disputer le ministère.

« Si tu ne me résous pas cette question-ci : *Que puis-je prendre ?* dit-il à son fils en riant, je

te regarde comme un être sans imagination et je ne vois d'autre parti à suivre que de jouer la petite santé et d'aller passer trois mois en Italie pour laisser faire un ministère sans moi. Au retour, je me trouverai bien effacé, mais je ne serais pas ridicule.

« En attendant que je trouve les moyens d'user de cette faveur combinée du roi et de la Chambre qui fait de moi l'un des représentants de la haute banque, il faut constater cette faveur et l'augmenter.

« J'ai à vous demander une grande corvée, ma chère amie, ajouta-t-il en s'adressant plus particulièrement à sa femme ; il s'agirait de donner deux bals. Si le premier n'est pas *well attended*, nous nous dispenserons du second, mais je suppose qu'au second nous aurons *toute la France*, comme on disait dans ma jeunesse. »

Les deux bals eurent lieu et avec un immense succès, ils furent pleinement favorisés par la mode. Le maréchal vint au premier, où la Chambre des députés afflua en masse, l'on peut dire : le prince ne manqua pas ; mais, ce qui fut

plus réel, le ministre de la Guerre affecta de prendre à part M. Leuwen pendant vingt minutes au moins ; ce qu'il y avait de singulier, c'est que pendant cet aparté, qui faisait ouvrir de grands yeux aux cent quatre-vingts députés présents, le maréchal avait réellement parlé d'affaires à M. Leuwen.

« Je suis bien embarrassé d'une chose, avait dit le ministre de la Guerre. En choses raisonnables, que trouveriez-vous à faire pour monsieur votre fils ! Le voulez-vous préfet ! Rien de si simple. Le voudriez-vous secrétaire d'ambassade ? Il y a une hiérarchie gênante. Je le ferais second, et dans trois mois premier.

– *Dans trois mois ?* », dit M. Leuwen avec un air naturellement dubitatif et bien loin d'être exagéré.

Malgré ce correctif, le maréchal eût pris ce mot pour une insolence dans tout autre. À M. Leuwen il répondit de l'air de la plus grande bonne foi et d'un embarras réel :

« Voilà une difficulté. Donnez-moi un moyen de la lever. »

M. Leuwen, ne trouvant rien à répondre, se rejeta dans la reconnaissance, dans l'amitié la plus réelle, la plus simple, la plus...

Ces deux plus grands trompeurs de Paris étaient sincères. Ce fut la réflexion de Mme Leuwen quand M. Leuwen lui répéta le dialogue de son aparté avec le maréchal.

Au second bal, tous les ministres furent obligés de paraître. La pauvre petite Mme de Vaize pleura presque en disant à Lucien :

« Aux bals de la saison prochaine, c'est vous qui serez ministres, et c'est moi qui viendrai chez vous.

– Je ne vous serai pas plus dévoué alors qu'aujourd'hui, parce que c'est impossible. Mais qui serait ministre dans cette maison ? Ce n'est pas moi, ce serait encore moins mon père, s'il est possible.

– Vous n'en êtes que plus méchants : vous nous renversez, et ne savez que mettre à la place. Tout cela parce que M. de Vaize ne vous a pas fait assez la cour à vous, monsieur, quand vous



reveniez de Caen.

– Je suis désolé de votre chagrin. Que ne puis-je vous consoler en vous donnant mon cœur ! Mais vous savez bien qu'il est *vôtre* depuis longtemps », ce qui fut dit avec assez de sérieux pour n'être pas une impertinence.

La pauvre petite Mme de Vaize n'avait pas assez d'esprit pour voir la réponse à faire, et était encore bien plus loin d'avoir assez d'esprit pour faire cette réponse. Elle se contenta de la sentir confusément. C'était à peu près :

*« Si j'étais parfaitement sûre que vous m'aimez, si j'avais pu prendre sur moi d'accepter votre hommage, le bonheur d'être à vous serait peut-être la seule consolation possible au malheur de perdre le ministère. »*

« Voilà encore un des malheurs de ce ministère que mon père côtoie. Il ne fut point un bonheur pour cette pauvre petite femme quand M. de Vaize y arriva. Le seul sentiment qu'il produisit probablement chez elle, autant que j'ai pu en juger, fut l'embarras, la crainte, etc., et voilà qu'elle va être au désespoir de le perdre, si

elle le perd. C'est une âme qui ne demande qu'un prétexte pour être triste. Si le de Vaize est chassé, elle prendra peut-être le parti d'être triste pendant dix ans. Au bout de ces dix ans, elle sera au commencement de l'âge mûr, et si elle ne trouve pas un prêtre pour s'occuper d'elle exclusivement sous prétexte de diriger sa conscience, elle est ennuyée et malheureuse jusqu'à la mort. Il n'est aucune beauté, aucune élégance de manières qui puisse faire passer sur un caractère aussi ennuyeux. *Requiescat in pace.* Je serais bien attrapé si elle me prenait au mot et me donnait son cœur. Les temps sont maussades et tristes ; sous Louis XIV, j'eusse été galant et aimable auprès d'une telle femme, j'eusse essayé du moins. En ce XIX<sup>e</sup> siècle, je suis platement sentimental, c'est pour elle la seule consolation en mon pouvoir. »

Si nous écrivions des *Mémoires de Walpole*, ou tout autre livre de ce genre également au-dessus de notre génie, nous continuerions à donner l'histoire anecdotique de sept demi-coquins, dont deux ou trois adroits et un ou deux beaux parleurs, remplacés par le même nombre

de fripons. Un pauvre honnête homme qui, au ministère de l'Intérieur, se fût occupé avec bonne foi de choses utiles eût passé pour un sot ; toute la Chambre l'eût bafoué. Il fallait faire sa fortune non pas en volant brutalement ; toutefois, avant tout, pour être estimé, il fallait mettre du foin dans ses bottes. Comme ces mœurs sont à la veille d'être remplacées par les vertus désintéressées de la république qui sauront mourir comme Robespierre, avec treize livres dix sous dans la poche, nous avons voulu en *garder note*.

Mais ce n'est pas même l'histoire des goûts au moyen desquels cet homme de plaisir écartait l'ennui que nous avons promis au lecteur. Ce n'est que l'histoire de son fils, être fort simple qui, malgré lui, fut jeté dans des embarras par cette chute de ministres, autant du moins que son caractère sérieux le lui permit.

Lucien avait un grand remords à propos de son père. Il n'avait pas d'amitié pour lui, c'est ce qu'il se reprochait souvent sinon comme un crime, du moins comme un manquement de

cœur. Lucien se disait, quand les affaires dont il était accablé lui permettaient de réfléchir un peu :

« Quelle reconnaissance ne dois-je pas à mon père ? Je suis le motif de presque toutes ses actions ; il est vrai qu'il veut conduire ma vie à sa manière. Mais au lieu d'ordonner, il me persuade. Combien ne dois-je pas être attentif sur moi ! »

Il avait une honte intime et profonde à s'avouer, mais enfin il fallait bien qu'il s'avouât, qu'il manquait de tendresse pour son père. C'était un tourment pour lui, et un malheur presque plus âpre que ce qu'il appelait, dans ses jours de *noir*, *avoir été trahi par Mme de Chasteller*.

Le véritable caractère de Lucien ne paraissait point encore. Cela est drôle à vingt-quatre ans. Sous un extérieur qui avait quelque chose de singulier et de parfaitement noble, ce caractère était naturellement gai et insouciant. Tel il avait été pendant deux ans après avoir été chassé de l'École, mais cette gaieté souffrait actuellement une éclipse totale depuis l'aventure de Nancy. Son esprit admirait la vivacité et les grâces de Mlle Raimonde, mais il ne pensait à elle que

lorsqu'il voulait tuer la partie la plus noble de son âme.

Dans cette crise ministérielle vint se joindre à ce sujet de tristesse le remords cuisant de ne pas avoir d'amitié ou de tendresse pour son père. Le *chasme* entre ces deux êtres était trop profond. Tout ce qui, à tort ou à raison, paraissait sublime, généreux, tendre à Lucien, toutes les choses desquelles il pensait qu'il était noble de mourir pour elles, ou beau de vivre avec elles, étaient des sujets de bonne plaisanterie pour son père et une duperie à ses yeux. Ils n'étaient peut-être d'accord que sur un seul sentiment : l'amitié intime consolidée par trente ans d'épreuves. À la vérité, M. Leuwen était d'une politesse exquise et qui allait presque jusqu'au *sublime* et à la reproduction de la réalité pour les faiblesses de son fils ; mais, ce fils avait assez de tact pour le deviner, c'était le sublime de l'esprit, de la finesse, de l'art d'être poli, délicat, parfait.

## Chapitre LXI

Tout le monde voyait de plus en plus que M. Leuwen allait représenter la Bourse et les intérêts d'argent dans la crise ministérielle que tous les yeux voyaient s'élever rapidement à l'horizon et s'avancer. Les disputes entre le maréchal ministre de la Guerre et ses collègues devenaient journalières et l'on peut dire violentes. Mais ce détail se trouvera dans tous les mémoires contemporains et nous écarterait trop de notre sujet. Il nous suffira de dire qu'à la Chambre M. Leuwen était plus entouré que les ministres actuels.

L'embarras de M. Leuwen croissait de jour en jour. Tandis que tout le monde enviait sa façon d'être, son existence à la Chambre, dont il était fort content aussi, il voyait clairement l'impossibilité de la faire durer. Tandis que les députés instruits, les gros bonnets de la banque,

les diplomates en petit nombre qui connaissent le pays où ils sont, admiraient la facilité et l'air de désoccupation avec lequel M. Leuwen conduisait et ménageait le grand changement de personnes à la tête duquel il s'était placé, cet homme d'esprit était au désespoir de ne point avoir de projet.

« Je retarde tout, disait-il à sa femme et à son fils, je fais dire au maréchal qu'il pourrait bien amener une enquête sur les quatre ou cinq millions d'appointements qu'il se donne, j'empêche le de Vaize, qui est hors de lui, de faire des folies, je fais dire à ce gros ministre des Finances que nous ne dévoilerons que quelques-unes des moindres bourdes de son budget, etc., etc. Mais au milieu de tous ces retards il ne me vient pas une idée. Qui est-ce qui me fera la charité d'une idée ?

– Vous ne pouvez pas prendre votre glace, et vous avez peur qu'elle ne se fonde, dit Mme Leuwen. Quelle situation pour un gourmand !

– Et je meurs de peur de regretter ma glace quand elle sera fondue. »

Ces conversations se renouvelaient tous les

soirs autour de la petite table où Mme Leuwen prenait son lichen.

Toute l'attention de M. Leuwen était appliquée maintenant à retarder la chute du ministère. Ce fut dans ce sens qu'il dirigea les trois ou quatre dernières conversations avec un grand personnage. Il ne pouvait pas être ministre, il ne savait qui porter au ministère, et si un ministère était fait sans lui, il perdait sa position.

Depuis deux mois, M. Leuwen était extraordinairement ennuyé par M. Grandet qui, à bon compte, s'était mis à se souvenir tendrement qu'ils avaient autrefois travaillé ensemble chez M. Perrigueux. M. Grandet lui faisait la cour et semblait ne pas pouvoir vivre sans le père ou le fils.

« Ce fat-là voudrait être receveur général à Paris ou à Rouen, ou vise-t-il à la pairie ?

– Non, il veut être ministre.

– Ministre, lui ? Grand Dieu ! répondit M. Leuwen en éclatant de rire. Mais ses chefs de division se moqueraient de lui !



– Mais il a cette importance épaisse et sottise qui plaît tant à la Chambre des députés. Au fond, ces messieurs abhorrent l'esprit. Ce qui leur déplaisait en MM. Guizot et Thiers, qu'était-ce, sinon *l'esprit* ? Au fond, ils n'admettent l'esprit que comme mal nécessaire. C'est l'effet de l'éducation de l'Empire et des injures que Napoléon adressa à *l'idéologie* de M. Tracy à son retour de Moscou.

– Je croyais que la Chambre ne voudrait pas descendre plus bas que le comte de Vaize. Ce grand homme a juste le degré de grossièreté et d'esprit cauteleux à la Villèle pour être de plain-pied et à deux de jeu avec l'immense majorité de la Chambre. Mais ce M. Grandet, tellement plat, tellement grossier, le supporteront-ils ?

– La vivacité et la délicatesse de l'esprit seraient un défaut certainement mortel pour un ministre, la Chambre de gens de l'ancien régime à laquelle M. de Martignac avait affaire eut bien de la peine à lui pardonner un joli petit esprit de vaudeville, qu'eût-ce été s'il eût joint à ce défaut cette délicatesse qui choque tant les marchands

épiciers et les gens à argent ? S'il doit y avoir excès, l'excès de grossièreté est bien moins dangereux ; on peut toujours y remédier.

– Mais ce Grandet ne conçoit pas d'autre vertu que de s'exposer au feu d'un pistolet ou d'une barricade d'insurgés. Dès que, dans une affaire quelconque, un homme ne se rendra pas à un bénéfice d'argent, à une place dans sa famille ou à quelques croix, il criera à l'hypocrisie. Il dit qu'il n'a jamais vu que trois dupes en France : MM. de Lafayette, Dupont de l'Eure et Dupont de Nemours qui entendait le langage des oiseaux. S'il avait encore quelque esprit, quelque instruction, quelque vivacité pour ferrailer agréablement dans la conversation, il pourrait faire quelque illusion ; mais le moins clairvoyant aperçoit tout de suite le marchand de gingembre enrichi qui veut se faire duc.

« C'était un homme bien autrement commun encore que M. de Vaize.

– M. le comte de Vaize est un Voltaire pour l'esprit et un Jean-Jacques pour le sentiment romanesque, si on le compare à Grandet.

« C'était un homme qui, comme le M. de Castries du siècle de Louis XVI, ne concevait pas que l'on pût tant parler d'un d'Alembert ou d'un Diderot, gens sans voiture. De telles idées étaient de bon ton en 1780, elles sont aujourd'hui au-dessous d'une gazette légitimiste de province et elles compromettent le parti. »

Depuis le grand succès que son second discours à la Chambre avait procuré à M. Leuwen, Lucien remarqua qu'il était un tout autre personnage dans le salon de Mme Grandet. Il tâchait de profiter de cette nouvelle fortune et parlait de son amour, mais au milieu de toutes les recherches du luxe le plus cher, Lucien n'apercevait que le génie de l'ébéniste ou du tapissier. La délicatesse de ces artisans ne lui faisait voir que plus clairement les traits du caractère de Mme Grandet. Il était poursuivi par une image funeste qu'il faisait de vains efforts pour éloigner : la femme d'un marchand mercier qui vient de gagner le gros lot à une de ces loteries de Vienne que les banquiers de Francfort se donnent tant de peine pour faire connaître.

Mme Grandet n'était point ce qu'on appelle une sotte, et s'apercevait fort bien de ce peu de succès.

« Vous prétendez avoir pour moi un sentiment invincible, lui dit-elle un jour avec humeur, et vous n'avez pas même ce plaisir à voir les gens qui précède l'amitié ! »

« Grand Dieu ! Quelle vérité funeste ! se dit Lucien. Est-ce qu'elle va avoir de l'esprit à mes dépens ? »

Il se hâta de répondre :

« Je suis d'un caractère timide, enclin à la mélancolie et ce malheur est aggravé par celui d'aimer profondément une femme parfaite et qui ne sent rien pour moi. »

Jamais il n'avait eu plus grand tort de faire de telles plaintes : c'était désormais Mme Grandet qui faisait pour ainsi dire la cour à Lucien. Celui-ci semblait profiter de cette position, mais il y avait cela de cruel qu'il semblait s'en prévaloir surtout quand il y avait beaucoup de monde. S'il trouvait Mme Grandet environnée seulement par

ses complaisants habituels, il faisait des efforts incroyables pour ne pas les mépriser.

« Ont-ils tort de sentir la vie d'une façon opposée à la mienne ? Ils ont la majorité pour eux ! »

Mais, en dépit de ces raisonnements fort justes, peu à peu il devenait froid, silencieux, sans intérêt pour rien.

« Comment parler de la vraie vertu, de la gloire, du beau, devant des sots qui comprennent tout de travers et cherchent à salir par de bonnes plaisanteries tout ce qui est délicat ? »

Quelquefois, à son insu, ce dégoût profond le servait et rachetait les mouvements qu'il avait encore quelquefois et que la société de Nancy avait fortifiés en lui au lieu de les corriger.

« Voilà bien l'homme de bon ton, se disait Mme Grandet en le voyant debout devant sa cheminée, tourné vers elle et ne regardant rien. Quelle perfection pour un homme dont le grand-père peut-être n'avait pas de carrosse ! Quel dommage qu'il ne porte pas un nom historique !

Les moments vifs qui forment une sorte de tache dans ses manières seraient de l'héroïsme. Quel dommage qu'il n'arrive pas quelqu'un dans le salon pour jouir de la haute perfection de ses manières !... »

Elle ajoutait cependant :

« Ma présence devrait le tirer de cet état *normal* de l'homme comme il faut, et il semble que c'est surtout quand il est seul avec moi... et avec ces messieurs (Mme Grandet eût presque dit en se parlant à soi-même : « avec ma suite ») qu'il étale le plus de désintéret et de politesse... S'il ne montrait jamais de chaleur pour rien, disait Mme Grandet, je ne me plaindrais pas. »

Il est vrai que Lucien, désolé de s'ennuyer autant dans la société d'une femme qu'il devait adorer, eût été encore plus désolé que cet état de son âme parût ; et, comme il supposait ces gens-là très attentifs aux procédés personnels, il redoublait de politesse et d'attentions agréables à leur égard.

Pendant ce temps, la position de Lucien, secrétaire intime d'un ministre turlupiné par son

père, était devenue fort délicate. Comme par un accord tacite, M. de Vaize et Lucien ne se parlaient presque plus que pour s'adresser des choses polies ; un garçon de bureau portait les papiers d'un bureau à l'autre. Pour marquer confiance à Lucien, le comte de Vaize l'accablait pour ainsi dire des grandes affaires du ministère.

« Croit-il pouvoir me faire crier grâce ? » pensait Lucien.

Et il travailla au moins autant que trois chefs de bureau. Il était souvent à son bureau dès sept heures du matin, et bien des fois pendant le dîner faisait faire des copies dans le comptoir de son père, et retournait le soir au ministère pour les faire placer sur la table de Son Excellence. Au fond, l'excellence recevait avec toute l'humeur possible ces preuves de ce qu'on appelle dans les bureaux du talent.

« Ceci est plus hébétant au fond, disait-il à Coffe, que de calculer le chiffre d'un logarithme qu'on veut pousser à quatorze décimales.

– M. Leuwen et son fils, disait M. de Vaize à sa femme, veulent apparemment me prouver que

j'ai mal fait de ne pas lui offrir une préfecture à son retour de Caen. Que peut-il demander ? Il a eu son grade et sa croix, comme je le lui avais promis s'il réussissait, et il n'a pas réussi. »

Mme de Vaize faisait appeler Lucien trois ou quatre fois la semaine, et lui volait un temps précieux pour ses paperasses.

Mme Grandet trouvait aussi des prétextes fréquents pour le voir dans la journée ; et, par amitié et reconnaissance pour son père, Lucien cherchait à profiter de ces occasions pour se donner les apparences d'un amour vrai. Il supputait qu'il voyait Mme Grandet au moins douze fois la semaine.

« Si le public s'occupe de moi, il doit me croire bien épris et je suis à jamais lavé du soupçon de saint-simonisme. »

Pour plaire à Mme Grandet, il marquait parmi les jeunes gens de Paris qui mettent le plus de soin à leur toilette.

« Tu as tort de te rajeunir, lui disait son père. Si tu avais trente-six ans, ou du moins la mine



revêche d'un doctrinaire, je pourrais te donner la position que je voudrais. »

Tout cet ensemble de choses durait depuis six semaines, et Lucien se consolait en voyant que cela ne pouvait guère durer six semaines encore, quand, un beau jour, Mme Grandet écrivit à M. Leuwen pour lui demander une heure de conversation le lendemain, à dix heures, chez Mme de Thémises.

« On me traite déjà en ministre, ô position favorable ! » dit M. Leuwen.

Le lendemain, Mme Grandet commença par des protestations infinies. Pendant ces circonlocutions bien longues, M. Leuwen restait grave et impassible.

« Il faut bien être ministre, pensait-il, puisqu'on me demande des audiences ! »

Enfin, Mme Grandet passa aux louanges de sa propre sincérité... M. Leuwen comptait les minutes à la pendule de la cheminée.

« Surtout, et avant tout, il faut me taire ; pas la

moindre plaisanterie sur cette jeune femme si fraîche, si jeune, et déjà si ambitieuse. Mais que veut-elle ? Après tout, cette femme manque de tact, elle devrait s'apercevoir que je m'ennuie... Elle a l'habitude de façons plus nobles, mais moins de véritable esprit, qu'une de nos demoiselles de l'Opéra. »

Mais il ne s'ennuya plus quand Mme Grandet lui demanda tout ouvertement un ministère pour M. Grandet.

« Le roi aime beaucoup M. Grandet, ajoutait-elle, et sera fort content de le voir arriver aux grandes affaires. Nous avons de cette bienveillance du Château des preuves que je vous détaillerai si vous le souhaitez et m'en accordez le loisir. »

À ces mots, M. Leuwen prit un air extrêmement froid. La scène commençait à l'amuser, il valait la peine de jouer la comédie. Mme Grandet, alarmée et presque déconcertée, malgré la ténacité de son esprit qui ne s'effarouchait pas pour peu de chose, se mit à parler de l'amitié de lui, Leuwen, pour elle...

À ces phrases d'amitié qui demandaient un signe d'assentiment, M. Leuwen restait silencieux et presque absorbé, Mme Grandet vit que sa tentative échouait.

« J'aurai gâté nos affaires », se dit-elle. Cette idée la prépara aux partis extrêmes et augmenta son degré d'esprit.

Sa position empirait rapidement : M. Leuwen était loin d'être pour elle le même homme qu'au commencement de l'entrevue. D'abord, elle fut inquiète, puis effrayée. Cette expression lui allait bien et lui donnait de la physionomie. M. Leuwen fortifia cette peur.

La chose en vint au point de gravité que Mme Grandet prit le parti de lui demander ce qu'il pouvait avoir contre elle. M. Leuwen, qui depuis trois quarts d'heure gardait un silence presque morne, de mauvais présage, avait toutes les peines du monde en ce moment à ne pas éclater de rire.

« Si je ris, pensait-il, elle voit l'abomination de ce que je vais lui dire, et tout l'ennui qui m'assomme depuis une heure est perdu. Je

manque l'occasion d'avoir le vrai *tirant d'eau* de cette vertu célèbre. »

Enfin, comme par grâce, M. Leuwen, qui était devenu d'une politesse désespérante, commença à laisser entrevoir que bientôt peut-être il daignerait s'expliquer. Il demanda des pardons infinis de la communication qu'il avait à faire, et puis du mot cruel qu'il serait forcé d'employer. Il s'amusa à promener la terreur de Mme Grandet sur les choses les plus terribles.

« Après tout, elle n'a pas de caractère, et ce pauvre Lucien aura là une ennuyeuse maîtresse, s'il l'a. Ces beautés célèbres sont admirables pour la décoration, pour l'apparence extérieure, et voilà tout. Il faut la voir dans un salon magnifique, au milieu de vingt diplomates garnis de leurs croix. Je serais curieux de savoir si, après tout, sa Mme de Chasteller vaut mieux que cela. Pour la beauté physique, si j'ose ainsi parler, la magnificence de la pose, la beauté réelle de ces bras charmants, c'est impossible. D'un autre côté, il est parfaitement exact que, quoique j'aie le plaisir de me moquer un peu d'elle, elle

m'ennuie, ou du moins je compte les minutes à la pendule. Si elle avait le caractère que sa beauté semble annoncer, elle eût dû me couper la parole vingt fois et me mettre au pied du mur. Elle se laisse traiter comme un conscrit qu'on mène battre en duel. »

Enfin, après plusieurs minutes de propositions directes qui portèrent au plus haut point l'anxiété pénible de Mme Grandet, M. Leuwen prononça ces mots d'une voix basse et profondément émue :

« Je vous avouerai, madame, que je ne puis vous aimer, car vous serez cause que mon fils mourra de la poitrine. »

« Ma voix m'a bien servi, pensa M. Leuwen. Cela est juste de ton et expressif. »

Mais M. Leuwen n'était pas fait, après tout, pour être un grand politique auprès de personnages graves. L'ennui lui donnait de l'humeur, et il n'était pas sûr de pouvoir résister à la tentation de se distraire.

Après ce grand mot prononcé, M. Leuwen se

sentit saisi d'un tel besoin d'éclater qu'il s'enfuit.

Mme Grandet, après avoir remis le verrou à la porte, resta immobile près d'une heure sur son fauteuil. Son air était pensif, elle avait les yeux tout à fait ouverts, comme la *Phèdre* de M. Guérin au Luxembourg. Jamais ambitieux tourmenté par dix ans d'attente n'a désiré le ministère comme elle le souhaitait en ce moment.

« Quel rôle à jouer que celui de Mme Roland au milieu de cette société qui se décompose ! Je ferai toutes les circulaires de mon mari, car il n'a pas de style.

« Je ne puis arriver à une belle position sans une passion grande et malheureuse, dont l'homme le plus distingué du faubourg Saint-Germain serait la victime. Ce fanal embrasé m'élèverait bien haut. Mais je puis vieillir dans ma position actuelle sans que je voie cet événement devenir un peu probable, tandis que les gens de cette sorte, non pas à la vérité de la nuance la plus noble, mais d'une couleur encore fort suffisante, m'environneront dès que M. Grandet sera ministre... Mme de Vaize n'est

qu'une petite sottise, et elle en regorge. Les gens sages en reviennent toujours au maître du budget. »

Les raisons se présentaient en foule à l'esprit de Mme Grandet pour la confirmer dans le sentiment du bonheur d'être ministre. Or, c'est ce qui n'était point en question. Ce n'étaient pas précisément ces pensées-là qui enflammaient la grande âme de Mme Roland à la veille du ministère de son mari. Mais c'est ainsi que notre siècle imite les grands hommes de 93, c'est ainsi que M. de Polignac a eu du caractère ; on copie le fait matériel : être ministre, faire un coup d'État, faire une journée, un 4 prairial, un 10 août, un 18 fructidor ; mais les moyens de succès, mais les motifs d'action, on ne creuse pas si avant.

Mais quand il s'agissait du prix par lequel il fallait acheter tous ces avantages, l'imagination de Mme Grandet le désertait, elle n'y voulait pas penser : son esprit était aride. Elle ne voulait pas y consentir ouvertement, mais bien moins encore s'y refuser, elle avait besoin d'une discussion oiseuse et longue pour y accoutumer son

imagination. Son âme enflammée d'ambition n'avait plus d'attention à donner à cette condition désagréable, mais d'un intérêt secondaire. Elle sentait qu'elle allait avoir des remords, non pas de religion, mais de noblesse.

« Est-ce qu'une grande dame, une duchesse de Longueville, une Mme de Chevreuse, eussent donné aussi peu d'attention à la condition désagréable ? » se répétait-elle à la hâte. Et elle ne se répondait pas, tant elle pensait peu à ce qu'elle se demandait, toute absorbée qu'elle était dans la contemplation du ministère. « Combien me faudra-t-il de valets de pied ? Combien de chevaux ? »

Cette femme d'une si célèbre vertu avait si peu d'attention au service de l'habitude de l'âme nommée pudeur, qu'elle oubliait de répondre aux questions qu'elle se faisait à cet égard et, il faut l'avouer, presque pour la forme. Enfin, après avoir joui pendant trois grands quarts d'heure de son futur ministère, elle prêta quelque attention à la demande qu'elle se répétait pour la cinq ou sixième fois :



« Mmes de Chevreuse ou de Longueville y eussent-elles consenti ! – Sans doute, elles y eussent consenti, ces grandes dames. Ce qui les place au-dessous de moi sous le rapport moral, c'est qu'elles consentaient à ces sortes de démarches par une sorte de demi-passion, quand encore ce n'était pas par suite d'un penchant moins noble. Elles pouvaient être séduites, moi je ne puis l'être. (Et elle s'admira beaucoup.) Dans cette démarche, il n'y a que de la haute sagesse, de la prudence ; je n'y attache certes l'idée d'aucun plaisir. »

Après s'être sinon rassérénée tout à fait, du moins bien rassurée de ce côté féminin, Mme Grandet s'abandonna de nouveau à la douce contemplation des suites probables du ministère pour sa position dans le monde...

« Un nom qui a passé par le ministère est célèbre à jamais. Des milliers de Français ne connaissent des gens qui forment la première classe de la nation que les noms qui ont été ministres. »

L'imagination de Mme Grandet pénétrait dans

l'avenir. Elle peuplait sa jeunesse des événements les plus flatteurs.

« Être toujours juste, toujours bonne avec dignité, et avec tout le monde, multiplier mes rapports de toutes sortes avec la société, remuer beaucoup, et avant dix ans tout Paris retentira de mon nom. Les yeux du public sont déjà accoutumés, il y a du temps, à mon hôtel et à mes fêtes. Enfin, une vieillese comme celle de Mme Récamier, et probablement avec plus de fortune. »

Elle ne se demanda qu'un instant, et pour la forme :

« Mais M. Leuwen aura-t-il assez d'influence pour donner un portefeuille à M. Grandet ? Mais, une fois que j'aurai payé le prix convenu, ne se moquera-t-il point de moi ! Sans doute il faut examiner cela, les premières conditions d'un contrat sont la possibilité de livrer la chose vendue. »

La démarche de Mme Grandet était combinée avec son mari, mais elle s'abstint de rendre compte de la réponse avec la dernière exactitude.

Elle entrevoyait bien qu'il n'eût pas été décidément impossible de l'amener à une façon raisonnable, et philosophique, et politique, de voir les choses, mais c'est toujours une discussion terrible, pour une femme qui se respecte. « Et, se dit-elle, il vaut bien mieux la sauter à pieds joints. »

Tout ne fut pas plaisir quand Lucien entra le soir chez elle ; elle baissa les yeux d'embarras. Sa conscience lui disait :

« Voilà l'être par lequel je puis être la femme du ministre de l'Intérieur. »

Lucien, qui n'était point dans la confiance de la démarche faite par son père, remarqua bien quelque chose de moins guindé et de plus naturel, et ensuite quelques lueurs de plus d'intimité et de bonté, dans la façon d'être de Mme Grandet avec lui. Il aimait mieux cette façon d'être, qui rappelait, de bien loin il est vrai, l'idée de la simplicité et du naturel, que ce que Mme Grandet appelait de l'esprit brillant. Il fut beaucoup auprès d'elle ce soir-là.

Mais décidément sa présence gênait Mme

Grandet, car elle avait bien plus les théories que la pratique de la haute intrigue politique qui, du temps du cardinal de Retz, faisait la vie de tous les jours des Chevreuse et des Longueville. Elle congédia Lucien, mais avec un petit air d'empire et de bonne amitié qui augmenta le plaisir que celui-ci trouvait à se voir rendre sa liberté dès onze heures.

Pendant cette nuit, Mme Grandet ne put presque pas dormir. Ce ne fut qu'au jour que le bonheur d'être la femme d'un ministre la laissa reposer. Elle eût été dans l'hôtel de la rue de Grenelle que ses sensations de bonheur eussent été à peine aussi violentes. C'était une femme attentive au réel de la vie.

Pendant cette nuit, elle eut cinq ou six petites contrariétés, par exemple elle calculait le nombre et le prix des livrées. Celle de M. Grandet était composée en partie de drap serin, lequel, malgré toutes ses recommandations, ne pouvait guère conserver sa fraîcheur plus d'un mois. Combien cette dépense, combien surtout cette surveillance allait être augmentée par le grand nombre

d'habits nécessaires ! Elle comptait : le portier, le cocher, les valets de pied... Mais elle fut arrêtée dans son calcul, elle avait des incertitudes sur le nombre de valets de pied.

« Demain, j'irai faire une visite adroite à Mme de Vaize. Il ne faudrait pas qu'elle se doutât que je viens relever l'état de sa maison ; si elle pouvait faire une anecdote de cette visite, cela serait du dernier vulgaire. Ne pas savoir quel doit être l'état de maison d'un ministre ! M. Grandet devrait savoir ces choses-là, mais il a réellement bien peu de tête ! »

Ce ne fut qu'en s'éveillant, à onze heures, que Mme Grandet pensa à Leuwen ; bientôt elle sourit, elle trouva qu'elle l'aimait, qu'il lui plaisait beaucoup plus que la veille : c'était par lui que toutes ces grandeurs qui lui donnaient une nouvelle vie pouvaient lui arriver.

Le soir, elle rougit de plaisir à son arrivée. « Il a des façons parfaites, pensait-elle. Quel air noble ! Combien peu d'empressement ! Combien cela est différent d'un grossier député de province ! Même les plus jeunes, devant moi ils

sont comme des dévots à l'église. Les laquais dans l'antichambre leur font perdre la raison. »

## Chapitre LXII

Pendant que Lucien s'étonnait, à l'hôtel Grandet, de la physionomie singulière de l'accueil qu'il recevait ce jour-là, Mme Leuwen avait une grande conversation avec son mari.

« Ah ! mon ami, lui disait-elle, l'ambition vous a tourné la tête, une si bonne tête, grand Dieu ! Votre poitrine va souffrir. Et que peut l'ambition pour vous ?... Est-ce de l'argent ? Est-ce des cordons ? »

Ainsi parlait Mme Leuwen à son mari, lequel se défendait mal.

Notre lecteur s'étonnera peut-être qu'une femme qui, à quarante-cinq ans, était encore la meilleure amie de son mari, fût sincère avec lui. C'est qu'avec un homme d'un esprit singulier et un peu fou, comme M. Leuwen, il eût été excessivement dangereux de n'être pas parfaitement naïve. Après avoir été dupe un mois

ou deux, par étourderie, par laisser-aller, un beau jour toutes les forces de cet esprit vraiment étonnant se seraient concentrées, comme le feu dans un fourneau à réverbère, sur le point à l'égard duquel on voulait le tromper ; la feinte eût été découverte, moquée, et le crédit à jamais perdu.

Par bonheur pour le bonheur des deux époux, ils pensaient tout haut en présence l'un de l'autre. Au milieu de ce monde si menteurs et dans les relations intimes, plus menteuses peut-être que dans celles de société, ce parfum de sincérité parfaite avait un charme auquel le temps n'ôtait rien de sa fraîcheur.

Jamais M. Leuwen n'avait été si près de mentir que dans ce moment. Comme son succès à la Chambre ne lui avait coûté aucun travail, il ne pouvait croire à sa durée, ni presque à sa réalité. Là était l'illusion, là était le coin de folie, là était la preuve du plaisir extrême produit par ce succès et la position incroyable qu'il avait créée en trois mois. Si M. Leuwen eût porté dans cette affaire le sang-froid qui ne le quittait pas au milieu des plus



grands intérêts d'argent, il se serait dit :

« Ceci est un nouvel emploi d'une force que je possède déjà depuis longtemps. C'est une machine à vapeur puissante que je ne m'étais pas encore avisé de faire fonctionner en ce sens. »

Les flots de sensations nouvelles produites par un succès si étonnant faisaient un peu perdre terre au bon sens de M. Leuwen, et c'est ce qu'il avait honte d'avouer, même à sa femme. Après des discours infinis, M. Leuwen ne put plus nier la dette.

« Eh bien ! oui, dit-il enfin, j'ai un accès d'ambition, et ce qu'il y a de plaisant, c'est que je ne sais pas quoi désirer.

– La fortune frappe à votre porte, il faut prendre un parti tout de suite. Si vous ne lui ouvrez pas, elle ira frapper ailleurs.

– Les miracles du Tout-Puissant éclatent surtout quand ils opèrent sur une matière vile et inerte. Je fais Grandet ministre, ou du moins je l'essaie.

– M. Grandet ministre ! dit Mme Leuwen en

souriant. Mais vous êtes injuste envers Anselme ! Pourquoi ne pas songer à lui ? »

(Le lecteur aura peut-être oublié qu'Anselme était le vieux et fidèle valet de chambre de M. Leuwen.)

« Tel qu'il est, répondit M. Leuwen avec ce sérieux plaisant qui lui donnait tant de plaisir, avec ses soixante ans, Anselme vaut mieux pour les affaires que M. Grandet. Après qu'on lui aura accordé un mois pour se guérir de son étonnement, il décidera mieux les affaires, surtout les grandes, où il faut un vrai bon sens, que M. Grandet. Mais Anselme n'a pas une femme qui soit au moment d'être la maîtresse de mon fils, mais en portant Anselme au ministère de l'Intérieur, tout le monde ne verrait pas que c'est Lucien que je fais ministre en sa personne.

– Ah ! que m'apprenez-vous ? s'écria Mme Leuwen. Et le sourire qui avait accueilli l'énumération des mérites d'Anselme disparut à l'instant. Vous allez compromettre mon fils. Lucien va être la victime de cet esprit sans repos, de cette femme qui court après le bonheur comme

une âme en peine et ne l'atteint jamais. Elle va le rendre malheureux et inquiet comme elle. Mais comment n'a-t-il pas été choqué par ce que ce caractère a de vulgaire ? C'est une *copie continue* !

– Mais c'est la plus jolie femme de Paris, ou du moins la plus brillante. Elle ne peut avoir un amant, elle si sage jusqu'ici, sans que tout Paris ne le sache, et pour peu que cet amant ait déjà un nom un peu connu dans le monde, ce choix le place au premier rang. »

Après une longue discussion qui ne fut pas sans charmes pour Mme Leuwen, elle finit par convenir de cette vérité. Elle se borna à soutenir que Lucien était trop jeune pour pouvoir être présenté au public, et surtout aux Chambres, comme un homme d'affaires, un homme politique.

« Il a le tort d'avoir une tournure élégante et d'être vêtu avec grâce. Mais je compte, à la première occasion, faire la leçon là-dessus à Mme Grandet... Enfin, ma chère amie, je compte avoir tout à fait chassé Mme de Chasteller de ce cœur-

là, et, je puis vous l'avouer aujourd'hui, elle me faisait trembler.

« Il faut que vous sachiez que Lucien a un travail admirable. J'ai d'admirables nouvelles de lui par le vieux Dubreuil, sous-chef de bureau depuis mon ami Crétet, il y a vingt-neuf ans de cela. Lucien expédie autant d'affaires au ministère que trois chefs de bureau. Il ne s'est laissé gâter par aucune des bêtises de la routine que les demi-sots appellent l'usage, le *trantran* des affaires. Lucien les décide net, avec témérité, de façon à se compromettre peut-être, mais de manière aussi à ne pas avoir à y revenir, il s'est déclaré l'ennemi du marchand de papier du ministère et veut des lettres en dix lignes. Malgré la leçon qu'il a eue à Caen, il opère toujours de cette façon hardie et ferme. Et remarquez que, comme nous en étions convenus, je ne lui ai jamais dit mon avis net sur sa conduite dans l'élection de M. Mairobert. Je l'ai bien défendue indirectement à la Chambre, mais il a pu voir dans mes phrases l'accomplissement d'un devoir de famille.

« Je le ferai secrétaire général si je puis. Si l'on me refuse ce titre à cause de son âge, il sera du moins secrétaire général en effet, la place restera vacante, et sous le nom de secrétaire intime il en fera les fonctions. Il se cassera le cou en un an, ou il se fera une réputation, et je dirai naïvement :

*J'ai fait pour lui rendre*

*Le destin plus doux*

*Tout ce qu'on peut attendre*

*D'une amitié tendre.*

« Quant à moi, je tire mon épingle du jeu. On voit que j'ai fait Grandet ministre parce que mon fils n'est pas encore de calibre à le devenir. Si je n'y réussis pas, je n'ai pas de reproches à me faire : la fortune ne frappait donc pas à ma porte. Si j'emporte le Grandet, me voilà hors d'embarras pour six mois.

– M. Grandet pourra-t-il se soutenir ?

– Il y a des raisons pour, il y en a contre. Il aura les sots pour lui, il aura, je n'en doute pas, un train de maison à dépenser cent mille francs en sus de ses appointements. Cela est immense. Il ne lui manquera absolument que de l'esprit dans la discussion, et du *bon sens* dans les affaires.

– Excusez du peu, dit Mme Leuwen.

– Au demeurant, le meilleur fils du monde. À la Chambre, il parlera comme vous savez. Il lira comme un laquais les excellents discours que je commanderai aux meilleurs faiseurs, à cent louis par discours *réussi*. Je parlerai. Aurai-je du succès pour la défense comme j'en ai eu pour l'attaque ? C'est ce que je suis curieux de voir, et cette incertitude m'amuse. Mon fils et le petit Coffe me feront les carcasses de mes discours de défense... Tout cela peut être fort plat, je crois bien... »

.....

Mais au fond elle était très choquée de la partie féminine de cet arrangement.

« Cela est de mauvais goût. Je m'étonne comment vous pouvez donner les mains à de telles choses.

– Mais, ma chère amie, la moitié de l'histoire de France est basée sur des arrangements exactement aussi exemplaires que celui-ci. Les trois quarts des fortunes des grandes familles que vous voyez aujourd'hui si collet monté furent établies autrefois par les mains de l'amour.

– Grand Dieu ! quel amour !

– Allez-vous me disputer ce nom honnête que les historiens de France ont adopté ? Si vous me fâchez, je prendrai le mot exact. De François I<sup>er</sup> à Louis XV, le ministère a été donné par les dames, au moins aux deux tiers des vacances. Toutes les fois que notre nation n'a pas la fièvre, elle revient à ces mœurs qui sont les siennes. Et y a-t-il du mal à faire ce qu'on a toujours fait ? (C'était là la vraie morale de M. Leuwen. Pour sa femme, née sous l'Empire, elle avait cette morale sévère qui convient au despotisme naissant).

Elle eut quelque peine à s'accoutumer à cette morale.

## Chapitre LXIII

Mme Grandet n'avait rien de romanesque dans le caractère ni dans les habitudes, ce qui formait, pour qui avait des yeux et n'était pas ébloui par un port de reine et une fraîcheur digne d'une jeune fille anglaise, un étrange contraste avec sa façon de parler toute sentimentale et toute d'émotion, comme une nouvelle de M. Nodier. Elle ne disait pas : *Paris*, mais : *cette ville immense*. Mme Grandet, avec cet esprit si romanesque en apparence, portait dans toutes ses affaires une raison parfaite, l'ordre et l'attention d'un petit marchand de fil et de mercerie en détail.

Quand elle se fut accoutumée au bonheur d'être la femme d'un ministre, elle songea que M. Leuwen pouvait être égaré par la douleur de voir son fils devenir la victime d'un amour sans espoir, ou du moins se donner un ridicule, car elle



ne mit jamais en question l'amour de Lucien. Elle ne connaissait de l'amour que les mauvaises copies chargées que l'on voit ordinairement dans le monde, elle n'avait pas les yeux qu'il faut pour le voir là où il est et se cache. La grande question à laquelle Mme Grandet revenait sans cesse était celle-ci :

« M. Leuwen a-t-il le pouvoir de faire un ministre ? C'est sans doute un orateur fort à la mode ; malgré sa voix presque imperceptible, c'est le seul homme que la Chambre écoute, on ne peut le nier. On dit que le roi le reçoit en secret. Il est au mieux avec le maréchal N..., ministre de la Guerre. La réunion de toutes ces circonstances constitue sans doute une position brillante, mais de là à porter le roi, cet homme si fin et si habile à tromper, à confier un ministère à M. Grandet, la distance est incommensurable ! » Et Mme Grandet soupirait profondément.

Tourmentée par cette incertitude qui peu à peu minait tout son bonheur, Mme Grandet prit son parti avec fermeté et demanda hardiment un rendez-vous à M. Leuwen ; et elle eut l'audace

d'indiquer ce rendez-vous chez elle...

.....

« Cette affaire est si importante pour nous que je pense que vous ne trouverez pas singulier que je vous supplie de me donner quelques détails sur les espérances que vous m'avez permis de concevoir.

– Ainsi, se dit M. Leuwen en souriant intérieurement, on ne discute pas le prix, mais seulement la sûreté de la livraison de la chose vendue. »

M. Leuwen, du ton le plus intime et le plus sincère :

« Je suis trop heureux, madame, de voir se resserrer de plus en plus les liens de notre ancienne et bonne amitié. Ils doivent être intimes dorénavant, et pour les amener bientôt à ce degré de douce franchise et de parfaite ouverture de cœur, je vous prie de me permettre un langage exempt de tout vain déguisement... comme si déjà vous faisiez partie de la famille. »

Ici, M. Leuwen retint à grand-peine un coup d'œil malin.

« Ai-je besoin de vous demander une discrétion absolue ? Je ne vous cache pas un fait, que d'ailleurs votre esprit profond autant que juste aura deviné de reste : M. le comte de Vaize est aux écoutes. Une seule donnée, un seul fait que ce ministre pourrait recueillir par un de ses cent espions, par exemple par M. le marquis de G... ou M. R..., que bien vous connaissez, pourrait déranger toutes nos petites affaires. M. de Vaize voit le ministère lui échapper, et l'on ne peut lui refuser beaucoup d'activité : tous les jours il fait dix visites avant huit heures du matin. Cette heure insolite pour Paris flatte les députés, auxquels elle rappelle l'activité qu'ils avaient autrefois, quand ils étaient clercs de procureur.

« M. Grandet est, ainsi que moi, à la tête de la banque, et depuis Juillet la banque est à la tête de l'État. La bourgeoisie a remplacé le faubourg Saint-Germain, et la banque est la noblesse de la classe bourgeoise. M. Laffitte, en se figurant que tous les hommes étaient des anges, a fait perdre le

ministère à sa classe. Les circonstances appellent la haute banque à ressaisir l'empire et à reprendre le ministère, par elle-même ou par ses amis... On accusait les banquiers d'être bêtes, l'indulgence de la Chambre a bien voulu me mettre à même de prouver qu'au besoin nous savons affubler nos adversaires politiques de mots assez difficiles à faire oublier. Je sais mieux que personne que ces mots ne sont pas des raisons ; mais la Chambre n'aime pas les raisons, et le roi n'aime que l'argent ; il a besoin de beaucoup de soldats pour contenir les ouvriers et les républicains. Le gouvernement a le plus grand intérêt à ménager la Bourse. Un ministère ne peut pas défaire la Bourse, et la Bourse peut défaire un ministère. Le ministère actuel ne peut aller loin.

– C'est ce que dit M. Grandet.

– Il a des vues assez justes ; mais, puisque vous me permettez le langage de l'amitié la plus intime, je vous avouerai que sans vous, madame, je n'eusse jamais songé à M. Grandet. Je vous le dirai brutalement : vous croyez-vous assez de crédit sur lui pour le diriger dans toutes les

actions capitales de son ministère ? Il lui faut toute votre habileté pour ménager le maréchal (le ministre de la Guerre). Le roi veut l'armée, le maréchal peut seul l'administrer et la contenir. Or, il aime l'argent, il veut beaucoup d'argent, c'est au ministre des Finances à fournir cet argent. M. Grandet devra tenir la balance entre le maréchal et le ministre de l'argent, autrement il y a rupture. Par exemple, aujourd'hui les différends du maréchal avec le ministre des Finances ont amené vingt brouilles suivies de vingt raccommodements. L'aigreur des deux partis est arrivée au point de ne plus permettre de mettre en délibération les sujets les plus simples.

« Le maréchal, voulant toujours de l'argent, a donc dû jeter les yeux sur un banquier pour ministre de l'Intérieur ; il veut, entre nous soit dit, un homme à opposer, s'il le faut, au ministre des Finances, un homme qui comprenne les diverses valeurs de l'argent aux différentes heures de la journée. Ce banquier ministre de l'Intérieur, cet homme, qui peut comprendre la Bourse et dominer jusqu'à un certain point les mouvements de M. Rot[hschild] et du ministre des Finances,

s'appellera-t-il Leuwen ou Grandet ? Je suis bien paresseux, bien vieux, tranchons le mot. Je ne puis pas encore faire mon fils ministre, il n'est pas député, je ne sais pas s'il saura parler, par exemple depuis six mois vous l'avez rendu muet... Mais je puis faire ministre l'homme présentable choisi par la personne qui sauvera la vie à mon fils.

– Je ne doute pas de la sincérité de votre bonne intention pour *nous*.

– J'entends, madame ; vous doutez un peu, et c'est une nouvelle raison pour moi d'admirer votre sagesse, vous doutez de mon pouvoir. Dans la discussion des grands intérêts de la Cour et de la politique, le doute est le premier des devoirs et ne se trouve une injure pour aucune des parties contractantes. On peut se faire illusion à soi-même et précipiter non seulement l'intérêt d'un ami, mais son intérêt propre. Je vous ai dit que je pourrais jeter les yeux sur M. Grandet, vous doutez un peu de mon pouvoir. Je ne puis vous donner le portefeuille de l'Intérieur ou des Finances comme je vous donnerais ce bouquet de

violettes. Le roi lui-même, dans nos habitudes actuelles, ne peut vous faire un tel don. Un ministre, au fond, doit être élu par cinq ou six personnes, dont chacune a plutôt le *véto* sur le choix des autres que le droit absolu de faire triompher son candidat ; car enfin n'oubliez pas, madame, qu'il s'agit de plaire tout à fait au roi, plaire à peu près à la Chambre des députés, et enfin ne pas trop choquer cette pauvre Chambre des pairs. C'est à vous, ma toute belle, à voir si vous voulez croire que je veux faire tout ce qui est en moi pour vous placer dans l'hôtel de la rue de Grenelle. Avant d'estimer mon degré de dévouement à vos intérêts, cherchez à vous faire une idée nette de cette portion d'influence que pour deux ou trois fois vingt-quatre heures le hasard a mis dans mes mains.

– Je crois en vous, et beaucoup, et admettre avec vous une discussion sur un pareil sujet n'en est pas une faible preuve. Mais de la confiance en votre génie et en votre fortune à faire les sacrifices que vous semblez exiger, il y a loin.

– Je serais au désespoir de blesser le moins du

monde cette charmante délicatesse de votre sexe, qui sait ajouter tant de charmes à l'éclat de la jeunesse et de la beauté la plus achevée. Mais Mme de Chevreuse, la duchesse de Longueville, toutes les femmes qui ont laissé un nom dans l'histoire et, ce qui est plus réel, qui ont établi la fortune de leur maison, ont eu quelquefois des entretiens avec leur médecin. Eh bien ! moi je suis le médecin de l'âme, le donneur d'avis à la noble ambition que cette admirable position a dû placer dans votre cœur. Dans un siècle, au milieu d'une société où tout est sable mouvant, où rien n'a de la consistance, où tout s'est écroulé, votre esprit supérieur, votre grande fortune, la bravoure de M. Grandet et vos avantages personnels vous ont créé une position réelle, résistante, indépendante de ce procès du pouvoir. Vous n'avez qu'un ennemi à craindre, c'est la mode ; vous êtes sa favorite dans ce moment, mais, quel que soit le mérite personnel, la mode se lasse. Si d'ici à un an ou dix-huit mois vous ne présentez rien de neuf à admirer à ce public qui vous rend justice en ce moment et vous place dans une situation si élevée, vous serez en péril ; la



moindre vétille, une voiture de mauvais goût, une maladie, un rien, malgré votre âge si jeune vous placeront au rang des mérites historiques.

– Il y a longtemps que je connais cette grande vérité, dit Mme Grandet avec l'accent d'humeur d'une reine à laquelle on rappelle mal à propos une défaite de ses armées, il y a longtemps que je connais cette grande vérité : la vogue est un feu qui s'éteint s'il ne s'augmente.

– Il y a une vérité secondaire non moins frappante, d'une application non moins fréquente, c'est qu'un malade qui se fâche contre son médecin, un plaideur qui se fâche contre son avocat, au lieu de réserver son énergie à combattre ses adversaires, n'est pas à la veille de changer sa position en bien. »

M. Leuwen se leva.

« Ma chère belle, les moments sont précieux. Voulez-vous me traiter comme un de vos adorateurs et chercher à me faire perdre la tête ? Je vous dirai que je n'ai plus de tête à perdre, et je vais chercher fortune ailleurs.

– Vous êtes un cruel homme. Eh bien !  
parlez. »

Mme Grandet fit bien de ne pas continuer à faire des phrases ; M. Leuwen, qui était bien plus un homme de plaisir et d'humeur qu'un homme d'affaires et surtout qu'un ambitieux, trouvait déjà ridicule de faire dépendre ses plans des caprices d'une femmelette, et cherchait dans sa tête quelque autre arrangement pour mettre Lucien en évidence.

« Je ne suis pas fait pour le ministère, je suis trop paresseux, trop accoutumé à m'amuser, se disait-il pendant les phrases de Mme Grandet, comptant trop peu sur le lendemain. Si au lieu d'avoir à déraisonner et battre la campagne devant moi, une petite femme de Paris, j'avais le roi, mon impatience serait la même, et elle ne me serait jamais pardonnée. Donc, je dois réunir tous mes efforts sur mon fils.

« Madame, dit-il comme revenant de bien loin, voulez-vous me parler comme à un vieillard de soixante-cinq ans pour le moment ambitieux et politique, ou voulez-vous continuer à me faire

l'honneur de me traiter comme un beau jeune homme ébloui de vos charmes, comme ils le sont tous ?

– Parlez, monsieur, parlez ! » dit Mme Grandet avec vivacité, car elle était habile à lire dans les yeux la résolution des gens avec qui elle parlait, et elle commençait à avoir peur. M. Leuwen lui paraissait ce qu'il était, c'est-à-dire sérieusement impatienté.

« Il faut que l'un de nous deux ait confiance en la fidélité de l'autre.

– Eh bien ! je vous répondrai avec toute la franchise qu'à l'instant même vous présentiez comme un devoir : pourquoi mon lot doit-il être d'avoir confiance !

– C'est la force des choses qui le veut ainsi. Ce que je vous demande, ce qui fait votre *enjeu*, si vous daignez me permettre cette façon de parler si vulgaire, mais pourtant si claire (et le ton de M. Leuwen perdit beaucoup de sa parfaite urbanité pour se rapprocher de celui d'un homme qui marchandait une terre et qui vient de nommer son dernier prix), ce qui fait votre enjeu,

madame, dans cette grande intrigue de haute ambition, dépend entièrement et uniquement de vous, tandis que la place assez enviée dont je vous offre l'achat dépend du roi, et de l'opinion de quatre ou cinq personnes, qui daignent m'accorder beaucoup de confiance, mais qui enfin ont leur volonté propre, et qui d'ailleurs, après un jour ou deux, après un échec de tribune, par exemple, peuvent ne plus vouloir de moi. Dans cette haute combinaison d'État et de haute ambition, celui de nous deux qui peut disposer du prix d'achat, de ce que vous m'avez permis d'appeler son enjeu, doit le délivrer, sous peine de voir l'autre partie contractante avoir plus d'admiration pour sa prudence que pour sa sincérité. Celui de nous deux qui n'a pas son enjeu en son pouvoir, et c'est moi qui suis cet homme, doit faire tout ce que l'autre peut humainement demander pour lui donner des gages. »

Mme Grandet était rêveuse et visiblement embarrassée, mais plus des mots à employer pour taire la réponse que de la réponse même. M. Leuwen, qui ne doutait pas du résultat, eut un

instant l'idée malicieuse de renvoyer au lendemain. La nuit eût porté conseil. Mais la paresse de revenir lui donna le désir de finir sur-le-champ. Il ajouta d'un ton tout à fait familier et en abaissant le son de sa voix d'un demi-ton, avec la voix basse de M. de Talleyrand :

« Ces occasions, ma chère amie, qui font ou défont la fortune d'une maison, se présentent une fois dans la vie, et elles se présentent d'une façon plus ou moins commode. La montée au temple de la Fortune qui se présente à vous est une des moins épineuses que j'aie vues. Mais aurez-vous du caractère ? Car enfin, la question se réduit de votre part à ce dilemme : *Aurai-je confiance en M. Leuwen, que je connais depuis quinze ans ?* Pour répondre avec sang-froid et sagesse, dites-vous : Quelle idée avais-je de M. Leuwen et de la confiance qu'il mérite il y a quinze jours, avant qu'il fût question de ministère et de transaction politique entre lui et moi ?

– Confiance entière ! dit Mme Grandet avec soulagement, comme heureuse de devoir rendre à M. Leuwen une justice qui tendait à la faire sortir

d'un doute bien pénible, confiance entière ! »

M. Leuwen dit, de l'air qu'on a en convenant d'une nécessité :

« Il faut que sous deux jours au plus tard je présente M. Grandet au maréchal.

– M. Grandet a dîné chez le maréchal il n'y a pas un mois, dit Mme Grandet d'un ton net et piqué.

– J'ai fait fausse route avec cette vanité de femme ; je la croyais moins bête.

« Certainement, je ne peux pas avoir la prétention d'apprendre au maréchal à connaître la personne de M. Grandet. Tout ce qui s'occupe à Paris de grandes affaires connaît M. Grandet, ses talents financiers, son luxe, son hôtel ; avant tout, il est connu par la personne le plus distinguée de Paris, à laquelle il a l'honneur de donner son nom. Le roi lui-même a beaucoup de considération pour lui, son courage est connu, etc., etc. Tout ce que j'ai à dire au maréchal, c'est ce traître mot : “Voilà M. Grandet, excellent financier, qui comprend l'argent et ses

mouvements, dont vous pourriez faire un ministre de l'Intérieur capable de tenir tête au ministre des Finances. Je soutiendrais M. Grandet de toutes les forces de ma petite voix.” Voilà ce que j'appelle *présenter*, ajouta M. Leuwen, toujours d'un ton assez vif. Si sous trois jours je ne dis pas cela, je devrai dire, sous peine de me manquer à moi-même : “Toute réflexion faite, je me ferai aider par mon fils, si vous voulez lui donner le titre de sous-secrétaire d'État, et j'accepte le ministère.” Croyez-vous qu'après avoir présenté M. Grandet au maréchal je suis homme à lui dire en secret : “N'ayez aucune foi à ce que je viens de vous dire devant Grandet, c'est moi qui veux être ministre ?”

– Ce n'est pas de votre bonne foi qu'il peut être question, et vous appliquez un emplâtre à côté du trou.

« Ce que vous me demandez est étrange. Vous êtes un libertin, dit Mme Grandet pour adoucir le ton du discours. Votre opinion bien connue sur ce qui fait toute la dignité de notre sexe ne vous permet pas de bien apprécier toute l'étendue du

sacrifice. Que dira Mme Leuwen ? Comment lui cacher ce secret ?

– De mille façons, par un anachronisme, par exemple.

– Je vous avouerai que je suis hors d'état de continuer la discussion. Daignez renvoyer la conclusion de notre entretien à demain.

– À la bonne heure ! Mais demain serai-je encore le favori de la fortune ? Si vous ne voulez pas de mon idée, il faut que je m'arrange autrement et que, par exemple, je cherche à distraire mon fils, qui fait tout mon intérêt en ceci, par un grand mariage. Songez que je n'ai pas de temps à perdre. L'absence de réponse demain est un non sur lequel je ne puis plus revenir. »

Mme Grandet venait d'avoir l'idée de consulter son mari.



## Chapitre LXIV

« M. Leuwen est un père passionné. Son principal motif, sa grande inquiétude dans toute cette affaire, c'est le goût que M. Lucien Leuwen montre pour Mlle Raimonde, de l'Opéra.

– Ma foi, tel père, tel fils !

– C'est ce que j'ai pensé, dit Mme Grandet en riant. Il faut vous charger de ce sujet-là, ajouta-t-elle d'un air plus sérieux, ou bien vous n'aurez pas la voix de M. Leuwen.

– C'est une belle voix que vous me promettez là.

– Je sais que vous avez de l'esprit ; mais tant que cette petite voix se fera écouter, tant que ses sarcasmes seront de mode à la Chambre, on prétend qu'il peut défaire les ministères et l'on ne se hasarderà pas à en composer un sans lui.

– C'est plaisant ! Un banquier à demi-

hollandais, connu par ses campagnes à l'Opéra, et qui n'a pas voulu être capitaine de la garde nationale, ajouta M. Grandet d'un air tragique (son ambition datait des journées de juin), De plus, ajouta-t-il d'un air encore plus sombre (il était fort bien reçu par la reine), de plus, connu par d'infâmes plaisanteries sur tout ce que les hommes en société doivent respecter. Etc., etc. »

M. Grandet était un demi-sot, lourd et assez instruit, qui chaque soir suait sang et eau pendant une heure pour se *tenir au courant de notre littérature*, c'était son mot. Du reste, il n'eût pas su distinguer une page de Voltaire d'une page de M. Viennet. On peut deviner sa haine pour un homme d'esprit qui avait des succès et ne se donnait aucune peine. C'était ce qui l'outrait davantage.

Mme Grandet savait qu'il n'y avait aucun parti à tirer de son mari jusqu'à ce qu'il eût épuisé toutes les phrases bien faites, à ce qu'il pensait, qu'un sujet quelconque pouvait lui fournir. Le malheur, c'est qu'une de ces phrases engendrait l'autre. M. Grandet avait l'habitude de se laisser

aller à ce mouvement, il espérait arriver ainsi à avoir de l'esprit, et il eût eu raison, si au lieu de Paris il eût habité Lyon ou Bourges.

Quand Mme Grandet, par son silence, fut tombée d'accord avec lui sur tous les démerites de M. Leuwen, et ce riche sujet occupa bien vingt minutes :

« Vous marchez maintenant dans la route de la haute ambition. Vous souvient-il du mot du chancelier Oxenstiem à son fils ?

– C'est mon bréviaire que ces bons mots des grands hommes, ils me conviennent tout à fait : “Ô mon fils, vous reconnaîtrez avec combien peu de talent l'on mène les grandes affaires de ce monde.”

– Eh bien ! pour un homme comme vous, M. Leuwen est un moyen. Qu'importe son mérite ! Si une Chambre composée de demi-sots s'amuse de ses quolibets et prend ses conversations de tribune pour l'éloquence à haute portée d'un véritable homme d'État, que vous importe ? Songez que c'est une faible femme, madame de ... qui, parlant à une autre faible femme, la

reine Anne d'Autriche, a fait entrer dans le Conseil le fameux cardinal de Richelieu. Quel que soit M. Leuwen, il s'agit de flatter sa manie tant que la Chambre aura celle de l'admirer. Mais ce que je vous demande, à vous qui courez les cercles politiques et qui voyez ce qui se passe avec un coup d'œil sûr, le crédit de M. Leuwen est-il réel ? Car il n'entre pas dans mon système de haute et pure moralité de faire des promesses et ensuite de ne les pas tenir avec religion. » Elle ajouta avec humeur : « Cela ne m'irait point du tout.

— Eh bien ! oui, répondit M. Grandet avec humeur, M. Leuwen a tout crédit pour le moment. Ses quolibets à la tribune séduisent tout le monde. Déjà, pour le goût littéraire, je suis de l'avis de mon ami Viennet, de l'Académie française : nous sommes en pleine décadence. Le maréchal le porte, car il veut de l'argent avant tout et M. Leuwen, je ne sais en vérité pourquoi ni comment, est le représentant de la Bourse. Il amuse le vieux maréchal par ses calembredaines de mauvais ton. Il n'est pas difficile d'être aimable quand l'on se permet de tout dire. Le roi,

malgré son goût exquis, souffre cet esprit de M. Leuwen. On dit que c'est lui uniquement qui a démoli le pauvre de Vaize, au Château, dans l'esprit du roi.

– Mais, en vérité, M. de Vaize à la tête des Arts, cela était trop plaisant. On lui propose un tableau de Rembrandt à acheter pour le Musée, il écrit en marge du rapport : « *Me dire ce que M. Rembrandt a exposé au dernier salon.* »

– Oui, mais M. de Vaize est poli, et Leuwen sacrifiera toujours un ami à un bon mot.

– Vous sentez-vous le courage de prendre M. Lucien Leuwen, ce fils silencieux d'un père si bavard, pour votre secrétaire général ?

– Comment ! Un sous-lieutenant de lanciers secrétaire général ! Mais c'est un rêve ! Cela ne s'est jamais vu ! Où est la gravité ?

– Hélas ! nulle part. Il n'y a plus de gravité dans nos mœurs, c'est déplorable. M. Leuwen n'a pas été grave en me donnant son ultimatum, sa condition *sine qua non*... Songer, monsieur, que si nous faisons une promesse, il faut la tenir.

– Prendre pour secrétaire général un petit sournois qui s'avise aussi d'avoir des idées ! Il jouera auprès de moi le rôle que M. de N... jouait auprès de M. de Villèle. Je ne me soucie pas d'un *ennemi intime*. »

Mme Grandet eut encore à supporter vingt minutes d'humeur, les phrases spirituelles et profondes d'un demi-sot qui cherchait à imiter Montesquieu, qui ne comprenait pas un mot à sa position, et qui avait l'intelligence bouchée par cent mille livres de rente. Cette réplique chaleureuse de M. Grandet, et toute palpitante d'intérêt, comme il l'aurait appelée lui-même, ressemblait comme deux gouttes d'eau à un article de journal de MM. Salvandy ou Viennet, et nous en ferons grâce au lecteur, qui aura certainement lu quelque chose dans ce genre-là ce matin.

Enfin, M. Grandet, qui comprit un peu qu'il ne pouvait avoir quelque chance de ministère que par M. Leuwen, consentit à laisser la place de secrétaire général à la nomination de celui-ci.

« Quant au titre de son fils, M. Leuwen en

décidera. À cause de la Chambre, il vaudra peut-être mieux qu'il soit simple secrétaire intime, comme il est aujourd'hui sous M. de Vaize, mais avec toutes les affaires du secrétaire général.

– Tout ce tripotage ne me convient guère. Dans une administration loyale, chacun doit porter le titre de ses fonctions. »

« Alors, vous devriez vous appeler intendant d'une femme de génie qui vous fait ministre », pensa Mme Grandet.

Il fallut encore perdre quelques minutes. Mme Grandet savait qu'on ne pouvait prendre ce brave colonel de garde nationale, son mari, que par pure fatigue physique. En parlant avec sa femme, il *s'exerçait* à avoir de l'esprit à la Chambre des députés. On devine toute la grâce et l'à-propos qu'une telle prétention devait donner en un négociant parfaitement raisonnable et privé de toute espèce d'imagination.

« Il faudra étourdir d'affaires M. Lucien Leuwen, lui faire oublier Mlle Raimonde.

– Noble fonction, en vérité.

– C'est la marotte de l'homme qui par un jeu ridicule de la fortune, a le pouvoir maintenant, mais je dis tout pouvoir. Et quoi de respectable comme l'homme qui a le pouvoir ! »

Dix minutes après, M. Grandet riant de la bonhomie de M. Leuwen, on reparla de Mlle Raimonde. M. Grandet ayant dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire, il dit enfin :

« Pour faire oublier cette passion ridicule, un peu de coquetterie de votre part ne serait pas déplacée. Vous pourriez lui offrir votre amitié. »

Ceci fut dit avec simple bon sens, c'était le ton *naturel* de M. Grandet, jusque-là *il avait eu de l'esprit*. (La conférence était arrivée à son septième quart d'heure.)

« Sans doute », répondit Mme Grandet avec le ton de la plus grande rondeur, et, au fond, beaucoup de joie. (« Voilà un immense pas de fait, pensa-t-elle, il fallait le constater. »)

Elle se leva.

« Voilà une idée, dit-elle à son mari, mais elle est pénible pour moi.



– Votre réputation est placée si haut, votre conduite, à vingt-six ans, et avec tant de beauté, a été si pure, a paru à une distance tellement élevée au-dessus de tous les soupçons, même de l’envie qui poursuit mes succès, que vous avez toute liberté de vous permettre, dans les limites de l’honnêteté, et même de l’honneur, tout ce qui peut être utile à notre maison. »

« Le voilà qui parle de ma réputation comme il parlerait des bonnes qualités de son cheval. »

« Ce n’est pas d’hier que le nom de Grandet est en possession de l’estime des honnêtes gens. Nous ne sommes pas nés *sous un chou*. »

« Ah ! Grand Dieu, pensa Mme Grandet, il va me parler de son aïeul le capitoul de Toulouse ! »

« Sentez bien, M. le ministre, toute l’étendue de l’engagement que vous allez souscrire ! Il ne convient pas à ma considération d’admettre de changement brusque dans ma société. Si une fois M. Lucien est notre ami intime, tel qu’il aura été pendant les deux premiers mois de notre ministère, tel il faudra qu’il soit pendant deux ans, même dans le cas où M. Leuwen perdrait son

crédit à la Chambre ou auprès du roi, même dans le cas peu probable où votre ministère finirait...

– Les ministères durent bien au moins trois ans, la Chambre a encore quatre budgets à voter, répliqua M. Grandet d'un ton piqué.

– Ah ! Grand Dieu ! se dit Mme Grandet, je viens de m'attirer encore dix minutes de haute politique à la façon du comptoir. »

Elle se trompait, la conversation ne revint qu'au bout de dix-sept minutes à l'engagement à prendre par M. Grandet d'admettre M. Lucien Leuwen à une amitié intime de trois ans, si l'on se déterminait à l'admettre pour un mois.

« Mais le public vous le donnera pour amant !

– C'est un malheur dont je souffrirai plus que personne.

– Je m'attendais que vous chercheriez à m'en consoler... Mais enfin, voulez-vous être ministre ?

– Je veux être ministre, mais par des voies honorables, comme Colbert.

– Où est le cardinal Mazarin mourant, pour

vous présenter au roi ? »

Ce trait d'histoire, cité à propos, inspira de l'admiration à M. Grandet et lui sembla une raison.

## Chapitre LXV

Mme Grandet eût été fâchée d'être obligée de ne pas admettre Lucien à la première place dans son cœur. Si la situation se fût prolongée huit ou dix jours, elle eût peut-être continué, *à ses frais*, la route pour la première idée de laquelle il avait fallu la payer par un ministère. Elle eût aimé Lucien sérieusement.

Elle voulut faire une partie d'échecs avec lui.

Elle était, ce soir-là, animée, brillante, d'une fraîcheur encore plus admirable qu'à l'ordinaire. Sa beauté, qui était du premier rang, n'avait rien de sublime, d'austère, en un mot de ce qui charme les cœurs distingués et fait peur au vulgaire. Le succès de Mme Grandet auprès des quinze ou vingt personnes qui successivement s'approchèrent de la table d'échecs était frappant.

« Et une telle femme me fait presque la cour ! pensait Lucien, tout en donnant à Mme Grandet

le plaisir de le gagner. Il faut que je sois un être bien singulier pour n'être pas heureux. »

Tout à coup, il se dit :

« Je suis dans une position analogue à celle de mon père. Je perds ma position dans ce salon si je n'en profite pas, et qui me dit que je ne la regretterai pas ? J'ai toujours méprisé cette position, mais je ne l'ai jamais occupée. La méprise serait d'un sot. »

« C'est un avantage bien cruel pour moi que celui de jouer aux échecs avec vous. Si vous ne répondez pas à mon fatal amour, il ne me reste d'autre ressource que de me brûler la cervelle.

– Eh bien ! vivez et aimez-moi... Votre présence ce soir m'ôterait tout l'empire que je dois avoir sur moi-même pour répondre à tant de monde. Allez parler cinq minutes à mon mari, et venez demain à une heure, à cheval s'il fait beau.

– Me voilà donc heureux », pensa Lucien en remontant dans son cabriolet.

Il n'eut pas fait cent pas dans la rue qu'il accrocha.

« Je suis donc vraiment heureux, se dit-il en faisant monter son domestique pour conduire, je suis troublé.

« N'est-ce donc que cela, que le bonheur que peut donner le monde ? Mon père va faire un ministère, il a le plus beau rôle à la Chambre, la femme la plus brillante de Paris semble céder à ma prétendue passion... »

Lucien eut beau torturer ce bonheur-là, le serrer dans tous les sens, il n'en put tirer que cette sensation :

« Goûtons bien ce bonheur, pour ne pas le regretter comme un enfant quand il sera passé. »

Quelques jours après, Lucien, descendant de cabriolet pour monter chez Mme Grandet, fut séduit par l'éclat d'un beau clair de lune qu'il apercevait par la porte cochère sur la place de la Madeleine. Au lieu de monter, il sortit, ce qui étonna fort MM. les cochers.

Pour se délivrer de leurs regards, il alla à cent pas plus loin, alluma humblement son cigare au feu d'un marchand de marrons, et se laissa aller à

admirer la beauté du ciel et à réfléchir.

Lucien n'était nullement dans la confiance de tout ce que son père venait de faire pour lui, et nous ne nierons pas qu'il ne fût un peu fier de ses succès auprès de cette Mme Grandet, dont la conduite irréprochable, la rare beauté, la haute fortune jetaient un certain éclat dans la société de Paris. Si elle eût réuni de la naissance à ces avantages, elle eût été célèbre ; mais quoi qu'elle rit, jamais elle n'avait pu avoir de milords anglais chez elle.

Ce bonheur fut beaucoup plus vivement senti par Lucien après quelque temps que les premiers jours.

Mme Grandet était la plus grande dame qu'il eût jamais approchée, car nous avouons, et ceci lui nuira infiniment dans l'esprit de nos belles lectrices qui, pour leur bonheur, ont trop de noblesse ou trop de fortune, que les prétentions infinies de Mmes de Commercy, de Marcilly et autres cousines de l'empereur dépourvues de fortune qu'il avait rencontrées à Nancy lui avaient toujours semblé ridicules...

« Le culte des vieilles idées, l'ultracisme, est bien plus ridicule en province qu'à Paris ; à mes yeux il l'est moins, car en province, au moins, ce grand corps est pur d'énergie. Ces gens-ci ont de l'envie et de la peur, et à cause de ces deux aimables passions ils oublient de vivre. »

Ce mot, par lequel Lucien se résumait toutes ses sensations de province, lui gâtait la charmante figure de Mme d'Hocquincourt comme l'esprit supérieur de Mme de Puylaurens. Cette peur continue, ce regret d'un passé qu'on n'ose pas défendre comme estimable, empêchaient aux yeux de Lucien toute vraie grandeur. Il y avait au contraire tant de luxe, de richesse véritable et d'absence de peur et d'envie dans les salons de Mme Grandet !

« Là seulement on sait vivre », se disait Lucien. Et il se passait quelquefois des semaines entières sans qu'il fût choqué par quelque propos bas, tel qu'on n'en entendait jamais de pareil dans les salons de Mme d'Hocquincourt ou de Mme de Puylaurens. Ces propos bas, montrant toute la vileté de l'âme, étaient tenus par quelque



député du centre qui, en se vendant au ministère pour un ruban ou une recette de tabac, n'avait pas encore appris à placer un masque sur sa laideur. Au grand chagrin de son père, jamais Lucien n'adressait la parole à ces êtres lourds ; il les entendait en passant qui, à propos des vingt-cinq millions du président Jackson, du droit sur les sucres ou de quelque autre question du moment, agitaient lourdement quelque point d'économie politique sans pouvoir s'élever à comprendre même les bases de la question.

« Voilà sans doute la lie de la France, pensait Lucien ; cela est bête et vendu. Mais du moins cela n'a pas peur et ne regrette pas le passé, et ils n'hébetent pas leurs enfants en les réduisant pour toute lecture à la *Journée du Chrétien*.

« Dans ce siècle où tout est argent, où tout se vend, quoi de comparable à une immense fortune dépensée d'une main adroite et cauteleuse ? Ce Grandet ne dépense pas dix louis sans songer à la position qu'il occupe dans le monde. Ni lui ni sa femme ne se permettent les caprices que je me passe, moi, fils de famille. »

Il les voyait lésiner souvent pour la location d'une loge ou demander une loge au Château ou au ministère de l'Intérieur.

Lucien voyait Mme Grandet entourée des hommages universels. Au milieu de toute cette philosophie, un certain instinct monarchique existant encore chez les Français à carrosse lui disait bien qu'il serait plus flatteur d'être préféré par une femme portant l'un des noms célèbres de la monarchie.

« Mais si j'arrivais, chose impossible pour moi, dans les salons de cette opinion à Paris, j'y trouverais pour toute différence [que] les trois ou quatre officiers de Saint-Louis de MM. de Serpierre et de Marcilly seraient remplacés par trois ou quatre ex-pairs soutenant, comme M. de Saint-Lérant chez Mme de Marcilly, que l'empereur Nicolas a un trésor de six cents millions, à lui légué par l'empereur Alexandre, dans une petite caisse, avec commission d'exterminer les jacobins de France aussitôt qu'il en aura le loisir. Il y a sans doute, ici comme là-bas, un Rey régnant en despote sur ces pauvres

jolies femmes et les obligeant par la terreur à aller passer deux heures au sermon d'un M. l'abbé Poulet. La maîtresse que j'aurais, si l'âge de ses aïeux touchait au berceau du monde, serait obligée, comme Mme d'Hocquincourt, à se mêler malgré elle dans une discussion de vingt minutes au moins sur le mérite du dernier mandement de monseigneur l'évêque de ... Les louanges des Pères qui firent brûler Jean Huss seraient, il est vrai, présentées avec une élégance parfaite, mais que cette élégance trahit de dureté de cœur ! Dès que je l'aperçois, elle me met sur mes gardes. Dans les livres elle me plaît, mais dans le monde elle me glace et au bout d'un quart d'heure m'inspire de l'éloignement.

« Chez Mme Grandet, grâce à son nom bourgeois, ce genre d'absurdité est entièrement réservé à ses colloques du matin avec Mme de Thémises, Mme Toniel ou autres mères de l'Église, et j'en serai quitte pour quelques mots de respect pour ce qui est respectable répétés une fois la semaine.

« Les hommes que je vois chez Mme Grandet

ont au moins fait quelque chose, quand ce ne serait que leur fortune. Qu'ils l'aient acquise par le négoce, ou par des articles de journaux, ou par des discours vendus au gouvernement, enfin ils ont agi.

« Ce monde que je vois chez *ma maîtresse*, dit-il en riant, est comme une histoire écrite en mauvais langage, mais intéressante pour le fond des choses. Le monde de Mme de Marcilly, c'est des théories absurdes, ou même hypocrites, basées sur des faits controuvés et recouvertes d'un langage poli, mais l'âpreté du regard dément à chaque instant l'élégance de la forme. Toute cette éloquence onctueuse et imitée de Fénelon exhale, pour qui a des sens fins, une odeur fine et pénétrante de coquinerie et de friponnerie.

« Chez la Mme de Marcilly de Paris je pourrais prendre peu à peu l'habitude de cette absence d'intérêt pour ce que je dis et de ces expressions diminuant ma pensée que ma mère me recommande souvent. Je commence bien quelquefois à me repentir de ne pas avoir eu ces vertus du XIX<sup>e</sup> siècle, mais je m'ennuierais moi-

même ; je compte que la vieillesse y pourvoira.

« Je remarque que l'effet assuré de cette espèce d'élégance chez le petit nombre de jeunes habitants du faubourg Saint-Germain, gens qui ont pu l'acquérir sans laisser leur bon sens à l'école, est de répandre autour de l'homme *accompli* une méfiance profonde. Ces discours élégants sont comme un oranger qui croîtrait au milieu de la forêt de Compiègne : ils sont jolis, mais ne semblent pas de notre siècle.

« Le hasard n'a pas voulu me faire naître dans ce monde-là. Et pourquoi me changer ? Que demandé-je au monde ? Mes yeux me trahiraient, et Mme de Chasteller me l'a dit vingt fois... »

Son parler si coulant fut interrompu net, comme jadis celui de cet homme faible qui devant le pouvoir, venait de désavouer son ami arrêté pour opinions politiques par la police, fut averti par le chant du coq. Lucien resta immobile, comme Bartolo dans le *Barbier* de Rossini. Huit ou dix fois depuis son bonheur auprès de Mme Grandet l'idée de Mme de Chasteller s'était présentée à lui, mais jamais aussi nettement ;

toujours il avait été distrait par quelque phrase rapide, comme : « Mon cœur n'est pour rien dans cette aventure de jeunesse et d'ambition. » Mais par toutes les combinaisons qui avaient précédé le rappel du nom de Mme de Chasteller il prenait des mesures pour faire durer longtemps cette nouvelle liaison. Mme Grandet ne le portait pas simplement à rompre avec la personne de Mlle Raimonde, mais avec le souvenir cher et sacré de Mme de Chasteller. L'impiété était plus grande.

Il y avait deux mois qu'il avait rencontré dans la collection des porcelaines divines de M. Constantin une tête qui l'avait fait rougir par sa ressemblance avec Mme de Chasteller, et il l'avait fait copier en ne quittant pas un moment le jeune peintre dont, par son anxiété et sa douceur, il s'était fait un ami. Il courut chez lui comme pour faire amende honorable devant cette sainte image. Sera-t-il tout à fait déshonoré si nous avouons que, comme le personnage célèbre auquel nous avons eu naguère le courage de le comparer, il répandit des pleurs ?

Sur la fin de la soirée, il prit sur lui de venir

passer un moment chez Mme Grandet. Lucien était un autre homme. Mme Grandet s'aperçût de ce changement dans ses idées. Huit jours auparavant, cette nuance morale eût passé inaperçue. Sans se l'avouer, elle n'était plus seulement dominée par l'ambition, elle commençait à prendre du goût pour ce jeune homme qui n'était pas triste comme les autres, mais sérieux. Elle lui trouvait un charme inexprimable. Si elle eût eu plus d'expérience ou plus d'esprit, elle eût appelé naturel cette façon d'être singulière qui l'attachait à Lucien.

Elle avait vingt-six ans passés, elle était mariée depuis sept ans, et depuis cinq régnait dans la plus brillante si ce n'est la plus noble société. Jamais un homme n'avait osé lui baiser la main en tête-à-tête.

Le lendemain, il y eut une scène entre M. Leuwen et Mme Grandet. M. Leuwen, parfaitement honnête homme dans toute cette affaire, s'était hâté de présenter M. Grandet au vieux maréchal, lequel, rempli de bon sens et de vigueur quand il ne se laissait pas engourdir par

la paresse ou par l'humeur, avait fait à ce futur collègue quatre ou cinq questions brusques, auxquelles le riche banquier, peu accoutumé à s'entendre parler aussi nettement, avait répondu par des phrases qu'il croyait bien arrondies. Sur quoi le maréchal qui détestait les phrases, d'abord parce qu'elles sont détestables, et ensuite parce qu'il ne savait pas en faire, lui avait tourné le dos.

« Mais, votre homme n'est qu'un sot ! »

M. Grandet était rentré chez lui pâle et désespéré. De toute la journée il ne fut plus tenté de se comparer à Colbert. Il avait justement le degré de tact nécessaire pour comprendre qu'il avait souverainement déplu au maréchal. Il est vrai que la grossièreté du vieux général, ennuyé voleur et rongé de bile, avait proportionné sa conduite à la rapidité de tact de M. Grandet.

Celui-ci raconta son malheur à sa femme, qui accabla son mari de flatteries mais prit sur-le-champ la ferme opinion que M. Leuwen l'avait trompée. Elle méprisait bien son mari, ainsi que le doit toute honnête femme, mais elle ne le méprisait pas assez.



« Quel est son métier ? se disait-elle depuis trois ans. Il est banquier et colonel de la garde nationale. Eh bien ! comme banquier il gagne de l'argent, comme colonel il est brave. Les deux métiers s'entraident ; comme colonel, il fait avoir de l'avancement dans la Légion d'honneur à certains régents de la Banque de France ou du syndicat des agents de change, qui de temps à autre lui font prêter un million ou deux pendant trente-six heures pour faire une hausse ou une baisse. Mais M. le comte de Vaize exploite la Bourse par son télégraphe, comme M. Grandet par une hausse. Deux ou trois ministres font comme M. de Vaize, et leur maître à tous ne s'en fait pas faute et quelquefois les ruine, comme il est arrivé à ce pauvre Castelfulgens. Mon mari a sur tous ces gens-là l'avantage d'être un très brave colonel. »

Mme Grandet ne croyait pas que le monde s'aperçût de la détestable manie de faire de l'esprit qui possédait son lourd mari ; or, jamais homme n'avait reçu de la nature une imagination plus calme pour tout ce qui n'était pas de l'argent comptant réalisé ou perdu par une cote de

change. Tout ce que l'on disait lui semblait toujours, à lui vrai marchand, un bavardage destiné à enjôler un acheteur.

Depuis quatre ou cinq ans que M. Grandet, piqué d'honneur par le luxe de M. Thourette, donnait de belles fêtes, Mme Grandet ne le voyait jamais qu'entouré de flatteurs. Un jour, un pauvre petit bonhomme d'esprit, pauvre et pas trop bien mis, M. Gamont avait osé différer un peu d'opinion avec M. Grandet sur le plus ou moins de beauté de la cathédrale d'Auch, M. Grandet l'avait chassé de chez lui à l'instant avec une grossièreté, avec un triomphe barbare des écus sur la pauvreté qui avait choqué même Mme Grandet. Quelques jours après elle envoya, avec une lettre anonyme alléguant une restitution, cinq cents francs au pauvre Gamont qui, trois mois après, eut la bassesse de se laisser réinviter à dîner par M. Grandet.

Lorsque M. Leuwen dit à Mme Grandet la vérité, encore bien adoucie, sur le vide, la platitude, les fausses grâces des réponses de M. Grandet au vieux maréchal, Mme Grandet lui fit

entendre avec un froid dédain, qui allait admirablement au genre de sa beauté, qu'elle croyait qu'il la trahissait.

M. Leuwen se conduisit comme un jeune homme : il fut au désespoir de cette accusation, et pendant trois jours son unique affaire fut de prouver son injustice à Mme Grandet.

Ce qui compliquait la question, c'est que le roi, qui depuis cinq ou six mois devenait chaque jour plus ennemi des résolutions décisives, avait envoyé son fils chez le ministre des Finances afin de moyenner un accommodement avec le vieux maréchal, sauf ensuite, quand le accommodement ne conviendrait plus à lui roi, de désavouer son fils et de l'exiler à la campagne. Le accommodement avait réussi, car le vieux maréchal tenait beaucoup à ce qu'une certaine fourniture de chevaux fût entièrement soldée avant sa sortie du ministère. M. Salomon C..., le chef de cette entreprise, avait sagement stipulé que les cent mille francs de nantissement donnés par le fils du maréchal et les bénéfices appartenant à la même personne ne seraient payés

qu'avec les fonds provenant de l'*ordonnance de solde* signé par M. le ministre des Finances. Le roi savait bien la spéculation sur les chevaux, mais n'avait pas connaissance de ce détail, quand il l'apprit par un petit espion intérieur du ministre des Finances qui adressait des comptes rendus à sa sœur. Il fut humilié et furieux de ne pas l'avoir deviné, et dans sa colère il fut sur le point de donner le commandement d'une brigade à Alger à M. le G., le chef de sa police particulière. La politique du roi avec ses ministres eût été toute différente s'il avait été sûr de tenir le maréchal par des liens invincibles pendant quinze jours encore.

M. Leuwen ne savait pas ce détail, il prit ce délai de quinze jours pour un nouveau symptôme de timidité ou même d'affaiblissement dans le génie du roi, mais cette raison il n'osa jamais la donner à Mme Grandet. Il avait pour principe qu'il est certaines choses qu'il ne faut jamais dire aux femmes.

Il résulta de là que, parlant avec une ouverture de cœur et une bonne foi parfaites, sauf ce détail,

Mme Grandet, dont l'esprit était aiguisé en cette circonstance par l'anxiété la plus vive, crut voir qu'il n'était pas sincère avec elle.

M. Leuwen s'aperçut de ce soupçon. Dans son désespoir d'honnête homme, qui fut vif et violent comme toutes ses sensations, ce même jour M. Leuwen, qui n'osait traiter à fond de certain sujet en présence de sa femme, après le dîner de famille partit de bonne heure pour l'Opéra, emmena son fils, ferma avec soin le verrou de sa loge. Ces précautions prises, il osa lui raconter en détail et dans le style le plus simple le marché fait avec Mme Grandet. M. Leuwen croyait parler à un homme politique, et commettait lui-même une lourde gaucherie.

La vanité de Lucien fut consternée, il se sentit froid dans la poitrine, car notre héros, en cela fort différent des héros des romans de bon goût, n'est point absolument parfait, il n'est même pas parfait tout simplement. Il est né à Paris, par conséquent il a des premiers mouvements d'une force incroyable.

Cette vanité immense, parisienne, n'était pas

ependant unie à sa compagne vulgaire, la sottise de croire posséder des avantages qu'on n'a pas. Du côté des choses qui lui manquaient, il se jugeait même avec sévérité. Par exemple, il se disait :

« Je suis trop simple, trop sincère, je ne sais pas assez dissimuler l'ennui, et encore moins l'amour que je sens, pour arriver jamais à des succès marquants auprès des femmes de la société. »

Tout à coup, et d'une façon imprévue, Mme Grandet, avec son port de reine, sa rare beauté, son immense fortune, sa conduite irréprochable, était venue donner un brillant démenti à ces prévisions philosophiques, mais tristes. Lucien goûtait ce hasard avec délices.

« Ce succès n'aura jamais de pendant, se disait-il ; jamais je ne réussirai, sans amour de ma part, auprès d'une femme à haute vertu et à grand état dans le monde. Je n'aurai jamais de succès, si j'en ai, que, comme me le dit Ernest, par le plat et vulgaire moyen de la contagion de l'amour. Je suis trop ignare pour savoir séduire qui que ce

soit, même une grisette. Au bout de huit jours, ou elle m'ennuie, je la plante là, ou elle me plaît trop, elle le voit, et se moque de moi. Si la pauvre Mme de Chasteller m'a aimé, comme je suis quelquefois tenté de le croire, et encore aimé après la faute commise avec cet exécrationnel lieutenant-colonel de hussards, être si commun, si plat, si dégoûtant comme rival, ce n'est pas que j'aie eu du talent, c'est tout simplement que je l'aimais à la folie... comme je l'aime. »

Lucien s'arrêta un moment. Sa vanité était si vivement piquée en ce moment, qu'il avait de l'amour plutôt le souvenir récent que la conscience de sa présence actuelle. Ce fut précisément à l'instant où l'aventure de Mme Grandet commençait à plaire extrêmement à Lucien que le mot de son père vint faire disparaître tout cet échafaudage de contentement de soi-même. Une heure auparavant, il se répétait encore :

« Ernest se sera trompé une fois quand il m'a prédit que de la vie je n'obtiendrais une femme comme il faut, sans l'aimer, autrement que par la

pitié, les larmes et tout ce que ce chimiste de malheur [appelle] *la voie humide*. »

Le traître mot dit par son père succédant à une journée de triomphe le plongea dans l'amertume.

« Mon père, se dit Lucien, se moque de moi ! »

Par excès de vanité, il sut ne pas se laisser dominer par l'œil fin et scrutateur de son père qu'il voyait attaché aux siens, il déroba à ce moqueur impitoyable son désappointement cruel. M. Leuwen eût été bien heureux de deviner son fils. Il savait par expérience que le même fonds de vanité qui fait sentir cruellement les malheurs de ce genre ne les laisse pas sentir longtemps. Il avait au contraire une crainte profonde de l'intérêt inspiré par Mme de Chasteller. Il ne sut rien voir et trouva son fils un homme politique comprenant fort bien la position du roi avec ses ministres et ne s'exagérant d'un côté ni la finesse cauteleuse, ni la bassesse rampante de l'autre, bassesse qui toutefois se réveille sous le coup de fouet cruel de la plaisanterie parisienne.

Une minute ne s'était pas passée que M.



Leuwen n'était plus attentif qu'à bien pénétrer Lucien du rôle qu'il devait jouer auprès de Mme Grandet pour la bien persuader que lui, Leuwen père, ne la trahissait en aucune façon et que c'était la *lourdise* de M. Grandet qui avait fait tout le mal ; mais lui, Leuwen, se chargeait de réparer ce mal.

Heureusement pour notre héros, après une séance d'une heure M..., vint parler à son père.

« Tu vas place de la Madeleine, n'est-ce pas !

– Sans doute », répondit Lucien avec une véracité jésuite.

En effet, il alla presque en courant jusque sur la place de la Madeleine, seul endroit de ces environs où, à cette heure, il pût trouver quelque tranquillité et la certitude de n'être pas abordé, car il était un petit personnage et on lui faisait la cour.

Là, pendant une heure entière il se promena sur les dalles des trottoirs solitaires et put se dire et se redire :

« Non, je n'ai pas gagné un quine à la loterie,

oui, je suis un nigaud incapable d'obtenir une femme par mon esprit et de la gagner autrement que par la méthode plate de la *contagion de l'amour*.

« Oui, mon père est comme tous les pères, ce que je n'avais pas su voir jusqu'ici ; avec infiniment plus d'esprit et même de sentiment qu'un autre, il n'en veut pas moins me rendre heureux à *sa façon* et non à la mienne. Et c'est pour servir cette passion d'un autre que je m'hébète depuis huit mois par le travail de bureau le plus excessif, et dans le fait le plus stupide. Car les autres victimes du fauteuil de maroquin au moins sont ambitieux, le petit Desbacs par exemple. Les phrases emphatiques et convenues que j'écris avec variations, dans la bonne intention de faire pâlir un préfet qui souffre un café libéral dans sa ville, ou pour faire pâmer d'aise celui qui, sans se compromettre, a pu gagner un jury et envoyer en prison un journaliste, ils les trouvent belles, convenables, *gouvernementales*. Ils ne pensent pas que celui qui les signe n'est qu'un fripon. Mais un sot comme moi, affligé de cette délicatesse, j'ai tout

le déboire du métier sans aucune de ses jouissances. Je fais sans goût des choses que je trouve à la fois déshonorantes et stupides. Et tôt ou tard ces paroles aimables que je me dis ici, j'aurai le plaisir de me les entendre adresser tout haut et en public, ce qui ne laissera pas d'être flatteur. Car enfin, à moins que l'excès de l'esprit ne tue, comme disent les bonnes femmes, je n'ai que vingt-quatre ans, et, en conscience ce château de cartes de friponneries éhontées, combien peut-il durer ! Cinq ans ? Dix ans ? Vingt ans ? Probablement pas dix ans. Quand j'en aurai quarante à peine, et qu'il y aura réaction contre ces fripons-ci, mon rôle sera le dernier des rôles, le fouet de la satire, me poursuivra-t-il avec un sourire plein d'amertume, me vilipendera pour des péchés qui, pour moi, n'ont pas été aimables.

*Si vous vous damnez,*

*Damnez-vous [donc] au moins pour des péchés  
aimables !*

« Desbacs, au contraire, jouera le beau rôle.

Car enfin, aujourd'hui il serait ivre de bonheur de se voir maître des requêtes, préfet, secrétaire général, tandis que je ne puis voir dans M. Lucien Leuwen qu'un sot complet, qu'un butor endurci. La boue de Blois même n'a pas pu me réveiller. Qui te réveillera donc, infâme ? Attends-tu le soufflet personnel ?

« Coffe a raison : je suis plus grandement dupe qu'aucun de ces cœurs vulgaires qui se sont vendus au gouvernement. Hier, en parlant de Desbacs et consorts, Coffe ne m'a-t-il pas dit avec sa froideur inexorable : "Ce qui fait que je ne les méprise pas trop, c'est qu'au moins ils n'ont pas de quoi dîner." »

« Un avancement merveilleux pour mon âge, mes talents, la position de mon père dans le monde, m'a-t-il jamais donné d'autre sentiment que cet étonnement sans plaisir : "*N'est-ce que ça.*" »

« Il est temps de se réveiller. Qu'ai-je besoin de fortune ! Un dîner de cinq francs et un cheval ne me suffisent-ils pas, et au-delà ? Tout le reste est bien plus souvent corvée que plaisir, à présent

surtout que je pourrai dire : “Je ne méprise pas ce que je ne connais point, comme un sot philosophe à la Jean-Jacques. Succès du monde, sourires, serremments de mains des députés campagnards ou des sous-préfets en congé, bienveillance grossière dans tous les regards d’un salon, je vous ai goûtés !... Je vais vous retrouver dans un quart d’heure au foyer de l’Opéra.”

« Et si je partais, sans rentrer à l’Opéra, pour aller entrevoir le seul pays au monde où soit pour moi le *peut-être* du bonheur ?... En dix-huit heures, je puis être dans la rue de la Pompe ! »

Cette idée s’empara de son attention pendant une heure entière. Depuis quelques mois, notre héros était devenu beaucoup plus hardi, il avait vu de près les motifs qui font agir les hommes chargés des grandes places. Cette sorte de timidité qui a un œil clairvoyant annonce une âme sincère et grande n’avait pu tenir contre la première expérience des grandes affaires. S’il eût usé sa vie dans le comptoir de son père, il eût peut-être été toute la vie un homme de mérite, connu pour tel d’une personne ou deux. Il osait

maintenant croire à son premier mouvement, et y tenir jusqu'à ce qu'on lui eût prouvé qu'il avait tort. Et il devait à l'*ironie* de son père l'impossibilité de se payer de mauvaises raisons.

Pendant une heure entière, ces idées occupèrent sa promenade agitée.

« Au fond, je n'ai à ménager dans tout ceci que le cœur de ma mère et la vanité de mon père, qui au bout de six semaines oubliera ses châteaux en Espagne sur un fils qui se trouve être mille fois trop paysan du Danube pour ce qu'il en veut faire : un homme adroit faisant une bonne brèche dans le budget. »

Avec ces idées établies dans son esprit comme des idées incontestables et nouvelles, Lucien rentra à l'Opéra. La musique plate et les charmants pas de Mlle Elssler lui causèrent un enchantement qui l'étonna. Il se disait vaguement qu'il ne jouirait pas longtemps encore de toutes ces belles choses, et à cause de cela elles ne lui donnaient pas d'humeur.

Pendant que la musique donnait des ailes à son imagination, sa raison parcourait avec intérêt

plusieurs chances de la vie.

« Si par l'agriculture on n'était pas mis en rapport avec des paysans fripons, avec un curé qui les ameute contre vous, avec un préfet qui vous fait voler votre journal à la poste, comme avant-hier encore je l'ai insinué à ce benêt de préfet de ..., ce serait une manière de travailler qui me conviendrait... Vivre dans une terre avec Mme de Chasteller et faire produire à cette terre les douze ou quinze mille francs nécessaires à notre petit bien-être, luxe modeste ! Notre subsistance...

« Ah ! l'Amérique !... Là point de préfets comme M. de Séranville ! » Et toutes ses anciennes idées sur l'Amérique et sur M. de Lafayette lui revinrent à l'esprit. Quand il rencontrait tous les dimanches M. de Lafayette chez M. de Tracy, il se figurait qu'avec son bon sens, sa probité, sa haute philosophie, les gens d'Amérique auraient aussi l'élégance de ses manières. Il avait été rudement détrompé : là règne la majorité, laquelle est formée en grande partie par la canaille. « À New York, la charrette

gouvernative est tombée dans l'ornière opposée à la nôtre. Le suffrage universel règne en tyran, et en tyran aux mains sales. Si je ne plais pas à mon cordonnier, il répand sur mon compte une calomnie qui me fâche, et il faut que je flatte mon cordonnier. Les hommes ne sont pas pesés, mais comptés, et le vote du plus grossier des artisans compte autant que celui de Jefferson, et souvent rencontre plus de sympathie. Le clergé les hébête encore plus que nous ; ils font descendre un dimanche matin un voyageur qui court dans la malle-poste parce que, en voyageant le dimanche, il fait *œuvre servile* et commet un gros péché... Cette grossièreté universelle et sombre m'étoufferait... Enfin, je ferai ce que Bathilde voudra... »

Il raisonna longtemps sur cette idée, enfin elle l'étonna : il fut heureux de la trouver si profondément enracinée dans son esprit.

« Je suis donc bien sûr de lui pardonner ! Ce n'est pas une illusion. » Il avait entièrement pardonné la faute de Mme de Chasteller. « Telle qu'elle est, elle est pour moi la seule femme qui



existe... Je crois qu'il y aura plus de délicatesse à ne jamais laisser soupçonner que je connais les suites de la faiblesse pour M. de Busant de Sicile. Elle m'en parlera si elle veut m'en parler. Ce stupide travail de bureau me prouve au moins que je suis capable de gagner au besoin ma vie et celle de ma femme.

– À qui l'a-t-il prouvé ? dit le parti contraire. Et à cette objection le regard de Lucien devint hagard. À ces gens-ci que peut-être tu ne reverras jamais, si tu les quittes, te calomnieront...

– Eh ! non, parbleu, il l'a prouvé à moi, et c'est là l'essentiel. Et que me fait l'opinion de cette légion de demi-fripons qui regardent avec ébahissement ma croix et mon avancement rapide ? Je ne suis plus le jeune sous-lieutenant de lanciers partant pour Nancy afin de rejoindre son régiment, esclave alors de cent petites faiblesses de vanité, et encore regimbant sous ce mot brûlant d'Ernest Dévelroy : “Ô trop heureux d'avoir un père qui te donne du pain !” Bathilde m'a dit des mots vrais par ses ordres, je me suis comparé à des centaines d'hommes, et des plus

estimés... Faisons comme le monde, laissons la moralité de nos actions officielles. Eh bien ! je sais que je puis travailler deux fois autant que le chef de bureau le plus lourd, et partant le plus considéré, et encore à un travail que je méprise, et qui à Blois m'a couvert d'une boue méritée peut-être. »

Ce fonds de pensées était à peu près le bonheur pour Lucien. Les sons d'un orchestre mâle et vigoureux, les pas divins et pleins de grâce de Mlle Elssler le distrayaient de temps en temps de ses raisonnements et leur donnaient une grâce et une vigueur séduisantes. Mais bien plus céleste encore était l'image de Mme de Chasteller, qui à chaque moment venait dominer sa vie. Ce mélange de raisonnements et d'amour fit de cette fin de soirée, passée dans un coin de l'orchestre, un des soirs les plus heureux de sa vie. Mais le rideau tomba.

Rentrer à la maison et être aimable pendant une conversation avec son père, c'était retomber de la façon la plus désagréable dans le monde réel, et, il faut avoir le courage de le dire, dans un

monde ennuyeux. « Il ne faut rentrer à la maison qu'à deux heures, ou gare le dialogue paternel ! »

Lucien monta dans un hôtel garni, prit un petit appartement. Il paya, mais on insistait pour un passeport. Il se mit d'accord avec son hôte en assurant qu'il ne coucherait pas cette nuit et que le lendemain il apporterait son passeport.

Il se promena avec délices dans ce joli petit appartement, dont le plus beau meuble était cette idée : « Ici, je suis libre ! » Il s'amusa comme un enfant du faux nom qu'il se donnerait dans cet hôtel garni.

L'idée de prendre ce petit appartement, à l'angle de la rue Lepelletier, fit époque dans la vie de Lucien. Son premier soin, le lendemain, fut de porter à l'hôtel de Londres un passeport portant le nom de M. Théodose Martin, de Marseille, que M. Crapart lui donna.

« Il faut un faux nom pour assurer encore plus ma liberté. Ici je serai, se disait-il en se promenant avec délices, je serai tout à fait à l'abri de la sollicitude paternelle, maternelle, sempiternelle ! »

Oui, ce mot si grossier fut prononcé par notre héros, et j'en suis fâché non pour lui, mais pour la nature humaine. Tant il est vrai que l'instinct de la liberté est dans tous les cœurs et qu'on ne le choque jamais impunément dans les pays où l'ironie a désenchanté les sottises. Un instant après, Lucien se reprocha vivement ce mot grossier à l'égard de sa mère, mais enfin, sans se l'avouer sans doute, cette excellente mère aussi avait attenté à sa liberté. Mme Leuwen croyait fermement avoir mis toute la délicatesse et toute l'adresse possibles à ses procédés, elle n'avait pas prononcé une seule fois le nom de Mme de Chasteller. Mais un sentiment plus fin que l'esprit de la femme de Paris à qui l'on en accordait le plus avait donné à Lucien la certitude que sa mère haïssait Mme de Chasteller. « Or, se disait-il, ou plutôt sentait-il sans se l'avouer, ma mère ne doit ni aimer ni haïr Mme de Chasteller ; elle doit ne pas *savoir qu'elle existe.* »

Le souvenir, vif et imprévu de Mme de Chasteller avait fait une révolution dans le cœur de Lucien.

Mais il était enchaîné à Paris par la vive amitié qu'il avait pour ses parents.

La confiance de son père sur le marché fait avec Mme Grandet fut une grande faute chez cet homme adroit il est vrai, admirable d'expédients, mais trop de premier mouvement pour être politique

On pense bien qu'au milieu de telles idées Lucien n'eut pas la moindre tentation d'aller s'asphyxier dans les idées épaisses du salon de Mme Grandet, et encore moins se soumettre à ses serremments de main. Cependant, on l'attendait dans ce salon avec anxiété. Le voile sombre qui quelquefois obscurcissait les qualités aimables de Lucien et le réduisait, en apparence du moins et aux yeux de Mme Grandet, au rôle d'un froid philosophe, avait fait révolution chez cette femme jusque-là sage et ambitieuse.

« Il n'est pas aimable, mais du moins, se disait-elle, il est parfaitement sincère. »

Ce mot fut comme le premier pas qui la jeta dans un sentiment jusque-là si inconnu pour elle et si impossible.

## Chapitre LXVI

Lucien avait encore la mauvaise habitude et la haute imprudence d'être naturel dans l'intimité, même quand elle n'était pas amenée par l'amour vrai. Dissimuler avec un être avec lequel il passait quatre heures tous les jours eût été pour lui la chose la plus insupportable. Ce défaut, joint à sa mine naïve, fut d'abord pris pour de la bêtise, et lui valut ensuite l'étonnement, et puis l'intérêt de Mme Grandet, ce dont il se serait bien passé. Car s'il y avait dans Mme Grandet la femme ambitieuse, parfaitement raisonnable, soigneuse de la réussite de ses projets, il y avait aussi un cœur de femme qui jusque-là n'avait point aimé. Le naturel de Lucien était en apparence bien ridicule auprès d'une femme de vingt-six ans envahie par le culte de la considération et de l'adoration du privilège qui procure l'appui de l'opinion noble. Mais par hasard, de la part d'un homme dont l'âme naïve et étrangère aux

adresses vulgaires donnait à toutes les démarches une teinte de singularité et de noblesse singulière, ce naturel était ce qu'il y avait de mieux calculé pour faire naître un sentiment extraordinaire dans ce cœur si sec jusque-là.

Il faut avouer qu'en arrivant à la seconde demi-heure d'une visite il parlait peu et pas très bien, et il n'osait pas se permettre de dire ce qui lui venait à la tête.

Cette habitude, antisociale à Paris, avait été voilée jusqu'à cette époque de sa vie parce que, à l'exception de Mme de Chasteller, personne n'avait été intime avec Lucien, et de la vie on ne l'avait vu prolonger une visite plus de vingt minutes. Sa manière de vivre avec Mme Grandet vint mettre à découvert ce défaut cruel, celui de tous qui est le plus fait pour casser le cou à la fortune d'un homme. Malgré des efforts incroyables, Lucien était absolument hors d'état de dissimuler un changement d'humeur, et il n'y avait pas, au fond, de caractère plus inégal. Cette mauvaise qualité, en partie voilée par toutes les habitudes les plus nobles et les plus simples de

politesse exquise données par une mère femme d'esprit avait été jadis un charme aux yeux de Mme de Chasteller. Ce fut une nouveauté charmante pour elle, accoutumée qu'elle était à cette égalité de caractère, le chef-d'œuvre de cette hypocrisie qui s'appelle aujourd'hui une éducation parfaite chez les personnes trop nobles et trop riches, et qui laisse un fond d'incurable sécheresse dans l'âme qui la pratique comme dans celle qui tait sa partie. Pour Lucien, le souvenir d'une idée qui lui était chère, une journée de vent du nord avec des nuages sombres, la vue soudaine de quelque nouvelle coquinerie, ou tel autre événement aussi peu rare, suffisait pour en faire un autre homme. Il n'avait rencontré dans sa vie qu'une ressource contre ce malheur, ridicule et si rare en ce siècle, de prendre les choses au sérieux : être enfermé avec Mme de Chasteller dans une petite chambre, et avoir d'ailleurs l'assurance que la porte était bien gardée et ne s'ouvrirait pour aucun importun qui pût paraître à l'improviste.

Après toutes ces précautions, ridicules, il faut en convenir, pour un lieutenant de lanciers, il



était alors peut-être plus aimable que jamais. Mais ces précautions délicates et faites pour un esprit malade et singulier, il ne pouvait les espérer auprès de Mme Grandet, et elles lui eussent été importunes et odieuses. Aussi était-il souvent silencieux et absent. Cette disposition était redoublée par le genre d'esprit peu encourageant des personnes qui formaient la cour habituelle de cette femme célèbre.

Cependant, on l'attendait dans ce salon avec anxiété. Pendant la première heure de cette soirée qui faisait une révolution dans le cœur de Lucien, Mme Grandet avait régné comme à l'ordinaire. Ensuite, elle avait été en proie d'abord à l'étonnement, puis à la colère la plus vive. Elle n'avait pu s'occuper un seul instant d'un autre être que de Lucien. Une telle constance d'attention était chose inouïe pour elle. L'état où elle se voyait l'étonnait un peu, mais elle était fermement persuadée que la fierté seule ou l'honneur blessé était la cause unique de l'état violent où elle se voyait. Elle interrogeait avec un parler bref, un sein haletant et des yeux à paupières contractées et immobiles, et qui

n'avaient jamais été en cet état que par l'effet de quelque douleur physique, chacun des députés, des pairs ou des hommes mangeant au budget qui arrivaient successivement dans son salon. Avec tous, Mme Grandet n'osait pas également prononcer le nom sur lequel toute son attention était fixée ce soir-là. Elle était souvent obligée d'engager ces messieurs dans des récits infinis, espérant toujours que le nom de M. Leuwen fils pourrait se montrer comme circonstance accessoire.

M. le prince royal avait fait annoncer une partie de chasse dans la forêt de Compiègne, il s'agissait de forcer des chevreuils. Mme Grandet savait que Lucien avait parié vingt-cinq louis contre soixante-dix que le premier chevreuil serait forcé en moins de vingt et une minutes après la vue. Lucien avait été introduit en si haute société par le crédit du vieux maréchal ministre de la Guerre. Aucune distinction n'était plus flatteuse alors pour un jeune homme attaché au gouvernement. On pensait beaucoup à l'utile ; or, quelle part au budget ne pouvait pas espérer d'ici à dix ans l'homme qui chassait, lui dixième, avec

le prince royal ! Le prince n'avait voulu absolument que dix personnes, par un des hommes de lettres de sa chambre venait de découvrir que monseigneur, fils de Louis XIV et dauphin de France, n'admettait que ce nombre de courtisans à ses chasses au loup.

« Se pourrait-il, se disait Mme Grandet, que le prince royal eût fait dire à l'improviste qu'il recevait ce soir les futurs chasseurs au chevreuil ? » Mais les pauvres députés et pairs qu'elle recevait songeaient au solide et étaient trop peu du monde avec lequel on essayait de refaire une cour pour se trouver au courant de ces choses-là. Après cette réflexion, elle renonça à savoir la vérité par ces messieurs.

« Dans tous les cas, se dit-elle, ne devrait-il pas paraître ici, ou au moins écrire un mot ? Cette conduite est affreuse. »

Onze heures sonnèrent, onze heures et demie, minuit. Lucien ne paraissait pas.

« Ah ! je saurai bien le guérir de ces petites façons-là ! » se dit Mme Grandet hors d'elle-même.

Cette nuit, le sommeil n'approcha pas de sa paupière, comme disent les gens qui savent écrire. Dévorée de colère et de malheur, elle chercha une distraction dans ce que ses complaisants appelaient ses études historiques ; sa femme de chambre se mit à lui lire les *Mémoires* de Mme de Morteville qui, l'avant-veille encore, lui semblaient le manuel d'une femme du grand monde. Ces mémoires chéris lui semblèrent, cette nuit-là, dépourvus de tout intérêt. Il fallut avoir recours à ces romans contre lesquels, depuis huit ans, Mme Grandet faisait dans son salon des phrases si morales.

Toute la nuit, Mme Trublet, la femme de chambre de confiance, fut obligée de monter à la bibliothèque, située au second étage, ce qui lui semblait fort pénible. Elle en rapporta successivement plusieurs romans. Aucun ne plaisait, et enfin, de chute en chute, la sublime Mme Grandet, dont Rousseau était l'horreur, fut obligée d'avoir recours à la *Nouvelle Héloïse*. Tout ce qu'elle s'était fait lire dans le commencement de la nuit lui semblait froid, ennuyeux, rien ne répondait à sa pensée. Il se

trouva que l'emphase un peu pédantesque qui fait fermer ce livre par les lecteurs un peu délicats était justement ce qu'il fallait pour la sensibilité bourgeoise et commençante de Mme Grandet.

Quand elle aperçut l'aube à travers les joints de ses volets, elle renvoya Mme Trublet. Elle venait de penser que dès le matin elle recevrait une lettre d'excuses.

« On me l'apportera vers les neuf heures, et je saurai répondre de bonne encre. » Un peu calmée par cette idée de vengeance, elle s'endormit enfin en arrangeant les phrases de son billet de réponse.

Dès huit heures, Mme Grandet sonna avec impatience, elle supposait qu'il était midi.

« Mes lettres, mes journaux ! » s'écria-t-elle avec humeur.

On sonna le portier, qui arriva n'ayant dans les mains que de sales enveloppes de journaux. Quel contraste avec le joli petit billet si élégant et si bien plié que son œil avide cherchait parmi ces journaux ! Lucien était remarquable pour l'art de plier ses billets, et c'était peut-être celui de ses

talents élégants auquel Mme Grandet avait été le plus sensible.

La matinée s'écoula en projets d'oubli, et même de vengeance, mais elle n'en sembla pas moins interminable à Mme Grandet. Au déjeuner, elle fut terrible pour ses gens et pour son mari. Comme elle le vit gai, elle lui raconta avec aigreur toute l'histoire de sa lourdisse auprès du maréchal ministre de la Guerre. M. Leuwen ne la lui avait pourtant confiée que sous la promesse d'un secret éternel.

Une heure sonna, une heure et demie, deux heures. Le retour de ces sons, qui rappelaient à Mme Grandet la nuit cruelle qu'elle avait passée, la mit en fureur. Pendant assez longtemps, elle fut comme hors d'elle-même.

Tout à coup (qui l'aurait imaginé d'un caractère dominé par la vanité la plus puérile ?), elle eut l'idée d'écrire à Lucien. Pendant une heure entière, elle se débattit avec cette horrible tentation : *écrire la première*. Elle céda enfin, mais sans se dissimuler toute l'horreur de sa démarche.

« Quel avantage ne vais-je pas lui donner sur moi ! Et que de journées sévères ne faudra-t-il pas pour lui faire oublier la position que la vue de mon billet va lui faire prendre à mon égard ! Mais enfin, dit l'amour se masquant en paradoxe, qu'est-ce qu'un amant ? C'est un instrument auquel on se frotte pour avoir du plaisir. M. Cuvier me disait : "Votre chat ne vous caresse pas, il se caresse à vous." Eh bien, dans ce moment le seul plaisir que puisse me donner ce petit monsieur, c'est celui de lui écrire, que m'importe sa sensation ? La mienne sera du plaisir, dit-elle avec une joie féroce, et c'est ce qui m'importe. »

Ses yeux dans ce moment étaient superbes.

Mme Grandet fit une lettre dont elle ne fut pas contente, une seconde, une troisième, enfin elle fit partir la sept ou huitième.

## LETTRE.

« Mon mari, monsieur, a quelque chose à vous

dire. Nous vous attendons, et pour ne pas attendre toujours, malgré le rendez-vous donné, connaissant votre bonne tête, je prends le parti de vous écrire.

« Recevez mes compliments.

« AUGUSTINE GRANDET.

« P.S. – Venez avant trois heures. »

Or, quand cette lettre, qu'on avait trouvé la moins imprudente et surtout la moins humiliante pour la vanité partit, il était plus de deux heures et demie.

Le valet de chambre de Mme Grandet trouva Lucien fort tranquille à son bureau, rue de Grenelle, mais au lieu de venir il écrivit :

« MADAME,

« Je suis doublement malheureux : je ne puis avoir l'honneur de vous présenter mes respects ce matin, ni peut-être même ce soir. Je me trouve cloué à mon bureau par un travail pressé, dont



j'ai eu la gaucherie de me charger. Vous savez que, comme un respectueux commis, je ne voudrais pas, pour tout au monde, fâcher mon ministre. Il ne comprendra certainement jamais toute l'étendue du sacrifice que je fais au devoir en ne me rendant pas aux ordres de M. Grandet et aux vôtres.

« Agréez avec bonté les nouvelles assurances du plus respectueux dévouement. »

Mme Grandet était occupée depuis vingt minutes à calculer le temps absolument nécessaire à Lucien pour voler à ses pieds. Elle prêtait l'oreille pour entendre le bruit des roues de son cabriolet, que déjà elle avait appris à connaître. Tout à coup, à son grand étonnement, son domestique frappa à la porte et lui remit le billet de Lucien.

À cette vue, toute la rage de Mme Grandet se réveilla ; ses traits se contractèrent, et presque en même temps elle devint pourpre.

« L'absence de son bureau eût été une excuse.

Mais quoi il a vu ma lettre, et au lieu de voler à mes pieds, il écrit ! »

« Sortez ! » dit-elle au valet de chambre avec des yeux qui l'aterrèrent.

« Ce petit sot peut se raviser, il va venir dans un quart d'heure, se dit-elle. Il est mieux qu'il voie sa lettre non ouverte. Mais il serait encore mieux, pensa-t-elle après quelques instants, qu'il ne me trouvât pas même chez moi. »

Elle sonna et fit mettre les chevaux. Elle se promenait avec agitation ; le billet de Lucien était sur un petit guéridon à côté de son fauteuil, et à chaque tour elle le regardait malgré elle.

On vint dire que les chevaux étaient mis. Comme le domestique sortait, elle se précipita sur la lettre de Lucien et l'ouvrit avec un mouvement de fureur, et sans s'être pour ainsi dire permis cette action. La jeune femme l'emportait sur la capacité politique.

Cette lettre si froide mit Mme Grandet absolument hors d'elle-même. Nous ferons observer, pour l'excuser un peu d'une telle

faiblesse, qu'à vingt-six ans qu'elle avait elle n'avait jamais aimé. Elle s'était sévèrement interdit même ces amitiés galantes qui peuvent conduire à l'amour. Maintenant, l'amour prenait sa revanche, et depuis dix-huit heures l'orgueil le plus invétéré, le plus fortifié par l'habitude, lui disputait le cœur de Mme Grandet, dont la tenue dans le monde était si imposante et le nom si haut placé dans les annales de la vertu contemporaine.

Jamais tempête de l'âme ne fut plus pénible ; à chaque reprise de cette affreuse douleur, le pauvre orgueil était battu et perdait du terrain. Il y avait trop longtemps que Mme Grandet lui obéissait en aveugle, elle était ennuyée de ce genre de plaisirs qu'il procure.

Tout à coup, cette habitude de l'âme et la passion cruelle, qui se disputaient le cœur de Mme Grandet, réunirent leurs efforts pour la mettre au désespoir. Quoi ! voir ses ordres éludés, désobéis, méprisés par un homme !

« Mais il ne sait donc pas vivre ? » se disait-elle.

Enfin, après deux heures passées au milieu de

douleurs atroces et d'autant plus poignantes qu'elles étaient senties pour la première fois, elle, rassasiée de flatteries, d'hommages, de respects, et de la part des hommes les plus considérables de Paris, l'orgueil crut triompher. Dans un transport de malheur, forcée par la douleur à changer de place, elle descendit de chez elle et monta en voiture. Mais à peine y fut-elle qu'elle changea d'avis.

« S'il vient, il ne me trouvera pas », se dit-elle.

« Rue de Grenelle, au ministère de l'Intérieur ! » cria-t-elle au valet de pied. Elle osait aller chercher elle-même Lucien à son bureau.

Elle se refusa à l'examen de cette idée. Si elle s'y fût arrêtée, elle se serait évanouie. Elle gisait comme anéantie par la douleur dans un coin de sa voiture. Le mouvement forcé imprimé par les secousses de la voiture lui faisait un peu de bien en la distrayant un peu.

## Chapitre LXVII

Quand Lucien vit entrer dans son bureau Mme Grandet, l'humeur la plus vive s'empara de lui.

« Quoi ! je n'aurai jamais la paix avec cette femme-là ! Elle me prend sans doute pour un des valets qui l'entourent ! Elle aurait dû lire dans mon billet que je ne veux pas la voir. »

Mme Grandet se jeta dans un fauteuil avec toute la fierté d'une personne qui depuis six ans dépense chaque année cent vingt mille francs sur le pavé de Paris. Cette nuance d'argent saisit Lucien, et toute sympathie fut détruite chez lui.

« Je vais avoir affaire, se dit-il, à une épicière *demandant son dû*. Il faudra parler clair et haut pour être compris. »

Mme Grandet restait silencieuse dans ce fauteuil, Lucien était immobile, dans une position plus bureaucratique que galante : ses deux mains

étaient appuyées sur les bras de son fauteuil et ses jambes étendues dans toute leur longueur. Sa physionomie était tout à fait celle d'un marchand *qui perd* ; pas l'ombre de sentiments généreux, au contraire, l'apparence de toutes les façons de sentir âpres, strictement justes, aigrement égoïstes.

Après une minute, Lucien eut presque honte de lui-même.

« Ah ! si Mme de Chasteller me voyait ! Mais je lui répondrais : la politesse déguiserait trop ce que je veux faire comprendre à cette épicière fière des hommages de ses députés du centre, trop fière d'un bien mal acquis et gâtée par les lourds hommages de ces plats *juste-milieu*, toujours à genoux devant l'argent, et fiers seulement devant le mérite pauvre. Je suis placé de façon à lui rendre son insolence pour tout ce qui n'est pas riche et bien reçu chez les ministres. » Lucien se rappela la façon dont elle avait reçu M. Coffe, quoique représenté par lui. Presque en même temps, son oreille fut comme frappée du son des paroles méprisantes avec

lesquelles elle parlait, il y a huit jours, des pauvres prisonniers du Mont-Saint-Michel et blessait aigrement les gens qui donnaient à la quête. Ce dernier souvenir acheva de fermer le coeur de Lucien.

« Faudra-t-il, monsieur, lui dit Mme Grandet, que je vous prie de faire retirer votre huissier ? »

Le langage de Mme Grandet ennoblissait les fonctions, suivant son habitude. Il ne s'agissait que d'un simple garçon de bureau qui, voyant une belle dame à équipage entrer d'un air si troublé, était resté par curiosité, sous prétexte d'arranger le feu qui allait à merveille. Cet homme sortit sur un regard de Lucien. Le silence continuait.

« Quoi ! monsieur, dit enfin Mme Grandet, vous n'êtes pas étonné, stupéfait, confondu, de me voir ici ?

– Je vous avouerai, madame, que je ne suis qu'étonné d'une démarche très flatteuse assurément, mais que je ne mérite plus. »

Lucien n'avait pu se faire violence au point

d'employer des mots décidément peu polis, mais le ton avec lequel ces paroles étaient dites éloignait à jamais toute idée de reproche passionné et les rendait presque froidement insultantes. L'insulte vint à propos renforcer le courage chancelant de Mme Grandet. Pour la première fois de sa vie, elle était timide, parce que cette âme si sèche, si froide, depuis quelques jours éprouvait des sentiments tendres.

« Il me semblait, monsieur, reprit-elle d'une voix tremblante de colère, si j'ai bien compris les protestations, quelquefois longues, relatives à votre haute vertu, que vous prétendiez à la qualité d'honnête homme.

– Puisque vous me faites l'honneur de me parler de moi, madame, je vous dirai que je cherche encore à être juste, et à voir sans me flatter ma position et celle des autres envers moi.

– Votre justice appréciative s'abaissera-t-elle jusqu'à considérer combien ma démarche de ce moment est dangereuse ? Mme de Vaize peut reconnaître ma livrée.

– C'est précisément, madame, parce que je



vois le danger de cette démarche, que je ne sais comment la concilier avec l'idée que je me suis faite de la haute prudence de Mme Grandet, et de la sagesse qui lui permet toujours de calculer toutes les circonstances qui peuvent rendre une démarche plus ou moins utile à ses magnanimes projets.

– Apparemment, monsieur, que vous m'avez emprunté cette prudence rare, et que vous avez trouvé utile de changer en vingt-quatre heures tous les sentiments dont les assurances se renouvelaient sans cesse et m'importunaient tous les jours ? »

« Parbleu ! madame, pensa Lucien, je n'aurai pas la complaisance de me laisser battre par le vague de vos phrases. »

« Madame, reprit-il avec le plus grand sang-froid, ces sentiments, dont vous me faites l'honneur de vous souvenir, ont été humiliés par un succès qu'ils n'ont pas dû absolument à eux-mêmes. Ils se sont enfuis en rougissant de leur erreur. Avant que de partir, ils ont obtenu la douloureuse certitude qu'ils ne devaient un

triomphe apparent qu'à la promesse fort prosaïque d'une présentation pour un ministère. Un cœur qu'ils avaient la présomption, sans doute déplacée, de pouvoir toucher, a cédé tout simplement au calcul d'ambition, et il n'y a eu de tendresse que dans les mots. Enfin, je me suis aperçu tout simplement qu'on me trompait, et c'est un éclaircissement, madame, que mon absence voulait essayer de vous épargner. C'est là ma façon d'être honnête homme. »

Mme Grandet ne répondait pas.

« Eh bien ! pensa Lucien, je vais vous ôter tout moyen de ne pas comprendre. »

Il ajouta du même ton :

« Avec quelque fermeté de courage qu'un cœur qui sait aspirer aux hautes positions supporte toutes les douleurs qui viennent aux sentiments vulgaires, il est un genre de malheur qu'un noble cœur supporte avec dépit, c'est celui de s'être trompé dans un calcul. Or, madame, je le dis à regret et uniquement parce que vous m'y forcez, peut-être vous êtes-vous... trompée dans le rôle que votre haute sagesse avait bien voulu

destiner à mon inexpérience. Voilà, madame, des paroles peu agréables que je brûlais de vous épargner, et en cela je me croyais *honnête homme*, je l'avoue, mais vous me forcez dans mes derniers retranchements, dans ce bureau... »

Lucien eût pu continuer à l'infini cette justification trop facile. Mme Grandet était atterrée. Les douleurs de son orgueil eussent été atroces si, heureusement pour elle, un sentiment moins sec ne fût venu l'aider à souffrir. Au mot fatal et trop vrai de *présentation à un ministère*, Mme Grandet s'était couvert les yeux de son mouchoir. Peu après, Lucien crut remarquer qu'elle avait des mouvements convulsifs qui la faisaient changer de position dans cet immense fauteuil doré du ministère. Malgré lui, Lucien devint fort attentif.

« Voilà sans doute, se disait-il, comment ces comédiennes de Paris répondent aux reproches qui n'ont pas de réponse. »

Mais malgré lui il était un peu touché par cette image bien jouée de l'extrême malheur. Ce corps d'ailleurs qui s'agitait sous ses yeux était si

beau !

Mme Grandet sentait en vain qu'il fallait à tout prix arrêter le discours fatal de Lucien, qui allait s'irriter par le son de ses paroles et peut-être prendre avec lui-même des engagements auxquels il ne songeait peut-être pas en commençant. Il fallait donc faire une réponse quelconque, et elle ne se sentait pas la force de parler.

Ce discours de Lucien que Mme Grandet trouvait si long finit enfin, et Mme Grandet trouva qu'il finissait trop tôt, car il fallait répondre, et que dire ! Cette situation affreuse changea sa façon de sentir ; d'abord, elle se disait, comme par habitude : « Quelle humiliation ! » Bientôt elle ne se trouva plus sensible aux malheurs de l'orgueil ; elle se sentait pressée par une douleur bien autrement poignante : ce qui faisait le seul intérêt de sa vie depuis quelques jours allait lui manquer ! Et que ferait-elle après, avec son salon et le plaisir d'avoir des soirées brillantes, où l'on s'amusât, où il n'y eût que la meilleure société de la cour de

Louis-Philippe !

Mme Grandet trouva que Lucien avait raison, elle voyait combien sa colère à elle était peu fondée, elle n'y pensait plus, elle allait plus loin : elle prenait le parti de Lucien contre elle-même.

Le silence dura plusieurs minutes ; enfin, Mme Grandet ôta le mouchoir qu'elle avait devant les yeux, et Lucien fut frappé d'un des plus grands changements de physionomie qu'il eût jamais vus. Pour la première fois de sa vie, du moins aux yeux de Lucien, cette physionomie avait une expression féminine. Cette tête si belle de Mme Grandet certes en ce moment ne manquait pas d'expression, charme si rare chez elle. Pour extrême augmentation des charmes, elle avait les cheveux un peu en désordre ; elle venait de jeter son chapeau avec distraction. Et toutefois cette tête si belle et si jeune, que Paul Véronèse eût voulu avoir pour modèle, faisait, exactement parlant, mal aux yeux à Lucien. Il n'y voyait plus qu'une catin triomphant d'être assez belle pour se vendre afin d'acheter un ministère. Plus elle réunissait de richesses, de considération

et d'avantages sociaux, plus à ses yeux il était odieux de se vendre. « Elle est à cent piques au-dessous d'une pauvre fille du coin de la rue qui se vend pour avoir du pain ou acheter une robe. » Mais Lucien observait ce changement, et en était peu touché. Son père, Mme Grandet, Paris, l'ambition, tout cela en ce moment était frappé du même anathème à ses yeux. Son âme ne pouvait être touchée que de ce qui se passerait à Nancy.

« J'avouerais mes torts, monsieur ; mais pourtant ce qui m'arrive est flatteur pour vous. Je n'ai en toute ma vie manqué à mes devoirs que pour vous. La cour que vous me faisiez me flattait, m'amusait, mais me semblait absolument sans danger. J'ai été séduite par l'ambition, je l'avoue, et non par l'amour ; mais mon cœur a changé (ici Mme Grandet rougit profondément, elle n'osait pas regarder Lucien), j'ai eu le malheur de m'attacher à vous. Peu de jours ont suffi pour changer mon cœur à mon insu. J'ai oublié le juste soin d'élever ma maison, un autre sentiment a dominé ma vie. L'idée de vous perdre, l'idée surtout de n'avoir pas votre estime, est affreuse, intolérable pour moi... Je suis prête à

tout sacrifier pour mériter de nouveau cette estime. »

Ici, Mme Grandet se cacha de nouveau la figure, et enfin de derrière son mouchoir elle osa dire :

« Je vais rompre avec M. votre père, renoncer aux espérances du ministère, mais ne vous séparez pas de moi. »

Et en lui disant ces derniers mots Mme Grandet lui tendit la main avec une grâce que Lucien trouva bien extraordinaire.

« Cette grâce, ce changement étonnant chez cette femme si fière, c'était votre mérite qui en était l'auteur, lui disait la vanité. Cela n'est-il pas plus beau que de l'avoir fait céder à force de talent ? »

Mais Lucien restait froid à ces compliments de la vanité. Sa physionomie n'avait d'autre expression que celle du calcul. La méfiance ajoutait :

« Voilà une femme admirablement belle, et qui sans doute compte sur l'effet de sa beauté.

Tâchons de n'être pas dupe. Voyons : Mme Grandet me prouve son amour par un sacrifice assez pénible, celui de la fierté de toute sa vie. Il faut donc croire à cet amour... Mais doucement ! Il faudra que cet amour résiste à des épreuves un peu plus décisives et d'une durée un peu plus longue que ce qui vient d'avoir lieu. Ce qu'il y a d'agréable, c'est que, si cet amour est réel, je ne le devrai pas à la pitié. Ce ne sera pas un amour inspiré par contagion, comme dit Ernest. »

Il faut avouer que la physionomie de Lucien n'était point du tout celle d'un héros de roman pendant qu'il se livrait à ces sages raisonnements. Il avait plutôt l'air d'un banquier qui pèse la convenance d'une grande spéculation.

« La vanité de Mme Grandet, continua-t-il, peut regarder comme le pire des maux d'être quittée, elle doit tout sacrifier pour éviter cette humiliation, même les intérêts de son ambition. Il se peut fort bien que ce ne soit pas l'amour qui fasse ces sacrifices, mais tout simplement la vanité, et la mienne serait bien aveugle si elle se glorifiait d'un triomphe d'une nature aussi



douteuse. Il convient donc d'être rempli d'égards, de respect ; mais au bout du compte sa présence ici m'importune, je me sens incapable de me soumettre à ses exigences, son salon m'ennuie. C'est ce qu'il s'agit de lui faire entendre avec politesse. »

« Madame, je ne m'écarterai point avec vous du système d'égards les plus respectueux. Le rapprochement qui nous a placés pour un instant dans une position intime a pu être la suite d'un malentendu, d'une erreur, mais je n'en suis pas moins à jamais votre obligé. Je me dois à moi-même, madame, je dois encore plus à mon respect pour le lien qui nous unit un court instant l'aveu de la vérité. Le respect, la reconnaissance même remplissent mon cœur, mais je n'y trouve plus d'amour. »

Mme Grandet le regarda avec des yeux rougis par les larmes, mais dans lesquels l'extrême attention suspendait les larmes.

Après un petit silence, Mme Grandet se remit à pleurer sans nulle retenue. Elle regardait Lucien, et elle osa dire ces étranges paroles :

« Tout ce que tu dis est vrai, je mourais d'ambition et d'orgueil. Me voyant extrêmement riche, le but de ma vie était de devenir une dame titrée, j'ose t'avouer ce ridicule amer. Mais ce n'est pas de cela que je rougis en ce moment. C'est par ambition uniquement que je me suis donnée à toi. Mais je meurs d'amour. Je suis une indigne, je l'avoue. Humilie-moi ; je mérite tous les mépris. Je meurs d'amour et de honte. Je tombe à tes pieds, je te demande pardon, je n'ai plus d'ambition ni même d'orgueil. Dis-moi ce que tu veux que je fasse à l'avenir. Je suis à tes pieds, humilie-moi tant que tu voudras ; plus tu m'humilieras, plus tu seras humain envers moi. »

« Tout cela, est-ce encore de l'affectation ? » se disait Lucien. Il n'avait jamais vu de scène de cette force.

Elle se jeta à ses pieds. Depuis un moment, Lucien, debout, essayait de la relever. Arrivée à ces derniers mots, il sentit ses bras faiblir dans ses mains qui les avaient saisis par le haut. Il sentit bientôt tout le poids de son corps : elle était profondément évanouie.

Lucien était embarrassé, mais point touché. Son embarras venait uniquement de la crainte de manquer à ce précepte de sa morale : *ne faire jamais de mal inutile*. Il lui vint une idée, bien ridicule en cet instant, qui coupa court à tout attendrissement. L'avant-veille, on était venu quêter chez Mme Grandet, qui avait une terre dans les environs de Lyon, pour les malheureux prévenus du procès d'avril, que l'on allait transférer de la prison de Perrache à Paris par le froid, et qui n'avaient pas d'habits<sup>1</sup>.

« Il m'est permis, messieurs, avait-elle dit aux quêteurs, de trouver votre demande singulière. Vous ignorez apparemment que mon mari est dans l'État, et M. le préfet de Lyon a défendu cette quête. »

Elle-même avait raconté tout cela à sa société. Lucien l'avait regardée, puis avait dit en l'observant :

« Par le froid qu'il fait, une douzaine de ces gueux-là mourront de froid sur leurs charrettes ;

---

<sup>1</sup> Voir les journaux du commencement de mars 1835.

ils n'ont que des habits d'été, et on ne leur distribue pas de couvertures.

– Ce sera autant de peine de moins pour la cour de Paris », avait dit un gros député, héros de juillet.

L'œil de Lucien était fixé sur Mme Grandet ; elle ne sourcilla pas.

En la voyant évanouie, ses traits, sans expression autre que la hauteur qui leur était naturelle, lui rappelèrent l'expression qu'ils avaient lorsqu'il lui présentait l'image des prisonniers mourant de froid et de misère sur leurs charrettes. Et au milieu d'une scène d'amour Lucien fut homme de parti.

« Que ferai-je de cette femme ? se dit-il. Il faut être humain, lui donner de bonnes paroles, et la renvoyer chez elle à tout prix. »

Il la déposa doucement contre le fauteuil, elle était assise par terre. Il alla fermer la porte à clef. Puis, avec son mouchoir trempé dans le modeste pot à l'eau de faïence, seul meuble culinaire d'un bureau, il humecta ce front, ces joues, ce cou,

sans que tant de beauté lui donnât un instant de distraction.

« Si j'étais méchant, j'appellerais Desbacs au secours, il a dans son bureau toutes sortes d'eaux de senteur. »

Mme Grandet soupira enfin.

« Il ne faut pas qu'elle se voie assise par terre, cela lui rappellerait la scène cruelle. »

Il la saisit à bras-le-corps et la plaça assise dans le grand fauteuil doré. Le contact de ce corps charmant lui rappela cependant un peu qu'il tenait dans ses bras et qu'il avait à sa disposition une des plus jolies femmes de Paris. Et sa beauté, n'étant pas d'expression et de grâce, mais une vraie beauté *sterling* et pittoresque, ne perdait presque rien à l'état d'évanouissement.

Mme Grandet se remit un peu, elle le regardait avec des yeux encore à demi voilés par le peu de force de la paupière supérieure.

Lucien pensa qu'il devait lui baiser la main. Ce fut ce qui hâta le plus la résurrection de cette pauvre femme amoureuse.

« Viendrez-vous chez moi ? lui dit-elle d'une voix basse et à peine articulée.

– Sans doute, comptez sur moi. Mais ce bureau est un lieu de danger. La porte est fermée, on peut frapper. Le petit Desbacs peut se présenter... »

L'idée de ce méchant rendit des forces à Mme Grandet.

« Soyez assez bon pour me soutenir jusqu'à ma voiture.

– Ne serait-il pas bien de parler d'entorse devant vos gens ? »

Elle le regarda avec des yeux où brillait le plus vif amour.

« Généreux ami, ce n'est pas vous qui cherchiez à me compromettre et à afficher un triomphe. Quel cœur est le vôtre ! »

Lucien se sentit attendri ; ce sentiment fut désagréable. Il plaça sur le dossier du fauteuil la main de Mme Grandet qui s'appuyait sur lui, et courut dans la cour dire aux gens d'un air effaré :

« Mme Grandet vient de se donner une

entorse, peut-être elle s'est cassé la jambe. Venez vite ! »

Un homme de peine du ministère tint les chevaux, le cocher et le valet de pied accoururent et aidèrent Mme Grandet à gagner sa voiture.

Elle serrait la main de Lucien avec le peu de force qui lui était revenu. Ses yeux reprirent de l'expression, celle de la prière, quand elle lui dit de l'intérieur de la voiture :

« À ce soir !

– Sans doute, madame ; j'irai savoir de vos nouvelles. »

L'aventure parut fort louche aux domestiques, surpris de l'air ému de leur maîtresse. Ces gens-là deviennent fins à Paris, cet air-là n'était pas celui de la douleur physique pure.

Lucien se renferma de nouveau à clef dans son bureau. Il se promenait à grands pas dans la diagonale de cette petite pièce.

« Scène désagréable ! se dit-il enfin. Est-ce une comédie ? A-t-elle chargé l'expression de ce qu'elle sentait ? L'évanouissement était réel...

autant que je puis m'y connaître... C'est là un triomphe de vanité... Ça ne fait aucun plaisir. »

Il voulut reprendre un *rapport* commencé, et il s'aperçut qu'il écrivait des niaiseries. Il alla chez lui, monta à cheval, passa le pont de Grenelle, et bientôt se trouva dans le bois de Meudon. Là, il mit son cheval au pas et se mit à réfléchir. Ce qui surnagea à tout, ce fut le remords d'avoir été attendri au moment où Mme Grandet avait écarté le mouchoir qui cachait sa figure, et celui, plus fort, d'avoir été ému au moment où il l'avait saisie insensible, assise à terre devant le fauteuil, pour l'asseoir dans ce fauteuil.

« Ah ! si je suis infidèle à Mme de Chasteller, elle aura une raison de l'être à son tour.

– Il me semble qu'elle ne commence pas mal, dit le parti contraire. Peste, un accouchement ! Excusez du peu !

– Puisque personne au monde ne voit ce ridicule, répondit Lucien piqué, il n'existe pas. Le ridicule a besoin d'être vu, ou il n'existe pas. »

En rentrant à Paris, Lucien passa au ministère ;



il se fit annoncer chez M. de Vaize et lui demanda un congé d'un mois. Ce ministre, qui depuis trois semaines ne l'était plus qu'à demi, et vantait les douceurs du repos (*otium cum dignitate*, répétait-il souvent), fut étonné et enchanté de voir fuir l'aide de camp du général ennemi.

« Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? » pensait M. de Vaize.

Lucien, muni de son congé en bonne forme, écrit par lui et signé par le ministre, alla voir sa mère, à laquelle il parla d'une partie de campagne de quelques jours.

« De quel côté ? demanda-t-elle avec anxiété.

– En Normandie », répondit Lucien, qui avait compris le regard de sa mère.

Il avait eu quelques remords de tromper une si bonne mère, mais la question : *de quel côté ?* avait achevé de les dissiper.

« Ma mère hait Mme de Chasteller, » se dit-il. Ce mot était une réponse à tout.

Il écrivit un mot à son père, passa à cheval

chez Mme Grandet qu'il trouva bien faible, il fut très poli et promit de repasser dans la soirée.

Dans la soirée, il partit pour Nancy, ne regrettant rien à Paris et désirant de tout cœur d'être oublié par Mme Grandet.

## Chapitre LXVIII

Après la mort subite de M. Leuwen, Lucien revint à Paris. Il passa une heure avec sa mère, et ensuite alla au comptoir. Le chef de bureau, M. Reffre, homme sage à cheveux blancs couronnés dans les affaires, lui dit, même avant de parler de la mort du chef :

« Monsieur, j'ai à vous parler de vos affaires ; mais, s'il vous plaît, nous passerons dans votre chambre. »

À peine arrivés :

« Vous êtes un homme, et un brave homme. Préparez-vous à tout ce qu'il y a de pis. Me permettez-vous de parler librement.

– Je vous en prie, mon cher monsieur Reffre. Dites-moi nettement tout ce qu'il y a de pis.

– Il faut faire banqueroute.

– Grand Dieu ! Combien doit-on ?

– Juste autant qu'on a. Si vous ne faites pas banqueroute, il ne vous reste rien.

– Y a-t-il moyen de ne pas faire banqueroute ?

– Sans doute, mais il ne vous restera pas peut-être cent mille écus, et encore il faudra cinq ou six ans pour opérer la rentrée de cette somme.

– Attendez-moi un instant, je vais parler à ma mère.

– Monsieur, madame votre mère n'est pas dans les affaires. Peut-être ne faudrait-il pas prononcer le mot de banqueroute aussi nettement. Vous pouvez payer soixante pour cent, et il vous reste une honnête aisance. M. votre père était aimé de tout le haut commerce, il n'est pas de petit boutiquier auquel il n'ait prêté une ou deux fois en sa vie un couple de billets de mille francs. Vous aurez votre concordat signé à soixante pour cent avant trois jours, même avant la vérification du grand livre. Et, ajouta M. Reffre en baissant la voix, les affaires des dix-neuf derniers jours sont portées à un livre à part que j'enferme tous les soirs. Nous avons pour 1 900 000 francs de sucre, et sans ce livre on ne

saurait où les prendre. »

« Et cet homme est parfaitement honnête », pensa Lucien.

M. Reffre, le voyant pensif, ajouta :

« M. Lucien a un peu perdu l'habitude du comptoir depuis qu'il est dans les honneurs, il attache peut-être à ce mot banqueroute la fausse idée qu'on en a dans le monde. M. Van Peters, que vous aimiez tant, avait fait banqueroute à New York, et cela l'avait si peu déshonoré que nos plus belles affaires sont avec New York et toute l'Amérique du Nord.

– Une place va me devenir nécessaire », pensait Lucien.

M. Reffre, croyant le décider, ajouta :

« Vous pourriez offrir quarante pour cent ; j'ai tout arrangé dans ce sens. Si quelque créancier de mauvaise humeur veut nous forcer la main, vous le réduirez à trente-cinq pour cent. Mais, suivant moi, quarante pour cent serait manquer à la probité. Offrez soixante, et Mme Leuwen n'est pas obligée de *mettre à bas* son carrosse. Mme

Leuwen sans voiture ! Il n'est pas un de nous à qui ce spectacle ne perçât le cœur. Il n'est pas un de nous à qui monsieur votre père n'ait donné en cadeau plus du montant de ses appointements. »

Lucien se taisait encore et cherchait à voir s'il était possible de cacher cet événement à sa mère.

« Il n'est pas un de nous qui ne soit décidé à tout faire pour qu'il reste à madame votre mère et à vous une somme ronde de 600 000 francs ; et d'ailleurs, ajouta Reffre (et ses sourcils noirs se dressèrent sur ses petits yeux), quand aucun de ces messieurs ne le voudrait, je le veux, moi qui suis leur chef, et, fussent-ils des traîtres, vous aurez 600 000 francs, aussi sûr que si vous les teniez, outre le mobilier, l'argenterie, etc.

– Attendez-moi, monsieur », dit Lucien.

Ce détail de mobilier, d'argenterie, lui fit horreur. Il se vit s'occupant d'avance à partager un vol.

Il revint à M. Reffre après un gros quart d'heure ; il avait employé dix minutes à préparer l'esprit de sa mère. Elle avait, comme lui, horreur

de la banqueroute, et avait offert le sacrifice de sa dot, montant à 150 000 francs, ne demandant qu'une pension viagère de 1200 francs pour elle et 1200 francs pour son fils.

M. Reffre fut atterré de la résolution de payer intégralement tous les créanciers. Il supplia Lucien de réfléchir vingt-quatre heures.

« C'est justement, mon cher Reffre, la seule et unique chose que je ne puisse pas vous accorder.

– Eh bien ! monsieur Lucien, au moins ne dites mot de notre conversation. Ce secret est entre madame votre mère, vous et moi. Ces messieurs ne font tout au plus qu'entrevoir des difficultés.

– À demain, mon cher Reffre. Ma mère et moi ne vous regardons pas moins comme notre meilleur ami. »

Le lendemain, M. Reffre répéta ses offres, il suppliait Lucien de consentir à la banqueroute en donnant quatre-vingt-dix pour cent aux créanciers. Le surlendemain, après un nouveau refus, M. Reffre dit à Lucien :

« Vous pouvez tirer bon parti du nom de la maison. Sous la condition de payer toutes les dettes, dont voici l'état complet, dit-il en montrant une feuille de papier grand aigle chargée de chiffres, avec condition de payer intégralement les dettes et l'abandon de toutes les créances de la maison, vous pourrez vendre le nom de la maison 50 000 écus peut-être. Je vous engage à prendre des informations sous le sceau du secret. En attendant, moi qui vous parle, Jean-Pierre Reffre, et M. Gavardin (c'était le caissier), nous vous offrons 100 000 francs comptant, avec recours contre nous pour toutes sortes de dettes de feu M. Leuwen, notre honoré patron, même ce qu'il peut devoir à son tailleur et à son sellier.

– Votre proposition me plaît fort. J'aime mieux avoir affaire à vous, brave et honnête ami, pour 100 000 francs, que de recevoir 150 000 francs de tout autre, qui n'aurait peut-être pas la même vénération pour l'honneur de mon père. Je ne vous demande qu'une chose : donnez un intérêt à M. Coffe.

– Je vous répondrai avec franchise. Travailler



avec M. Coffe m'ôte tout appétit à dîner. C'est un parfait honnête homme, mais sa vue me *cire*. Mais il ne sera pas dit que la maison Reffre et Gavardin refuse une proposition faite par un Leuwen. Notre prix d'achat pour la cession complète sera 100 000 francs comptant, 1200 francs de pension viagère pour madame, autant pour vous, monsieur, tout le mobilier, vaisselle, chevaux, voiture, etc., sauf un portrait de notre sieur Leuwen et un autre de notre sieur Van Peters, à votre choix. Tout cela est porté dans le projet d'acte que voici, et sur lequel je vous engage à consulter un homme que tout Paris vénère et que le commerce ne doit nommer qu'avec vénération : M. Laffitte. Je dois ajouter, dit M. Reffre en s'approchant de la table, une pension viagère de 600 francs pour M. Coffe. »

Toute l'affaire fut traitée avec cette rondeur. Leuwen consulta les amis de son père, dont plusieurs, poussés à bout, le blâmèrent de ne pas faire banqueroute avec soixante pour cent aux créanciers.

« Qu'allez-vous devenir, une fois dans la

misère ? lui disait-on. Personne ne voudra vous recevoir. »

Leuwen et sa mère n'avaient pas eu une seconde d'incertitude. Le contrat fut signé avec *MM. Reffre et Gavardin*, qui donnèrent 4000 francs de pension viagère à Mme Leuwen parce qu'un autre commis offrait cette augmentation. Du reste, le contrat fut signé avec les clauses indiquées ci-dessus. Ces messieurs payèrent 100 000 francs comptant, et le même jour Mme Leuwen mit en vente ses chevaux, ses voitures et sa vaisselle d'argent. Son fils ne s'opposa à rien ; il lui avait déclaré que pour rien au monde il ne prendrait autre chose que sa pension viagère de 1200 francs et 20 000 francs de capital.

Pendant ces transactions, Lucien vit fort peu de monde. Quelque ferme qu'il fût dans sa ruine, les commisération du vulgaire l'eussent impatienté.

Il reconnut bientôt l'effet des calomnies répandues par les agents de M. le comte de Beausobre. Le public crut que ce grand changement n'avait nullement altéré la

tranquillité de Lucien, parce qu'il était saint-simonien au fond, et que, si cette religion lui manquait, au besoin il en créerait une autre.

Lucien fut bien étonné de recevoir une lettre de Mme Grandet, qui était à une maison de campagne près de Saint-Germain, et qui lui assignait un rendez-vous à Versailles, rue de Savoie, n° 62. Lucien avait grande envie de s'excuser, mais enfin il se dit :

« J'ai assez de torts envers cette femme, sacrifions encore une heure. »

Lucien trouva une femme perdue d'amour et ayant à grand-peine la force de parler raison. Elle mit une adresse vraiment remarquable à lui faire, avec toute la délicatesse possible, la scabreuse proposition que voici : elle le suppliait d'accepter d'elle une pension de 12 000 francs, et ne lui demandait que de venir la voir, en tout bien tout honneur, quatre fois la semaine.

« Je vivrai les autres jours en vous attendant. »

Lucien vit que s'il répondait comme il le devait il allait provoquer une scène violente. Il fit

entendre que, pour certaines raisons, cet arrangement ne pouvait commencer que dans six mois, et qu'il se réservait de répondre par écrit dans vingt-quatre heures. Malgré toute sa prudence, cette ennuyeuse visite ne finit pas sans larmes, et elle dura deux heures et un quart.

Pendant ce temps, Lucien suivait une négociation bien différente avec le vieux maréchal ministre de la Guerre, qui, toujours à la veille de perdre sa place depuis quatre mois, était encore ministre de la Guerre. Quelques jours avant la course à Versailles, Lucien avait vu entrer chez lui un des officiers du maréchal qui, de la part du vieux ministre, l'avait engagé à se trouver le lendemain au ministère de la Guerre, à six heures et demie du matin.

Lucien alla à ce rendez-vous, encore tout endormi. Il trouva le vieux maréchal qui avait l'apparence d'un curé de campagne malade.

« Eh bien ! jeune homme, lui dit le vieux général d'un air grognon, *sic transit gloria mundi* ! Encore un de ruiné. Grand Dieu ! on ne sait que faire de son argent ! Il n'y a de sûr que

les terres, mais les fermiers ne paient jamais. Est-il vrai que vous n'avez pas voulu faire banqueroute, et que vous avez vendu votre fonds 100 000 francs ?

– Très vrai, monsieur le maréchal.

– J'ai connu votre père, et pendant que je suis encore dans cette galère, je veux demander pour vous à Sa Majesté une place de six à huit mille francs. Où la voulez-vous ?

– Loin de Paris.

– Ah ! je vois : vous voulez être préfet. Mais je ne veux rien devoir à ce polisson de de Vaize. Ainsi, *pas de ça, Larirette*. (Ceci fut dit en chantant.)

– Je ne pensais pas à une préfecture. Hors de France, voulais-je dire.

– Il faut parler net entre amis. Diable ! je ne suis pas ici *pour vous faire* de la diplomatie. Donc, secrétaire d'ambassade ?

– Je n'ai pas de titre pour être premier ; je ne sais pas le métier. Attaché est trop peu : j'ai 1200 francs de rente.

– Je ne vous ferai ni premier, ni dernier, mais second. M. le chevalier Leuwen, maître des requêtes, lieutenant de cavalerie, a des titres. Écrivez-moi demain si vous voulez ou non être second. »

Et le maréchal le congédia de la main, en disant :

« Honneur ! »

Le lendemain, Lucien, qui pour la forme avait consulté sa mère, écrivit qu'il acceptait.

En revenant de Versailles, il trouva un mot de l'aide de camp du maréchal qui l'engageait à se rendre au ministère, le même soir, à neuf heures. Lucien n'attendit pas. Le maréchal lui dit :

« J'ai demandé pour vous à Sa Majesté la place de second secrétaire d'ambassade à Capel. Vous aurez, si le roi signe, 4000 francs d'appointements, et de plus une pension de 4000 francs pour les services rendus par feu votre père, sans lequel ma loi sur ... ne passait pas. Je ne vous dirai pas que cette pension est solide comme du marbre, mais enfin cela durera bien quatre ou

cinq ans, et dans quatre ou cinq ans, si vous servez votre ambassadeur comme vous avez servi de Vaize et si vous cachez vos principes jacobins (c'est le roi qui m'a dit que vous étiez jacobin ; c'est un beau métier, et qui vous rapportera gros), *enfin, bref*, si vous êtes adroit, avant que la pension de 4000 francs ne soit supprimée vous aurez accroché six ou huit mille francs d'appointements. C'est plus que n'a un colonel. Sur quoi, bonne chance. Adieu. J'ai payé ma dette, ne me demandez jamais rien, et ne m'écrivez pas. »

Comme Leuwen s'en allait :

« Si vous ne recevez rien de la rue Neuve-des-Capucines d'ici à huit jours, revenez à neuf heures du soir. Dites au portier en sortant que vous reviendrez dans huit jours. Bonsoir. Adieu. »

Rien ne retenait Lucien à Paris, il désirait n'y reparaître que lorsque sa ruine serait oubliée.

« Quoi ! vous qui pouviez espérer tant de

millions ! » lui disaient tous les nigauds qu'il rencontrait au foyer de l'Opéra.

Et plusieurs de ces gens-là le saluaient de façon à lui dire : « Ne nous parlons pas. »

Sa mère montra une force de caractère et un esprit du meilleur goût ; jamais une plainte. Elle eût pu garder son magnifique appartement dix-huit mois encore. Avant le départ de Lucien, elle s'était établie dans un appartement de quatre pièces au troisième étage, sur le boulevard. Elle annonça à un petit nombre d'amis qu'elle leur offrirait du thé tous les vendredis, et que pendant son deuil sa porte serait fermée tous les autres jours.

Le huitième jour après la dernière entrevue avec le maréchal, Lucien se demandait s'il devait se présenter ou attendre encore, quand on lui apporta un grand paquet adressé à M. le chevalier Leuwen, second secrétaire d'ambassade à [Capel]. Lucien sortit à l'instant pour aller chez le brodeur commander un petit uniforme ; il vit le ministre, reçut un quartier d'avance de ses



appointements, étudia au ministère la correspondance de l'ambassade de Capel, moins les lettres secrètes. Tout le monde lui parla d'acheter une voiture, et trois jours après avoir reçu avis de sa nomination il partit bravement par la malle-poste. Il avait résisté héroïquement à l'idée de se rendre à son poste par Nancy, Bâle et Milan.

Il s'arrêta deux jours, avec délices, sur le lac de Genève et visita les lieux que la *Nouvelle Héloïse* a rendus célèbres ; il trouva chez un paysan de Clarens un lit brodé qui avait appartenu à Mme de Warens.

À la sécheresse d'âme qui le gênait à Paris, pays si peu fait pour y recevoir des compliments de condoléances, avait succédé une mélancolie tendre : il s'éloignait de Nancy peut-être pour toujours.

Cette tristesse ouvrit son âme au sentiment des arts. Il vit, avec plus de plaisir qu'il n'appartient de le faire à un ignorant, Milan, Saronno, la Chartreuse de Pavie, etc. Bologne, Florence le

jetèrent dans un état d'attendrissement et de sensibilité aux moindres petites choses qui lui eût causé bien des remords trois ans auparavant.

Enfin, en arrivant à son poste, à Capel, il eut besoin de se sermonner pour prendre envers les gens qu'il allait voir le degré de sécheresse convenable.

FIN



Cet ouvrage est le 377<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.